
3 1761 05063354 4


VELUT
ARBOR
ÆVO

Vies Intimes

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

ROMANS

LE LAC NOIR.
L'AMOUR EN FUITE. — Une honnête femme. — Le paon blanc.
LA PEUR DE VIVRE.
LA VOIE SANS RETOUR.
LE PAYS NATAL.

ESSAIS DE CRITIQUE

LES ÉCRIVAINS ET LES MŒURS, 2 volumes.
LA SAVOIE PEINTE PAR SES ÉCRIVAINS, brochure.

EN PRÉPARATION

LE CHEF DE FAMILLE.
LA CHARTREUSE DU REPOSOIR.
PÈLERINAGES ROMANESQUES.

HENRY BORDEAUX

Vies Intimes

CORRESPONDANCES AMOUREUSES
Mme DE WARENS. — LA DERNIÈRE DES CONDÉ. — ADÉLAÏDE DE BELLEGARDE
LES AMOURS DE XAVIER DE MAISTRE
ROSALIE DE CONSTANT. — BALZAC ET Mme DE HANSKA
VICTOR HUGO FIANCÉ
LA VIE DE GEORGE SAND. — LETTRES DE BEETHOVEN ET DE WAGNER
VIE SINGULIÈRE D'UNE SAINTE MODERNE, ETC.



PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5e)
—
" Collection MINERVA "



A ANDRÉ HALLAYS

MON CHER AMI,

Vous êtes l'infatigable pèlerin de nos cathédrales et de nos monuments qui vous révèlent un passé dont notre sensibilité demeure imprégnée. Voici des pèlerinages au pays des âmes. La vie intime, c'est la matière de l'art. Les pierres que vous aimez, vous les aimez pour les mains qui les ont maniées, pour les cerveaux qui les ont ordonnées, pour les cœurs qui ont exprimé leurs désirs en les édifiant. A vous qui lisez des biographies sur les murs des anciennes églises ou des vieilles maisons, j'ai pensé offrir ces études, consacrées à des mémoires ou à des correspondances, que je voudrais toutes chaudes et palpitantes de vie humaine.

J'ai lu dans un vieux livre qu'Antonio Allegri, dit le Corrège, mourut à quarante ans d'une fièvre qu'il contracta pour avoir couru trop vite et trop chargé sur le chemin qui de Parme conduisait à son habitation. Il

rapportait à sa famille indigente la lourde monnaie de cuivre qu'il venait de recevoir pour le prix d'une fresque. En courant, il ne pensait pas à son génie, mais au pain que sa charge représentait. Peut-être le lecteur remarquera-t-il dans ces Vies intimes *une certaine prédilection pour ceux d'entre mes personnages qui n'ont pas mesuré leurs forces et n'ont pas craint de s'essouffler dans la course. Il arrive qu'on en meurt, mais on ne vit qu'en courant.*

Le Maupas, 30 *septembre* 1904.

VIES INTIMES

PETITES MÉDITATIONS

SUR

DES CORRESPONDANCES AMOUREUSES

> O toi, beau sphinx, ô amour, pourquoi mêles-tu de si mortelles douleurs à toutes les félicités ?
>
> HENRI HEINE (*L'Intermezzo*).

I

PRÉLIMINAIRES

Le roi François Ier fit au moins une indélicatesse dans sa vie. Elle lui valut une leçon. Il avait donné à la comtesse de Chateaubriand, du temps qu'elle était sa maîtresse, des bagues et des bracelets d'or qu'il avait ornés de galantes devises composées avec soin et incrustées avec art. La duchesse d'Étampes remplaça Mme de Chateaubriand dans le cœur du roi. Jalouse des devises, elle voulut avoir ces mêmes bijoux, et son amant les fit redemander à l'oubliée. Celle-ci réclama, pour les rendre, un délai de trois jours qu'elle employa à fondre en un lingot les bracelets et les bagues. Puis elle envoya son page au roi avec le lingot d'or et ce message : — « Le poids y est tout entier. Quant aux devises, elles sont gravées dans mon cœur, et c'est là qu'il les faut venir prendre. »

Le sort des plus belles lettres d'amour est celui de ces devises. Destinées à un seul être, elles le grisent tour à tour de désir et de regret, et sont détruites un jour de colère, de tristesse ou d'oubli. Il est juste que tel soit leur sort. Leur charme était délicieux, parce

qu'un privilégié le devait uniquement connaître : elles sont semblables à ces fleurs délicates qui, faites pour être une seule fois respirées, s'étiolent au contact d'une main étrangère.

Cependant nous devons au hasard, ou à la vanité de quelques hommes, la publication de correspondances amoureuses. Ceux-là ne furent pas fâchés que le monde connût comme ils inspiraient de fortes passions. On peut croire que les femmes cherchent moins de gloire en amour, ou font moins de tapage de leurs succès, à juger par le petit nombre de lettres d'amants que nous connaissons. Ne nous en plaignons pas : la femme qui aime trouve naturellement l'expression juste qui livre ses ardeurs; elle ignore cette exubérance des jeunes gens enclins à dépasser par les mots le sentiment qu'ils éprouvent, et cette réserve de tant d'hommes distingués qui, par peur d'être dupes d'eux-mêmes, et par connaissance de la fragilité de nos amours, se gardent des paroles trop enflammées.

M. Émile Pierret a eu l'ingénieuse idée de grouper, dans une anthologie, les correspondances des amoureuses qui furent célèbres [1]. On y rencontre plus de vingt amantes, presque toutes jolies, tendres et jalouses à souhait, et quelques-unes en proie aux plus justes ressentiments. Le plaisir qu'on éprouve à couper les pages de ce livre est analogue à celui qu'on ressentait aux Beaux-Arts, à cette exposition de portraits de femmes où, plus heureux que don Juan, chacun pouvait posséder par les yeux tant de charmes différents à la fois. On prenait une douce fièvre à regarder ces visages peints par Gainsborough, Reynolds ou Hoppner, ceux surtout de Lawrence dont les yeux ont une grâce fraîche comme un matin de printemps, et dont les petites bouches évoquent le baiser.

1. M. Emile Pierret, *les Amantes célèbres* (Perrin, édit.).

Ornons notre vie des vies passées, et sachons extraire de l'histoire ce qu'elle peut contenir de pathétique, de doux et de fort. Les émotions qu'on se crée par ce jeu s'ajoutent à celles que les jours nous apportent, les augmentent, les élargissent. Certes, les émotions véritables, venues de notre vie, — flammes de notre cœur, — sont supérieures en qualité et en profondeur à celles qui sont issues de notre cerveau par notre propre artifice. Il faut avant tout aimer à vivre par soi-même. Mais, comme la vie n'est bonne à vivre que dans quelque passion ou dans la fermentation de notre intelligence, mêlons-nous aux ardeurs des personnages disparus qui furent grands par le désir ou l'action. Lisons leurs biographies et surtout leurs confidences. Nous y trouverons de généreux motifs de nous exalter et d'aimer. La vertu des correspondances et des mémoires est dans l'humanité qu'ils dégagent : ces pages mortes s'animent de la chair et du sang de ceux qui les écrivirent, et dont nous savons qu'ils ne sont point des héros de romans.

Vers la fin de sa vie, Brummel, prince du dandysme, était presque sans ressources. On le nomma consul d'Angleterre à Caen : c'était une offrande à sa ruine. Le pauvre lord, qui ne vivait qu'en compagnie, s'ennuyait à périr, quand il imagina de se donner des soirées à lui-même. Ses dernières guinées passèrent en une profusion de fleurs et de lumières. Le soir, il s'habillait en grande pompe, et attendait. Tout d'un coup son domestique, qui le tenait pour fou, le voyait se lever et saluer, sourire, tendre le jarret et danser tout seul, la main droite raidie comme si elle soutenait quelque taille délicate. Il recevait d'irréels invités : les plus grands noms d'Angleterre défilaient à son appel; les plus belles femmes du Royaume-Uni acceptaient son bras, et tournaient avec lui sous les lustres. Au jour levant mouraient ces fantômes. Et Brummel, comme

les dernières bougies s'éteignaient, livrant le salon aux lueurs du jour, se retrouvait seul et pleurait.

C'est une fête semblable à celles de Brummel que je veux donner aujourd'hui. J'évoquerai nos meilleures amantes, je veux dire les plus ardentes au plaisi comme à la douleur. Je les choisirai dans les trois derniers siècles, afin qu'elles n'aient pas trop de peine à se lever de leurs tombes sur qui pèsent les heures. Je les prendrai significatives, variées et romanesques, afin que l'action se joigne à l'analyse dans leurs aventures de chair et d'âme. Je dirai comment elles interprétèrent les mouvements de la passion qui sont éternels. Quand leurs chères ombres se dissiperont, peut-être trouverons-nous dans la pensée de leur mort une mélancolie plus poignante que dans leurs amours.

II

L'AMOUR AU XVIIe SIÈCLE

J'aimerais que le XVIIe siècle nous eût transmis quelques billets doux de Ninon de Lenclos, et la correspondance amoureuse de Mlle de La Vallière. Je demande pardon à la sainte carmélite de la placer en si mauvaise compagnie : c'est pour mieux faire comprendre son âme démesurée. La courtisane est bien plus de son temps correct et ordonné, que l'amante royale. Leurs lettres eussent mis en lumière cette différence ajoutée à tant d'autres : on eût retrouvé l'esprit du temps chez Ninon, et le cœur de Louise de La Vallière nous eût paru plus près de nous par son goût de la douleur et ses ardeurs passionnées. Aucun autre document de l'époque n'aurait eu notre préférence.

Ninon de Lenclos fut-elle une courtisane? Le mot

est bien offensant pour une personne aussi élégante et de tant de politesse. Il ne lui manqua que d'être mariée, même vaguement, pour jouir de la plus haute considération : encore Mme de La Fayette l'appelait-elle son amie, Mme Scarron la consultait, et la reine Christine de Suède ne dédaignait pas de la venir voir. Mais elle redoutait le mariage, et tous les engagements sérieux qui déterminent la respectabilité. Jeune, belle et bien née, elle donnait au siècle ce spectacle affligeant de n'avoir pas de mœurs et pas de préjugés. Chose singulière : on lui pardonna l'absence de ceux-ci comme de celles-là. Deux qualités faisaient oublier sa nouveauté indépendante. Elle avait ce qui constituait alors l'honnête homme : la sûreté dans l'amitié et le ton de bonne compagnie auquel elle formait les jeunes héros, tels Condé et La Rochefoucauld. Son époque pouvait se reconnaître en son âme équilibrée et régulière, qui introduisait de l'ordre jusque dans ses désordres. Mme de Sévigné, qui l'appelait en riant *sa belle-fille*, n'était pas fâchée que son mauvais sujet de fils eût cette relation rassurante. Ninon excellait à modérer les passions : ses amants éconduits avec grâce, — au bout de peu de temps, par suite de sa prompte lassitude, — lui devenaient bientôt des amis. Elle n'avait pas de coquetterie : si elle promettait un amour éternel, c'était en riant, afin que l'on comprît que cette éternité durerait quelques nuits et peut-être quelques jours.

Au fait, on cite d'elle un billet d'amour [1]. Il est d'un laconisme désolant : — *Je n'aimerai que La Châtre.* — Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! dit-on encore aujourd'hui. Ce jeune homme se l'était fait signer comme

1. Au XVIIIe siècle parut un volume apocryphe de Ninon de Lenclos. Il est intitulé : *Mémoires sur la vie de Mlle de Lenclos*. Amsterdam, François Joly, 1775. Cet ouvrage, tout paré de grâces ironiques et légères, fait songer à l'heureuse collaboration de Jérôme Coignard et de M. Bergeret.

une lettre de change. A sa présentation, Ninon devait payer. Le billet vint à échéance, et fut protesté. Pourtant Ninon était peu cruelle. Son âme n'était point passionnée : je la soupçonne même, malgré le nombre inquiétant, à ce point de vue spécial, de ses amants, d'avoir ignoré les ardeurs des sens, qui parfois tiennent lieu de passion. On la crut heureuse jusqu'à la fin de sa philosophique vieillesse ; elle fut gâtée fort tard par la galanterie des hommes, et le petit abbé de Châteauneuf l'aima par snobisme comme elle avait quatre-vingts printemps. Quand elle disait : « Je rends grâce à Dieu, tous les soirs, de mon esprit, et je le prie tous les matins de me préserver des sottises de mon cœur », elle se vantait : son cœur ne fit jamais de sottises. Elle était bien trop modérée pour aimer d'amour. Son indépendance ne lui servit de rien, pas même à faire des folies. L'étiquette des gens de cour, et la crainte de la société n'eussent pas mieux inspiré cette aventurière sans aventures. Le mot le plus sage qu'elle ait dit est celui-ci qu'elle prononça vers la fin et qui est plein de regret : « Qui m'eût proposé une pareille vie, je me serais pendue ! » Car rien ne vaut de sentir son cœur, de souffrir et d'aimer. Elle avait rompu avec les conventions, mais son siècle froid et correct pesait sur elle. Je n'ai pas dit qu'elle était bonne musicienne, et qu'elle montrait les plus jolies mains du monde en jouant du luth, du téorbe ou de la guitare.

Laissons cette pauvre femme spirituelle pour courir au-devant de Louise de La Vallière. Elle mérite d'être vénérée, presque à l'égal d'une sainte. Elle aima éperdument, et la souffrance la donna à Dieu. Quelques événements tragiques résument sa vie. Elle a dix-sept ans quand le roi la voit à Fontainebleau : imaginez une fraîcheur d'aurore, et des yeux profonds et mélancoliques comme ces lacs de montagne qu'on rencontre

cachés dans les sapins. La beauté de Louis XIV en pleine jeunesse était admirable. Elle oublia qu'il était roi pour se donner toute au beau jeune homme qui la séduisait. Comme les arbres de la forêt devaient s'incliner doucement sur ce couple aimable ! Cependant elle n'oubliait point de se tourmenter, et sa piété était un grand obstacle à sa passion. Deux fois elle s'enfuit de la cour. La première, ce fut pour aller aux bénédictines de Saint-Cloud : le roi vint lui-même se la faire rendre; il eût brûlé le couvent plutôt que de revenir sans elle. La seconde fois, la pauvre petite se réfugia aux filles de Sainte-Marie-de-Chaillot ; il fallut encore la laisser partir, emmenée par M. de Lauzun, capitaine des gardes, qui avait une escorte pour enfoncer la grille : ce sont des arguments auxquels on ne résiste guère. Mais déjà le roi ne se dérangeait plus et envoyait un subalterne.

Considérons dès lors les souffrances de sa vie : l'existence partagée avec Mme de Montespan que peu à peu on lui préfère ; cette rivale qu'elle rencontre partout, même à table, et qui se plaît à l'humilier; surtout l'oubli du roi : trois années ainsi douloureuses. Enfin elle quitte la cour ; Louis XIV laisse partir avec indifférence la plus aimante de ses maîtresses. Le jour où elle prend le voile, toute la cour se rend à la petite chapelle des carmélites. C'est une belle *première :* Mme de Sévigné remarque que l'amante royale est fort jolie en religieuse, et critique le sermon de Bossuet que l'on s'accorde à trouver inférieur ce jour-là. Quelle pitié sœur Louise de la Miséricorde dut-elle éprouver pour ce monde de petites passions médiocres et de pauvres âmes sans vigueur ! Mais elle ne songeait pas à avoir pitié, elle s'élevait de l'amour humain à l'amour de Dieu où ne sont plus ni déceptions ni jalousies. Elle oubliait, elle aussi, auprès du Consolateur qu'elle s'était choisi. — « Quand j'aurai de la peine aux car-

mélites, — disait-elle à Mme Scarron au temps où, dans le monde encore, elle songeait à la retraite, — je me souviendrai de ce qu'ils m'ont fait souffrir.» C'étaient du roi et de Mme de Montespan dont elle parlait. On dit même qu'elle avait supporté si longtemps leurs humiliations par esprit de pénitence et par goût de la douleur. Mais l'apaisement dut se faire bientôt dans une âme si parfaitement douce et tendre. Ses quelques joies d'amour ne la troublèrent jamais, et elle ne se souvint que de la faute qu'elle avait commise en aimant. Plus tard, Mme de Montespan, à son tour abandonnée, vint la voir. Quelle fut l'entrevue des deux femmes? On peut imaginer les paroles pacifiques et délicates de sœur Louise, rafraîchissant comme une caresse l'âme désemparée de son ancienne rivale à son tour abaissée.

Mlle de La Vallière, avec son unique amour, remplit bien autrement sa vie que la légère Ninon avec son bagage de caprices et de passades. Combien pensent avoir beaucoup vécu, parce qu'ils se sont fort démenés dans ces intrigues où le cœur ne se prend point, qui seraient surpris s'ils connaissaient une seule des émotions réservées à ses élus par la passion véritable! Des vies qui paraissent ternes et vides furent toutes consumées par un sentiment d'une admirable continuité de violence. « Le plaisir de l'amour est d'aimer [1]», et chez quelques-uns ce plaisir est « une volupté intérieure qui use et tue [2] ». A ceux-là je conseille de méditer la vie de sœur Louise : ils y trouveront de quoi flatter leur recherche de tendresse humaine et même divine.

Nous ne connaîtrions pas une lettre d'amour intéressante au XVIIe siècle (on ne saurait tenir pour amoureuse la sensuelle correspondance de la présidente Ferrand qui sans cesse gourmande son amant le baron de Breteuil sur son ardeur insuffisante) sans la vanité

1. La Rochefoucauld.
2. Renan.

du maréchal de Chamilly qui nous valut les cinq lettres célèbres de la religieuse portugaise. Ces lettres, c'est tout un roman à la Pierre Loti, auquel il ne manque ni exotisme, ni jolie étrangère abandonnée, et c'est encore toute une âme de jeune femme ardente et naturelle, une des plus complètes en tendresse qui se puissent connaître.

Je rappellerai en deux mots le roman : il est banal. En 1661, un jeune officier de France, le comte de Saint-Léger (plus tard marquis de Chamilly), suivit en Portugal le maréchal de Schomberg que Louis XIV envoyait pour soutenir le roi don Alfonse dans sa lutte contre l'Espagne. On se battit souvent dans la province d'Alem-Tejo, autour de Béja qui se dresse au sommet d'une colline et s'embrase encore de lumière au soir tombant lorsque l'ombre a envahi les pentes inclinées, couvertes d'oliviers et de vignes, qui l'enveloppent. Un couvent de franciscaines était l'ornement de cette petite ville. Une des religieuses, Marianna Alcaforada, vit M. de Chamilly en grande tenue, de la terrasse du couvent, et son cœur fut ému. En ce temps, les parloirs, et quelquefois d'autres pièces, s'ouvraient aux hommes. Marianna était jeune, belle, crédule et enfermée : autant de raisons pour écouter les paroles du militaire. Et c'est un grand avantage de courir des dangers au moment où l'on veut séduire. La menace de la mort est un philtre d'amour : il y a une générosité à ne pas attrister par un refus des jours qui peuvent être comptés. Les joies des deux amants furent éphémères. M. de Chamilly quitta le Portugal en 1662, rappelé par des devoirs de famille, et le souci d'une carrière brillante. La pauvre abandonnée écrivit : ce sont ces lettres que nous avons. Le capitaine les laissa publier en 1669, mais ne retourna jamais à Béja. Il ajouta ce trophée d'amour à ceux qu'il avait récoltés dans les camps.

Bien que longues et monotones, ces lettres sont

admirables. Elles surpassent en caractère celles d'Héloïse, qui mêlait par instants de la science historique à ses transports. Une jeune femme unissant dans un même sentiment la volupté, la tendresse et le goût du sacrifice, bien humaine par les ardeurs de sa chair et son désir d'affection, au-dessus de l'humanité générale par l'oubli de soi-même, la grandeur de la douleur et l'amour de son amour, se livre à nous en longues plaintes passionnées.

Marianna aime avec une spontanéité digne de louanges. — « Vous me parûtes aimable avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez, — écrit-elle à son amant, — vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravie, et je m'abandonnai à vous aimer éperdument. » Elle n'a pas un geste de coquetterie, et c'est la coquetterie qui retient le plus les hommes ordinaires, comme Chamilly. Ceux qui sont supérieurs ou qui ont simplement des habitudes d'analyse, dédaignent les petits manèges, les artifices, les feintes et les temporisations destinés à développer l'amour qui devient ainsi semblable tout ensemble à un combat et à une comédie. Plus tard, après l'abandon, la petite religieuse, qui est d'une psychologie très fine, s'aperçoit bien qu'elle a fait fausse route : elle comprend que l'amour tout seul ne donne point toujours de l'amour, et qu'il y faut joindre un peu d'habileté.

De même qu'elle se donne spontanément, elle ne réfléchit pas à la durée de l'amour. Elle ne doute même pas qu'il ne soit éternel. Elle écrit adorablement : « Je m'apercevais trop agréablement que j'étais avec vous pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. » Elle n'a jamais songé que ses plaisirs cesseraient avant sa passion. C'est la beauté d'un sentiment naturel de ne pas envisager sa durée. Les êtres simples sentent ainsi : ils ne gâtent point leurs heures de joie en y mêlant la certitude qu'elles finiront. Ils ne tourmentent point

leur bonheur présent par des questions indiscrètes. Ils ne se demandent pas s'ils aimeront toujours : au moment où ils aiment, l'amour contient pour eux l'éternité.

Seulement c'est une grande souffrance de tomber d'un pareil rêve. Marianna est plus belle et plus ardente dans la douleur que dans le plaisir. Par là, elle montre le caractère de son âme. Bien qu'elle aime pour la première fois, elle connaît que son cas amoureux est rare. Elle écrit à Chamilly : « Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et le reste n'est rien. » Elle le plaint de ne pas sentir aussi vivement, et préfère sa souffrance aux *plaisirs languissants* qu'il doit trouver auprès de ses maîtresses de France. Quelles maîtresses pouvaient en effet se comparer en transports à cette ardente religieuse? Elle se flatte qu'il ne pourra l'oublier entièrement, et que loin d'elle il ne goûtera que des joies imparfaites. Ici je crains qu'elle ne s'abuse : Chamilly devait être de ces gens peu imaginatifs qui ont besoin de la présence réelle pour s'enflammer, et qui manquent de précision dans le souvenir comme dans le rêve. Comprenant qu'il ne l'a aimée que par vanité, — et quelle vanité pouvait-il trouver à séduire une pauvre nonne ingénue et séparée du monde? — elle regrette pour lui qu'il se soit privé, en en usant ainsi, des plaisirs infinis qu'il eût ressentis dans ses emportements d'amour, s'il avait aimé.

De se connaître un amour si magnifique, elle se prend à aimer cet amour. Elle se rend compte, sans oser encore se l'avouer, de la médiocrité de son amant, et, pour découvrir un objet en harmonie avec sa passion, elle s'adresse à cette passion même. « J'ai éprouvé, écrit-elle, que vous m'étiez moins cher que mon amour. » Et ailleurs: « On sent quelque chose de bien

plus touchant quand on aime violemment que lorsque l'on est aimé. » Elle parle avec son cœur, comme les grands moralistes avec leur intelligence : Pascal, La Rochefoucauld, Stendhal, théoriciens de l'amour, lui prendraient des pensées.

Elle est bien du pays de sainte Thérèse, par la passion dont elle est dévorée. Comme la sainte, mais pour un autre sentiment, elle désire de souffrir. Ce sont des cris tout espagnols que ces mots : « Aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux. » La même ardeur surhumaine se retrouve aussi bien chez l'amante terrestre que chez l'amante divine. La volupté de la première confine par sa violence au mysticisme de la seconde. Nous pouvons admirer cette frénésie merveilleuse, enfantée par cette terre brûlée de soleil. Loin de détester la vie, Marianna l'adore, puisqu'il lui est donné d'y souffrir aussi cruellement. Sa passion s'exaspère dans la solitude et l'abandon : son goût de souffrir par son amant élargit son amour, et son cœur qui saigne se réjouit d'avoir beaucoup de sang à répandre...

Sœur Marianna, — je néglige à dessein votre nom de famille qui est pénible à prononcer, — sœur de tous ceux qui ont aimé et se sont donnés à l'amour par une inclination de leur nature, sœur de tous ceux qui ont souffert à cause des ardeurs infinies de leur cœur, je vous imagine sur la terrasse de votre petit couvent de Béja, à l'heure où le soleil se couche derrière les lointaines collines. De la campagne desséchée montent des vapeurs roses et violettes. Il a fait chaud tout le jour, et la brise du soir n'est pas encore assez fraîche pour soulager. Vous vous êtes orientée dans le ciel, et vous regardez vers la France qui vous a pris votre amant. Vous soupirez, et vous croisez vos fines mains sur votre poitrine, sanctuaire de votre tendresse. Vos yeux noirs ne pleurent plus, tant ils ont

déjà versé de larmes : ils ont cet éclat dévorant que donne la fièvre ou le désir. Vous êtes toute jeune, à peine vingt ans, et votre visage a ce teint mat et chaud qui est excitant à regarder. Oui, vous êtes belle, et vous serez encore aimée, si la règle un peu relâchée de votre couvent n'y met pas obstacle. Vous ferez éprouver à d'autres les souffrances que vous avez endurées : car ainsi va le monde. Peut-être aimerez-vous de nouveau. Cependant vous n'aimeriez plus que votre vie serait la plus amoureuse du monde ; vous avez dépensé en une fois des ardeurs magnifiques qui font notre admiration.

Sans doute vous vous êtes méprise sur l'homme que vous avez aimé. Pour cela encore vous m'attendrissez, sœur Marianna. Vous fûtes délicieusement naïve en le choisissant. Ou plutôt vous ne l'avez point choisi : il est venu à l'heure précise où vous aimiez. Saint-Simon, qui avait plus de jugement que vous parce qu'il n'avait pas les mêmes raisons pour être aveuglé, a connu votre amant lorsqu'il était revêtu de tout le prestige de sa réputation guerrière : il le trouva grand et gros, bête et lourd, et s'étonna qu'il ait pu inspirer un amour aussi désordonné que le vôtre fut. Ajoutez qu'il ne manquait pas de fatuité, puisqu'il exhiba vos lettres à chacun. L'histoire le déclare homme d'honneur, bien qu'il ait pris le vôtre. Cependant je comprends très bien que vous l'ayez aimé : il devait être vigoureux et plein d'entrain, et vous êtes excusable d'avoir *pris ses caresses pour des transports de son âme*[1]. Ainsi son âme vous parut ardente. Les gens de sport sont enclins à donner cette illusion. Vous avez compris, quand il fut parti, que sa tendresse cessait avec son plaisir, tandis que le vôtre ne faisait qu'un avec votre passion. Je vous demande pardon pour lui qui

1. Stendhal.

fut un malotru, comme beaucoup d'hommes. Mais vous ne fûtes pas plus mal partagée qu'un nombre très grand de vos compagnes. Nous avons vu que Louis XIV se plut à humilier Louise de La Vallière, et nous verrons Julie de Lespinasse s'éprendre aussi d'un militaire dépourvu de constance : il est vrai qu'elle était déjà vieille et ennuyeuse, et que votre disgrâce vous advint durant votre beauté. Les hommes les plus aimés sont impérieux et égoïstes. N'ayez point vergogne de votre M. de Chamilly. Ce n'est pas lui que vous aimâtes, mais bien votre amour. Vous l'avez dit vous-même. Pour l'avoir compris, soyez louée, et aussi pour avoir aimé la vie dans ses grands mouvements de joie et de douleur. Ce qui importe avant tout, c'est d'aimer, c'est de sentir son cœur si grand que tout l'univers s'y précipite, c'est d'étreindre par un seul sentiment spontané de notre nature le sens divin qui est en nous. Sœur Marianna, ne regardez pas vers le pays de France où votre tendresse s'exila. Le soleil s'est couché, les étoiles brillent sur la campagne odorante. Les souffles du soir viennent vous caresser. Mettez la main sur votre cœur : il est tout frémissant. Ce n'est plus le souvenir de M. de Chamilly qui vous agite à cette heure, c'est ce désir immense qui brise les âmes délicieusement et que la vie ne peut assouvir, c'est l'amour enfin, dégagé de ses voiles, tel que seuls le connaissent ceux qui ont pleuré sur les ruines de la tendresse humaine...

III

L'HÔTEL DE FERRIOL

Nous sommes mieux partagés au XVIIIe siècle qu'au XVIIe. Nous y pouvons récolter une ample moisson de

lettres d'amour, et faire dans une si volumineuse correspondance un choix intéressant. Il nous suffit de pénétrer dans l'hôtel de Ferriol, rue Neuve-Saint-Augustin, pour nous trouver mêlés à toute l'histoire des mœurs durant la première moitié du siècle. Il s'y découvre tous les éléments d'un roman historique, dont voici les personnages :

1° Le comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople. Diplomate un peu violent, mondain délicat, et viveur aux fantaisies équivoques ;

2° Le président de Ferriol, frère du précédent, financier maladroit et mari trompé, d'ailleurs bonhomme ;

3° La présidente, femme du précédent, plus jeune que lui de vingt-quatre ans, ce qui est une excuse, sœur aînée de Mme de Tencin de galante mémoire, comme elle portée sur la bagatelle ; de plus, avare et rognant sans cesse sur les frais de table sans souci d'affamer son monde ;

4° Pont-de-Veyle, fils aîné de M. et Mme de Ferriol (né en 1697), jeune homme froid, élégant, genre anglais, se plaisant dans la société et y plaisant par sa réserve et sa distinction ;

5° D'Argental, son frère (né en 1700), le plus joli garçon du monde avant d'avoir eu la petite vérole, un peu gâté dans la suite par les traces de cette maladie, gourmand et sentimental, parfait galant homme, d'un commerce très sûr en amitié et d'un goût excellent dans les choses de l'esprit, grand ami de Voltaire ;

6° Mlle Aïssé (née en 1695), jeune Turque achetée par l'ambassadeur sur le marché de Constantinople pour 1.500 livres, et élevée dans l'hôtel Ferriol comme un enfant de la maison.

Un diplomate, un financier, une intrigante, deux jeunes gens et une Turque, on croirait une troupe de comédie. Chacun de ces personnages a son aventure :

je ne parle pas du financier qui est dépourvu de tout intérêt, et qui se contente de perdre de l'argent.

1° Mme de Ferriol, bien que tracassière et désagréable, est l'amie du maréchal d'Uxelles ;

2° L'ambassadeur revient d'Orient en 1711. Il a acheté Aïssé ou Haydée dans le but de se préparer une future maîtresse. Heureusement il a soixante-quatre ans, et il est malade : « Ce sont des garanties », comme dit Sainte-Beuve qui se porte caution de la vertu de la belle Circassienne vis-à-vis de son protecteur ;

3° Pont-de-Veyle est l'amant passager de Mme du Deffant ;

4° D'Argental est amoureux d'Adrienne Lecouvreur, la célèbre tragédienne, qui aime le comte de Saxe, lequel, toujours aimé, aime à la fois la duchesse de Bouillon et la petite Carton de l'Opéra ;

5° Mlle Aïssé résiste au Régent que subjuguent ses charmes et aime pour la vie le chevalier d'Aydie.

Ainsi l'hôtel de Ferriol abrite de fortes agitations de cœur. Je retiens trois noms de femmes dont les lettres nous raviront : Aïssé, Adrienne et Mme du Deffant.

Une âme tendre, sincère et douce, oublieuse d'elle-même, un peu passive, soumise à la vie, un esprit délicat, timoré et pratique, suffisamment curieux pour saisir le trait intéressant des hommes et du monde : c'est Mlle Aïssé [1].

Elle était faite pour la vie moyenne : ses qualités sont bourgeoises et conjugales. La destinée, qui se divertit aux contrastes, imagine autour d'elle les circonstances les plus romanesques. Elle naît en Circassie, pays de la terre où la race humaine a conservé sa pureté primitive (je ne la crois pas fille d'un chef comme on le donne à entendre : ce fut un propos de

1. Les lettres de Mlle Aïssé sont adressées à Mme Calandrini, sa pieuse amie. Il y est souvent question de son amour.

marchand habile à M. de Ferriol ; elle est vendue sur un marché d'esclaves, puis amenée en France dans une société légère. Il semble que ces péripéties dussent former une aventurière. Or, la jeune Turque étonne le monde par sa retenue et sa modestie, et demeure le type de l'amante loyale, fidèle et dévouée. Au fond elle est une petite affranchie qui ne prend que la liberté d'aimer de tout son cœur : de l'esclave elle garde l'esprit de soumission, et tend ses minces poignets aux chaînettes que la société nous forge, et qui sont formées de préjugés et de conventions.

Elle n'a donc qu'un unique amour, dont l'objet est ce charmant chevalier qui fut un roué de la Régence et qu'elle transforma en parfait amant par la vertu de sa tendresse. Heureuse d'aimer et d'être aimée, elle n'a pas de plaintes contre la vie qui les sépare. Et même elle se cramponne à cette séparation par goût du sacrifice. Le chevalier la voulait épouser : elle refusa constamment, pour ne pas entraver sa gloire, et ne pas l'embarrasser de sa propre gêne en lui faisant perdre les beaux bénéfices que lui valait son titre de chevalier de Malte. Mais, dans sa situation irrégulière, elle apporte une dignité d'honnête femme pour qui l'amour ne va pas sans l'estime. Elle oublie son bonheur pour mieux édifier celui de son amant : « Je ne connais, écrit-elle, que l'art de rendre la vie si douce à ce que j'aime qu'il ne trouve rien de préférable... » On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle emploie mal un grand dévouement. La gloire fort ordinaire de M. d'Aydie ne demandait pas tant de soins. C'est sans arrière-pensée qu'il lui offrait le mariage. Il avait besoin de sa présence, et souffrait de leurs entrevues furtives, tous les trois mois. Tous deux se fussent contentés d'un sort médiocre à condition de le partager. Que n'ont-ils sauté à pieds joints par-dessus les vanités et le sentiment du monde ! Ils eussent fait le plus déli-

cieux ménage, et leur fillette, née à la dérobée, eût préféré leurs baisers quotidiens et son enfance réchauffée à la dot qu'on lui ménagea par ce détour.

Mais Aïssé tenait à se dévouer. On n'arrête pas une femme qui a soif de sacrifices. Cette Turque est une chrétienne qui souffre de son péché, et se le reproche sans prendre les moyens de le légitimer. Car les préjugés du monde et la vie pratique l'emportent sur le sacrement. Près de mourir, elle se livre toute au remords. Mme du Deffant, chevronnée d'aventures galantes, Mme de Parabère, qui aimait toujours également et sans arrêt, malgré la diversité de ses amants, l'encouragent dans sa conversion. Son chevalier lui écrit qu'il l'aimera aussi purement qu'elle le désire. Ainsi elle goûte la joie d'avoir aimé toute sa vie, et de présenter néanmoins à Dieu une âme rachetée, une jolie âme scrupuleuse et tendre.

Pour sa douceur dans la passion, pour sa crainte du péché et sa faiblesse de décision, pour tout ce qu'il y a en elle de féminin et de gracieux, louons Mlle Aïssé qui vint de si loin orner notre France amoureuse de sa charmante figure...

Mlle Lecouvreur, parure du Théâtre-Français de 1717 à 1730, était petite, un peu maigre, et très bien faite, gracieuse comme une miniature, et fragile comme un Sèvres. Elle répandait sur tous ses rôles un air de noblesse et d'élégance, comme fait aujourd'hui Mme Bartet.

On lui connut quelques amants. Maurice de Saxe fut le dernier, et le demeura dix ans, jusqu'à la mort d'Adrienne. C'est une grande faveur d'être le dernier amant d'une femme jeune, adulée, et qui vous sait infidèle. Au comte de Saxe, héroïque dès sa plus tendre jeunesse, et futur vainqueur de Fontenoy, « les cœurs ne résistaient pas plus que les villes [1] ». Il donna trois

1. Des Boulmiers.

années de bonheur à la tendre comédienne, et le reste de leur liaison fut troublé. Je ne parlerai pas de son départ pour le duché de Courlande qu'il allait revendiquer, de la générosité d'Adrienne monnayant tous ses bijoux et ses titres pour solder cette expédition malheureuse, du retour de Maurice, et des souffrances qu'il infligea à sa maîtresse par ses intrigues à l'hôtel de Bouillon et à l'Opéra, non plus que de la fin tragique et inexpliquée de cette pauvre maîtresse, bien qu'il y ait dans son empoisonnement probable par la duchesse de Bouillon des circonstances fort singulières.

Nous n'avons pas de lettres d'amour d'Adrienne Lecouvreur, mais nous avons ses lettres à un amoureux, et elles sont exquises[1]. D'Argental l'aimait passionnément. Rien de ce qui séduit les femmes ne lui manquait. Adrienne, avant de connaître Maurice de Saxe, ne passait point, malgré une grande réserve, pour une vertu farouche. Il lui plaisait par son caractère loyal et son esprit. Cependant elle ne lui céda jamais et s'ingénia à le garder pour ami. Elle déploie toutes ses grâces pour le retenir, pour l'envelopper de tendresse. Elle l'assure que le doux sentiment qu'elle a pour lui est plus profond et durable que ces passions déréglées, promptes à naître et à mourir. Elle souffre de le voir malheureux, et ne peut consentir à le perdre. Ce conflit est très féminin. La pauvre comédienne a déjà beaucoup souffert de l'amour : son cœur a été caressé et brisé. Cette affection admirable qu'elle rencontre chez d'Argental, elle ne veut point l'éloigner. « Ne vous lassez ni d'être sage, ni de m'aimer », — écritelle. Être aimé, cela est doux, même si l'on n'aime pas; c'est un sentiment qu'on ressent soi-même, par une délicate affinité. Elle lui demande de l'aimer jusqu'à la mort, ajoutant que ce ne sera pas bien long. Déjà ma-

1. *Lettres d'Adrienne Lecouvreur* (Plon, édit.).

lade, elle a de sombres présages, et ce sont là choses faites pour toucher un cœur sensible. Oui, son amitié pour d'Argental est un des plus délicieux sentiments d'égoïsme que l'histoire nous offre. Elle a des trouvailles de tendresse pour ensommeiller la peine de l'amoureux : « Soyez mon ami, j'en suis digne, — dit-elle dans une lettre qu'il faudrait citer tout entière, — mais choisissez pour maîtresse un cœur tout neuf : qu'elle ne soit pas encore revenue de cette heureuse confiance qui rend tout si beau; qu'elle n'ait été ni trahie, ni quittée; qu'elle vous croie tel que vous êtes, et tous les hommes tels que vous; qu'elle soit jeune et assez forte, elle en aura moins d'humeur. Enfin qu'elle vous procure cette félicité que j'aurais eue si je n'avais jamais aimé que vous, et que vous m'eussiez aimée autant que vous en êtes capable et que vous auriez dû me plaire. » L'homme qui sait inspirer ce sentiment et le comprendre est un cœur désintéressé et courageux, car il faut une étrange énergie à un amoureux pour se plier à ce caprice de femme. D'Argental avait des compensations avec la Pellissier de l'Opéra, mais cela ne console point. Il fut l'ami d'Adrienne jusqu'à sa mort, comme elle le désirait, et même par delà la mort; elle lui légua tous ses biens qu'elle ne pouvait laisser à ses deux filles naturelles, afin qu'il les transmît à celles-ci, et ce legs, qui était en réalité un fidéicommis, valut encore au pauvre d'Argental un procès avec la famille Lecouvreur, et toutes sortes de tracasseries, sans compter le jugement sévère du monde. L'amitié des femmes coûte cher. Mais peut-être l'amoureux éconduit connut-il certains recoins délicats du cœur d'Adrienne que le comte de Saxe, un peu dragon dans ses rapports avec le sexe, ne sut pas découvrir. La présence des femmes, leurs façons de sentir, de penser, la grâce de leurs gestes, — tout ce qui s'appelle le charme, et qui est physique et immatériel ensemble, —

de subtils dilettantes aiment à le respirer sans y toucher, le préfèrent peut-être aux caresses et se contentent pour celles-ci de la banalité. Demandez à Sainte-Beuve, très versé dans la casuistique sentimentale...

Pont-de-Veyle, frère de d'Argental (nous ne sortons pas de l'hôtel de Ferriol), fut lié avec Mme du Deffant : une liaison correcte, de gens du monde. Un jour qu'ils rappelaient le passé, sans entrain et sans amertume, Mme du Deffant dit à son ancien amant, demeuré son ami : — Nous ne nous sommes cependant jamais disputés, comme en ont coutume les amoureux. — En effet. — C'est peut-être que nous ne nous sommes jamais réellement aimés. — Je le croirais, dit encore Pont-de-Veyle avec son fin sourire.

Cette femme de tant d'esprit, qui avait commencé par séduire le Régent et continué par une suite nombreuse, expia ses plaisirs par l'amour même. Sur le tard, à soixante-dix ans, elle conçut pour l'Anglais Walpole une amitié toute amoureuse. C'est une grande pitié de lire sa correspondance : elle exhibe des sourires fardés et des grâces fanées, se fait enjouée et drôlette pour dégeler ce britannique morceau de glace. On dirait ces clowns qui font des cabrioles et dont les faces pâles évoquent la mort. Des réflexions tristes lui viennent sur ce monde pour lequel elle a vécu et dont elle comprend soudain le vide éclatant. Sa tendresse l'amène à réfléchir : c'est le propre des sentiments vrais. Devant le néant de sa vie dissipée, elle connaît l'ennui. Et il n'est pas rare, dans cette société fringante du XVIIIe siècle, de rencontrer ces plaintes de mondaines lasses de leur vie trop divertie, soupirant après la solitude et la passion qui leur eussent permis de se sentir vivre, de manifester leur énergie au lieu de la gaspiller en menues frivolités.

Walpole n'est pas facile à *apprivoiser*. Mme du Deffant pleure de vraies larmes qu'elle tâche de cacher.

Toute vieille qu'elle est, son chagrin n'est pas divertissant. Et l'on est tenté de préférer cette tendresse hors d'âge à l'habileté de Walpole qui pratique l'amitié utilitaire et profite de tout l'esprit de la vieille femme pour connaître les nouvelles de la cour et de la ville...

Et voici que l'hôtel de Ferriol nous a livré tous ses secrets.

IV

DEUX AMES DE FEU

Mme d'Épinay, amante de Francueil et de Grimm, écrivit des lettres d'amour qui sont spirituelles; Mme du Châtelet, liée avec Voltaire, puis avec le marquis de Saint-Lambert, en écrivit qui sont ennuyeuses et savantes; Sophie Arnould, qui aima au jour le jour avant d'être fixée par l'architecte Bellanger, en écrivit qui, sous une verve endiablée, cachent une sentimentalité agréable. Cependant je n'en dirai rien, préférant m'attarder à ces deux amoureuses, sœurs en passion et en douleur, Mme de La Popelinière et Mlle de Lespinasse.

Elles se ressemblent en ceci qu'elles connurent le véritable amour, étant sur les confins de la jeunesse. On n'aime pas à trente ans comme à vingt, et elles avaient plus de trente ans. Leur âge se trahit par quelque chose de brisé, de meurtri dans leurs implorations de tendresse, et aussi de résigné à la souffrance. Elles savent la vie déjà; elles savent l'amour, ou ce qui en tient lieu pour la plupart des hommes, et comment le cœur se donne, et comment il oublie. Elles sont autrement émouvantes dans leur désespoir, que ces jeunes amantes qui ont encore de longues années à être belles et désirées. Sans confiance dans l'avenir, elles n'ont

même plus la force de défendre leur bonheur fragile. Elles souffriraient, semble-t-il, d'être heureuses, par crainte de la fin ; mais cette souffrance-là est la seule qui leur soit épargnée.

Mme de La Popelinière avait été comédienne au Théâtre-Français : on l'y surnommait *Mimi-Dancourt*, à cause de sa parenté avec l'auteur dramatique. M. de La Popelinière, fermier général, riche, laid et spirituel, la retira du théâtre, en fit sa maîtresse, puis l'épousa. Par la grâce de son accueil, elle avait fait du fastueux salon de Passy le rendez-vous de la meilleure société du monde, quand elle s'éprit de l'homme le plus égoïste et le plus séduisant du temps, le maréchal de Richelieu. Cette malheureuse passion la précipita dans la ruine. Le maréchal avait loué un hôtel voisin du sien : ils communiquaient au moyen d'une cheminée dont l'âtre pivotait [1]. Le mari découvrit la ruse et renvoya sa femme, qui mourut délaissée de tous.

Pour comprendre ce qu'elle endura, il faut connaître son amant. Aucune biographie ne s'encombre de tant d'aventures. Il brille à la cour, dans les ambassades et dans les camps. Son rôle militaire, dans ce temps de défaites, est glorieux (Fontenoy, Raucoux, Lawfeld, défense de Gênes, entreprise de Minorque, campagne de Hanovre), surtout à côté de Soubise. Il déploie dans les intrigues de cour une lucidité de vieux courtisan. Disciple et ami de Voltaire, il se pique de libéralisme dans les idées. Cependant cette vie publique paraît fade auprès de sa vie galante. Il commence d'aimer à quatorze ans ; à quatre-vingt-quatre il se remarie pour la troisième fois et trompe sa femme comme les précédentes. Ce précoce chérubin finit en vieux marcheur. Rival de don Juan, il prend ses maîtresses jusque sur les marches du trône, et quelquefois, vers

1. *Mémoires de Mme d'Épinay.*

la fin, le rebut des passants n'est pas le sien. On ne lui résiste pas : amour, vanité ou crainte. Il déshonore ses *anciennes*, et ce déshonneur même est recherché.

L'explication de tant de succès est dans sa volonté de fer et dans sa sécheresse de cœur. C'est un type agrandi du viveur. Cet homme froid, calculateur, avare jusque dans ses générosités, retenu jusque dans ses débauches, toujours maître de lui, sans imagination, sans même un tempérament impétueux, distingué dans ses manières, précis dans ses paroles, ne voyant que le fait, incapable de souffrir moralement ou même de sentir la souffrance des autres, faisant de ses conquêtes un aliment de son orgueil : c'est le Valmont des *Liaisons dangereuses*, mais un Valmont plus actif et plus cruel encore, qui n'eût pas aimé la présidente de Tourvel, qui ne se fût pas livré par ses lettres à la marquise de Merteuil, et qui n'aurait rencontré aucune catastrophe durant sa longue carrière. Quand elle se mêle de produire des monstres, la vie les réussit mieux que la littérature ; elle n'a pas à se préoccuper de la vraisemblance.

Comment séduisait-il ? Cet amant élégant et sec prenait les cœurs par quelques paroles sans flammes. On soupçonne plus de feu intérieur chez ceux qui livrent peu d'eux-mêmes ; on attache une grande importance à leur moindre mot de sensibilité. La plupart des femmes aiment la domination, adorent se soumettre à quelque force. Puis la vanité s'en mêlait : on cédait au duc de Richelieu parce qu'il était entendu que personne ne lui résistait. Ce qui est moins explicable, c'est la fidélité que lui gardèrent certaines amantes. Faut-il croire qu'on s'attache encore plus par la souffrance que par le bonheur ? Il ne devait donner aucune joie d'amour. Il ne vivait que d'orgueil. Sa cruauté se plaisait aux larmes qu'elle faisait répandre ; il pratiquait le sadisme de la douleur. Conquérant par amour-propre, il divul-

guait le nom de ses maîtresses, et les humiliait avant de les abandonner.

Vraiment il faut renoncer à admirer cet homme à bonnes fortunes. Sa gloire est faite d'infamies. On attache une certaine considération à l'homme qui a beaucoup vécu : ainsi cette existence de Richelieu semble prestigieuse par le nombre de ses aventures. Mais ce qui est le secret de vivre, c'est de sentir et de penser, c'est de prolonger en nous-mêmes par l'imagination et l'intelligence les sensations que nous offre la vie, c'est d'accentuer en nous le caractère d'humanité dont nos actes sont revêtus. On ne vit pas beaucoup par cela seul qu'on s'agite excessivement. Richelieu n'avait ni le désir qui exalte nos jours, ni l'imagination qui les élargit, ni la sensibilité qui les multiplie par les émotions. Il ne se dépensait point en vaines passions. Un goût de dominer, une vanité d'allonger sa liste et d'écraser ses rivaux, lui tenaient lieu de tempérament. Il n'eut que de petits plaisirs s'il ne connut que de légers maux, et il dut rechercher la dissipation pour fuir l'ennui.

Essayez de le comparer à Chateaubriand. Sans doute celui-ci fut cruel dans son égoïsme. Mais il peuplait de songes magnifiques les cœurs où son amour habitait. Il reculait pour ses amantes les limites de la joie, avant d'étendre aussi pour elles les bornes de la douleur. La réalité ne contentait point son désir dont l'ardeur était infinie. Aucune tendresse humaine ne pouvait le combler, et chaque fois il se hâtait vers elle, comme s'il allait enfin l'égaler à son rêve. Ce grand actif gardait toujours présente à l'esprit la pensée de la mort et de l'inutilité de tout. Cette âme désenchantée donnait l'illusion d'une âme ivre de la vie, dont la passion brûlait autour d'elle sans jamais la consumer elle-même. Non, Chateaubriand, homme de désir, ne se peut mettre en parallèle avec Richelieu, homme de joie.

C'est en de telles mains que la pauvre Mimi-Dancourt était tombée. Ses lettres sont des plaintes passionnées, où cette expression « mon cœur » revient avec insistance. Elle sait que son amant n'est pas capable de beaucoup d'amour, et tendrement elle lui dit : « Aime-moi autant que tu le pourras... » Shakespeare a écrit dans le *Soir des Rois :* « L'amour imploré est doux, l'amour qui s'offre plus doux encore. » Cet amour qui s'offre, douloureux et triste, avec l'élan d'une première passion et la mélancolie d'une dernière, est d'une exquise douceur...

Voici un jeune officier, très bien de sa personne, spirituel, homme du monde en même temps qu'homme de guerre. Il s'appelle le comte de Guibert, il a trente ans ; toutes les femmes ont les yeux sur lui. Il songe principalement à son avenir, prépare cet *Essai général de tactique* qui fut estimé du grand Frédéric, et que les amateurs d'art militaire consultent encore aujourd'hui, et cherche quelque mariage confortable utile à sa carrière. C'est un ambitieux. Mlle Julie de Lespinasse le rencontre. C'est une femme de beaucoup d'esprit qui n'aime que les choses du cœur. Amie, puis rivale de Mme du Deffant, elle a connu dans le salon de celle-ci et chez elle les hommes les plus intelligents de cette époque, et leur a soufflé dans la conversation un peu de son âme ardente, éprise de science et de vérité. Mais c'est en même temps un pauvre cœur toujours enflammé. A-t-elle aimé d'Alembert qui l'adorait ? on ne sait, mais en tout cas M. de Mora, jeune Espagnol de mérite, et M. de Guibert.

Elle s'éprend de M. de Guibert en 1774. Elle a quarante et un ans, et n'a jamais été belle. Cependant M. de Mora, son ancien amant, revient d'Espagne pour l'épouser, et tombe malade à Bordeaux. Elle brûle d'amour et finit par enflammer son froid partenaire.

M. de Mora est mourant, M. de Mora meurt. On la croit malade de cette perte cruelle, et c'est d'inquiétude sur M. de Guibert absent qu'elle est tourmentée. La sensibilité nerveuse qui, selon le mot de Marmontel, détruit sa faible machine, la dispense de toute explication dans son brusque changement de tendresse : « J'aime pour vivre, — écrit-elle, — et je vis pour aimer. Je ne sais par quelle fatalité j'ai été susceptible d'une affection nouvelle : en me cherchant, je ne saurais trouver ni expliquer la cause. » La fatalité, c'est bien cela : il n'en faut pas plus pour justifier l'oubli des morts.

M. de Guibert se charge de venger le défunt. Il est vite excédé de cette tendresse opiniâtre de femme mûre. Il se plaint bientôt de son excès d'amour, et supplie comiquement sa maîtresse de ne pas l'aimer autant. Il en parle à son aise, ce jeune favori de la fortune que les femmes se disputent. Il ignore donc les ardeurs sacrées qui dévorent les cœurs, et l'amour plus fort que la mort puisqu'il la fait oublier ? C'est du grand amour douloureux, ivre même de sa douleur, que brûlent les lettres de Julie de Lespinasse. A l'heure même où son amant l'abandonne et fait un mariage utilitaire, elle n'a que de douces plaintes pour ce bourreau. Son âme se repaît de son chagrin. Elle aime, parce qu'il lui faut aimer. Elle aimerait malgré son mépris, malgré sa haine. Elle aime sans cesse comme si elle commençait d'aimer. Elle aime « par delà les forces de son âme et de son corps ». Elle bénit l'amour qui fait sentir la vie, et lorsque la mort vient la prendre, peu de temps après le mariage de M. de Guibert, de sa main défaillante qui n'a plus la force de tenir une plume, elle trace ces mots : « Adieu, mon ami. Si jamais je revenais à la vie, j'aimerais encore à l'employer à vous aimer... »

Oublions la beauté et la jeunesse qui manquaient à

cette amoureuse. Oublions le ton geignant et pleurard de quelques-unes de ses lettres, pour ne nous souvenir que de sa passion et de sa douleur, enfantées l'une par l'autre, et égales en puissance émotive.

V

L'AMOUR EN MÉNAGE

L'amour-passion, selon Stendhal, est tourmenté et précaire. C'est l'amour à l'état de crise violente, qui ne peut se maintenir à ce paroxysme, qui est destiné à quelque tragédie. Il doit finir par la mort ou par une catastrophe. Quand il meurt de lui-même, comme une terrible maladie dont on ne croyait pas guérir, ce dénouement est plus triste encore, par tout ce qui s'y mêle d'ironie.

A côté de cet amour de fièvre, est un autre amour dont les romans et la littérature ont peu d'occasions de s'occuper. Il n'est ni agité ni inquiet ; il n'a pas l'excitant des obstacles à vaincre, des rivaux à écarter, des dangers à courir. Aucun appareil romanesque ne l'entoure. Aucune poésie, aucune imagination ne l'embellissent. Calme, durable et sacramentel, il se transforme peu à peu avec l'âge, et trouve même un charme dans cette transformation naturelle. Mon Dieu oui ! c'est l'amour conjugal. Je n'osais pas le nommer. Loin de se lasser, il s'augmente de la vie passée ensemble, des imperfections et des défauts qu'on a surpris, parce que ce sont des créatures humaines qui aiment et non pas ces sortes de fous qui voient tout de travers et qu'on appelle des amants. Parfois il retrouve tous les élans de la passion et se réjouit de cette jeunesse réapparue ; le plus souvent il est fait d'amitié et de

tendresse. Il est fidèle et sûr, et ne redoute rien du temps, si mortel aux autres amours.

L'expression de cet amour peut être charmante. J'en appelle à tous ceux qui ont retrouvé, dans les tiroirs de vieilles commodes familiales, des lettres de grand'-mères rangées avec soin par leurs maris, et qu'ils n'avaient pu se décider à détruire. Rien de ces enthousiasmes ou de ces exubérances, qui font sourire ceux qui ne les éprouvent pas et les devinent passagers, ne les vient troubler : elles sont cordiales et affectueuses, même passionnées de tendresse ; et à ces doux témoignages se mêlent toutes sortes de petits détails sur la vie de tous les jours et l'état de la maison. Il est touchant d'y constater cet empiétement de l'existence quotidienne qui veille sur nos rêves pour les rattacher à la terre.

Mais ces lettres-là, on ne les publie pas. Elles paraîtraient foides à ceux qui cherchent les émotions des livres plutôt que celles de la vie. Et puis le foyer a un caractère d'intimité qui inspire une juste crainte de la publicité. J'ai cependant sous les yeux une correspondance qui peut nous servir de modèle, celle de Mme de Sabran et de M. de Boufflers [1] : elle est conjugale par anticipation. Les deux épistoliers ne sont pas mari et femme, mais ils se sont promis de l'être. Des raisons toutes matérielles les ont seules retenus. Leurs cœurs se sont donnés sans esprit de retour : n'est-ce pas le consentement sacré des parties qui est l'essence du mariage ? Ils savent qu'ils s'épouseront dès qu'ils le pourront. Des époux ils ont la confiance et ce ton simple qui répudie tout art de se faire valoir si habituel à qui veut séduire. En Mme de Sabran je soulignerai encore le caractère des vraies Françaises. Elles font les meilleures épouses quand elles le veulent bien, elles

1. *Correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers* (1778-1788. — Plon, édit.).

qui, à leur profonde tendresse, mêlent de l'enjouement et un charme intelligent, qui sont soumises avec joie à leurs maris, et qui manifestent devant la vie et les dangers cette peur très féminine qui est flatteuse, puisqu'elle donne à l'homme une occasion de protéger.

Sur la toile de Mme Vigée-Lebrun, Mme de Sabran montre une grâce exquise, nonchalante et chiffonnée, souple et lasse à la fois, dans l'attitude et sur le visage. Elle est assise, le bras droit appuyé sur un coussin, la partie droite du corps un peu effacée. Comme elle a bien l'air d'une amoureuse, avec ses grands yeux noirs tout alanguis, ce sourire tendre de sa bouche relevée aux angles, et cette auréole de cheveux blonds et bouclés qui la font ressembler vaguement à l'un de ces jolis épagneuls souples et frôleurs, avides de caresses!

Elle avait eu une enfance attristée et orpheline, qui la conduisit à accorder sa main à M. de Sabran. Celui-ci comptait bien cinquante ans de plus qu'elle, mais, toute petite, elle s'était habituée à être gâtée par lui. La mort rompit bientôt ce mariage sans amour : elle resta veuve avec deux enfants, Elzéar et Delphine. Elle avait vingt-sept ans quand elle rencontra Boufflers et l'aima. Tant de désirs de tendresse s'étaient amassés en ce cœur très tendre! Elle menait une existence paisible, occupée de peinture, de musique, de poésie, et encore plus de ses enfants, voyant le monde sans beaucoup s'y plaire, l'hiver à Paris, dans son confortable hôtel de la rue Saint-Honoré, l'été au château d'Anisy près de Laon. L'aveu de son amour lui échappa malgré elle. Elle attendait à Anisy le chevalier dont les affaires n'avançaient guère auprès d'elle; un orage terrible retarda d'un jour l'arrivée de son visiteur : inquiète, elle lui avait écrit, et sa lettre laissait deviner son secret.

Boufflers avait dix ou douze ans de plus que son amie. Sa jeunesse connut des orages aussi violents

que celui auquel il dut le bonheur. Il quitta le séminaire de Saint-Sulpice pour des chansons de beaucoup d'esprit, mais gaillardes et impies, et troqua le petit collet pour la croix de chevalier de Malte qui lui valait un bénéfice de quarante mille livres de rente. On sait que ces croix ne redoutaient rien tant que les églises, car les chevaliers de Malte perdaient leurs bénéfices en se mariant, mais non point en courant l'aventure. Boufflers fit mille folies et les para d'agrément. C'était le caprice et l'inconstance en personne. Il se disait impossible à fixer, même en peinture. Mme de Sabran opéra ce prodige, et il en fut le premier surpris. Sa conquête, si laborieuse, le conquit lui-même pour la vie. Plus tard, rencontrant des obstacles dans sa carrière, il écrira avec bonne humeur à sa maîtresse : « Si les difficultés m'avaient rebuté, tu ne serais pas à moi. »

Remarquez qu'ils étaient libres tous les deux lorsqu'ils s'aimèrent. Néanmoins, ils attendirent vingt ans pour légitimer leurs amours, de 1777 à 1797. L'éternelle question d'argent les séparait. Mme de Sabran avait une large aisance, mais Boufflers, le jour de ses noces, perdait les quarante mille livres du bénéfice, et c'était tout son avoir. Or, il ne voulait pas vivre aux dépens de sa femme. « Si j'étais jeune, lui écrivait-il, si j'étais riche, il y a longtemps que nous porterions le même nom ; mais il n'y a qu'un peu d'honneur et de considération qui puisse faire oublier mon âge et ma pauvreté : ma gloire, si j'en acquiers jamais, sera ma dot et ta parure. » Cet ancien fêtard est un homme d'honneur. Malgré les plaisirs, il a gardé une âme délicate et vigoureuse. Et, chose plus rare, il fait ce qu'il dit. Il fuit un mariage dont il ne se trouve pas digne encore, et, malgré les larmes de sa maîtresse, il sollicite le poste périlleux de gouverneur du Sénégal. En ce temps-là on admettait qu'un même individu pût

avoir en partage des qualités diverses, et qu'un homme d'esprit fût gouverneur d'une colonie. Il y a quelquefois de singulières ressources chez les gens de plaisir. Ils dépensent mal un fonds d'énergie et d'ardeur. En voici un qui a passé toute sa jeunesse à jouer, souper et faire la fête. Tout d'un coup il révèle de remarquables dons d'activité et d'initiative : il remue toutes choses dans son gouvernement et secoue avec bonheur les bureaux déjà doués de la force d'inertie. Son humeur seule ne change pas. Boulevardier qui se fait colon, il garde sa gaieté et son entrain, sa confiance dans le hasard et son esprit d'aventure. Tandis que sa vaillance l'entraîne à mille lieues du bonheur, il sourit encore, et, sur le bateau qui l'emporte, il écrit à sa douce amie : « Je t'aime plus qu'on n'a jamais aimé sur terre ni sur mer. »

Il passe trois ans au Sénégal, et, quand il revient, la Révolution éclate, ajournant son projet de mariage. Il fait émigrer Mme de Sabran et siège, comme député, à l'Assemblée constituante. A l'expiration de son mandat, — qui en ce temps était fort dangereux, — il rejoint son amie. Le roi de Prusse lui offre une concession de terres à coloniser près de la Pologne. C'était presque aussi loin que le Sénégal. Il y va avec Mme de Sabran qu'il épousa enfin à Breslau. Ils prenaient le même nom : depuis vingt ans ils avaient le même cœur. L'automne des beaux hommes est beau, dit Euripide ; celui des amants qui s'aiment toujours, même en exil et parmi les brumes du Nord, est d'une grave et douce beauté. En 1800, M. et Mme de Boufflers revirent la France ; Paris qu'ils avaient orné, l'un de son esprit, et l'autre de sa grâce, les retrouva en cheveux blancs, mais si aimables qu'on pouvait les croire poudrés.

Sans Mme de Sabran, Boufflers aurait fini sans doute en vieux marcheur. Elle mit de l'ordre et de la dignité dans cette vie déréglée. Elle ne lui donna pas de l'éner-

gie; il en avait plus qu'elle. Mais elle lui permit de déployer la sienne, un peu rouillée par le manque d'usage. Il vit la cendre de son passé, et se refit une vie pour l'amour d'elle. Les grands viveurs nous réservent de ces surprises. L'amertume qui monte des voluptés mortes et le tenace désir de l'amour sincère en sont les instruments.

Je voudrais feuilleter avec soin leurs lettres : je me contenterai de tourner les pages en m'arrêtant parfois. Pendant les deux voyages de Boufflers au Sénégal, Mme de Sabran écrit tous les jours à son amant, que déjà elle appelle son mari, et celui-ci fait de même. C'est le journal de leur vie de tendresse. Malgré quelques histoires de ménage, et quelques redites, et la persistance des mêmes plaintes pour cette même cause: la séparation, la comtesse de Sabran écrit bien, avec ce mélange de sentiment et d'esprit qu'on ne rencontre guère que chez les écrivains de France. Sans doute le sentiment domine; et souvent il est si triste et si découragé qu'on est ému. Cependant elle sait que les hommes se lassent vite, surtout le *sien ;* elle craint d'être insipide et fatigante en lui disant trop qu'elle l'aime, et s'ingénie à lui raconter des anecdotes intéressantes. Mais à la fin elle se laisse toujours aller à l'amour : c'est une avalanche de *mon cœur, mon époux*, *mon univers*, *mon âme*, qui termine ses lettres. Et, de son côté, il en fait autant. C'est qu'ils s'aiment bien.

J'ai dit qu'elle était spirituelle. Elle conte avec cette finesse particulière aux femmes, d'autant plus charmante qu'elle est sans apprêt. Ses récits de cour, — l'aventure du collier de la reine, de Mme de La Motte, etc., — sont excellents. Boufflers devait les trouver bizarres au Sénégal : l'éloignement enlève tant d'intérêt aux petites choses. Du maréchal de Soubise, le vaincu de Rocroy, aux prises avec la mort, elle écrit plaisamment : « Il n'y a pas d'apparence qu'il ait le dessus, car

il est peu accoutumé à vaincre. » Ne recevant pas de réponse à ses lettres, elle donne un tour aimable à son chagrin : elle compare sa correspondance avec Boufflers à celle de la maréchale de Noailles avec la sainte Vierge ; encore la maréchale avait-elle plus souvent des réponses : quand M. de Noailles était de bonne humeur, il les lui faisait.

Le monde ne la distrait guère de sa peine. Les deux plus grands remèdes pour guérir d'aimer, le temps et l'absence, ne peuvent rien sur son cœur. Un jour qu'elle se promène à l'abbaye de Belle-Espérance *où il y a de gros moines*, elle découvre une fontaine d'oubli : « Malheureusement, — dit-elle, — elle ne coule plus, car c'était fait de mon amour pour toi. » Elle jalouse toutes celles qui savent oublier et ne souffrent pas : à la comédie, elle se trouve un soir à côté d'une ancienne maîtresse de Boufflers, qui folâtre et s'amuse avec deux officiers ; elle s'étonne que celle-ci, « qui a connu ce pauvre Africain », puisse en aimer d'autres, elle envie son bonheur, elle qui dépense sa vie à se désespérer et qui pourtant aime toujours davantage. Et c'est exquis de voir par quelle variété d'émotions elle sait éviter à son amant les jérémiades. Pourtant sa jeunesse s'en va : elle supplie l'absent de revenir, afin qu'ils connaissent encore quelques beaux jours, avant d'être touchés par l'âge. La gloire, la fortune, l'honneur, oh ! mon Dieu, qu'est-ce que tout cela auprès de la jeunesse et de l'amour, seule beauté de la terre, et que ce Boufflers est donc fou de tourner le dos au bonheur ! Mais ces reproches qu'elle lui fait se fondent bien vite dans l'attendrissement et les larmes : elle respecte la décision de son amant, elle en conçoit même de l'admiration pour lui ; seulement elle est femme, la grande question pour elle c'est l'amour, et elle ne comprend pas très bien qu'on s'occupe d'autre chose dans la vie.

Elle n'est pas du tout de son temps léger par sa profonde sensibilité. Ainsi elle s'extasie devant la nature, et s'isole de la société avec une facilité surprenante : deux singularités au XVIIIe siècle. A des fêtes de nuit elle est toute impressionnée par le mystère répandu dans l'espace avec les clartés de la lune et des étoiles, et vers l'absent vont ses pensées, élargies par le recueillement et l'exaltation que nous verse la beauté des choses.

Un sentiment berce sa peine, et c'est la confiance. Elle ne l'eut pas toujours : au début elle avait peur, la réputation de Boufflers étant de nature à inquiéter une femme. Peu à peu elle s'est tranquillisée. Maintenant elle croit en son amant ; elle croirait en lui, même s'il n'était pas au Sénégal, dont le séjour est toutefois rassurant. La certitude d'être aimée la soutient. Un soir, elle invite à souper Mme de Boisgelin, la sœur de Boufflers, avec laquelle elle ne sympathise pas. Un vaisseau est arrivé de la colonie ; elle n'a pas reçu de lettres et tremble qu'il en soit parvenu à Mme de Boisgelin. Justement on les apporte à celle-ci pendant le souper. La pauvre maîtresse est bien jalouse ; elle a envie de pleurer et pourtant elle fait bonne contenance, à cause du monde. Quand ses invités sont partis, elle a une crise de désespoir. Son ami l'a-t-il oubliée ou l'aime-t-il moins que sa sœur ? Puis elle pense qu'il ne peut pas ne pas l'aimer, elle rassemble tous les témoignages qu'elle reçut de sa tendresse, et elle goûte une sorte de béatitude, telle que l'amour divin la peut sentir. Elle s'endort enfin, rêve de lui, et le lendemain reçoit ses lettres.

C'est faire un grand éloge du journal de Boufflers de dire qu'il n'est pas inférieur à celui de sa femme. Lui est de la race de Henri IV pour l'esprit et la vaillance, mais son cœur s'est attendri. Quand la négresse qui le soigne le voit distrait, elle lui dit : « Tu penses

loin. » Cependant il est homme d'action : il aime la vie, surtout si elle est dangereuse. Sa décision de partir a satisfait son honneur, mais aussi son goût d'aventures.

Mme de Sabran ne partageait point du tout ce goût d'aventures. « Au fond, je suis une bonne femme, » — dit-elle, — et c'est vrai. Elle est le type de la compagne qui aime la vie paisible et régulière, mais qui par amour est capable de l'existence la plus agitée. C'est une grande épreuve que le ciel lui octroya en lui faisant aimer son amant voyageur. Le bonheur qu'elle rêvait était si simple. Elle en a vu l'image à Pouilly : une bonne mère de famille entourée de huit enfants qu'elle a nourris, tous gros, gras et frais à plaisir, n'ayant affaire qu'à penser à eux et à son mari *qui ne la quitte jamais*, et coulant ses jours sans crainte des importuns et des *maîtresses*.

Voici donc un homme et une femme, charmants tous deux, mais, — il faut bien le retenir, — d'esprit positif et pratique, sans l'ombre de mysticisme dans la tête, nullement idéalistes, — qui nous donnent une grande leçon de tendresse. Le rêve de l'éternité dans l'amour, ce rêve de se donner tout entiers et pour toujours, qui enfièvre les amants, au nom de qui tant de paroles passionnées et vaines sont prononcées dans le monde, ils le réalisent sans éclat, sans phrases, avec de douces larmes et des sourires. Elle lui écrit de France : « Mon enfant, si tu penses comme moi, tu m'aimeras toujours, indépendamment des attraits de cette belle jeunesse. Il y a quelque chose au dedans de soi qui vaut mieux encore, et qui peut nous faire goûter jusqu'à cent ans et plus le bonheur d'aimer et d'être aimé ; l'âme ne vieillit point, et j'ai dans la mienne un foyer d'amour pour l'éternité. » Et sur la terre d'Afrique il lui écrit : « Aimons la vie et ne craignons pas la mort, car les âmes ne meurent point et s'aiment toujours. »

Ils s'aiment non point dans la beauté qui est passagère, mais pour leur âme immortelle. Platon, notre vieux maître, nous a expliqué, il y a des siècles, que celui qui aime la seule beauté du corps n'aime point véritablement : il aime une chose qui appartient à l'aimée, et non point l'aimée elle-même, et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade : « La beauté de ce qui est à toi commence à passer, au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir [1]. »

Continuer d'aimer après la jeunesse, c'est montrer qu'on a aimé ce qu'il y a de plus durable dans l'objet d'amour, et peut-être d'impérissable.

VI

NOTRE CŒUR

Mme de Sabran rêvait pour sa fille Delphine d'une vie sans orages qu'elle-même n'avait point connue. « Je désire pour son bonheur, — écrivait-elle à Boufflers, — qu'elle n'aime jamais autant que je t'ai aimé et que je t'aime. » Mais avec ses yeux noirs et sa belle chevelure blonde, elle avait légué à sa fille toute sa faiblesse de cœur. Devenue Mme de Custine, Delphine de Sabran vit mourir son jeune mari sur l'échafaud, et plus tard elle aima Chateaubriand. Son cœur fut deux fois brisé par la vie et l'amour : comme elle se remettait lentement de son premier deuil, elle se livra à la passion de cet amant dont la lassitude était aussi grande que le désir. Ainsi sa destinée fut plus douloureuse que celle de sa mère. Elle était plus belle encore : il faudrait les rythmiques paroles de Chateaubriand pour célébrer la

1. Platon, *le Premier Alcibiade*.

splendeur de ses lourds cheveux blond doré qui lui couvraient les épaules, et la grâce de sa petite bouche amoureuse.

Par elle nous pénétrons dans une société nouvelle qui garde le charme du XVIIIe siècle et y ajoute une mélancolie venue de tant de ruines. La Révolution nous donne comme en raccourci des tableaux véhéments d'humanité générale. Les hommes connaissent l'incertitude du lendemain qu'ils tendent à oublier dans les temps ordinaires. Leurs actes en revêtent plus de hâte, plus d'énergie et plus de vérité. L'amour voisine avec la mort. On aime jusque dans les prisons, et chacun désire employer dès ce soir « la grâce passagère de la vie [1] ». Car demain peut faner cette grâce. Le danger exalte la tendresse : l'amante qui dispute une tête chère au bourreau risque la sienne. Parfois c'est la maîtresse qui se charge de prévenir son amant de la condamnation. On lit de ces lettres héroïques : « Mon ami, préparez-vous à la mort. Vous êtes condamné, et demain... Je m'arrache l'âme. Mais vous savez ce que je vous ai promis [2]. »

Cette époque de tourmente laisse des traces dans l'expression de l'amour. Elle donne à la société survivante de l'ancien régime une parure de grâces sérieuses et douloureuses dont les Pauline de Beaumont et les Delphine de Custine sont tout embellies. A la société nouvelle elle communique une énergie de vivre, une ardeur du désir, une violence de sentiments que l'épopée impériale exalte encore. Et la génération romantique, conçue en présence de la mort, manifeste dans la frénésie de son lyrisme cette même puissance de passion : il lui manque, pour la motiver, les circonstances de troubles et de dangers...

1. Sainte-Beuve, *Volupté*.
2. Edmond et Jules de Goncourt. *Histoire de la société française sous la Révolution*.

Les sentiments humains sont toujours les mêmes. Seules leur expression et leur qualité changent. Pour retrouver dans l'expression et la qualité de l'amour notre temps confus, inquiet et énervé, je cherche, à travers l'amas des mémoires et des lettres, des âmes de femmes très différentes, qui puissent en attester la diversité et le manque d'équilibre. La santé de notre être est dans l'harmonie de nos deux natures physique et morale. C'est cette harmonie qui semble brisée. Les deux coursiers de notre attelage, pour employer l'image de Platon, — l'amour des choses du ciel et l'amour des choses de la terre, — l'emportent tour à tour, et, au lieu d'une ligne droite, nous parcourons une ligne brisée qui tantôt nous rapproche de la « région supérieure des essences », et tantôt nous entraîne dans les précipices. Notre époque frénétique paraît lancée à toute vitesse sur d'interminables *montagnes russes*. Je n'emprunterai à notre temps que deux exemples, fort dissemblables mais pareillement excessifs.

Le Récit d'une sœur[1] nous offre une très belle expression de l'amour dans le mariage chrétien. Il faut savoir dégager ce livre de sa tiède atmosphère féminine, de l'émotion facile et filandreuse qui l'encombre : ainsi élagué, il demeure exalté d'une tendresse mystique et humaine ensemble, pudique dans son exaltation au lieu de la vociférer comme font les auteurs mystiques espagnols, fort comme ces vins anciens et délicats dont la douceur dissimule le degré d'alcool. L'âme de Mme Alexandrine de La Ferronnays en fait l'unité. Sa vie est toute simple. Elle aima son mari, qui mourut dans ses bras après deux ans de mariage, et dès lors elle vécut en faisant le bien et répandant la paix autour d'elle.

Albert de La Ferronnays et Alexandrine d'Alopeus

1. *Le Récit d'une sœur*, par Mme Craven, née de La Ferronnays. 2 vol.

se fiancèrent en Italie. Pour bien comprendre l'état de leurs cœurs, imaginez une de ces tièdes soirées de printemps contemplée d'une terrasse italienne sur le golfe de Naples : le Vésuve s'aperçoit dans la brume palpitante et violette du crépuscule, et la mer est fleurie de pâles lumières ; toute la beauté, toute la caresse de l'espace, entrent par les yeux dans l'âme, se fondent en elle, lui donnent cette plénitude de vie qu'on croit à peine pouvoir supporter. Les deux jeunes gens sont près l'un de l'autre ; elle a cette grâce délicate, si douce à regarder ; lui a sur son visage ce charme trop fragile de ceux à qui la mort convient en pleine jeunesse, tant il semble impossible qu'ils laissent d'eux une image qui ne soit pas toute jeune. Ils s'aiment, et leur amour s'élève jusqu'au ciel, où paraissent les premières étoiles, car leur amour est tout imprégné d'une pensée divine. Ce sont de singuliers amants : il faut un effort pour les suivre, mais cet effort mérite d'être fait. Souvenons-nous qu'ils sont très purs tous les deux, et que dans l'adolescence la beauté et l'amour produisent une excitation mystique d'une intensité que plus tard nous ne retrouvons dans aucune passion : rien n'a ralenti ni usé encore notre désir et ne l'a fait douter d'aspirer à une joie infinie. Souvenons-nous encore qu'ils sont religieux et ennoblissent de leur piété leur amour.

Un soir de bal, il lui demande une bague qu'elle avait au doigt et qui portait cette devise incrustée : *C'est pour la vie*. — « Oh ! — dit-elle, — c'est trop court, la vie, » — et, en souriant, elle refuse de lui donner ce bijou. Plus tard elle se rappellera ces paroles : plus tard, quand Albert sera mort, et qu'elle sentira en elle son amour toujours frémissant, amour immortel qui « aide la foi à croire à l'immortalité ». Peu à peu, agrandie par la tendresse, épurée par la souffrance, son âme s'élèvera jusqu'à cette sérénité qui permet de considérer de si haut les malheurs humains qu'on y découvre une occa-

sion de louer Dieu. Des années ont passé. Elle revient du cimetière où son Albert est enseveli. Sa sœur Pauline l'accompagne. Le soir tombant dore les branches des arbres. Elle est joyeuse. Pauline admire sa résignation, et envie son amour de Dieu. Elle lui dit : — « Comment veux-tu que j'aie à cela du mérite, même celui de la foi, quand je pense au miracle qu'il a fait dans mon âme, quand je sens qu'après avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir eu, l'avoir perdu, et avoir été au comble du désespoir, j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de bonheur, que tout cela que j'ai connu et imaginé n'est rien, rien du tout en comparaison ?... » Pauline est surprise de l'entendre parler ainsi : « Mais si on remettait là, devant toi, la vie telle que tu l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de longues années ? » Elle répond sans hésiter : « Je ne la reprendrais pas. »

Ceux à qui l'émotion religieuse est fermée ne comprendront pas cette parole ou la déclareront inhumaine et contre nature. Les passions de l'humanité sont plus variées qu'ils ne l'imaginent. Il faut croire que la foi et la charité sont une source sacrée de délices incomparables. Des âmes de femmes, brisées par la vie et l'amour humain, y ont trouvé la paix et la joie, et nous l'assurent...

Avec Aimée Desclée nous nous retrouvons sur terre. Ses lettres à « Fanfan »[1] — qui était un capitaine de cuirassiers — nous livrent une femme de notre temps. Oh ! bien de notre temps, par ses attraits et ses dégoûts successifs de la chair, ses désirs ardents vers le bien et ses faiblesses subites d'énergie, son détraquement maladif et aussi sa sincérité.

Petite actrice, elle avait traîné une jeunesse désenchantée parmi la vanité des cabotins et les liaisons de

1. *Lettres d'Aimée Desclée* (Calmann-Lévy, édit.).

hasard. Comme elle approche de la trentaine, Alexandre Dumas l'entend à Bruxelles et la fait engager au Gymnase: il pressentait sa destinée glorieuse. Elle est alors « une de ces femmes dont toutes les femmes disent qu'elle est laide et à côté de laquelle toutes les jolies femmes semblent insignifiantes et passent inaperçues[1] ». Elle alimente en elle le grand désir d'une tendresse que son passé désillusionnant n'a point connue; cependant elle a peur de l'amour, et voudrait « distribuer en miettes ce tout immense qu'elle ne peut pas donner à un seul ». Aussi elle se laisse bientôt prendre à la passion de Fanfan : c'est un homme loyal, franc et sain auprès de qui elle se sent toute réchauffée. Leur liaison dura jusqu'à la mort de l'actrice. Ce qu'elle fut, on l'imagine : très ballottée, très séparée, profonde et douloureuse.

Tandis qu'elle incarne, avec un succès qu'on n'a pas oublié, la petite âme parisienne de *Froufrou*, ou la passionnée *Princesse Georges*, tandis qu'elle brûle, en vivant ses rôles, la frêle flamme de sa propre vie, et se relève de ses chutes anciennes par sa passion de l'art et son fidèle amour, elle connaît encore ces déchéances décourageantes de ceux sur qui pèsent de troubles souvenirs. Son passé la repousse et l'attire. A Fanfan qui l'interroge avec cette malsaine curiosité des amants jaloux, elle clôt la bouche de cette mélancolique parole : « Songe que j'ai le même chagrin que toi. » Cette crise morale et physique la détraque toute : souffrant des nerfs et prise de honte subite, elle ne veut plus des caresses amoureuses. Elle aime encore, mais se refuse à servir d'instrument de plaisir. Ce passé qu'elle rachète par sa vie de travail et de loyauté, voici qu'elle le rappelle à tout le monde, à Fanfan, à Alexandre Dumas qui est son ami et son maître. Puis, tandis qu'elle se

1. Dumas

dérobe aux baisers de son amant qu'elle aime, elle se donne un beau soir à un inconnu avec qui elle a soupé, et, tremblante de sa propre infamie, n'a de cesse qu'elle ne l'ait criée sur les toits en sollicitant une place à l'asile Sainte-Anne où l'on reçoit les filles repenties. J'ai dit que l'amant était bon et fidèle : il pardonna ; longtemps il ne fut qu'un ami. Sa tristesse était grande comme son amour. Ces vers de Byron me reviennent en mémoire : — « En te voyant céder à ta nature, ne crois pas que je t'aimerai moins, oh ! non, et peut-être même, qui sait ? je t'aimerai encore davantage[1]. »

Nous assistons dès lors à l'élévation de cette âme qui s'est retrouvée. Dans une lettre magnifique, Dumas la réconfortait. « Il faut se créer soi-même, — disait-il, — c'est à vous de vous mettre au monde, de vous enfanter divinement. » Par delà notre naissance à la lumière est la naissance de notre être moral : sur elle nous devons veiller, il nous faut prendre conscience de la vie, nous connaître et connaître le bien... Quand elle fut près de mourir, jeune encore et parée des grâces que l'art distribue à ses triomphateurs, son amant, appelé en hâte, put reconnaître en elle une créature humaine toute purifiée par la souffrance et le goût de Dieu, au lieu de la pauvre fille qu'il avait découverte un jour.

Comment écrivent-elles aujourd'hui, femmes ou jeunes filles ? Comment aiment-elles, épouses, maîtresses ou fiancées ? Nous voudrions savoir le secret de toutes celles qui passent devant nos yeux, sérieuses ou légères, hardies ou timides, et nous demandons à l'art qui révèle l'esprit d'un temps de fixer la vie qui s'en va toujours. Ces femmes distinguées et froides, si élégantes, que nous admirons sur les toiles de Jacques Blanche ou de la Gandara, écrivent-elles comme dans *Peints par*

1. Byron, *Sardanapale*.

eux-mêmes, et leurs mains distribuent-elles tant de cruautés et de caresses ensemble? Cette jeune fille si parfaitement séduisante, — que j'ai vue sur un pastel de cet exquis peintre de femmes, mort tout jeune, Lucien Doucet, — cette jeune fille au teint mat et délicat mis en valeur par le corsage vert pâle, aux yeux chargés de langueur, tristes et comme ayant vu trop de choses, aux mains fines et souples dont on sent la grâce et le mouvement sous les gants de Suède, Parisienne d'aujourd'hui, un peu coquette et déjà blasée, et qui peut-être sous son apparence nerveuse et lasse cache un si grand désir de tendresse, — écrit-elle des lettres simples et passionnées comme la douce Sainte-Marie-des-Fleurs de René Boylesve, ou des lettres à la Marie Bashkirtseff qui mêlait à son cabotinage une si touchante ardeur vers le Beau?

De ces mystères est composée la sensibilité de notre époque. Mais toutes les aventures amoureuses se ressemblent, et toutes sont différentes. Michelet rencontra un jour au bord de l'Océan une petite fille qui puisait de l'eau et qui lui dit : « Monsieur, la mer, c'est bien singulier. On a beau y prendre toujours, il en reste toujours autant. » L'amour est comme la mer : on peut y puiser sans jamais amoindrir cette source éternelle où se rafraîchissent les hommes. Le mouvement des vagues ne change pas : il ne varie que dans les yeux qui en retiennent la beauté, ou par ses effets, heureux ou terribles, selon qu'il aide les marins dans leur navigation ou les voue au naufrage. Ainsi est encore l'amour : d'un même sentiment il fait des idylles ou des tragédies, selon les âmes timides ou vigoureuses qu'il berce ou qu'il exalte. Mais à un certain degré d'intensité, d'un temps à l'autre, il varie à peine son expression. Julie de Lespinasse, malade, s'adresse à M. de Guibert comme, cent ans plus tard, Aimée Desclée, mourante, écrit à son amant. — « *De tous les instants de ma vie*, 1774.

— Mon ami, je souffre, je vous aime, et je vous attends », dit l'une, et l'autre soupire en 1874 : « Mon cher Fanfan, je crois qu'on me sauvera. Je vous aime et je vous attends. » C'est là sa dernière lettre. Si les correspondances que j'ai choisies se ressemblent, seule la profondeur de leur tendresse réunit ces amoureuses, venues en des temps différents pour attester qu'un sentiment sincère n'a point d'âge, et que les cœurs humains battent toujours semblablement.

Un sentiment sincère et spontané : là est la beauté de l'amour. Il triomphe des hypocrisies sociales, il rend fades et dérisoires les coquetteries et la parade mondaine, et détestable cette avarice de soi-même qui empêche de se donner tout entier. Il agrandit la vision de la vie humaine, et il éclaire d'une lumière divine les cœurs où il descend. Il apporte la joie. Mais il apporte aussi la douleur. Par cela encore il est bon. Car la douleur est la vraie parure de notre âme : selon notre nature elle fait germer en nous la pitié ou fortifie l'énergie ; elle nous livre à l'immense angoisse qui plane sur le monde, ressentie par les seuls être humains qui savent que tout finit sur la terre et qu'avant de mourir il faut encore connaître la mort en soi.

De tout ce blanc troupeau de femmes qui ont aimé, et partant ont pleuré, pas une n'a regetté l'offrande de douleur qu'elle a faite à l'amour. Une seule a déploré sa vie, et c'est Ninon de Lenclos dont le cœur n'a point battu. Que ces correspondances amoureuses, d'où monte la fièvre, nous inspirent le goût de sentir la vie, sincèrement et de toute notre âme. Enivrons-nous du vin précieux que verse l'amour, car il faut louer grandement, pour leur exemple d'humanité, non pas ceux qui furent aimés, — ceux, au contraire, qui eurent un cœur et le donnèrent.

Mai 1897.

MADAME DE WARENS

(D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS [1])

Dans nos sous-préfectures les plus lointaines, il est de patients érudits qui coulent des jours heureux. Leur unique ambition est de faire partie de quelque société locale qui enregistrera pieusement leurs rapports lus en séances publiques, que ces rapports traitent des anciennes mercuriales, du cadastre ou des beaux-arts. Une monographie de village borne leurs songes. Le contact d'un passé aboli leur procure l'oubli du temps présent et de la politique. Seul, le zèle scientifique de quelque collègue trop actif trouble leur paix spirituelle. Ce sont les chimistes de l'his-

1. Bibliographie. — *Confessions*, de J.-J. Rousseau. — *Mme de Warens et Jean-Jacques Rousseau*, par F. Mugnier (Calmann-Lévy, 1891). — *Nouvelles Lettres de Mme de Warens*, par le même (Champion, 1900). — Albert Mœtzger, *la Conversion de Mme de Warens* (Chuit, 1886); *les Pensées de Mme de Warens* (Lyon, chez Georg, 1888); *les Dernières Années de Mme de Warens* (id., 1891). — Auguste Glardon, *le Piétisme à Vevey au XVIIIe siècle* (*Chrétien évangélique de Lausanne*, n° du 20 janvier 1893). — Albert de Montet, *Mme de Warens et le Pays de Vaud* (Lausanne, 1898); *Documents inédits sur Mme de Warens* (*Revue historique vaudoise*, nos de novembre 1898 à mai 1899). — Eugène Ritter, *la Famille et la Jeunesse de Jean-Jacques Rousseau* (Lausanne, 1891); *Mme de Warens et le Piétisme romand* (id.). — J.-F. Gonthier, *Promenade historique à travers les rues d'Annecy* (Annecy, 1898). — J. Sérand, *l'Habitation de Mme de Warens à Annecy* (Annecy, 1900).

toire : par eux, cette histoire revêt une réalité plus précise ; ils ne la déguisent point sous les idées générales ; parfois même ils l'expliquent sans la bien comprendre. Un Augustin Thierry, un Taine, leur seront redevables d'une phrase, d'une ligne, d'un document, car l'historien doit recueillir ces miettes avec soin.

Tout récemment, la Société florimontane d'Annecy — dont l'emblème, donné par saint François de Sales, est un oranger chargé de fleurs et de fruits, — fut agitée par le souvenir de la première amie de Jean-Jacques Rousseau. Une dame de qualité, de peu de raisonnement aussi peut-être, prétendait avoir retrouvé l'habitation occupée par Mme de Warens durant son séjour en cette ville. Allait-on donner aux Charmettes de Chambéry une maison rivale, et offrir aux admirateurs de Jean-Jacques une occasion nouvelle de pèlerinage et d'excitation littéraire ? La petite académie ne l'a point estimé, et nous verrons comment elle démontre la démolition de l'appartement historique.

Depuis quelques années, la Savoie et la Suisse romande nous ont fourni de nombreux documents sur cette figure singulière de Mme de Warens. D'excellents érudits, — M. Mugnier, conseiller à la cour d'appel de Chambéry, M. Sérand, archiviste adjoint de la Haute-Savoie, M. Mœtzger, pour la Savoie ; MM. Eugène Ritter, Auguste Glardon, Albert de Montet, pour la Suisse, — ont peu à peu soulevé tous les voiles sur la conversion, les mœurs, les entreprises, les changements d'habitation de cette dame active et sensuelle qui, pour avoir appris le plaisir à un indiscret goujat de génie, se voit livrée à une publicité dont son humeur facile, si elle revivait, s'accommoderait bien vite, après, toutefois, quelque étonnement. Je noterai dans leurs ouvrages et dans la correspondance de Mme de Warens

les traits propres à nous expliquer le caractère de celle-ci, et les détails qui se rapportent à sa première rencontre avec Jean-Jacques et aux lieux qui en furent les témoins.

I

LA CONVERSION DE Mme DE WARENS

On sait que Louise-Françoise-Éléonore de La Tour de Chailly épousa à quatorze ans le baron de Warens (1713). Elle résidait avec lui à Vevey, sur les bords du lac Léman. Déjà elle y faisait preuve de cette activité et de cet esprit d'entreprise que nous aurons fréquemment occasion de relever dans sa vie. Tandis que son mari exerçait quelque charge municipale, elle fondait une fabrique de bas de soie (où elle compromit d'ailleurs sa fortune) ; en outre, elle était fort mondaine et aimait à recevoir. Voici un fragment d'une lettre qu'elle écrivait vers 1720 à son ancien tuteur, M. Magny, lequel lui avait représenté avec une rigueur toute protestante les dangers de sa conduite : la jeune femme lui répond non sans une certaine suffisance et estime de soi-même, mais aussi dans ce jargon sacré qu'on a appelé le *patois de Chanaan* et qui est destiné à mieux convaincre de sa vertu le vieillard récalcitrant. Nous verrons sans cesse Mme de Warens approprier son style au destinataire de ses lettres et associer la religion, le monde et l'industrie en un mélange hétéroclite :

« Je nai jamais souhaité de briller ni de me donner des airs du bien qu'il a plu à Dieu de me dispenser : je sai au contraire que le moyen de luy etre agréable est duser avec modestie des faveurs quil nous accorde, je sai encore qu'il ne nous donne pas ce bien absolument

pour nous et que nous nous devons faire un plaisir d'assister ceux qui peuvent avoir besoin de notre secours en leurs faisant part des grasse que nous tenons de sa bonté.

« Mais apres cela je crois qu'il nous est permis den user avec modération et reconnaissance et de gouter même bien des dousseurs qu'une situation aisee fournit d'ordinaire.

« Il se peut que ma jeunesse sert à m'éblouir et a me faire voir les chose dans un fau jour, je vous assure cependant que je me sens très peu atachee à ce que je possède : je fai les chose avec une indiference qui me surprend quelque fois. C'est une grasse toute particulière que jay a rendre à Dieu, puisque suivant le cours ordinaire de la vie nous n'avons, s'il faut ainsi dire, que quelque moments à jouir des objets qui nous atachent et qui nous flatent. Je mestimerai bien heureuse, si je puis être toujours la même à cet égard, afin que quand il faudra la quiter, je puisse m'y résoudre sans paine et rompre facilement les liens qui peuvent encore matacher tandis que j'habite cete terre que je ne regarde que comme un passage tres epineux, qui me conduira, s'il plait au Saigneur, a un état plus heureux et plus permanent et qui me fera gouter les véritables delices que je chercheroit inutilement ici puisquil est impossible de les y trouver... »

Cette lettre est écrite avec beaucoup d'art. Par des paroles de mauvais prédicant, elle flatte le zèle pieux de M. Magny : oui, c'est entendu, cette terre n'est qu'un passage qui doit nous acheminer vers le séjour éternel, nous devons vivre détachés des biens qui ne nous ont été donnés que pour mieux contribuer à notre salut par une privation volontaire; mais enfin d'honnêtes distractions sont bien permises, ces honnêtes distractions que l'on prend dans une société innocente de parents et d'amis, en profitant d'une aisance

qui vient de Dieu. La jeune hypocrite sait comment on endort les craintes des clergymans trop collets montés. Jean-Jacques qui n'a rien épargné, — il faut lui rendre cette justice, — pour épaissir la boue qu'il a jetée sur sa bienfaitrice, Jean-Jacques nous rapporte qu'elle était fort instruite, ayant beaucoup appris de ses amants et principalement d'un M. de Tavel. Nous n'avons que ce témoignage sur la conduite privée de Mme de Warens avant sa venue en Savoie, et nous ne savons rien de plus de sa liaison avec M. de Tavel[1]. Il est à croire que les remontrances de M. Magny visaient autre chose que des réceptions de parents ; du moins la dame encline à la volupté n'avait-elle pas encore recours aux domestiques.

Une phrase de la lettre citée est à remarquer : « Je fais les choses avec une indifférence qui me surprend quelquefois. » Ce trait de caractère qu'elle indique correspond entièrement à l'opinion de Rousseau qui nous montre son amie sereine et active jusque dans la misère. Elle ne goûtait pas de joies extrêmes, et supportait allégrement le malheur. Sa sensibilité était courte. Elle contentait ses sens sans y attacher l'importance que les femmes prêtent d'habitude à ces sortes de rapports, et ceci explique peut-être les choix vulgaires de ses amants : elle prenait ce qu'elle avait sous la main, et tout l'office, y compris Jean-Jacques, obtenait ses faveurs. Mais son activité était celle d'un homme d'affaires : nous la verrons jusqu'au terme de ses jours occupée de projets nouveaux, et plutôt encore s'agitant par besoin de mouvement qu'ambitieuse de

1. Dans les *Documents inédits* publiés par M. de Montet figure une lettre du colonel de Tavel qui fait à cet amant présumé de Mme de Warens le plus grand honneur. Elle est datée de Berne, 1746, et charge Hugonin, neveu de la dame, de lui faire parvenir délicatement une certaine somme pour la secourir dans sa misère. — Jean-Jacques le présente comme le premier séducteur de Mme de Warens.

la fortune. Elle gardait néanmoins, dans l'industrie comme dans l'amour, la même sérénité.

Mme de Warens avait vingt-sept ans lorsqu'elle quitta définitivement le pays de Vaud, la religion protestante et son mari. Soit que ses affaires fussent embarrassées, soit qu'elle fût effectivement touchée de la grâce, elle traversa le lac, se rendit à Amphion, puis à Évian où toute la cour de Savoie séjournait, et se jeta aux pieds de Mgr de Rossillon de Bernex, évêque et prince de Genève, en sollicitant son appui. Le roi la fit conduire sous escorte à Annecy, au couvent de la Visitation, à cause de la fureur des parents suisses qui parlaient d'enlèvement, ce qui lui avait fait dire au saint évêque : — *Vos conquêtes, Monseigneur, sont bien bruyantes !* — La cérémonie de l'abjuration fut célébrée, le 8 septembre 1726, dans l'église de Saint-François-de-Sales, qui a été restaurée.

Mgr de Bernex était un saint. Parmi les traits que cite son biographe ingénu, le chanoine Boudet, figure celui-ci : — Jeune prêtre, il inspira une passion violente à une dame fort belle et de qualité ; elle le poursuivit jusque chez lui, et le saint la repoussa, mais le combat ne dura pas moins de trois heures après lesquelles il parvint à la faire rentrer en elle-même. — La conversion de Mme de Warens lui fit grand honneur. Il y voulut joindre une pension qui vint augmenter celle de quinze cents livres accordée par le roi.

Mme de Warens n'avait plus que ces pensions pour subsister. Un décret du gouvernement bernois prononçait la confiscation des biens de tous ceux qui abandonnaient la religion réformée. On a retrouvé une lettre fort curieuse de M. de Warens au sujet de la fuite de sa femme. Cette lettre est écrite d'Angleterre, en 1732, à un parent ; elle répond à une requête présentée au sénat de Savoie par Mme de Warens qui essayait de compenser par le moyen des immeubles de

son mari sis en Savoie la perte de ses biens de Suisse. Le mari raconte que la dame prépara son départ : elle emporta, dit-il, tout ce qui s'emporte, argenterie, bijoux, etc. Il eut la sottise de l'accompagner jusqu'à Amphion ; quand il revint, il trouva ses placards déserts, et ce spectacle paraît le toucher autant que l'abandon de la belle fugitive. Il cite ce propos de Mme de Warens qui répondait, à Amphion, à une servante ravie des petits soins conjugaux de M. de Warens : « Madame, disait celle-ci, vous avez un bon mari. — Si vous le croyez ainsi, prenez-le, il sera bientôt sans femme. »

Néanmoins, — c'est toujours lui qui raconte, dans cette fameuse lettre qui a les dimensions d'un volume, — il alla lui rendre visite à Annecy. Son but était de lui faire consentir une donation de tous ses biens ; il comptait par la suite escamoter le décret bernois. Experte aux aventures humaines, elle le reçut toujours au lit. Elle logeait alors au couvent de la Visitation. Elle ne fit aucune difficulté pour la donation. Mais elle aussi avait une arrière-pensée. « Elle s'y prit d'une façon, — dit le mari, — qu'elle me porta à avoir quelque condescendance pour elle. » Il partit à une heure du matin, — ce qui valut à la jeune convertie une réprimande de la supérieure, — non sans avoir signé un billet par lequel il s'engageait, s'il rentrait en possession des biens de Mme de Warens, à lui assurer une rente annuelle de trois cents livres.

Plus tard il se fit restituer ce billet. Un décret spécial le substitua aux droits de l'État dans la propriété des biens de sa femme. Mais de rente il n'en servit point. Il raisonnait ainsi : ce n'est pas la donation de ma femme qui m'a rendu propriétaire de ses biens, mais le décret. En vérité, c'était un homme pratique. Les biens valaient, selon lui, trente mille livres, et naturellement, à en croire Mme de Warens, ils valaient beaucoup plus.

Ces petites scènes conjugales, qui ont pour cadre le couvent de la Visitation, nous inspireraient moins d'antipathie pour Mme de Warens que pour son mari. C'est à qui des deux pipera l'autre. Cette femme, de mœurs faciles mais régulières, gagne à être comparée aux hommes qui l'approchèreet. Cependant elle oublie volontiers les embarras dans lesquels elle avait laissé son mari avec les industries qu'elle avait fondées à Vevey.

Que devint M. de Warens? Après avoir cherché fortune en Angleterre, il s'établit à Lausanne, où les dignités locales le vinrent retrouver. C'est un digne pays où les mésaventures conjugales ne sont point tournées en ridicule. Il fut conseiller de la ville, maisonneur, haut forestier. Dans les archives de sa famille, on a retrouvé cette méchante poésie galante qu'il adressait en septembre 1736 à Mlle *la juge* Seigneux :

Non, je ne serai plus constant dans mes amours,
Et je fais vœu de badiner toujours.
Plutôt que de languir dans un cruel empire
Vaut-il pas mieux de jour en jour changer?
En liberté à présent je respire,
Et je mourrai plutôt que de me rengager.

Cette théorie du changement n'est-elle point piquante dans la bouche du mari de Mme de Warens?

Mme de Warens fut-elle sincère dans sa conversion? La question est controversée. Je connais des savants distingués qui tiennent même pour sa vertu, l'estiment diffamée par Jean-Jacques et par Wintzenried, et soutiennent que, sous la surveillance étroite de la police à cause de ses attaches vaudoises, et habitant d'ailleurs de petites villes où chacun se surveille et où tout se sait, elle n'aurait pu commettre les noires actions qu'on lui prête sans se voir supprimer et la pension qu'elle touchait du roi, et celle qu'elle recevait de deux évêques.

Mais cette chevalerie est excessive : précisément la dame n'avait point d'intrigues mondaines et ne cherchait pas loin ses amants.

Elle devait pratiquer la dévotion comme le plaisir et le commerce : avec calme et sérénité. Elle ne fut jamais une catéchumène enthousiaste, mais peut-être fut-elle de bonne foi dans la pratique extérieure d'une religion qu'elle transgressait volontiers à l'intérieur de sa maison.

On dit que la même année que Mme de Warens quittait le pays de Vaud, Claude Anet, son zélé serviteur futur, sa *bonne à tout faire*, désertait lui aussi la Suisse pour se rendre en Savoie où il la devait retrouver plus tard.

II

LES CHARMETTES ET ANNECY

« On ira toujours aux Charmettes », écrivait Michelet. Il est peu de pèlerinages aussi romanesques ; il en est peu d'aussi émouvants. Cette petite maison champêtre, bâtie à flanc de coteau, où l'on accède par un chemin creux tout enfoui dans la verdure, dont les fenêtres et le jardinet dominent la pente des campagnes, la plaine arrondie qu'un cirque de montagnes enferme, et le doux Chambéry, — pour avoir abrité une femme un peu mûre et grasse, mais belle encore et surtout généreuse, — continue d'attirer les visiteurs comme si elle gardait une tradition d'hospitalité. Elle est un lieu de volupté intellectuelle et sentimentale. Elle attire, elle charme, elle retient. Ceux qui l'ont vue ne l'oublient pas.

Sans doute, elle est placée dans un site délicat où

l'on goûte un suave repos. Sans doute, elle est un joli exemplaire, et tout à fait intact, des habitations de plaisance qu'aimait le XVIIIe siècle, — un séjour gracieux et dans le voisinage d'une ville. Mais ce n'est point cela qu'on y vient chercher. Là se forma la sensibilité d'un adolescent, là Jean-Jacques découvrit la nature et l'amour, et par surcroît, hélas! toutes les chimères sociales avec lesquelles il continue de nous agiter. De ce coteau qui, l'hiver, s'endort sous la neige et, l'été, semble se fondre dans le ciel vaporeux, devaient descendre sur la plaine, et de là sur le monde, un amour nouveau de la nature, mais aussi une pensée nouvelle, et la plus puissante en sophistications et sortilèges qui se soit répandue depuis des siècles. Car Jean-Jacques vit toujours: il inspire tel roman, telle pièce de théâtre, qui exalte la passion romantique, sa création; il est présent, quoique épaissi et banalisé, dans telle harangue, dans tel traité, dans tel article de journal où l'on édifie la société future sur la bonté native de l'homme, sur l'éducation de l'État, sur l'égalité, en oubliant d'ailleurs la part qu'il fait à Dieu. Terrible et séduisant, il est au cœur de la bataille moderne. Mais parce qu'il eut du génie, ses ennemis eux-mêmes viennent lui rendre hommage aux Charmettes. Sur les derniers registres, à côté des noms d'André Theuriet, d'Émile Pouvillon, je relève ceux de Maurice Barrès, d'Édouard Rod, d'André Hallays, qui, je le devine, ne peuvent se tenir de l'aimer et de le détester à la fois.

Il est présent aux Charmettes. N'en doutez pas. Deux poètes y sont allés, qui l'ont vu en chair et en os. L'un d'eux lui a même parlé. Le premier en date est Francis Jammes. Il a écrit sur *Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry* d'exquises pages descriptives. Quand il gravit le coteau, une cloche tinte *et tremble dans la fraîcheur bleue*,

et sa voix angélique berce, sous l'onde de l'azur, son âme évaporée. Il franchit le seuil, il entre, il se met à la fenêtre. «... De la fenêtre où je suis maintenant, j'aperçois là-bas, au sommet de la vigne, le petit sentier tombant sur Chambéry. C'est là que Jean-Jacques allait guetter l'aurore, c'est au delà de ce chemin qu'*ils* se promenèrent, tout un jour de fête, *de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps...* » Et le voici encore: «... Je l'évoque, par un matin pur, sur ce sentier. Il marche vers la ville, un livre sous le bras, à pas comptés, la tête basse. Sa méditation l'exalte. Parfois, de son index levé, il montre Dieu, et ses lèvres remuent. A sa droite, le Nivolet et le mont du Désert brisent l'azur. Déjà, à contempler la hauteur noire de ces montagnes, l'âme du jeune homme s'élève et s'assombrit comme elles, voit à ses pieds le vain tumulte des hommes, confronte les fumées tourmentées de leurs toits avec la grandeur placide des nuages qui, sur les cimes, lentement se traînent... »

Ainsi il continue d'habiter ces lieux où l'on respire sa présence. M. Francis Jammes l'a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, tantôt à la fenêtre et tantôt sur le sentier, le matin et le soir, et même à minuit avec un attirail de sorcier. Mais la comtesse de Noailles lui a parlé. Elle aussi a suivi le chemin creux où l'herbe pousse afin de compléter l'impression de verdure. Elle apportait à Jean-Jacques, ainsi qu'une corbeille de fleurs et de fruits, l'éclat de sa jeunesse et de son génie bouillonnant. Dans une belle audace, elle l'a traité avec une désinvolture tout amoureuse lorsqu'elle le trouva dans le jardin. *C'est ici*, lui dit-elle,

C'est ici, près de ce muscat,
Dans la douce monotonie,
Que vous grelottiez de génie,
O héros lâche et délicat !

Lâche et délicat : Pâris, qui fut aimé de trois déesses et d'Hélène et qui fit répandre tant de sang au rivage troyen, était-il autre chose ? Le courage et l'énergie virile ont-ils donc moins d'attraits ici, sur ce coin de terre savoisien, d'une douceur trop enveloppante, que cette voluptueuse faiblesse ?

Je me penche à votre fenêtre,
Le soir descend sur Chambéry...
C'est là que vous avez souri
A votre maîtresse champêtre.

Précieuse harmonie de quelques syllabes toutes simples qui tombent, une à une, comme des pétales de fleur, et dont le charme est pourtant si aigu qu'il perce le cœur !...

Après avoir écrit que l'on irait toujours aux Charmettes, Michelet ajoutait : « Mais c'est à Annecy que l'impression fut la plus vive. » Il entendait par là que le séjour de Jean-Jacques à Annecy lui paraissait bien plus important dans la formation de cette sensibilité que le séjour à Chambéry.

Il avait raison. Annecy, c'est Rousseau enfant (seize ans), fuyant Genève et l'atelier de gravure où son maître le battait, s'ouvrant à la vie libre, à la nature et à cette tendresse ingénue et passionnée tout ensemble qui est le privilège de l'adolescence ; là il voit pour la première fois Mme de Warens, jeune, pieuse et grassouillette, se rendant à l'église comme la Marguerite de *Faust ;* là encore il vit ou croit vivre, sur la route de Thônes, en compagnie de Mlles de Graffenried et Gallay, cette idylle exquise dont il ne retrouvera jamais la fraîcheur et que peut-être il inventa.

Chambéry, c'est le jeune homme qui accepte de partager les faveurs de Mme de Warens avec Claude Anet, le domestique, et qui, au retour de son voyage à Montpellier, trouve sa place prise par le perruquier bernois

Wintzenried, le fameux chevalier des Courtilles, fils du gardien de Chillon. Mme de Warens avait peut-être trouvé ce moyen nouveau de s'assurer de bons serviteurs. Rousseau nous assure qu'elle n'y cherchait point du plaisir.

D'où vient que pourtant c'est toujours à Chambéry que les admirateurs de Jean-Jacques vont chercher son souvenir? Là, du moins, ils sont sûrs de le rencontrer. Bien que les Charmettes aient subi quelque peu l'influence du temps habile à transformer, ceux qui désirent s'y exalter le peuvent faire avec authenticité. On a même retrouvé le bail passé entre Mme de Warens et M. Noirey, propriétaire, et la trace des démêlés judiciaires qu'elle eut avec M. Renaud, un affreux procureur du voisinage. Enfin on a pu établir très exactement les divers locaux qu'elle habita successivement à Chambéry : dans un cul-de-sac où l'on arrive par le numéro 13 de la rue des Portiques, — au Reclus, numéro 13, — et faubourg Nézin, numéro 62. Là elle décéda le 29 juillet 1762, à l'âge de soixante-trois ans, misérable et abandonnée, après y avoir vécu huit années dans la détresse : c'est une pauvre bicoque, basse et fort triste, et qui n'a guère changé. Comme elle y devait regretter sa maison du coteau! Mais on n'a jamais pu retrouver sa dernière demeure dans le cimetière de la paroisse de Saint-Pierre-de-Lemenc...

Peut-on retrouver aussi sûrement à Annecy l'habitation où Mme de Warens reçut pour la première fois Jean-Jacques?

Jean-Jacques vint à Annecy pour la première fois le dimanche des Rameaux, 21 mars 1728. Il avait seize ans. Lui-même nous renseigne sur son physique : « Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne avec de vilaines dents, les sourcils et les

cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. » Or, il existe à Annecy, chez M. le docteur Caillies, un portrait de Rousseau adolescent qui correspond assez bien à cette description; la toile serait authentique et aurait appartenu à un avocat Favre, de l'une des plus anciennes maisons d'Annecy : on y voit le jeune homme coiffé d'une sorte de béret rejeté en arrière, et découvrant un large front avec de beaux cheveux châtains et bouclés, de petits yeux enfoncés et une bouche fine et sensuelle; mais il porte un peu plus de seize ans, à cause de la joue rasée et de la ride profonde qui part du nez vers la bouche.

Pour Mme de Warens, nous avons aussi une peinture de Jean-Jacques. Elle lui apparut fort avenante dans le petit passage qui menait de chez elle à la cathédrale : « Je vois un visage pétri de grâces, de doux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. » Quelques années plus tard, M. de Cronzié, voisin de campagne de Mme de Warens aux Charmettes, la décrivait ainsi dans une lettre récemment retrouvée : « Sa taille était moyenne, mais point avantageuse, eu égard qu'elle avait beaucoup et beaucoup d'embonpoint, ce qui lui avait un peu arrondi les épaules et rendu sa gorge d'albâtre aussi trop volumineuse; mais elle faisait aisément oublier ces défauts par une physionomie de franchise et de gaieté intéressante. » Ces deux portraits ressemblent en effet aux deux tableaux authentiques représentant Mme de Warens. Tous deux sont de Largillière : l'un est à Boston, l'autre au musée de Lausanne. Celui de Boston nous montre une jolie femme de trente ans, appétissante comme une petite caille, avec une bouche mignonne et des joues rondes. Elle était sans doute plus âgée et moins fraîche lorsqu'elle posa pour la toile de Lausanne.

Rousseau fit deux séjours chez Mme de Warens, à Annecy : le premier, très court, du 21 au 24 mars 1728, avant son départ pour Turin, et le second de près de deux ans (1729-1731). Elle habitait une vieille maison composée d'antichambre, appartement et cuisine : devant la maison, ou plutôt devant une petite cour coulait le canal du Thiou, et sur l'autre rive où l'on parvenait par un petit pont en planches s'étendaient le jardin et au delà la campagne. Elle logea Jean-Jacques dans la chambre de parade qui donnait sur la campagne.

Cette maison où s'installa Mme de Warens peu de temps après son abjuration existe-t-elle encore aujourd'hui ? Nous sommes en présence de trois versions. Une dame Carrey a prétendu dernièrement l'avoir retrouvée intacte, et le prouver par des documents authentiques ; elle a même déposé un mémoire à ce sujet à la Société florimontane d'Annecy. *Les Alpes*, journal savoisien (numéro du 19 octobre 1899), assurent que Mme Carrey n'a rien retrouvé du tout, et que sa découverte est dès longtemps connue des gens d'Annecy : « Tout l'immeuble, même l'allée qui communique de la maison de Mme de Warens à l'évêché, sans passer par la rue, existe encore comme au temps de Jean-Jacques. Il y a quelque dix ans, des membres de la Société florimontane voulurent visiter l'appartement de *petite maman :* ils le retrouvèrent tel qu'il est décrit dans les *Confessions*. Le portail seul a été restauré ; les sculptures en pierre qui le décoraient autrefois ont été transportées chez M. Sauthier, à Veyrier. Si l'on tient cachée l'existence de ce séjour de Rousseau au temps de sa jeunesse, c'est que les propriétaires ne veulent point être importunés par les visiteurs qui ne manqueraient pas d'accourir en foule. » Ce dernier argument n'est peut-être pas très scientifique. Enfin un troisième parti, recruté parmi les membres les plus érudits de la

Société florimontane, se range à l'avis de Jules Philippe, ancien député et écrivain local, qui assure que la maison de Jean-Jacques a été démolie en 1784 lors de la construction de l'évêché actuel.

Cette dernière opinion s'appuie sur des preuves décisives. Tout d'abord il est évident que Mme Carrey n'a rien découvert. On a pu déterminer fort exactement avant elle l'emplacement de la maison où logea Mme de Warens. C'était un immeuble appartenant à M. de Boège-Conflans, inscrit à l'ancien cadastre de 1730 sous le n° 2380. Au livre de géométrie, sa superficie est de 37 tables; la table est une mesure du Piémont qui vaut 38 mètres carrés. Il était situé dans l'ancienne rue Saint-François, aujourd'hui rue de l'Évêché, et on l'appelait maison *de la Monnaie*, parce qu'il avait servi de dépôt après la frappe aux comtes de Genevois.

La maison de la Monnaie fut-elle respectée, lors de la construction de l'évêché, en 1784, construction qui occupe précisément une partie du n° 2380? Ne fut-elle démolie que partiellement, et la partie subsistante est-elle celle habitée par Jean-Jacques? Mme Carrey le prétend et s'appuie sur un acte d'acquisition de Sauthier-Thyrion, avant-dernier propriétaire, acte qui ferait mention après 1784 de tout le n° 2380.

Cela prouve simplement que l'acte contient une mention erronée. Ces erreurs, portant sur tout ou partie d'un numéro du cadastre, sont d'ailleurs assez fréquentes. Il est indiscutable que l'évêché actuel occupe une partie du n° 2380, de l'ancien cadastre. On sait maintenant que M. de Boège avait deux maisons inscrites au n° 2380, une grande qu'il habitait, et une petite qu'il louait. Celle-ci, la plus rapprochée de la cathédrale, a été celle habitée par Mme de Warens ; elle a été démolie en 1784. Les descriptions de Rousseau ne sauraient s'appliquer à la grande. En 1793, le

club des jacobins d'Annecy (séance du 1er janvier) décida de planter un arbre de la Liberté devant l'*emplacement* qu'occupait la maison habitée par Jean-Jacques, et l'on appela rue Rousseau la rue actuelle de l'Évêché. Or, à cette époque, on parlait déjà de l'*emplacement*, et l'on admettait la démolition.

A l'appui de cette opinion, M. Sérand, dans une courte brochure (*L'Habitation de Mme de Warens à Annecy*), apporte un argument péremptoire qui est tiré d'un plan de l'ancien couvent des Cordeliers dont le four était contigu à la cour de Mme de Warens. Ce plan, dressé entre les années 1735 et 1784, antérieur par conséquent à la construction de l'évêché, donne le relevé des constructions, cours et jardins situés entre la cathédrale et la maison Nouvellet (maintenant n° 12 de la rue), c'est-à-dire tout le couvent des Cordeliers, le four incendié en 1729, plus toute la partie Est du n° 2380 occupée aujourd'hui par une aile de l'évêché. « Or, sur cette portion de parcelle existait précisément une petite maison à deux étages, contiguë au four, ayant cour, caves voûtées et écurie, et donnant, d'un côté, sur la rue Saint-François, et de l'autre, sur un jardin qui la séparait du canal du petit Thiou ou canal de Notre-Dame (le ruisseau de Jean-Jacques). C'est vraisemblablement la *petite maison* que louait la famille de Boège, comme l'atteste ce passage du *Journalier :* « Le 22 août 1621. Reçue vingt-ung flor. de M. Boniface Braisaz, locataire de la petite maison, pour le second terme du louage d'ycelle. » La *maison de la Monnaie*, composée de deux étages seulement et qui a été considérablement agrandie depuis, devait être tout juste suffisante, à cette époque où l'on se logeait largement, pour la famille de Boège. Cette dernière était composée de cinq personnes auxquelles il faut ajouter les gens de service, et, si M. de Boège était, il est vrai, très souvent dans ses terres de

Sillingy, cela n'empêche pas qu'il figure comme présent sur la *visite de quartiers* d'Annecy de 1727 et qu'il paraît peu probable qu'étant noble et riche, il ait loué une partie de la maison qu'il habitait. »

Si maintenant l'on se reporte aux textes des *Confessions* qui décrivent l'habitation de Mme de Warens, on acquiert la certitude que celle-ci habitait effectivement la petite maison. Cela résulte plus clairement encore du certificat délivré par Rousseau au sujet du miracle qui se serait produit, au cours de l'incendie qui détruisit, en 1729, le four des Cordeliers voisin de l'appartement de son amie. Ce certificat figure dans la *Vie de Mgr Rossillon de Bernex*, du P. Boudet; il a l'avantage d'avoir été écrit à une date voisine du séjour de Jean-Jacques à Annecy, et d'être plus précis dans sa description que le récit des *Confessions* composé beaucoup plus tard.

Néanmoins on peut visiter avec intérêt la partie subsistante du n° 2380. Elle appartient aujourd'hui à une œuvre de charité. C'est une maison en retrait dont le perron neuf est orné de colonnades. L'appartement au rez-de-chaussée conviendrait à la légende. Deux salons consécutifs ouvrent leurs fenêtres sur le canal du Thiou aux eaux verdâtres et sombres qui tentent de refléter quelques feuillages gracieux. Un petit pont de fer jeté sur les eaux conduit aux rustiques de l'hôtel d'Angleterre. Car la vue de la campagne aimée de Rousseau n'est plus qu'un ancien souvenir : la rue Royale a pris la place des vergers d'autrefois, et l'on n'aperçoit point la plaine des Fins et l'aimable coteau de Meithet. Quant au petit passage qui menait à la cathédrale, on en retrouve aisément la trace.

III

CORRESPONDANCE DE Mme DE WARENS

La correspondance de Mme de Warens, ou du moins un important dossier de cette correspondance vient d'être déposé au musée Ienisch à Vevey, par son propriétaire, M. Eugène Couvreu de Dekersberg, qui l'avait communiqué à M. Albert de Montet pour ses études sur la première amie de Jean-Jacques. En Savoie, dix-neuf lettres de la même main ont été retrouvées récemment par M. Mugnier (*Nouvelles Lettres de Mme de Warens*).

Toute cette correspondance n'offre qu'un intérêt médiocre à la lecture, mais fixe en traits définitifs la figure que doit faire Mme de Warens dans l'histoire.

Elle a beaucoup écrit, mais toujours dans un but précis, jamais pour le plaisir de laisser courir sa plume. Ainsi ses lettres, qui sont nombreuses, sont toutes consacrées à ses affaires, procès, tractations industrielles et commerciales, etc. Des premiers temps de son mariage, où la vie conjugale lui avait laissé assez de loisir pour fonder à Vevey une fabrique de bas de soie, jusqu'au soir de sa vie où, confinée dans la pauvre maison du faubourg Nézin, elle agitait encore de vastes projets, Mme de Warens se mesura âprement et résolument avec la fortune. Un incessant besoin d'activité la tourmentait. A son premier séjour à Annecy, Rousseau dîne chez elle avec un sieur Sabran qui faisait toutes sortes de métiers faute d'en savoir aucun, et qui avait proposé à Mme de Warens d'établir une manufacture dans la ville ; la nouvelle convertie, qui déjà songeait à brasser les affaires, expédia même ce courtier marron à Turin

pour obtenir une autorisation ministérielle ; les pieuses pensions de la dame ne suffisaient point à son ambition. Plus tard, en 1729, le même Jean-Jacques nous la montre fort occupée de médecine et de pharmacie. « Je passais mon temps le plus agréablement du monde, — écrit-il dans les *Confessions*, — occupé des choses qui me plaisaient le moins. C'étaient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire ; c'étaient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venaient des foules de passants, de mendiants, de visites de toute espèce. Il fallait entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frère lai. Je pestais, je grommelais, je jurais, je donnais au diable toute cette maudite cohue. Pour elle, qui prenait tout en gaieté, mes fureurs la faisaient rire aux larmes, et ce qui la faisait rire encore plus était de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvais moi-même m'empêcher de rire... »

Nous la voyons, dans les documents qu'on a découverts sur sa vie, sans cesse occupée, et toujours de choses nouvelles. Elle a touché à la médecine, elle touche à la politique : témoin son voyage, à Paris, en 1730, avec M. d'Aubonne, pour exposer au cardinal de Fleury un projet contre Genève. Mais surtout elle touche aux affaires. Là est son domaine ; elle y sera presque constamment malheureuse, sans que la mauvaise fortune ait jamais eu le pouvoir de l'arrêter. En Savoie, elle plaide contre le procureur Renaud, son voisin des Charmettes ; en Suisse, elle dispute avec acharnement une petite terre dite *le Basset*, à ses divers parents entre lesquels elle sème la zizanie en faisant croire à chacun d'eux que, pour prix de son aide, il aura son héritage : elle visite les autorités pour obtenir la mainlevée en sa faveur de la confiscation de cette terre, et finit par triompher à Berne où, le 9 décembre 1745,

le Conseil souverain déclare que la mort civile résultant de la conversion de Mme de Warens au catholicisme n'ayant pas été suivie d'une ordonnance formelle de confiscation, il ne peut être question d'attribuer ses biens à autrui [1]. On a peine à la suivre dans toutes ses tentatives de créations industrielles ou commerciales. Tantôt elle fonde des fabriques de chocolat à Chambéry, puis de savon; tantôt elle installe une manufacture de poterie de fer. Les mines, d'un produit plus hasardeux, l'attirent. En 1746, elle profite d'un voyage qu'elle fait en Suisse pour constituer une société ayant pour objet l'exploitation de mines situées « en Chamounix » qu'elle avait affermées du chapitre de la Collégiale de Sallanches en Faucigny. On commença, en effet, à extraire du minerai, puis les associés suisses suspendirent les travaux : ils étaient seuls à fournir le fonds social; Mme de Warens ne se contentait pas de n'avoir point versé sa part, elle avait encore réussi à se faire remettre par l'un des employés une somme d'argent destinée à payer les ouvriers. Et tandis que les choses vont si mal en Faucigny, sans se décourager (où trouve-t-elle l'argent ?), elle achète les mines et les hauts fourneaux du marquis Granéri de La Roche dans la haute Maurienne. M. Mugnier a publié son acte d'acquisition: c'est un sieur Milleret, notaire à Annecy, qui traite pour le marquis. Là, encore, Mme de Warens récolta des embarras au lieu des profits abondants qu'elle cherchait. Et pourtant, dans ses nombreuses entreprises, tout n'était pas chimérique [2].

Feuilletons rapidement sa correspondance. Voici une lettre où elle prie son ancien tuteur de lui établir une généalogie avantageuse, afin que le roi de Sar-

1. V.-F. Mugnier, *Nouvelles Lettres de Mme de Warens.*

2. Elle avait aussi entrepris avec une demoiselle de Bellegarde des Marches l'exploitation des mines de houille d'Haraches en Faucigny.

daigne, flatté de tant de noblesse, fît à la convertie une pension convenable (1726) : — « ... Aujourd'hui je me trouve dans le cas de dire que je suis noble pour satisfaire à Sa Majesté, qui souhaite d'en être instruite. Faites-moi la grâce, mon cher Monsieur, s'il vous est possible, d'avoir un petit abrégé de ma descendance et de le faire d'une manière aussi avantageuse qu'il vous sera possible. Je sais bien que mes ancêtres ne se sont guère embarrassés de ces sortes de choses que je regarde moi-même comme des folies. Ce n'est pas la vanité qui me le fait demander, mais la nécessité d'avoir du pain. Comme je suis à présent dans un pays où cela fait une grosse différence, faites, je vous prie, tous vos efforts pour me procurer cet avantage, etc.[1] » Quand elle écrit au rigide M. Magny, elle emploie toujours le *patois de Chanaan*, et parle volontiers de la vanité des choses de la terre : « ... Le Seigneur me fasse la grâce, — dit-elle dans une autre lettre, — de tourner mes croix à sa plus grande gloire et à mon salut et que, ne m'attachant plus aux choses de la terre, je mette mon but aux choses permanentes de la vie éternelle. » Elle approprie son style au destinataire.

Toute une série de lettres, adressées au capitaine Hugonin, son neveu, a trait au procès de la terre du *Basset* ou à ses projets de société industrielle. Elles sont habiles et précises. Une lettre anonyme datée de Genève mettait en garde le neveu : « C'est une véritable comédienne bien méprisable à tous égards... » Une autre série, adressée au notaire Milleret, chargé d'affaires du marquis Granéri, concerne les tractations au sujet des mines de la Maurienne : on y voit Mme de Warens discutant les contrats avec une ténacité et une minutie d'homme d'affaires, mais aussi cette politesse de femme du monde dont elle se para jusqu'à la fin ;

1. Pour plus de clarté l'orthographe de cette lettre est rectifiée.

on l'y voit même visitant les fabriques de Saint-Michel et secouant la torpeur de ses associés. Mais c'est surtout, décidément, la complaisance de son neveu Hugonin qu'elle exploite. Elle se fait envoyer par lui tantôt du vin blanc des coteaux de Vevey pour le baron de Blonay qui le préfère au vin de Savoie, tantôt des fromages de Montreux ou des biscuits de Vevey. Enfin, réduite à la misère par l'échec de ses entreprises, elle lui détaille ses embarras et lui demande assistance.

Il fallait que la tante fût habile, ou que le neveu fût dévoué, ou que les liens de famille fussent demeurés bien solides, pour que Mme de Warens, après tant d'années passées sans revoir Hugonin, eût encore le pouvoir de l'apitoyer et d'obtenir de lui qu'il aidât sa vieille parente éloignée et constamment malheureuse, non point par le fait de la destinée, mais par le moyen de ses entreprises.

Telle est cette correspondance intéressée ou occupée d'affaires, mais toujours calme et courtoise, presque touchante à la fin quand on songe à l'âge de la dame, aux échecs constants de ses entreprises, à la solitude et à la misère menaçante.

IV

CARACTÈRE DE Mme DE WARENS

Mme de Warens est un composé d'homme d'affaires et de femme du monde. De la femme du monde, elle a cette fleur d'éducation qui, malgré ses fréquentations de plus en plus vulgaires, et la misère de ses dernières années, lui conservera jusqu'à la fin un air de politesse et de courtoisie. Rousseau nous la montre recevant les petits et les grands avec une grâce qui lui ouvrait tous

les cœurs. Et nous verrons l'élégance de ses procédés envers ses anciens amants, Wintzenried et Jean-Jacques. De l'homme d'affaires elle a l'incessante activité, le sentiment très précis et même exagéré de ses droits, l'agitation d'esprit, le goût de la chicane. Elle connaissait les hommes, qu'elle avait approchés de très près : « Elle avait — disent les *Confessions* — l'expérience du monde et l'esprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. »

C'est surtout dans son attitude vis-à-vis de l'amour qu'on peut juger une femme. Quelle fut l'attitude de Mme de Warens ? Vraiment fort dépourvue de délicatesse. Elle ne comprit jamais ni la pudeur ni la passion. Par là, elle nous apparaît un peu singulière parmi les personnes de son sexe. Mariée trop jeune à un époux qui ne nous apparaît point comme spirituel et séduisant, mais plutôt honnête, pratique et sans énergie, elle se découvrit bientôt supérieure à lui, et non sans raison. Se laissa-t-elle corrompre par M. de Tavel, comme le raconte Rousseau qui veut absolument qu'elle eût un cœur chaste et un tempérament de glace, de sorte que M. de Tavel dut la séduire non par les sens, mais par des sophismes qui lui présentaient les choses de la volupté comme actes indifférents et sans importance ? Une lettre de ce premier amant présumé, datée de 1746, et destinée à secourir anonymement la vieille dame dans la détresse, ne cadre pas avec le portrait qui est tracé de lui dans les *Confessions*, et qui le présente comme un homme sec et habile, comme un professionnel du plaisir. Mme de Warens est femme à s'être formée toute seule ; nous ne voyons pas, au cours de sa vie, qu'elle ait subi jamais l'influence de ses amants : aucun n'a réussi à la détourner de ses projets de fortune, ou à changer ses idées sur la religion ou l'amour. Originaire d'un pays où les femmes reçoivent d'habitude une forte et sérieuse éducation, d'une très bonne

santé physique et d'un esprit équilibré, d'un caractère gai et enjoué, sympathique et de cœur large, elle n'était point portée à la passion. Mais elle l'était au plaisir, quoi qu'en dise Rousseau. Elle ne confondit pas sa pensée ou son cœur avec ses sens. En quoi elle fit comme beaucoup d'hommes. Elle ne souffrit jamais de l'amour; on peut même dire qu'elle l'ignora. Mais elle connut, et beaucoup, la volupté qu'elle pratiqua fort tard. Seulement, ce ne fut jamais pour elle qu'une nécessité facile à satisfaire et indigne de retenir l'attention. Son esprit était ailleurs, aux affaires. Elle ignora toujours le remords, et ces péchés de la chair lui parurent sans doute si véniels que sa religion s'en accommodait. Pour ne point causer de scandale (dont la crainte lui devait venir du pays de Vaud), elle ne s'embarrassait point de choisir des amants huppés ; elle se contentait de ses serviteurs qu'elle employait successivement en s'efforçant de maintenir la paix entre eux. « Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimables femme, dit Rousseau, est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. » Et Jean-Jacques supportait Claude Anet, et, durant un temps, le perruquier bernois Wintzenried. M[me] de Warens prit elle-même la peine de le prévenir de l'intimité de ses rapports avec ce dernier, afin d'écarter toute équivoque.

Ainsi encore elle faisait comme beaucoup d'hommes très occupés qui font deux parts de leur vie. Qu'elle ait toujours cru que « rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession », et qu'elle se soit servi de ce moyen pour exercer son empire sur de nombreux sujets, cela est possible, mais elle ne le fit que pour l'utilité de ses sens ou de ses projets. Elle prodiguait ses faveurs, mais ne les vendait pas. C'est encore Jean-Jacques qui nous le dit, et nous l'en pouvons croire. Car elle gardait dans le plaisir cette sorte particulière d'honneur que l'on

découvre chez certains viveurs et débauchés. Elle estimait que le plaisir éprouvé en commun oblige à se traiter désormais mutuellement avec politesse. Ses procédés envers ses anciens amants ne sont pas dépourvus d'un tact d'homme du monde. Wintzenried, le fameux chevalier des Courtilles — chevalier d'industrie, — la fit particulièrement souffrir (du moins autant qu'elle pouvait souffrir de ces choses légères), parce qu'elle le connut sur le tard, et déjà touchée par l'âge qui fane toute beauté : il lui donna des rivales avilissantes, et en 1754, comme il avait résolu d'épouser une demoiselle Bergonsy de Tarentaise, il imagina de faire demander sa main par Mme de Warens dont le rang social pouvait impressionner les parents. Elle fit la demande, et écrivit au perruquier promu chevalier : « Je suis persuadée de tout le mérite de l'aimable demoiselle dont vous me parlez ; je m'en serais doutée en voyant M. son père qui, par son esprit et sa politesse, donne à connaître la bonne éducation qu'il est en état de donner à sa famille. Par conséquent vous ne pouvez que gagner beaucoup à la différence que vous rencontrerez puisque c'est votre intention de vous établir... » L'ironie de cette lettre fut sa seule vengeance. Et lorsque Rousseau la revit en 1754, vieillie et avilie (ce sont ses propres expressions), toute misérable qu'elle était, elle trouva encore dans son avilissement ce geste de mettre au doigt de Thérèse, la compagne de son ancien amant, une petite bague, son dernier bijou, suprême reste de son opulence.

Mais sa vraie vie ne fut pas amoureuse. Ce fut une vie d'affaires. Avec les pensions qu'elle recevait (1.500 livres du roi ; 150, legs de Mgr de Bernex), plus les 200 livres qu'elle obtint par suite d'un arrangement avec ses parents du pays de Vaud, elle aurait pu vivre dans l'aisance et dans la tranquillité. C'est précisément ce dont elle ne veut pas. Elle repousse la médiocrité

dorée. Pour obtenir la richesse, elle préfère risquer la misère. Et la richesse même l'attire moins qu'un désir incessant d'activité. Écus patagons et louis myrlitons — monnaie d'argent et monnaie d'or — ont moins de séduction pour elle que la création d'une industrie, que la direction d'une société minière.

Mme de Warens nous apparaît donc comme un type de femme émancipée. Elle n'eut dans son caractère ni les scrupules, ni la pudeur habituels à son sexe. Elle vécut à la façon d'un homme d'affaires au tempérament jovial et exigeant. Sans passions autres que celle de ses entreprises industrielles, elle fut active et sereine, — sereine jusque dans la misère, ce qui est assez rare, — et mit seulement dans ses mœurs masculines un peu de politesse et de grâce. En somme, l'amie de Jean-Jacques ressemble fort, non aux femmes, mais aux hommes de son temps.

Juin 1900 et mai 1904.

LE ROMAN D'UNE PRINCESSE

I

Louise-Adélaïde de Bourbon (1757-1824), la dernière des princesses de Condé, est une des plus exquises figures de femmes que nous puissions rencontrer dans cette période de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe si fertile en caractères attachants et passionnés. Simple et douce, le monde ne l'a marquée d'aucun trait ; tendre, pieuse et réservée, elle n'appartient pas à son temps sceptique et léger dont on retrouverait quelque trace effacée jusque chez Pauline de Beaumont ou Delphine de Custine. Sans doute les malheurs de la Révolution, la perte des êtres les plus chers, la misère, l'exil, transformèrent les âmes et donnèrent aux sentiments une vigueur et une profondeur nouvelles. Mais les sentiments de Louise de Condé avaient naturellement cette force profonde qui est le privilège des âmes supérieures.

Sa vie contient deux romans : un roman d'amour, d'amour ardent et pur ensemble dont le parfum enivre avant qu'on ait soupçonné sa puissance, — et un roman mystique qui est l'odyssée d'une âme délicate, avide de servir Dieu d'une manière parfaitement religieuse. Le premier dure quelques mois (1786-1787) ; il a pour cadre la société élégante et frivole qui oubliait dans les plaisirs d'observer les signes précurseurs de

sa ruine. Le second dure trente ans, et son décor, sans cesse changeant, est celui de tous les pays d'Europe où la malheureuse émigrée cherche le cloître qui lui donnera enfin le repos et la paix de la prière. Elle mit son cœur dans tous les deux, et c'est ce cœur dont les battements humains et divins tour à tour peuvent encore retentir en nous.

M. Pierre de Ségur est l'historien de *la Dernière des Condé*[1]. Il avait écrit récemment un ouvrage de grand mérite sur le salon de Mme Geoffrin et les mœurs de société au XVIIIe siècle. Mais les peintures mondaines convenaient sans doute davantage à son talent calme et un peu fade, privé de cette passion qui dessine de traits vigoureux les personnages et de ce don précieux de l'émotion qui transmet la sensation même de la vie, abusant un peu trop de cette fausse élégance qui consiste à tirer un air délicat d'une faible sensibilité. La princesse Louise demandait un autre biographe : celui-ci n'a point rendu la beauté de son roman d'amour, et quant à son roman mystique, il se contente pour l'expliquer de nous dire que la religieuse poursuivait son fuyant idéal à travers les cloîtres. Sans doute il a craint — et il a eu tort — de puiser dans les lettres déjà publiées de Mlle de Condé (lettres à M. de La Gervaisais, à son amie Mme de Vibraye, à son aumônier M. de Bouzonville, etc.) et dans ses opuscules pieux : quelques citations heureuses et quelques réflexions inspirées par ces lectures sur la nature de cette âme d'élite eussent jeté quelques rayons lumineux dans la brume grise qu'il laisse flotter autour de son héroïne. Sans doute encore il a réédité toutes les anecdotes données par M. Paul Viollet dans son *Introduction aux lettres intimes de Mlle de Condé*, et déjà parues, il y a vingt ans, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1878 : c'était

1. *La Dernière des Condé*, par Pierre de Ségur, un vol. in-8 (Calmann-Lévy, édit.).

inévitable, et M. Paul Viollet ne s'en affligerait pas autrement si son successeur n'avait pas donné moins de relief que lui-même au personnage principal et à M. de La Gervaisais. Mais surtout le travail de M. de Ségur est incomplet. Il ne nous apprend rien que nous ne connaissions déjà. Ce n'est pas une moitié de livre que réclamait Mlle de Condé, c'est un livre tout entier. M. de Ségur accole à la pure princesse Louise Mme de Brignole, princesse de Monaco, qui fut la maîtresse effroyablement durable de son père, le prince de Condé. N'était-ce point assez pour cette âme pieuse, mais très fière, d'avoir supporté ce voisinage blessant durant une partie de sa vie, pour se le voir imposé encore d'une façon posthume? M. de Ségur, qui avait besoin des deux princesses pour donner à son ouvrage la longueur réglementaire, a manqué ici de charité. S'il ne s'était point contenté des archives déjà bien fouillées de Chantilly, s'il avait suivi un peu Mlle de Condé dans ses courses à travers le monde, les archives des couvents qu'elle a traversés, les humbles monographies des villes qu'elle a parcourues, lui auraient fourni une ample moisson de notes nouvelles et pittoresques. Il eût grossi du double sa brève notice et il nous eût donné un tableau très curieux et très vivant de la vie d'une religieuse pendant les orages de la Révolution et de l'Empire. Je le lui prouverai sans peine au cours de cette étude. Mais le peintre de Mme Geoffrin n'était pas celui qu'on pouvait souhaiter à Mlle de Condé. J'indiquerai simplement ici les épisodes marquants de cette vie ornée des plus belles passions, afin que le lecteur passe quelques instants à évoquer la figure de la princesse Louise, que l'amour, la souffrance et la piété parèrent d'un charme si doux[1].

1. Depuis la publication de la *Dernière des Condé*, M. Pierre de Ségur a pris, comme historien, une glorieuse revanche avec sa biographie en trois volumes du *Maréchal de Luxembourg*.

II

Tout enfant, Mlle de Condé, qui avait perdu de très bonne heure sa mère, Charlotte de Soubise, celle qu'on appelait à la cour l'*aimable sainte*, aimait à jouer à la religieuse[1]. Elle disposait un long voile sur son visage et suivait, un cierge en main, une procession imaginaire. Mais comme, d'autre part, elle était volontiers rieuse et tapageuse, et ne craignait point, à l'office, de dire dès le premier psaume : « J'en ai assez », on ne saurait voir là le symptôme de sa future vocation. On le trouverait plutôt dans le peu d'attrait que le monde exerça sur elle, malgré la séduction que répandaient sa beauté et son charme simple. A la cour où elle parut à peine, à Chantilly, on l'appelait *Hébé Bourbon*, *blanche déesse à face ronde*. Sur son portrait nous pouvons admirer ses cheveux bouclés, son teint clair, ses grands yeux et sa bouche exquise. Elle plaisait, mais ne tenait pas à plaire. Sa dignité naturelle s'accommodait de la négligence de tout apprêt. Sous des manières aisées elle dissimulait une grande défiance d'elle-même, et une âme un peu craintive. Cette défiance et ce dédain du monde furent-ils accrus par l'échec de ses projets de mariage avec le comte d'Artois? M. de Ségur incline à le penser. Je ne le crois pas. Elle avait à peine seize ans, quand on lui prépara cette union royale que rompit l'attitude du prince de Condé dans l'affaire du parlement Maupeou. Son cœur n'y était pas engagé, et la force de la jeunesse est grande pour guérir ces blessures d'amour-propre qui

1. Voir l'ouvrage de M. Paul Viollet.

précisément ne sont profondes que dans les âmes légères. Non, sa nature droite et très tendre, bien dirigée par Mme de Vermandois qui remplaça sa mère, ne fut jamais attirée par le faste, le luxe et cette façade de convention et de fausseté qui recouvre la vie mondaine et empêche de distinguer nettement la beauté des sentiments humains. Les *pataclans* de Versailles l'ennuyaient à périr; toute jeune encore, elle juge le monde « insipide, fou ou méchant ». C'est une pieuse solitaire, très préoccupée de Dieu, et dont le calme intérieur est parfait. Ceux que Jean-Jacques appelait les *mirliflores de cour* connaissent son charme physique, non les adorables retraits de son cœur simple et même un peu sauvage. Elle sans doute les voit à peine. Ame affectueuse et limpide, toute de sincérité et d'honneur, trop pure pour se méfier de la passion, trop fière pour en rien craindre, elle a cette grâce réservée et enveloppante des femmes tendres et religieuses qui, lorsqu'elles aiment, parent leur amour d'un désir de fidélité éternelle et d'une suavité toute chrétienne.

Un événement insignifiant transforme cette destinée unie. Son médecin l'envoie aux eaux de Bourbon-l'Archambault, à la suite d'une chute qu'elle fit sur la terrasse des Tuileries. Nous sommes en 1786. Mlle de Condé a déjà vingt-huit ans, presque vingt-neuf. Mais son teint magnifique et sa tournure svelte la font paraître plus jeune que son âge. Elle a cette réserve veloutée qui est d'habitude le privilège exclusif des toutes jeunes filles, et une certaine apparence de froideur qu'atténue la douceur de ses yeux.

Elle rencontre aux eaux le marquis de La Gervaisais. Lui n'a que vingt ans. Il est dépourvu de ces dons brillants dont le monde proclame la séduction, et qui sont bien souvent odieux. Il est du pays et presque de l'âge de Chateaubriand, et porte comme lui un grand cœur mélancolique: mais il ne sait pas bien

l'exprimer. C'est un triste et un renfermé qui réfléchit sur lui-même et offre son cœur en pâture à sa pensée, mais c'est aussi une âme généreuse et exceptionnelle. De ces caractères-là, on n'en rencontre pas à la cour ou à Chantilly. Une phrase échappée à la princesse Louise sur la vanité du monde leur permet de découvrir en eux un pareil goût de sincérité, une pareille élévation dans le sentiment. Ainsi, parfois, dans la société, une réflexion un peu personnelle nous fait distinguer de la banalité environnante une personne que nous n'avions point songé à remarquer tout d'abord. La différence d'âge elle-même favorise l'éclosion de cette amitié : M[lle] de Condé oublie plus facilement sa réserve défiante en parlant à ce tout jeune homme dont l'humeur est plus sauvage que la sienne. Mais leurs cœurs ont une fraîcheur semblable. L'amour y pénètre avant qu'ils aient songé à s'en défendre, et tandis qu'ils le décorent du nom d'amitié. Non point l'amour léger qui sourit et passe, mais l'amour qui agite les âmes d'un frisson sacré et d'un désir infini, les élargit par des joies et des souffrances inconnues, les mêle en sa toute-puissance pour toujours, malgré les séparations de la vie ou de la volonté.

Aux eaux l'étiquette est bannie. Les deux jeunes gens se voient, se parlent tous les jours. Le matin, ils font de lentes promenades dans la campagne, jusqu'aux collines voisines, ou bien au château de Bourbon que recouvre un lierre magnifique. Plus tard, se souvenant de ces heures bénies, elle écrira : « J'étais là auprès de lui, et j'étais contente... Il semblait qu'il n'eût qu'à me regarder pour savoir tout ce qui se passait dans mon âme. » Rien ne dépasse en félicité cette joie que ressent un amour qui s'ignore, à la seule présence de l'objet aimé. Une douceur divine pénètre leurs cœurs. L'amour est pour eux un sentiment qui exalte et remplit toute l'âme étonnée de le pouvoir

contenir, qui donne un désir immense de bonté et de beauté, un grand bonheur et une envie de pleurer, toute une fièvre adorable qui est une nouvelle vie plus large, plus frémissante, plus rapprochée de Dieu.

Ce bonheur dure un mois et demi, du 25 juin au 9 août. Ils ne voient qu'eux dans l'univers. A peine ils se souviennent du reste du monde. Elle dit de son ami : « Il ne me parle que pour me dire des choses que j'aime beaucoup, et moi je reste là à l'aimer et à être heureuse. » La veille du départ, elle ne trouve à lui dire que ces seuls mots : « Aimez-moi bien. » Dans la berline qui l'emporte, elle baisse les yeux afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'ils sont mouillés. Cependant elle ne sait pas qu'elle ne reverra jamais M. de La Gervaisais. Était-ce le pressentiment de leur tendresse brisée qui lui donnait parfois tant d'émotion, durant leurs douces promenades, rien qu'à regarder son ami — ou bien cette expansion délicieuse des âmes trop sensibles? « J'ai une telle envie de pleurer, écrivait-elle alors, qu'il me semble que je ne pourrais vous dire un mot sans fondre en larmes. »

Par la correspondance de Mlle de Condé [1], nous connaissons la force de son amour. A Chantilly, à Paris, tout en subissant le train du monde, sa seule joie était de se recueillir et d'écrire à son ami. Son âme droite se révèle dans la probité de ses paroles : elle accorde aux mots toute leur valeur, désespérée ensuite de les trouver si froids sur le papier, étonnée qu'ils ne signifient pas davantage, car elle a mis tant de chaleur dans ses protestations de tendresse. Elle pense exactement ce qu'elle écrit : il n'est encore que les cœurs simples pour nous donner une juste expression de l'amour.

1. M. de La Gervaisais, estimant que l'expression d'une âme aussi belle ne devait pas demeurer le privilège d'un seul, publia cette correspondance en 1838, à la veille de sa mort, et plus de dix ans après la mort de Mlle de Condé.

Elle se crée des souffrances imaginaires, comme tous les amants. Ainsi, gentiment défiante d'elle-même, elle craint que son ami ne l'aime moins en la connaissant davantage. « Mon ami, lui dit-elle, les craintes qui me font quelquefois tant de mal sont fondées d'abord sur une grande défiance de moi-même. C'est très vrai : je suis bonne et mon cœur sait bien aimer, mais voilà tout. Vous avez beaucoup d'esprit, moi point du tout, je peux finir par vous ennuyer. Et puis, mon ami, je crois aussi qu'une femme qui aime bien véritablement est plus constante qu'un homme. » Ou bien elle s'impatiente quand on la complimente sur sa figure : elle voudrait n'être jolie que pour son ami. Elle se sent toute *sienne*. Il lui a fait connaître le bonheur, et pourtant elle donnerait tout ce bonheur pour qu'il soit heureux. Elle donne à son amour la beauté de ses larmes et le désir du sacrifice. Et ceci est d'une âme religieuse. Elle pleure en lisant ses lettres et elle est heureuse de pleurer. Ce sont des larmes si douces. « Je voulais lui dire d'abord, lui écrit-elle en employant le tour impersonnel qui lui est familier, que je l'aimais, oh ! bien tendrement ! et puis que je pleurais en pensant à lui, sans que ce soit le vilain chagrin qui en soit cause. Je pleure parce qu'il n'est pas là, mon ami qui m'aime si bien... »

Son cœur la guide merveilleusement dans la connaissance de l'amour, et lui fait deviner ce qui menace le plus les tendresses humaines, le démon de l'analyse et de l'inquiétude. Le petit marquis, bien moderne en cela, en est tourmenté, et par contre-coup il tourmente son amie. Clairvoyante, elle le prie de se livrer à l'amour tout simplement, et de ne jamais le prendre pour sujet de méditation. « Si je savais raisonner, dit-elle, je ne prendrais pas ce sujet-là. » L'intelligence qui voit trop loin, qui aux premiers aveux ose déjà entrevoir le dénouement, qui nous inspire de douter

des paroles, même des caresses, et nous chuchote aux heures passionnées que nous sommes toujours seuls dans nos pensées, que les êtres humains ne peuvent jamais se pénétrer, jamais se connaître — l'intelligence, qui, au contraire, si elle se mêle à la confiance, sait élargir l'amour, lui donner la fête de ses plus belles idées, l'ennoblir de vie universelle — Louise de Condé la craint chez son ami, comme si elle était avertie de longue date de son rôle malfaisant. « Il ne faut que votre cœur à la tendre Nina — écrit-elle encore, en prenant le doux surnom qu'il lui a donné — lui seul doit s'occuper d'elle... Si votre esprit voulait ne pas se mêler de nos affaires, tout cela n'arriverait pas. » Elle-même a-t-elle le temps de penser à ce qu'elle sent ? Son cœur est triste et content à la même minute ; c'est l'amour qui l'arrange ainsi ; elle ne cherche pas à démêler ce qu'elle éprouve. Il lui suffit d'aimer.

M. de La Gervaisais a des doutes sur l'existence de Dieu. Voilà une source de chagrins pour son amie. Là encore elle raisonne avec des sentiments ; les subtils philosophes n'y comprendraient pas grand'chose. Elle veut convaincre le jeune homme d'aimer Dieu sans chercher à le comprendre ; à cette occasion elle lui débite un petit discours théologique tout imprégné de tendresse, et s'interrompt au milieu pour se moquer d'elle-même : « Je m'embarque là d'une étrange manière, cela ne me va pas du tout de raisonner... » Elle a mieux que des raisons : elle aime. Son âme déborde d'amour, et ses émotions religieuses lui inspirent cette parole exquise : « C'est encore une chose que j'aime bien, de pleurer pour Dieu. »

Cet amour profond où deux jeunes cœurs se rejoignaient au-dessus du monde, le monde qui ne le comprend pas imagine de le décrier. Il se venge d'être dédaigné. M. de La Gervaisais était venu à Paris pour revoir son amie. Il est là, tout près d'elle, et elle lui

écrit de partir. On a mal parlé d'eux. Les baigneurs de Bourbon ont raconté avec ironie leurs promenades sentimentales. Qui donc, en ce temps de plaisir, croit encore à la vertu d'une femme? « Comme je méprise le monde en général, dit Mlle de Condé, et comme je tiens à ses préjugés ! Je n'entends rien à ma manière d'être. » Mais cet incident l'a éclairée sur son amour. Soumise aux idées de sa caste, elle comprend qu'une princesse du sang ne peut épouser le jeune gentilhomme breton. A ce qu'elle croit son devoir, elle sacrifiera cet amour qui est sa vie et son cœur. Elle songe que son ami est jeune et peut aimer encore, et qu'elle n'a pas le droit de le retenir par une passion irréalisable. Dès lors elle est décidée. Mais le courage lui manque pour prononcer la parole suprême qui les séparera. Elle ne répond plus à ses lettres. Tous les soirs, quand elle est couchée, loin des yeux de tous, elle fond en larmes. « Trente fois elle prend son écritoire » et pose sa plume sans avoir écrit. Et pourtant elle finit par l'écrire, cette lettre qui brise deux vies, une lettre simple, douce, touchante, par laquelle elle envoie à son ami le souhait du bonheur auquel elle renonce pour elle-même. Ce n'est point le souci du monde qui la dirige dans cette action, mais la crainte de sa propre faiblesse en face de son amour dont elle a mesuré la force. « On peut, dit-elle, faire des sacrifices à celui qu'on aime, mais jamais celui de son devoir. » La femme se retrouve dans un détail de cette lettre héroïque. Elle prie son ami de lui répondre, afin qu'elle sache si elle doit désirer de vivre ou de mourir, et lui demande, si sa lettre n'est pas trop déchirante pour un cœur sensible comme celui *de sa bonne*, de mettre une petite croix sur l'enveloppe afin qu'elle ne souffre pas à l'ouvrir. « Adieu encore une fois, mon ami, ajoute-t-elle : on peut changer de conduite quand on a du courage ; changer son cœur, j'ignore si cela est possible. »

M. de La Gervaisais mit la petite croix sur l'enveloppe. Il supplia au nom de son amour. Pour obtenir que la rupture fût définitive, Mlle de Condé s'adressa au chevalier de La Bourdonnaye-Montluc, oncle de son ami, lui demandant comme une grâce de faire cesser toute correspondance. « Que mon ami m'oublie, et qu'il ne soit pas malheureux », avait-elle dit. Désormais ils souffrirent en silence. Ils recommencèrent de vivre séparément, après avoir si doucement vécu de la même tendresse. Leur fut-il possible de *changer leur cœur ?* Nous verrons par la suite s'ils oublièrent.

III

Éloignée du monde par son goût naturel et plus encore par son amour brisé, Louise de Condé demanda à Dieu la consolation de sa peine et le repos de son cœur. Il est permis de croire qu'elle pensa dès lors à la vie religieuse qui déjà l'avait attirée avant l'amour. Elle attendit sans nul doute d'être plus détachée de la terre, et que de trop chers souvenirs la vinssent moins souvent tourmenter. Puis la Révolution éclate. Le prince de Condé donne le signal de l'émigration. Elle le rejoint à l'étranger. Toujours bonne et compatissante, *la belle Condé* est *l'aumônière de l'exil*. Séparée de son père, elle connaît le manque d'argent, la faim, le coucher dans les granges ou à la belle étoile, l'absence de toutes nouvelles; à son nom compromettant, les villes effrayées lui ferment leurs portes. M. de Ségur nous énumère trop rapidement ces misères : combien les détails de cette vie errante eussent été captivants !

De même, il glisse trop vite sur l'entrée en religion de la princesse, et n'explique pas assez comment les

agitations de l'époque, non moins que son désir d'une observance toute pénétrée d'amour divin, la conduisirent de couvent en couvent. C'est à Fribourg (1795) qu'elle prend sa décision ; mais elle mettra quelque temps à l'exécuter. Elle subit alors une fâcheuse influence qui développera en son âme délicate la maladie dangereuse du scrupule, — celle de son aumônier, Le Juge de Bouzonville, ancien officier qui a gardé de sa vie ancienne le goût brutal du commandement, esprit sans mesure et d'une austérité janséniste. On jugera de cet étrange prêtre par ces paroles qu'il adressait à la princesse Louise pour qualifier son amour : « De quel bourbier Dieu vous a tirée !... Ne croyez pas qu'aucune austérité puisse expier vos offenses... » La pure victime acceptait humblement ces violentes diatribes : elle y découvrait une joie mélancolique, et ne s'étonnait point qu'on attachât tant d'importance à cette passion qui avait rempli son cœur. Près de dix ans avaient passé, et l'oubli ne venait pas encore. Elle répondait bien doucement, à son terrible directeur de conscience, qu'elle faisait ce qu'elle pouvait : « Je ne sais pas — lui disait-elle comme il exigeait la perfection — quels sont les sentiments que Dieu permet ou défend à ses anges, parce que je ne suis pas un de ces êtres célestes... » Si M. de Bouzonville avait confessé Marie-Madeleine, on peut se demander dans quels termes il eût flétri sa conduite passée.

Mlle de Condé se rend au couvent des capucines de Turin, où elle demande simplement l'autorisation de suivre la règle. Elle n'est pas même novice ; elle cherche encore sa voie. Son aumônier l'a accompagnée. M. de Ségur expédie cette partie de sa vie avec une désinvolture déconcertante : capucine à Turin, trappistine en Valais, visitandine à Vienne, bénédictine en Pologne, Mlle de Condé, d'après son biographe, semble une religieuse bizarre pour qui les règles ne sont point

faites et qui se livre à ses fantaisies dans le service de Dieu. Ce n'est point cela du tout. La princesse est obligée de quitter Turin, en avril 1796, après les succès de Bonaparte en Italie (Millesimo, Mondovi, etc.). Elle se rend au val d'Aoste et traverse le Grand-Saint-Bernard le 29 avril, toujours accompagnée de son aumônier, de la sœur Aimée, ursuline, et d'un domestique.

En cette saison, le passage du Saint-Bernard, obstrué par les neiges, est très périlleux. A la descente, elle s'arrête à Sambrancher.

Sambrancher est un vieux bourg dont les maisons grises ont la teinte des rochers voisins. Il supporte allégrement le poids des siècles, comme ces visages ridés qui ne vieillissent plus. Son clocher de pierre, ses rues mal pavées, et même ses greniers de bois élevés sur pilotis, ont un aspect antique et immobile. Il regarde aujourd'hui le défilé des touristes, comme autrefois celui de l'armée de Bonaparte, avec indifférence, ou plutôt avec un certain mépris pour tant d'agitation. Comment l'a-t-on bâti dans ce paysage de désolation et de mort? Avant d'y parvenir de Martigny, après l'avoir quitté pour gagner le col, beaucoup plus haut dans la montagne, on trouve des cultures où reposer le regard. Mais, là, c'est toute l'horreur tragique de la nature. Une gorge étroite à vous étouffer, quelques maigres sapins, des éboulis de rochers et la Dranse qui roule avec fracas une eau limoneuse et rapide, soulevée de remous épais.

La sauvagerie même de ce lieu est agréable à la princesse Louise. Elle s'y pouvait croire oubliée de tous. Elle est reçue et logée au presbytère, par le curé Ballet. Elle voyageait sous le nom de Mme d'Erken. Des trappistes, chassés de France, s'étaient refugiés à Sambrancher, et l'on bâtissait alors — c'est Mlle de Condé qui l'écrit — une petite bicoque destinée à être le couvent

des trappistines [1]. Elle rêve dès lors d'être trappistine en cet endroit abandonné. Elle réside un mois à la cure ; puis, descendant un peu plus bas dans la vallée, elle séjourne chez le curé de Saint-Maurice « où elle garde, écrit le bon chanoine de Rivaz, le plus strict incognito et où elle vit comme une sainte ».

Le 19 juin, de Saint-Maurice, elle annonce à son frère le duc de Bourbon qu'elle est absolument décidée à se consacrer pour toujours au service de Dieu, « sans que cette résolution altère le moins du monde les tendres, bien tendres sentiments qui l'attachent à sa famille ». Mais M. de Bouzonville, moins dur qu'on ne l'eût attendu de lui, s'oppose à son entrée à la Trappe. « Il prétend que cela me tuerait », écrit-elle. Elle décide alors de se rendre à Augsbourg où M. l'abbé de Broglie va fonder un établissement en l'honneur du Sacré-Cœur. Elle reprend sa marche à travers l'Allemagne. Les succès du Directoire l'obligent à descendre à Vienne. Là, elle trouve les mœurs ecclésiastiques si relâchées qu'elle écrit à sa royale cousine de Sardaigne qu'elle n'a que deux partis à prendre : entrer aux annonciades de Turin, ou à la Trappe de Sambrancher, « où, à la misère près, le monastère paraît prendre assez bonne tournure ». C'est la Trappe surtout qui l'attire ; elle a laissé un peu de son cœur à cet humble monastère perdu dans la montagne. Le 28 juillet 1797 elle sollicite la grâce de prendre le saint habit de l'ordre. La supérieure, Mme de Chabannes, l'accueille avec joie. L'errante trouve enfin le repos, et un peu de bonheur. Les austérités mêmes lui sont douces, et sœur Marie-Joseph de la Miséricorde — c'est le nouveau nom de la princesse — écrit

1. On voit encore, en descendant du Grand-Saint-Bernard pour se rendre en Valais, les ruines de ce couvent au bord de la route, dans ce paysage désolé. Des pans de murs écroulés à demi en dessinent l'enceinte. Mais, à en juger par ces restes, ce ne devait pas être une *bicoque*.

à son confesseur : « Je me porte bien, je mange et dors bien; j'ai faim justement ce qu'il faut pour dîner, et je suis tout étonnée de m'être crue si longtemps obligée de déjeuner et de souper. Quant aux *fricassées*, je les trouve très bonnes; elles ne sont point malsaines et ceux qui en disent du mal font des calomnies. »

Nul doute qu'elle n'eût terminé ses jours dans cette maison *si régulière* et *si fervente*, sans les événements qui s'acharnaient à détruire la paix de la pauvre émigrée. Devant la menace de l'envahissement du Valais par les troupes du Directoire, les deux couvents de Sambrancher, trappistes et trappistines, se dispersent. « Nous sommes parties hier matin en char à bancs, écrit Mlle de Condé (20 janvier 1798), le bon Dieu avait fait cesser le grand froid... » Peu à peu les groupes de religieuses s'émiettent, et bientôt sœur Marie-Joseph n'a plus avec elle que sœur Sainte-Rose qui désormais la suivra partout. Elle va chercher un refuge en Russie, et le 21 septembre 1802 elle prononce enfin ses vœux aux bénédictines de Varsovie.

Je n'entreprendrai pas, après M. de Ségur, la biographie de sœur Marie-Joseph. J'ai voulu seulement constater, en donnant ces détails qui ne figurent pas dans son livre, combien ce livre est incomplet. La traversée du Saint-Bernard par la neige, la description de Sambrancher, le départ du Valais en plein hiver, fournissaient à l'écrivain un chapitre intéressant qu'il a négligé. S'il avait consulté l'*Histoire du Valais* par M. Boccard, chanoine de Saint-Maurice, la monographie des *Trappistes en Valais* par M. Chappaz, les archives de l'hospice du Saint-Bernard, de la cure de Sambrancher et de la cure de Saint-Maurice, il nous eût donné une histoire pathétique des aventures de son héroïne. Je suis persuadé qu'on trouvera de même, dans les archives des couvents où vécut sœur Marie-Joseph, des documents abondants et curieux sur sa vie et sur l'état

de son cœur. Les pérégrinations de la religieuse à travers l'Europe ne furent donc pas fantaisistes; elles indiquent simplement de grandes misères courageusement supportées. Louise de Condé revit la France en 1815. Forcée de s'exiler encore pendant les Cent-Jours, elle y revint définitivement en 1816, fonda à Paris l'ordre de l'Adoration-Perpétuelle dont le couvent fut élevé sur les ruines du Temple, et mourut doucement le 10 mars 1824. Le cœur de la religieuse était toujours celui de Louise de Condé. Sa foi était tout amour, ses vertus étaient la bonté et la tendresse. Malgré le meurtre du duc d'Enghien, son bien-aimé neveu, elle ne cessait pas un jour de nommer dans ses prières Napoléon Bonaparte. Lorsque l'empereur mourut, elle chargea Mgr d'Astros de faire dire une messe pour ce *malheureux homme*. Vers la fin de sa vie, ayant définitivement rejeté les scrupules que l'abbé de Bouzonville avait semés dans son âme délicate, connaissant le prix des affections et des larmes humaines, elle disait : « Je vous avoue que ma morale admet peines, douleurs, afflictions, sensibilité, etc., pourvu que tout cela soit soumis et offert à Dieu. Croyant qu'une terre en valeur est un présent plus riche qu'une terre aride et sèche, je crois de même qu'un cœur *animé de sentiments* est une offrande plus agréable à Dieu qu'un cœur *calme jusqu'à la froideur*. » Ainsi elle ne méprisait plus l'amour qui l'avait donnée à Dieu.

IV

Qu'était devenu M. de La Gervaisais, tandis que Mlle de Condé était réduite à la condition singulière de religieuse errante? Comme beaucoup d'esprits libéraux,

comme Henry de Virieu, il avait salué avec joie l'aurore de la Révolution. Puis il avait perdu ses rêves politiques et, rentré en France après quelques années d'émigration, il vécut en Bretagne, et ensuite à Versailles, oublié malgré lui, essayant vainement de faire entendre son mot sur les grands événements qui se déroulaient. Il avait, en effet, son mot à dire. Un archiviste qui eut le courage de classer et étudier ses innombrables brochures, M. Damas Hinard, n'eut pas de peine à montrer en lui un *prophète inconnu*. Ce solitaire avait une intelligence singulièrement vigoureuse et pénétrante. En 1790, il prévoit l'exécution du roi, l'anarchie sanglante, le maître futur à qui la France se donnera. En 1827, il prédit la révolution de 1830. En 1835, il annonce la chute de Louis-Philippe, l'installation de la République et celle du second Empire. Je m'arrête à ces trois prophéties. Jeune homme ou vieillard, La Gervaisais montre un admirable sens politique.

Il n'avait pas oublié le beau roman de son adolescence. « Enlevé au ciel, puis écrasé contre terre », comme il le disait lui-même, il nourrissait son cœur de cet unique souvenir. Marié à une cousine qui lui donna l'étrange permission d'être fidèle en pensée, il appela du nom de Louise sa fille aînée et l'aînée de ses petits-enfants. En 1836, après un demi-siècle de séparation, et le demi-siècle le plus chargé de ruines et de tragédies, il refit le pèlerinage de Bourbon : aux lieux mêmes où il avait aimé, il connut l'émotion de sentir son vieux cœur battre comme autrefois. Deux ans plus tard, l'année même de sa mort, il parlait encore de ses *éternels regrets*.

En 1787, Mlle de Condé, après la cruelle séparation, avait écrit à M. de La Bourdonnaye : « Dites-lui que si, par la suite du temps, je n'aperçois plus l'ombre du danger, je reviendrai à lui, comme il me l'a dit, mais qu'il faudra un temps bien long qui ne peut se fixer ac-

tuellement. » La Gervaisais ne trahit point la promesse de son silence. Mais vingt-huit ans plus tard, en 1815, lorsque l'empereur débarqua à Cannes, prévoyant avec sa lucidité merveilleuse le départ du roi et l'oubli dans lequel serait laissée Louise de Condé, de Versailles il écrivit pour l'engager à partir [1]. Cette lettre fut-elle lue? Et vingt-huit années furent-elles regardées comme un temps bien long? Nous ne pouvons le savoir. Les cœurs gardent toujours un peu de mystère. Ce qui nous fut livré des cœurs de Mlle de Condé et de M. de La Gervaisais suffit à nous émouvoir par la triste beauté de leur amour. De cet amour, ennobli par le sacrifice et par la durée, l'un fit l'ornement précieux de toute sa vie, l'autre fit à Dieu une offrande douloureuse et sacrée.

Mai 1899.

---

1. Paul Viollet, *Introduction aux lettres intimes de Mlle de Condé.*

L'AMOUR DANS LES RUINES[1]

I

Un des derniers tableaux de Burne Jones, d'un symbolisme assez obscur et d'un coloris assez effacé, portait ce titre mystérieux : *l'Amour dans les ruines*. Signifiait-il que l'amour, pour fleurir, n'a pas besoin d'un sol heureux, ou que même il se plaît dans le voisinage de la mort? Je ne sais, mais comme cette légende convient à l'épisode sentimental que le marquis Costa de Beauregard extrait des papiers et de la vie d'Auguste de La Ferronnays! Presque dans chacun des ouvrages de cet historien romanesque et charmant, nous pouvons contempler la peinture émouvante de *l'amour dans les ruines*. Les ruines, qui sont le fond de la toile, ont été entassées par la Révolution dispersant les anciennes familles, saccageant les vieilles traditions. Sur elles, plus fort que l'absence et la séparation, a poussé la fleur divine; sa tige est frêle, et sa corolle est fragile : pourtant les tempêtes ont passé, descellant les pierres, abattant les toits, — elle est toujours droite, et son parfum persiste.

Pour former les âmes, les époques troublées valent-elles mieux que les époques fortunées de l'histoire?

1. *Souvenirs tirés des papiers du comte A. de La Ferronnays* (1777-1841), par le marquis Costa de Beauregard (Plon, édit.).

Du moins elles mettent en évidence les caractères. De ces *héros en puissance* que nous pouvons ignorer en les coudoyant dans la vie, elles font des héros réalisés ; elles offrent aux énergies et aux dévouements l'occasion de se déployer dans toute leur force. Ceux qui professent le culte de l'héroïsme, ceux qui aiment à rappeler aux hommes cette élite précieuse à vénérer parce que son exemple est contagieux, se plaisent aux temps orageux de la Révolution et de l'Empire où notre race s'exalta dans le bien et dans le mal ensemble. Tous les sentiments revêtirent alors une ardeur nouvelle. Et le sentiment de l'amour perdit cette affectation proche de la fadeur et cette légèreté confinant au libertinage, qui étaient sa *qualité* au siècle dernier. La douleur le spiritualisa. Il connut que les plaisirs passent et qu'il demeure, et qu'il faut bien qu'il mêle à sa voluptueuse douceur une goutte d'essence sacrée pour grandir dans l'éloignement et dans le sacrifice. Sans doute le XVIIIe siècle n'avait point ignoré la vertu des tendresses humaines : les lettres de Mlle Aïssé, de Mme de Sabran, de la princesse Louise de Condé nous en convaincraient au besoin, si nous ne savions que dans tous les temps se peuvent à peu près retrouver, avec plus ou moins de profondeur, tous les sentiments. Et, inversement, les dangers et la mort menaçante amenèrent la société du Directoire à ne plus guère considérer que le divertissement des sens. Cependant, autant qu'un jugement général peut être porté sur la sensibilité d'une période historique, il semble bien que l'on peut voir une différence et une distance dans la façon de sentir l'amour au temps de Louis XV et aux temps révolutionnaires. Aimer dans le malheur et l'insécurité donne au cœur d'autres émotions qu'aimer dans le luxe, le calme et le confort. Les Pauline de Beaumont et les Delphine de Custine ne sont point les sœurs de Mme d'Épinay ou de Mme d'Houdetot ; elles ne leur

ressemblent pas davantage que la grande mélancolie des romantiques ne ressemble à la lassitude et à l'ennui des Laclos et des Crébillon. Ainsi l'amour se plaît dans les ruines.

Nous trouvons dans trois ouvrages de M. Costa de Beauregard une analyse de cet amour fortifié, épuré par la souffrance. Dans tous les trois, il s'agit de l'amour conjugal, et voici déjà qui n'est plus du XVIII[e] siècle, où la tendresse ne pouvait sans ridicule se permettre d'être légitime. Mais, dans les époques violentes, il n'y a plus de place pour le ridicule, et, dès lors, on peut être fidèle sans inélégance : *Un Homme d'autrefois*, *le Roman d'un royaliste*, *les Souvenirs du comte de La Ferronnays* nous l'assurent avec une grâce très française. En prenant pour protagonistes des personnages du second plan de l'histoire, l'auteur s'est réservé d'étudier davantage les mœurs et les âmes que les événements. Il écrit des romans vécus dont les détails réels ont été néanmoins choisis avec soin. Et même ne peut-on l'accuser de faire à Clio un brin de toilette, de repriser ses habits fripés et de poudrer ses cheveux en désordre ? L'humanité qu'il nous présente nous est un sujet d'édification : après avoir été belles à ravir, ses héroïnes sont bonnes à souhait ; il n'est pas jusqu'aux serviteurs qui ne dissimulent des cœurs d'or. M. Costa de Beauregard a une horreur invincible de la laideur, tant physique que morale. Mais pour rétablir une juste balance, s'il est optimiste dans ses portraits, il est pessimiste dans ses réflexions. Son opinion de la vie est désabusée, et c'est avec un air désenchanté qu'il nous présente des caractères dignes d'enorgueillir l'humanité. D'où vient cette contradiction? Sans doute notre époque troublée, dont les côtés vulgaires, par suite de l'avènement de la démocratie, apparaissent plus saillants que les efforts contradictoires et les ardents désirs, le choque dans ses habitudes délicates et froisse par ses négations et l'oubli

du passé sa foi traditionnelle. Il s'est fait une solitude dans son propre temps. Mais il a sauvegardé son idéal. Seulement c'est un idéal d'*autrefois*. Il pourrait être dans ses parties d'honneur, de probité et de dignité humaine l'idéal de demain et celui de toujours.

II

Quelle jeune fille sensible ou quel adolescent délicat n'a répandu quelques larmes sur le *Récit d'une sœur*, de Mme Craven ? On sait que cette tante du comte Albert de Mun trouva dans les papiers de la famille La Ferronnays une mine inépuisable d'émotion. Dans cette famille nombreuse et portée à la tendresse, se recrutait un choix exceptionnel d'âmes de qualité, de ces âmes qui sont toujours prêtes pour tous les dévouements, qui sont coquettes dans le bien avec autant d'art que d'autres le sont dans le mal, et cette vertu agissante de la grâce qui communique à tout son enchantement. N'est-ce pas une petite La Ferronnays qui prononçait cette parole si gentiment excessive : « Entre deux sacrifices pour qui l'on aime, peut-on hésiter à choisir le plus rude ? » Mme Craven n'avait point compris quel merveilleux parti un écrivain pouvait tirer de ces documents si riches et si abondants, et quel crédit ils pouvaient jeter sur les forces de la famille française capable d'inspirer de telles affections. Éblouie, et d'ailleurs retenue par trop de liens naturels, elle ne sut ni élaguer ni expliquer : pêle-mêle elle présenta au public les lettres et les *journaux* de ses père, mère, frères et sœurs, sans souci de violer des intimités sacrées avant que les temps écoulés aient justifié ce petit sacrilège

domestique. Le public, tout en admirant, estima que décidément on avait la plume facile chez les La Ferronnays, et qu'on n'y attendait point la mise en bière pour rédiger sur les morts de copieuses notices. Mais le livre fit beaucoup pleurer, et de bonnes larmes. On oublia ses taches pour ses beautés, qui sont d'un sentiment rare, d'une sentimentalité exquise avec quelques incursions dans le mysticisme. Par là, par cette puissance d'émotion, par cette chaleur amoureuse dont il est enveloppé, le *Récit d'une sœur* gardera longtemps des lecteurs et demeurera le témoignage d'une sorte de tendresse où se confondent harmonieusement l'humain et le divin.

Le comte de La Ferronnays, qui peuple de ses enfants l'ouvrage de Mme Craven, joua un rôle historique. Il fut tour à tour sous la Restauration, comme Chateaubriand, dont il était le compatriote, ambassadeur et ministre des Affaires étrangères. Exilé pendant la Révolution et l'Empire, il avait vécu à l'étranger, errant et misérable, conspirant pour son roi, traqué et mis à prix. C'est son existence mouvementée que nous livre jusqu'en 1814 M. Costa de Beauregard. « On l'aime, dit son biographe, parce qu'il croit à ses princes qu'il blâme, à sa religion qu'il ne pratique pas, à sa monarchie dont il désespère. » Dans sa vie fiévreuse nous allons trouver un roman d'amour. Il appartient à cette race bretonne dont Renan nous a dit l'étrange force affectueuse et taciturne. Comme tous les grands amoureux, il passe ses jours d'enfance à la campagne, dans le commerce de la nature. Elle s'entend incomparablement à façonner des âmes méditatives et passionnées. « Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations, et ces sensations deviennent des caractères[1]. » Il n'est pas indifférent

1. Lamartine, *Souvenirs et Portraits*.

d'avoir vécu, enfant, dans l'enceinte fermée des villes, ou d'avoir senti sur son visage le vent frais qui vient de la mer ou de la montagne et de s'être trouvé en un contact frémissant avec les beautés éparses de l'univers. A quinze ans, avant d'avoir aimé, notre sensibilité est formée. Accoutumée aux vastes horizons, à ce frisson permanent de la terre qu'est la vie des choses, elle s'arrange des plus grands désirs et puise dans un goût invétéré de solitude cette énergie insatiable qu'émoussent promptement chez les jeunes gens du monde les plaisirs de société et les parades de salon. Il faut beaucoup de rêve et une certaine candeur pour préparer un grand amour.

M[lle] de Montsoreau, qui doit être aimée d'Auguste de La Ferronnays, avait montré toute enfant, elle aussi, les heureux désordres d'une sensibilité excessive. Dans ses *Mémoires d'une pauvre vieille*, dont le marquis Costa a utilisé le manuscrit pour son ouvrage, elle nous confie ses premières années : « Et puis, et puis je suis devenue une bonne petite fille, toujours de belle humeur, sauf que je m'attendrissais au moindre mot un peu triste. Ma bonne avait une chanson qui commençait par : *Pleurez*, *pleurez*, *mes yeux*, *et fondez-vous en eau ;* dès qu'elle l'entonnait, je sanglotais sans avoir jamais su le reste de la chanson, ni pourquoi il me fallait pleurer... »

Loin de la France, bien loin sur les frontières de la Croatie, au château de Rann, le roman des deux jeunes gens devait s'épanouir et connaître ses meilleures pages. La Révolution avait dispersé, avec tant d'autres, les La Ferronnays et les Montsoreau. A l'armée de Condé, dans les villes étrangères, les malheureux exilés, que leurs malheurs mêmes ne corrigeaient point, se retrouvaient pour opposer à leur commune misère l'esprit et le courage de la France. Le jour on travaillait pour vivre, et le soir, par un invincible besoin de

sociabilité, on se réunissait pour se distraire et même jouer la tragédie en costume Watteau, symbole assez exact de cette classe désemparée qui confondait le drame et l'opérette : au camp, la veille des combats, ces singuliers soldats ne s'avisaient-ils pas de jouer au pharaon en éclairant leurs cartes avec des vers luisants ?

Attaché au duc de Berry, Auguste de La Ferronnays voyageait sans cesse d'un pays à l'autre, tantôt soldat et tantôt diplomate, voué à la tâche, alors impossible, d'un retour de la royauté. M[lle] de Montsoreau n'était point sans avoir remarqué ce jeune homme dont l'extérieur était, comme la vie, romanesque. Cependant, lorsqu'il demanda sa main, des obstacles inattendus se dressèrent devant leur bonheur. M. de Montsoreau avait deux filles, et ne voulait point marier la cadette, Albertine, avant l'aînée, malgré les instances de celle-ci ; puis il avait ses raisons, il faut le reconnaître, pour estimer l'avenir peu favorable à l'établissement d'un foyer. Peu fortuné, et le comte de La Ferronnays pas du tout, il aurait voulu attendre. Mais l'amour n'attend pas, et n'est-ce point sa force ou sa faiblesse de fermer les regards sur ce qui peut, selon les âmes, le consolider ou le détruire? On finit par trouver à peu près de quoi doter les deux jeunes gens : quelques petites rentes et quelques modiques pensions, principalement du duc de Berry. M. de Montsoreau dut consentir ; il le fit avec mélancolie : « Il mit pour condition absolue, nous raconte sa fille, que ma mère s'assurerait de mon consentement. Il lui recommanda de bien m'examiner quand elle me dirait ce dont il s'agissait, de bien regarder si aucun nuage ne passait sur ma physionomie. » Tous les pères ne sont pas aussi psychologues. Une vieille parente avertissait la jeune fille de ces grands préparatifs. Et l'enquête fut faite cérémonieusement sur l'état de son cœur. C'est elle encore qui va

nous le raconter : « Ma mère m'appela donc un matin, me fit asseoir près d'elle avec solennité et puis me dit : « Ma chère Albertine, j'ai une nouvelle à vous ap- « prendre, c'est que nous allons vous marier. » Je fis d'abord l'étonnée, et croirait-on que j'eus le front de dire : « Et avec qui ? » « Avec M. de La Ferronnays », reprit ma mère, qui, sans doute, trouvait tout simple que je n'en susse rien. Je ne répondis qu'en parlant de mon regret de me marier avant ma sœur ; cela était bien vrai ! et puis, je me rendis à une seule condition : c'est que mon titre de dame ne me ferait jamais passer devant cette bonne Félicie, qui avait tant fait pour me l'assurer. — Elle m'attendait avec mon père dans le salon. Ma mère ouvrit la porte et les fit entrer ; nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres. Cependant mon père me mena à la fenêtre et me regarda au grand jour pour voir par lui-même ce que j'avais au fond de l'âme. — Il me sembla qu'il était rassuré. »

En tous cas, Auguste de La Ferronnays l'était sans avoir jamais interrogé la jeune fille sur ses sentiments. Il paraît que le langage du cœur se passe de paroles. En l'honneur de ces fiançailles, on donna quelques petites fêtes. Et même l'on joua la comédie. Le spectacle se composait des *Fausses Infidélités*. Mais, par prudence et bienséance, il avait été convenu que Mlle de Montsoreau ne tiendrait pas de rôle qui la mît en rapport direct avec M. de La Ferronnays ; Mme de Vérac, cette parente qui avait tant contribué au mariage, fut chargée de ces scènes reconnues dangereuses. « Nous avions quand même, Auguste et moi, — disent encore les mémoires, — bien des occasions de nous parler et nous n'en profitions pas du tout. Pour rien au monde je n'aurais dit un mot à celui qui devait être mon mari, à moins que ce ne fût devant ma mère... Depuis, je l'ai peut-être un peu regretté. Une fois, cependant, que, par

hasard, nous étions seuls dans la coulisse, mon pauvre Auguste pensa qu'il était impoli de ne pas profiter d'une si belle occasion. Il hésita longtemps et finit par me dire : « Ah ! que Mme de Vérac est donc bonne ! » A quoi je répondis : « C'est vrai, elle est excellente », et ce fut tout. — J'étais si bien élevée ! »

Il y a bien des manières de dire : *Je vous aime.* Les deux fiancés prenaient une voie un peu détournée. Ils traduisaient : *Ah ! que Mme de Vérac est donc bonne!* par un aveu de tendresse. Et puis, les yeux sont tenus à moins de réserve que les bouches. Mais n'est-il pas charmant, ce soupir de jeune fille devenue femme : *Depuis, je l'ai peut-être un peu regretté?*

Un ancien magistrat émigré fut prié de rédiger le contrat. Et, détail qui sent son professionnel, il le rédigea dans les formes de l'ancien temps, en y faisant figurer tout ce qu'il était d'usage d'y mettre avant la Révolution : il stipulait des équipages imaginaires et des diamants illusoires. Probablement on redoutait moins alors cette infatigable institution de l'enregistrement qui n'eût point manqué de taxer ces fantômes. Rien ne put détourner l'homme de loi de sa fantaisie. Et il lut gravement son papier mirifique. Veut-on connaître la dot de Mlle de Montsoreau ? Elle fut de douze cents francs de rente et « proportionnée à son trousseau ». Le duc de Berry avait un peu alourdi la corbeille légère de la mariée ; il offrait une boîte de Vienne, renfermant une parure de cornalines montées en or ; il y avait un collier, un bracelet, des boucles d'oreille et une agrafe de ceinture. « Après avoir fait ses présents, — dit le manuscrit, — le prince s'en alla, laissant Auguste avec nous. On causa quelque temps, puis quelqu'un rappela que l'usage français voulait que l'on embrassât sa femme après la signature du contrat. « Eh bien, dit mon père, il faut qu'il en soit ainsi. » Il

me prit par le bras, appela Auguste et nous fit nous embrasser... »

Ici, le livre, qui était charmant, devient grave et douloureux. Ceux qui ne goûtent les aventures sentimentales que lorsqu'elles sont heureuses ne devraient pas lire plus avant. Ceux qui se plaisent aux émotions humaines qui élargissent le cœur trouveront, au contraire, plus loin cette fermeté de la tendresse qui plane sur les malheurs comme un vaisseau sur la mer orageuse. — « J'étais sa femme, — dit Albertine de Montsoreau, devenue comtesse de La Ferronnays, — j'étais sa femme, et, pour moi, c'était tout. Les chances de la vie allèrent comme Dieu les fit. Les vicissitudes se succédèrent. Des angoisses sans nombre survinrent. Mais j'étais sa femme! *Que le bonheur de vivre uniquement pour ceux qu'on aime est donc grand!* Ce bonheur, je l'ai eu dès que j'ai été à lui, je l'ai éprouvé près de mes enfants dès qu'ils ont été à moi. » Son biographe dit, de cette jeune femme dévouée jusqu'à la passion du sacrifice, qu'elle avait comme la pudeur de ses séductions, et qu'une sorte de douce résignation mêlait déjà ses pressentiments aux expressions presque enfantines de sa physionomie. Mais elle se savait aimée: c'est un tel réconfort dans la vie. Comment en aurait-elle douté, celle qui recevait cette lettre si ardente au lendemain d'une première séparation que tant d'autres devaient suivre : « ... Je t'adorais depuis longtemps, tu le savais, tu pouvais le lire dans mes yeux... Si tu n'avais pas encore de l'amour, n'avais-tu pas au moins un sentiment de préférence pour celui qui ne vivait que pour toi?... Inconsolable quand l'obstacle survenait, je débordais de bonheur quand je reprenais quelque espoir... Toujours, ah! toujours, je t'aimais. Dis-le-moi, le jour qui a assuré mon bonheur, compte-t-il aussi parmi tes jours heureux?... Peut-être ne suis-je pas digne de toi!... Mon être tout entier ne me semble

pourtant créé et organisé que pour aimer... Si tu savais comme cet être pénètre le sentiment jusque dans les nuances les plus cachées pour les autres !... J'avais, avant de t'avoir rencontrée, une âme ardente, mon Alberte, un cœur insatiable, une tête pleine de chimères... J'avais besoin d'aimer et j'ignorais ce que c'était vraiment. J'étais dans cet état de fièvre et de délire lorsque je t'ai rencontrée. C'est sur toi seule que se sont concentrés tout de suite les sentiments dont mon cœur débordait. *O cara, idol' mio*, ce que j'éprouve pour toi est quelque chose encore plus fort que l'amour, et surtout au-dessus de l'amour... Je ne sais ce qui m'arriverait, si tu cessais de m'aimer !... »

Ce La Ferronnays, par son exubérance de vie mêlée à quelque mépris des actions humaines, offre parfois de l'analogie avec Chateaubriand. L'analogie se retrouve-t-elle jusque dans les orages du cœur ? Le manuscrit de la comtesse ne le laisse point soupçonner, mais la légende le murmure. Dans les premiers feux de son amour, il lui arriva de faire quatre lieues à pied pour aller voir une femme qui ressemblait à la sienne. « Elle te ressemble bien, en effet, un peu, écrit-il. Mais elle a un regard hardi qui est bien loin du tien. Je n'ai trouvé, se rapprochant de toi, que sa bouche qu'elle a charmante. Tu n'as pas idée combien cet espoir de trouver quelqu'un ressemblant à mon Alberte avait fait battre mon cœur. » Cet espoir fit-il battre aussi agréablement le cœur de sa femme? Le doute est permis, et peut-être eut-elle moins de goût pour les sosies que son époux vagabond et trop amoureux des réalités.

La suite de leur vie est douloureuse. Séparations fréquentes et durables, perte cruelle de deux enfants, pauvreté, dangers pour le mari et angoisses pour sa femme, ils connaissent toute l'amertume de la destinée. Cette plainte échappe à La Ferronnays malgré son cou-

rage : « Pourquoi faut-il que, si chétifs, nous ayons une part si grande aux calamités du moment ?... » Je ne les suivrai pas dans toutes leurs vicissitudes. Aussi bien mon but n'est-il point rempli, qui était de montrer leur amour fleurissant sur les ruines.

13 octobre 1900.

ADÉLAIDE DE BELLEGARDE

Dans le salon des sept cheminées, au musée du Louvre, juste au-dessus de Mme Récamier mollement étendue, est un autre portrait de femme qui eut son heure de réputation, — de mauvaise réputation. A vrai dire, on ne voit à cette place que la grande composition correcte et froide de David, *l'Enlèvement des Sabines*. Entre les guerriers qui se menacent de la lance sans excès, deux femmes se sont précipitées au premier plan : une grande blonde étend ses beaux bras suppliants et généreux, tandis qu'une brune, à genoux, sa noire chevelure dénouée, les vêtements laissant voir, dans un désordre habile, l'épaule et le sein opulents, montre d'un geste apprêté des enfants nus qui sourient et qui jouent sans attacher d'importance à la bagarre. La brune, c'est Adélaïde de Bellegarde. A tous ceux qui seraient curieux d'approcher cette beauté qui rappelle la Judith d'Allori, — cette superbe Judith du Palais Pitti, à Florence, qui tient en main la tête de son amant, car le peintre qui représentait sa maîtresse en Judith se peignit lui-même sous les traits d'Holopherne afin de montrer comment il avait perdu la tête, — je conseillerais la lecture de l'ouvrage que M. Ernest Daudet lui a consacré sous le titre *le Roman d'un Conventionnel*, et une visite au château des Marches, en Savoie.

Ce château des Marches est une sorte d'ancienne forteresse, bâtie presque à la limite de la Savoie et du Dauphiné. Il s'élève sur un mamelon d'où l'on découvre cette merveille assez rare dans les paysages savoisiens : une belle plaine arrosée par un fleuve et encadrée par des formes diverses de montagnes ; la vallée du Grésivaudan entourée par les Alpes de Maurienne et du Dauphiné, et surtout le mont Granier semblable à un lion couché qui lève la tête, — le mont Granier terrible et sauvage avec sa haute muraille nue que les sapins ont renoncé à escalader. Aujourd'hui, si l'on pénètre dans le château, c'est pour trouver cette grande cage toute pleine de cris d'enfant. Ils chantent dans les corridors, dans la salle d'honneur, sur la terrasse qui domine des jardins en pente. La vieille caserne est devenue un orphelinat, un orphelinat au bon air, en pleine campagne, où l'on semble ignorer la mélancolie. La salle des fêtes est particulièrement bien conservée. D'une dimension de dix-huit mètres sur quatorze, haute de deux étages, elle n'a été transformée que dans son usage et porte encore les décorations mythologiques qu'imprima sur ses murs, au XVIIIe siècle, le pinceau des frères Galliari. Hercule et Mars, Minerve et Diane se font vis-à-vis comme les figures d'un quadrille divin. Il y a même, sur un panneau, un exquis médaillon de l'Amour. Le petit enfant, dévêtu, grassouillet et charmant, tire une flèche que le visiteur croit dirigée contre sa poitrine ; et si vous tournez autour de lui pour le mieux observer, la pointe de la flèche maligne vous suit dans toutes vos évolutions. L'enfant qui sourit ne cesse point de vous viser. Ainsi nul ne peut se dérober à ses traits. Il les dirige de tous les côtés à la fois.

Aujourd'hui cette salle des fêtes est une salle de récréations enfantines. En 1792, Adèle de Bellegarde y dansa : c'était un bal donné en l'honneur du général

Kellermann. Adèle de Bellegarde a vingt ans, elle est dans tout l'éclat de sa beauté. Mariée à un cousin deux fois plus âgé qu'elle, mère de deux enfants, elle est revenue, seule avec sa jeune sœur Aurore, du Piémont où elle avait émigré, afin de sauvegarder par sa présence ses propriétés de Savoie menacées de la confiscation. Elle n'a pas de peine à les sauvegarder, car l'un des trois délégués envoyés par la Convention pour organiser le département du Mont-Blanc est Hérault de Séchelles, et il lui a suffi de venir au château des Marches pour recevoir le trait du petit Amour. On connaît le caractère de Hérault de Séchelles. Ce terroriste que l'ancienne société avait couvé tendrement, qu'elle avait pourvu de tous ses vices, soif de luxe, libertinage, scepticisme, et de toutes ses qualités, élégance, grâce, insolence et courage, est une de ces fleurs de décadence comme on en trouve dans l'histoire romaine à la veille des barbares. Les femmes l'appellent le « délicieux » Séchelles ; il ne sait pas se passer d'elles, et aucune ne peut se vanter de le détourner une heure de son travail. La race des roués de la Régence devait aboutir à ce conventionnel. Les blasés deviennent vite cruels et dangereux ; la domination les attire comme un plaisir plus puissant, ils sont avides de tous les spectacles et brûlent d'y jouer un rôle ; le sang même les enivre. Jeune, beau comme Antinoüs, adoré, Hérault de Séchelles est pris d'un « désir effréné de renommée ». Tout d'un coup le magistrat d'ancien régime se révèle implacable et violent. Il vote toutes les spoliations, toutes les exécutions, jusqu'à celle du roi. Arriviste, il a laissé une *Théorie de l'ambition* où l'on trouve des conseils comme celui-ci : « Ayez une haute idée de vos facultés et travaillez, vous les triplerez. » Plus jouisseur encore qu'arriviste, il donne le fin mot du caractère furieux qu'il cachait sous de froides apparences

dans un billet que cite une de ses maitresses : « Je veux me hâter de vivre. Lorsqu'ils m'arracheront la vie, ils croiront tuer un homme de trente-deux ans, j'en aurai quatre-vingts, car je veux vivre en un jour dix années. » Et il tient parole. Il se hâte de vivre ; il jouit du pouvoir et des femmes, par le cerveau et par les sens. Quand il est dénoncé, arrêté, envoyé à l'échafaut, il manifeste sans pose, sans arrogance, une indifférence stupéfiante. Quand tout le monde fait des phrases ou des gestes, accuse ou se défend, il répond sobrement, se sait perdu, ne s'en afflige point et montre dans la mort cette attitude des beaux joueurs dont il est impossible de savoir s'ils songent à leurs pertes ou à leurs amours.

La séduction de cet homme devait être bien puissante, à en juger par la transformation de la comtesse de Bellegarde qui est évidemment son œuvre. De cette jeune femme, élevée dans le devoir, au fond d'une province, sans grande initiative, accoutumée à la vie monotone, il fait une coquette et surtout une curieuse. David nous la peint le visage désespéré, penchée sur de petits enfants dans un beau geste de pitié. Elle quitte sans un regret ses enfants — de son vieux mari je ne parle pas — pour suivre Hérault de Séchelles. Après s'être affichée avec lui aux Marches et à Chambéry, après avoir changé pour lui son air et ses toilettes et donné des fêtes en son honneur, elle l'accompagne à Paris. Elle n'emmène avec elle que sa jeune sœur Aurore dont elle ne se séparera jamais, par une affection touchante et réciproque que les dangers ni les plaisirs ne purent interrompre. A Paris, les deux petites Savoisiennes se grisent de la nouveauté et de la diversité des spectacles. La légère Aimée de Coigny — la « Jeune Captive » que poétisa André Chénier — les représente en quelques mots de femme dans ses *Mémoires :* « Leur curiosité pour voir les personnes célèbres de cette

époque n'étant arrêtée par aucune répugnance, nous dit-elle, on peut se figurer les gens qui sont entrés dans leur chambre. »

Cependant le spectacle auquel elles assistent sous la conduite de Hérault devient de plus en plus dangereux. Plus il est dangereux, plus elles se plaisent, semble-t-il, à le regarder. Ont-elles pris l'habitude, dans leurs montagnes de Savoie, de contempler sans peur les abîmes, ou veulent-elles rattraper leurs tranquilles années d'enfance en vivant double, à la manière que le *délicieux* Hérault de Séchelles leur a nouvellement apprise? Insouciantes et curieuses, elles ne veulent pas s'en aller. La Terreur sévit; elles restent dans la fournaise. Elles assistent aux séances de la Convention, aux audiences du Tribunal révolutionnaire le jour où Marie-Antoinette y comparaît. « Leur jolie figure et leur jeunesse » attirent tous les regards. Elles sont nobles; le mari d'Adèle sert à l'armée du roi de Piémont. La guillotine les guette. Par amour peut-être Adèle demeure, et sa sœur ne l'abandonne pas. Hérault ne les entretient pas de ses propres dangers. Il est dénoncé, il est arrêté, il est condamné : elles sont là. On raconte que lorsqu'il descendit de la charrette « il regardait du côté du Garde-Meuble une main de femme qui, à travers les volets entr'ouverts, lui envoyait un dernier adieu ». Était-ce Adèle de Bellegarde? On n'en sait rien. Leur vie à tous les deux était trop compliquée pour qu'il soit possible de l'affirmer.

Les deux sœurs furent arrêtées à leur tour. Il ne paraît pas que le désespoir d'Adèle fût bien profond. Était-elle fataliste comme son amant? Je la crois plutôt un peu passive, subissant assez volontiers les événements sans les rechercher ni s'en étonner : de là cette légèreté qui a toujours étonné ses contemporains. Elle ne courait pas au-devant des passions ni des dangers, mais elle ne les écartait pas. Hérault avait plus de vio-

lence concentrée et plus de flamme. En prison, ces dames nouèrent des relations de société. Elles furent sauvées par le neuf Thermidor, bien que Lamartine attribue leur salut à un motif plus poétique : « L'échafaud, dit-il, ébloui de leur beauté, les avait refusées. » En ce temps, l'échafaud ne se laissait éblouir ni par la beauté, ni par la jeunesse, ni par l'infortune.

Adèle, vite consolée, reprit sa vie mondaine que partageait Aurore, mais celle-ci persistait à demeurer au second plan. Elle préférait le rôle de confidente et d'intendante, et comprenait fort bien, quoiqu'elle fût elle-même agréable, que la figure de sa sœur l'obligeait à être aimée. Adèle l'entendait ainsi, et tout marchait à merveille. Elle accorda ses faveurs à l'acteur Garat dont elle eut un fils, et découvrit brusquement pour cet enfant naturel le sentiment maternel qu'elle avait toujours ignoré pour les légitimes. En 1814, elle s'enthousiasma pour la Restauration, comme elle s'était enthousiasmée en 1792 pour la Révolution. Mais cet enthousiasme n'était point, cette fois, commandé par un autre sentiment. Elle avait oublié le mieux du monde Hérault de Séchelles. Elle ne mérite point de figurer parmi ces femmes passionnées qui introduisent dans l'amour une violence tragique. De son pays natal aux lignes heurtées et sévères et aux couleurs délicates elle avait surtout retenu le geste mutin du petit Amour qui, dans la grande salle du château des Marches, sourit en tirant ses flèches.

15 juin 1904.

LA TOUR DU LÉPREUX[1]

I

LA CITÉ D'AOSTE

La première ville que l'on rencontre à la descente sur l'Italie par le Grand-Saint-Bernard est la cité d'Aoste, reine de ce val tantôt sauvage et tantôt riant où coule la Doire, et que recouvre, le soir, l'ombre des grandes Alpes, — pays de prédilection, à cause de ses chasses, du roi Victor-Emmanuel Ier qui est représenté, sur une place de la petite capitale, en chasseur de bouquetins. La cité d'Aoste, tapie au pied des montagnes, apparut aimable et bienveillante à l'armée de Bonaparte qui sortait des neiges et marchait vers Marengo.

1. Bibliographie. — *Œuvres complètes de Xavier de Maistre*, précédées d'une notice de Sainte-Beuve (édition Garnier). — *Œuvres inédites de Xavier de Maistre : premiers essais, fragments et correspondance*, avec une étude d'Eugène Réaume (2 vol., Lemerre, éditeur). — *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, 6e édition valdotaine, enrichie de nouvelles notes (Aoste, chez Joseph Brivio, libraire). — *Joseph de Maistre avant la Révolution*, 2 vol., par François Descostes (Mame, éditeur). — *La Correspondance de Xavier de Maistre*, par M. G. Dénarié (brochure, Perrin, éditeur, à Chambéry). — *Xavier de Maistre, peintre*, par Emmanuel Dénarié (brochure, hors commerce, Chambéry, Perrin, éditeur). — *Xavier de Maistre, chapitre inédit d'histoire littéraire et bibliographie*, par H. Maystre et A. Perrin (Perrin, éditeur, à Chambéry). — *Lettres inédites de Xavier de Maistre à sa famille*, publiées par l'abbé Félix Klein (*Correspondant* des 10 et 25 décembre 1902).

De fait, malgré sa vétusté et son aspect un peu rude et fruste, elle annonce la grâce italienne. Au voyageur qui vient de France et de Suisse, elle apporte une sensation nouvelle. Cette impression de nouveauté, n'est-ce point uniquement pour la rencontrer que l'on voyage?

Ses rues antiques sont pavées de petits cailloux qui semblent ronds et que les pieds trouvent pointus, qui usent les souliers et font danser les voitures. Dans leur milieu, qui forme caniveau, elles sont comblées par un ruisseau d'eau courante qui coule paisiblement. De temps à autre, un minuscule pont de pierre autorise les enfants et les personnes majestueuses ou craintives à passer d'une rive sur l'autre. Pour contenir tant de choses, — rivière, rivages et ponts, — ces rues ne sont point larges. Les maisons qui les bordent ont de vieilles façades ridées et crevassées, qu'ornent de petits balcons de fer arrangés en jardins suspendus. Quand je parle de jardins suspendus, je veux dire deux ou trois pots de fleurs. Mais cette décoration ne manque point de pittoresque : elle jure un peu avec les pierres grises des habitations, assez semblables à des aïeules qui ne renoncent point encore à la coquetterie. Ainsi l'entrée dans Aoste est amusante et gentille.

De la carriole où je suis et qui saute sur les pavés, je regarde défiler l'ancienne cité. Les rues sont toutes pareilles. Sur le pas des portes, des Valdotaines aux fichus bariolés font la conversation. C'est dimanche. Où sont les hommes? Ils jouent aux boules, jeu national. Par endroits, je découvre une maison peinte en rouge, ou recouverte de fresques absurdes (par exemple, une femme peinte dans une fausse fenêtre). Le mauvais goût, en Italie, est toujours un peu cocasse et divertissant.

Me voici sur la place Charles-Albert entourée d'arcades, et à peine gâtée par le monument du Dr Cerise. Je descends vite à l'hôtel, et je demande un guide pour

visiter la ville le soir même et gagner du temps. C'est, spécialement, la tour du Lépreux que je désire voir, en souvenir du récit quasi-populaire de mon compatriote Xavier de Maistre.

— Un guide, Monsieur? En voici justement un qui passe !

Ils ont toujours, en Italie, une occasion qui leur tombe du ciel à point nommé. Et l'on embauche devant moi, avec toutes sortes de sourires, un petit jeune homme plein de politesse qui paraît un peu ahuri, mais se laisse faire.

— C'est lui qui connaît le mieux notre ville, m'assure l'hôtelier qui gesticule et montre gaîment ses dents.

Je l'eus parié : ici la Providence fait bien les choses.

Je pars donc avec mon guide qui sourit aimablement à toutes mes questions, mais se contente d'y répondre d'une façon évasive.

— Antiquités romaines ! me déclare-t-il avec emphase, comme nous traversons par hasard la porte prétorienne aux murs énormes et noirs.

Sur la route d'Ivrée nous découvrons ensemble l'arc de triomphe d'Auguste, au cintre duquel est suspendu par une tige de fer un vieux crucifix. Grâce au Joanne que j'ai emporté, je n'oublie rien. Et je m'aperçois bientôt que c'est moi qui montre la ville à mon guide. Nos dialogues sont tous dans le genre de celui-ci :

— Cette église est la cathédrale?

— Peut-être bien.

Sur le toit de cette cathédrale se dressent des saints de bronze, qui paraissent danser, et la fresque baroque qui décore sa façade ressemble assez à un guignol pieux.

— Et maintenant, dis-je, quand nous avons terminé le tour de la ville, montrez-moi la tour du Lépreux?

Mon guide répète complaisamment :

— La tour du Lépreux.

Notre promenade m'a inspiré des doutes sur sa compétence. Je l'observe avec méfiance. Cependant il ne manifeste aucun embarras, et inspecte l'horizon autour de lui.

— La voici, me dit-il simplement.

Il me montre une tour, en effet. Heureusement j'ai emporté des cartes postales qui représentent les curiosités de la cité d'Aoste. Je lui prouve aussitôt son erreur :

— Mon ami, vous vous trompez. Cette tour est la tour de *Bramafam*. Là, René de Challand, au XV[e] siècle, enferma sa femme, la princesse Mincie de Bragance, qui l'avait trompé, et l'y laissa mourir de faim. Bramafam veut dire *cri de la faim.*

— Peut-être bien, fait mon homme sans s'étonner en recevant la confidence de cette légende brutale, évidemment inconnue de lui.

Il cherche ailleurs, et bientôt reprend d'un ton victorieux :

— La voilà.

— Pas davantage, mon ami. Cette tour-ci faisait partie de l'ancienne prison.

— Peut-être bien.

Je commence à me fâcher devant ce calme imperturbable :

— Ah çà, connaissez-vous, oui ou non, la tour du Lépreux ?

Il lève les bras au ciel.

— Mais non, Monsieur ! Il n'y a pas de lépreux à Aoste, je vous assure. La ville est bien tenue.

Je tâche de recouvrer mon sang-froid pour demander :

— Connaissez-vous Xavier de Maistre ?

— Xavier de Maistre ? Attendez : c'est le nom d'une petite rue.

— Avez-vous lu le *Lépreux de la cité d'Aoste?*

Sûr de son fait, il sourit :

— Oh! non, Monsieur.

Il croit que je plaisante. Réduit à mes seules ressources, je découvre enfin, sur la route de Courmayeur, au midi de l'hospice de la Charité, la tour du Lépreux. Mon guide a passé cent fois devant sans y prendre garde, car elle appartient à l'hôpital. Il faut que je lui raconte l'histoire du Lépreux, et il y prend le plus vif intérêt. Telle est l'étendue de la gloire littéraire.

— Vous comprenez, Monsieur, conclut-il avec philosophie, on ne sait jamais les histoires de son pays.

— Ce sont les étrangers qui vous les apprennent.

— Justement.

La femme qui nous ouvre la porte du jardin est mieux informée.

— Ce jardin, nous explique-t-elle, était divisé en deux par une haie. Le Lépreux, Pierre-Bernard Guasco, en cultivait une partie, et sa sœur cultivait l'autre. A cause de la haie, ils ne pouvaient pas se voir, mais ils pouvaient se parler. La sœur était malade seulement à l'intérieur, tandis que le visage du frère était tout rongé.

La tour carrée, et couronnée de créneaux, bâtie sur un bastion romain, est appuyée à un corps de bâtiment. Nous sommes presque à la campagne. La cité d'Aoste, d'ailleurs si paisible, n'envoie jusqu'ici aucune rumeur. Au delà, ce sont des jardins et des prairies que recouvre une belle herbe grasse. Et, tout au fond, se dresse la chaîne des Alpes aux sommets neigeux.

Nous visitons successivement le rez-de-chaussée (deux pièces voûtées) qu'habita Marie-Lucie-Angélique Guasco, et le premier étage que le Lépreux occupa. Cet appartement se compose d'une cuisine, d'une chambre à coucher qui donne par deux fenêtres sur la campagne, et d'une grande chambre où l'on

venait célébrer la messe pour l'infortuné. De cette pièce une porte ouvre sur une terrasse, large comme un gros mur, et longue de quelques pas. C'était la promenade du Lépreux sous un arceau de vigne. De là, aussi, il pouvait descendre dans un jardinet.

Le soir qui tombe donne à cette campagne du val d'Aoste un air de sérénité, de douceur incomparable. Il y a un siècle, il apportait sa paix au malheureux Pierre-Bernard Guasco, voué à la solitude par ce mal que les anciens appelaient *le frère aîné de la mort.*

Comme je rentre à l'hôtel après avoir instruit, payé et congédié mon guide, j'interpelle vivement l'hôtelier :

— Votre homme ne connaissait pas même la tour du Lépreux.

— Ce n'est pas possible !

— C'est comme je vous le dis. J'ai dû le renseigner.

Mais l'hôtelier ne cesse pas de me sourire et de me montrer ses dents. Il ne songe pas à s'excuser. C'est un sage.

— Maintenant, me dit-il, maintenant il saura montrer la ville aux étrangers...

II

LE LÉPREUX

Je ne sais si le *Lépreux de la cité d'Aoste* trouve encore beaucoup de lecteurs. L'art de Xavier de Maistre est délicat et subtil, bien qu'il paraisse un peu passé. Il ressemble à ces fleurs séchées qui conservent un parfum surprenant. On les croit mortes, et leur petite âme odorante persiste à vivre. Les expressions ont perdu leur éclat ; les phrases sont ternes ; l'ironie même n'est pas assez méchante pour garder quelque force.

Pourtant, de ces petits récits sans prétention se dégage une expression très nette de réalité, de vérité. Ils furent écrits pour le plaisir, et parce qu'ils relataient des faits exacts. Ainsi, parfois, un tableau se décolore et garde néanmoins intactes les lignes du dessin. Le dessin ferme et précis protège mieux que la couleur contre les atteintes du temps.

Tous les détails du *Lépreux de la cité d'Aoste* ont été minutieusement contrôlés. Dans l'édition valdotaine qu'il publia peu après la mort de Xavier de Maistre, M. Carrel apporta son propre témoignage : « Il y a encore dans la cité d'Aoste, dit la préface, des personnes qui ont connu le Lépreux... J'ai interrogé, il y a douze ans, bien des vieillards distingués de ma connaissance, et tous, sans exception, m'ont répondu qu'ils avaient non seulement vu cet infortuné, mais encore, qu'ils lui avaient parlé et même qu'ils en avaient reçu des fleurs. J'ai recueilli des renseignements sur sa taille, sa figure, sa démarche et ses mœurs. Le Lépreux avait une taille moyenne, une figure large, des yeux gros et rouges, une démarche assurée, un caractère vif par nature et doux par réflexion. Il aimait beaucoup les enfants. Il était très gracieux dans la conversation; il se tenait cependant un peu éloigné des visiteurs[1]. Il était enfin pieux et bon chrétien. »

Autrefois les lépreux inspiraient plus de terreur que de pitié. Lorsque les médecins reconnaissaient les symptômes de la lèpre sur le corps d'un malheureux, le malade était condamné au séquestre par les juges. Un cortège de prêtres et de clercs, revêtus de surplis, d'étoles, et précédés de la croix, le venait chercher et l'emmenait à l'église en chantant les versets funéraires. Devant l'autel on lui ôtait ses habits pour le revêtir d'une robe noire. Il entendait la messe des morts.

1. Il est à croire que c'étaient plutôt les visiteurs qui se tenaient éloignés de lui.

Enfin, enseveli vivant, il était conduit au lazaret ou, à défaut de lazaret, dans quelque demeure isolée, avec défense d'entrer dans un moulin et dans les lieux où l'on cuisait le pain, de se laver les mains dans les fontaines et les ruisseaux. Il ne pouvait toucher directement les denrées ou les objets qui lui étaient nécessaires. Il ne devait jamais quitter la robe qui servait à le désigner de loin. Quelquefois, il recevait une clochette qu'il devait agiter lorsqu'il rencontrait un être humain. Et la mort était sa libératrice.

Cependant, la commisération publique et le secours de la religion atténuaient souvent ces rigueurs. Des ordres religieux se dévouèrent pour soigner une maladie aussi redoutable. A Aoste, en 1773, fut fondé un hôpital des Chevaliers de l'Ordre Militaire des SS. Maurice et Lazare pour soigner les infirmes abandonnés. C'est à ce titre que le Lépreux et sa famille y furent envoyés. Nous avons vu que le Lépreux s'appelait Pierre-Bernard Guasco. Le rapport du médecin qui l'a soigné, le Dr Martignène, a été publié dans l'édition valdotaine de l'ouvrage de Xavier de Maistre. Il contient les détails les plus circonstanciés sur l'origine du malade et sur la marche de son mal. Pierre-Bernard Guasco était originaire du comté de Nice. Son père et sa mère étaient d'humbles paysans qui eurent quatre enfants chez qui se manifestèrent les premiers indices de la maladie. Les parents n'en furent atteints que plus tard. On les soigna vainement, et même on essaya sur eux toutes sortes de traitements rares et singuliers, tels que bains sulfureux calcaires, mercure, bouillons de vipères, etc. La mère et le fils aîné succombèrent les premiers à Moncalieri, près de Turin, où ils avaient été transportés. Le père et les trois enfants survivants furent envoyés en juin 1773 dans la cité d'Aoste. Lorsque Xavier de Maistre vint tenir garnison dans cette ville, Pierre-Bernard avait perdu succes-

sivement les autres membres de sa famille, et, la dernière, sa sœur préférée, Marie-Lucie Angélique. Celle-ci ne portait sur le visage aucune trace de lèpre, mais ses mains et ses doigts en étaient couverts. Elle fut jolie peu de jours. Elle n'avait que trente-deux ans à sa mort (3 septembre 1791) et paraissait plus âgée : la douleur et la solitude l'avaient prématurément vieillie. Elle ne se plaignait point de sa misère : c'était une âme tendre et pieuse qu'un grand courage fortifiait.

Son frère lui survécut douze ans. Cependant, il n'était point absolument abandonné. Un prêtre venait de temps à autre lui dire la messe, le confesser et même lui donner la communion, enfin lui lire des livres de piété et l'exhorter à la patience. Il recevait des provisions abondantes que l'on déposait à l'entrée du clos après avoir sonné pour l'avertir. Ces provisions consistaient en viandes, pâtes, œufs, pain, beurre, farine, riz, huile d'olive, fromage, etc., ainsi qu'il résulte d'un journal détaillé où ces comptes sont inscrits. Il cultivait des fleurs qu'il ne touchait jamais. Parfois des enfants que la curiosité attirait lui venaient demander des bouquets. Heureux et prudent à leur place, il coupait ses fleurs avec des ciseaux et les leur tendait avec des pincettes.

Les Drs Martignène et Villot qui lui donnèrent leurs soins le saignaient assez souvent. Ils portaient pour cette opération des gants et un masque sur le visage. Un médecin qui remplaça un jour le Dr Villot absent oublia ou méprisa ces précautions. Il se crut ensuite atteint de la lèpre, et l'on eut toutes les peines du monde à le tranquilliser. Il en fut quitte pour la peur.

Le Lépreux mourut dans sa tour le 13 décembre 1803, à l'âge de cinquante-deux ans, après y être demeuré trente ans, cinq mois et vingt et un jours. « Sa quote-part de dépenses, dit son minutieux biographe, pour pen-

sion, habillement, blanchissage, linges, manutention des meubles et l'entier entretien, à raison de 30 livres par mois, s'élève à 10.971 livres. »

III

UNE IDYLLE DANS UNE MALADRERIE

Xavier de Maistre, officier dans l'infanterie de marine sarde, résida dans la cité d'Aoste de 1793 à 1797. Il était né à Chambéry, le 8 octobre 1763. Il nous apparaît dans ses ouvrages, doux, spirituel et nonchalant. Cependant, il fut un jeune homme plein de feu, et il garda longtemps sa jeunesse. Sur le tard, l fut un vieillard séduisant mais susceptible. Il fit en 1784 une ascension en montgolfière qui mit en l'air out Chambéry : c'était l'une des premières tentatives d'aérostation et des plus hardies. Un duel qu'il eut à Alexandrie valut, à lui, quarante-deux jours d'arrêt, et à nous *le Voyage autour de ma chambre*. Ce petit essai, auquel il ne prêtait nulle importance et qu'il envoya, sans prétention, à son frère Joseph pour le divertir, parut, par les soins de celui-ci, à Turin, en 1794, avec cette indication transparente : *par M. le chev. X... O. A. S. D. S. M. S.* (officier au service de Sa Majesté Sarde)[1]. Le succès en fut immédiat. Mais

1. Cette édition, que j'ai vue chez M. le baron Charles de Buttet, petit-neveu et filleul de Xavier de Maistre, porte en épigraphe ces deux vers de Gresset :

> Dans maint auteur de science profonde
> J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Elle fut imprimée à Lausanne et non à Turin, bien qu'elle porte cette dernière indication. Une note du journal inédit de Joseph de Maistre le mentionne et en indique le prix.

Joseph de Maistre invita son cadet à s'en tenir à cette jolie œuvre d'amateur. Aux yeux de Xavier, la littérature qui le devait rendre immortel, avec le concours de l'illustration de son aîné, ne fut jamais qu'une distraction. Il préférait sa peinture et les petits travaux scientifiques qu'il présentait à l'Académie de Turin.

Dans la cité d'Aoste, Xaxier, qui aimait à flâner, découvrit le Lépreux et ne craignit pas de se lier avec lui. Cependant, *le Lépreux de la cité d'Aoste* ne parut que bien des années plus tard, en 1812, à Saint-Pétersbourg, avec une préface du comte Joseph de Maistre. Mais tous les détails en sont exacts. Xavier ne savait pas mentir; il ne savait que donner un tour gracieux à la réalité. Les éditions du *Lépreux* se multiplièrent. Mme Olympe Cottu en publia même une contrefaçon où elle introduisit des tirades philosophiques. Xavier se trouva créer un genre; et toute une école de romans, parmi lesquels *Ourika* de Mme de Duras, triste aventure d'une négresse navrée de sa couleur, provoqua la pitié humaine bien avant l'intervention des romanciers russes.

Xavier de Maistre ignorait sa renommée littéraire ou ne s'en préoccupait aucunement. Il avait eu une carrière mouvementée. Après l'invasion de son pays natal, la Savoie, il prit du service dans l'armée de Souvarow, et suivit le vieux général en Russie. Comme son frère aîné, il connut bien des jours de misère. Sa peinture — encore un talent d'amateur qu'il avait par hasard et sans travail[1] — lui permit de gagner son pain. Rentré dans l'armée russe, il y fournit une carrière assez brillante et fut nommé général après une campagne en Géorgie contre les peuplades insoumises du Kouban[2].

1. V. la brochure d'Emmanuel Denarié sur *Xavier de Maistre peintre.*

2. Dans les lettres publiées par l'abbé Klein se trouve le récit de cette campagne. Il est écrit avec la verve et l'entrain d'un jeune

Il épousa en 1812 une demoiselle d'honneur de l'impératrice qui était douée d'une grande beauté et qu'il aimait depuis longtemps. Il trouva une dot par surcroît, à la suite du décès opportun d'un frère dissipateur et d'un oncle chambellan, de qui sa femme hérita plus de 50.000 livres de rente ou deux mille paysans. De ce mariage il eut quatre enfants, et les vit tous mourir. Pour sauver les deux derniers il entreprit un voyage en Italie, et il y laissa deux tombes. Mais nous verrons qu'il en rapporta des souvenirs. On sait qu'il mourut presque nonagénaire, en 1852. Lamartine disait de lui : « Les glaces de la Russie semblaient l'avoir conservé. » Cependant, loin de la Savoie et du val d'Aoste, il se sentit toujours en exil. La Savoie était sa patrie, et pour le val d'Aoste, d'autres raisons retenaient son cœur[1].

Il fit un voyage à Paris en 1839, et fut tout surpris

sous-lieutenant, et l'on se rend mieux compte à cette lecture de la miraculeuse conservation physique de Xavier de Maistre.

1. M. l'abbé Klein arrête la publication de Xavier de Maistre à sa famille à l'année 1843 et ajoute : « Xavier de Maistre vécut encore neuf ans, jusqu'au 12 juin 1852. Il partit après les siens, après ses quatorze frères et sœurs, après ses quatre enfants, après sa chère Sophie (sa femme), morte le 30 septembre 1851. Nous n'avons de cette dernière période aucune lettre de famille. A qui, pourrait-on presque se demander, à qui eût-il continué d'écrire ? »

A qui ? mais aux enfants de ses frères et sœurs qu'il aimait tendrement, à son petit-neveu et filleul de Buttet, aux de Foras ses petits-neveux par sa sœur de Saint-Réal. Ces lettres existent et la dernière date, si je ne me trompe, de mai 1852, peu de temps avant sa mort : il y donne lui-même des détails sur ses léthargies et ses sommeils trop prolongés, avant-coureurs du dernier. Jusqu'à la fin, Xavier de Maistre ne cessa de penser à son pays et à sa famille que rien, pas même les affections les plus sûres, ni les honneurs, ni le mouvement du monde, ne put lui faire oublier. Une lettre très touchante, adressée après sa mort à M. de Buttet par M. le baron Friesenhof, qui avait épousé une nièce de Mme Xavier de Maistre, le montre plus préoccupé de sa famille, plus attaché à elle, à mesure qu'il vieillissait, oubliant pour elle tous les liens postérieurs qu'il avait noués et s'attardant à son souvenir plus qu'à celui de sa femme et de ses enfants, comme si sa jeunesse remontait à son cœur glacé par l'âge pour tenter de le réchauffer.

d'y trouver la réputation qui l'attendait. Il se prenait pour un doux barbare, et n'était qu'un homme à la mode. De ce séjour, Sainte-Beuve profita pour écrire son portrait. Déjà le critique faisait la chasse aux renseignements pittoresques et inédits, propres spécialement à peindre, compromettre ou déconsidérer les gens de lettres. Et il joua au pauvre Xavier un tour de sa façon, en arrageant un petit détail qu'il tenait de Xavier lui-même. Xavier nous raconte avec colère son aventure dans une lettre adressée, le 18 juillet 1839, à celle qu'il aima comme une fille, Mme de Marcellus.

« Avez-vous lu, lui mande-t-il, ma biographie de M. Sainte-Beuve ? Avec la bonne intention de m'obliger, il m'a vivement blessé en parlant de rendez-vous que j'avais, dit-il, avec une dame chez le Lépreux. J'avais dit une fois à cet indiscret que personne, à la cité d'Aoste, ne craignait de le voir, et que je lui avais fait plusieurs visites avec une dame à laquelle je faisais la cour. Mais je n'ai point parlé de rendez-vous, qui n'existèrent jamais. Je ne vous ai jamais parlé de ces amours ? Voilà l'histoire : c'était une jeune veuve indépendante, la plus belle de la ville d'Aoste et y jouissant d'une assez jolie fortune. Je lui avais fait la cour pendant trois ou quatre ans, dans l'espoir d'en faire ma femme, mais elle en préféra un autre : voilà en quoi consiste ma bonne fortune que l'on publie dans les *Deux Mondes*. — Lisez ce passage où l'on me fait « jouir de la suprême félicité séparée par une feuille tremblante du suprême désespoir ». C'est chez le Lépreux que nous allions nous cacher, bien sûrs de n'être pas découverts ! L'impudent ! — Cette bonne dame existe encore ; elle a des enfants et une réputation au-dessus de tout soupçon. Que pensera-t-elle de ma fatuité presque octogénaire ? Car j'ai l'air d'avoir raconté toutes ces sottises. »

Et il conclut le plus naturellement du monde : « Que

le diable emporte les littérateurs et la littérature ! Je ne veux plus en entendre parler ! »

C'est la phrase la plus véhémente de toute son œuvre. Voici, maintenant, le texte même de Sainte-Beuve : « Son habitation (du Lépreux) était parfaitement solitaire : un jeune officier (celui de Mme de Hautcastel peut-être) donnait volontiers alors, à la dame qu'il aimait, des rendez-vous dans ce jardin qui cachait des roses ; ils étaient sûrs de n'y pas être troublés. Deux amants se ménageant des rencontres de bonheur à l'ombre de cette redoutable charmille du Lépreux, n'est-ce pas touchant ? L'extrême félicité à peine séparée par une feuille tremblante de l'extrême désespoir, n'est-ce pas la vie ? »

Ainsi les commentateurs enjolivent l'histoire. Ainsi le romanesque Sainte-Beuve affublait gratuitement de ses propres complications psychologiques et sensuelles cet honnête et simple Xavier, à qui elles convenaient comme un manteau de soie à un gentilhomme campagnard.

IV

LES AMOURS DE XAVIER DE MAISTRE

Sainte-Beuve, en divulguant un secret amoureux, ne s'était trompé que sur la qualité de l'amour. Gâté par lui-même, il n'avait pas compris la sorte de sentiment que la jolie veuve d'Aoste avait inspiré à Xavier.

Pour comprendre la colère de celui-ci, il faut restituer à certains mots, hélas ! surannés, toute leur vigueur primitive. Un *galant homme* avait alors le culte de l'honneur, et Xavier de Maistre était un type chevaleresque de galant homme. L'accusation d'avoir révélé

une prétendue bonne fortune l'atteignait dans son honneur, et cette idée lui était intolérable. Qu'allait-elle penser de lui, cette femme qu'il avait aimée, si elle venait jamais à apprendre une telle indiscrétion et une vantardise aussi sotte ? Il ne pardonna jamais au critique qui avait touché si lourdement au seul mystère de son âme ombrageuse : il légua même au comte de Marcellus le soin de « venger » après lui sa mémoire d'un soupçon de « ridicule fatuité[1] ».

Ce mystère, nous le connaissons. Il est délicat et charmant. Dans l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*, qui ne fut publiée qu'en 1825 mais écrite beaucoup plus tôt, Xavier y fait une allusion émue : « Oui, dit-il, je m'attache d'une véritable affection à tout ce qui m'entoure. J'aime les champs où je passe, la fontaine dans laquelle je bois ; je ne me sépare pas sans quelque peine du rameau que j'ai pris au hasard dans une haie : je le regarde encore après l'avoir jeté ; nous avions déjà fait connaissance. Je regrette les feuilles qui tombent, et jusqu'au zéphyr qui passe. Où est maintenant celui qui agitait tes cheveux noirs, Elisa, lorsque, assise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence ? Où est ton regard ? où est cet instant douloureux et chéri[2] ?... »

Elisa était une jolie veuve d'Aoste, dont Xavier s'éprit du temps qu'il tenait garnison dans cette ville. Née Marie-Dauphine Petey, elle avait épousé, le 3 février 1794, Jean-Joseph Barillier, notaire, officier des milices d'Aoste, qu'elle perdit peu après (le 12 février 1795). Son père habitait dans une ruelle appelée Trotte-Chien (aujourd'hui rue du Temple), à cent cin-

1. Sa rancune dura jusqu'à la fin. Les lettres de M. Friesenhof à la famille de Buttet en témoignent encore.

2. Il en parle encore dans le chapitre XXIX de l'*Expédition nocturne*.

quante mètres au nord-est de la tour du Lépreux, et possédait un champ qui confinait au petit jardin du malheureux solitaire. Jeune fille, elle montait quelquefois sur un vieux mûrier qui dominait le mur de séparation, afin de voir le Lépreux, et celui-ci lui tendait des fleurs par le moyen d'une longue pince.

Xavier fut bien accueilli dans la maison de M. Petey, qui recevait régulièrement des gens de qualité. *Le Voyage autour de ma chambre* avait déjà paru, mais le jeune officier n'en tirait nul orgueil. Très modestement, au contraire, il se mettait à l'étude comme un écolier, et prenait des leçons de littérature des professeurs barnabites du collège d'Aoste, dont l'un était l'oncle d'*Elisa*, ce qui explique mieux encore ses assiduités littéraires [1]. M. de Saint-Réal, intendant à Aoste, son proche parent, se faisait rendre compte chaque semaine de ses progrès.

Après un an ou deux de cour, le mariage de Xavier et de Mme Barillier fut décidé officiellement. Je dois à la courtoisie et à l'obligeance de M. le baron Charles de Buttet, petit-neveu et filleul de Xavier de Maistre, la communication des lettres inédites de Mme de Buttet, son aïeule, qui en font foi. Jeanne (*Jenny*) de Maistre, sœur de Xavier, avait épousé M. de Buttet, colonel d'artillerie, et l'avait suivi à Aoste, où il mourut en mai 1797, après deux ans de mariage. La famille de Maistre était très unie : sa vie peut servir d'exemple à l'histoire de la famille dans l'ancienne Savoie. Frères et sœurs s'aimaient, se soutenaient, mettaient en com-

1. Xavier dut peu de chose à l'étude et au travail. Dans une lettre datée de 1804, il dit : « Je compte beaucoup sur le travail pour mes vieux jours. S'il ne rend pas heureux, il tranquillise. D'ailleurs, je n'ai pas le temps de lire, et j'ai encore tous les auteurs classiques, tous les anciens philosophes en réserve, que je n'ai jamais lus. J'ai le bonheur de n'avoir lu ni Plutarque, ni Sénèque, ni Montaigne, ni Cicéron, excepté en troisième. Voilà bien de la provision... »

mun leurs joies et leurs peines; séparés, ils continuaient leur intimité par correspondance. Et ils avaient tous le don d'écrire. Aucune recherche, aucun souci de littérature ne déparent leurs lettres, mais quelle verve, quelles jolies trouvailles d'expressions, quelle belle santé morale, quelle force de courage et de gaieté, malgré les difficultés d'existence, le manque de fortune, les séparations, les dangers! Les lettres de Jeanne de Buttet, si éprouvée par la vie et si vaillante dans la douleur, sont d'un tour alerte d'esprit : elles ont cette franchise de ton et cet air décidé que l'on rencontre dans les familles nombreuses où les filles sont élevées avec les garçons. Je ne puis me tenir de citer cette phrase que je trouve au beau milieu de détails de déménagement : elle eût réjoui Mme de Sévigné : « J'ai arrêté une petite servante du pays qui sait un peu de cuisine, qui fait de tout, même des enfants, à ce que disent les médisants, mais comme elle est très fidèle et très leste, je m'en moque. »

Jeanne de Buttet adresse ses lettres de préférence à son frère Nicolas qu'elle appelle *Savoye*. Chacun avait son surnom ; Xavier, en famille, se nommait *Bans*. Or, elle raconte à Savoye les amours de Bans. — Il est parti en manœuvres, dit-elle, mais il a laissé son cœur à Aoste. — Enfin, dans une lettre que certains détails ont permis de dater de la fin de juillet ou du commencement d'août 1897, elle raconte son entrevue avec sa *future belle-sœur* deux mois après la mort de son mari :

« J'ai fait connaissance hier avec notre future belle-sœur, Mme Barillier. On ne peut pas être plus jolie et plus niaise pour ne rien dire de plus. Elle parle comme la dernière servante de la cité. Ha! c'est une belle chose que l'amour. J'ai bien pensé qu'entre tes mains cette belle Agnès aurait fait plus de progrès *vers le bien*. Je lui ai cependant une grande obligation. Bans lui avait donné cette belle boîte de paille que mon mari

avait faite. Dès qu'elle a su que j'en avais envie, elle a eu la bonté de me la rendre. Comme c'est une grande preneuse de tabac et qu'elle n'a pas de boîte, je voudrais bien lui en donner une. Il n'est pas nécessaire qu'elle soit bien belle. Je voudrais y (mettre) dix ou douze livres, même un peu plus. Ce ne serait pas trop payer le service qu'elle m'a rendu en me donnant cette boîte. Je ne puis pas te dire le chagrin que j'eus quand j'appris que Saint-Réal (Anne-Marie de Maistre qui épousa M. de Saint-Réal), à qui mon mari en avait fait présent, ne l'avait plus; je ne pus me garantir d'un mouvement de colère contre ce Bans qui m'avait gâté le portrait de mon mari et qui m'enlevait encore le seul ouvrage en paille qui restait de lui... »

Je ne sais dans quelles circonstances Xavier avait abîmé le portrait de M. de Buttet, sans doute en voulant achever de le peindre. Mais cet accident inspire à Jeanne ce beau cri de tendresse : « Je ne reverrai pas ces traits que j'aimais tant. Mon Eloy (son fils) ne les connaîtra pas. *Je l'ai tant regardé les derniers jours qu'il me semblait que je le saurais faire...* »

Belle, bonne et bête, telle nous apparaît Mme Barillier à travers les lettres de Jeanne de Buttet. Son joli nez prisait. Mais Xavier était sous le charme, et le devait rester. Comment le mariage fut-il rompu? La correspondance ne le dit pas. Un passage de l'*Expédition nocturne* nous l'apprend mélancoliquement : « Je vais, écrit-il, descendant le rapide sentier de la vie, sans crainte et sans projets, en riant et en pleurant tour à tour et souvent à la fois, ou bien en sifflant quelque vieil air pour me désennuyer le long du chemin. D'autres fois, je cueille une marguerite dans le coin d'une haie, j'en arrache les feuilles les unes après les autres en disant : *Elle m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout...* En effet, Elisa ne m'aime plus. » Pourquoi avait-elle cessé de l'aimer? Le Piémont était

envahi par Bonaparte ; le jeune officier devait quitter la cité d'Aoste ; de plus il était sans fortune. Partager son destin précaire parut à la jolie veuve au-dessus de ses forces. Elle préféra se remarier avec un paisible Valdotain.

Trente ans plus tard, Xavier de Maistre, installé à Pise avec sa femme et ses enfants dont la santé ébranlée exigeait un climat plus doux que celui de Russie, se souvint de ses premières amours. Le 9 mai 1827, il écrivit à la cité d'Aoste, à Mme Marie D..., dont il avait retrouvé la trace :

« ... J'ai su dans le temps, lui dit-il, que vous étiez mariée, et que vous aviez épousé un homme distingué, mais je n'ai appris qu'en Italie que vous êtes mère d'une aimable famille : tout le reste m'est inconnu...

« Malgré le temps et l'éloignement, j'ai toujours conservé pour vous l'estime et l'attachement que votre caractère et vos excellentes qualités m'avaient inspirés dans le temps où je me croyais destiné à unir mon sort au vôtre.

« Vous savez peut-être que Dieu m'a donné une bonne femme à laquelle j'ai bien souvent parlé de vous. Heureusement, j'ai pu lui faire partager les sentiments que je vous porte.

« Pour vous encourager à me parler de vous et de tout ce qui vous intéresse, je vous en donnerai l'exemple en vous disant les circonstances qui m'ont amené ici. J'ai eu le malheur de perdre deux enfants, une fille de huit ans et un garçon de trois. Il me reste une fille de onze ans et un garçon de six. Ce dernier était malade et c'est pour lui que je suis venu chercher un climat plus doux. Jusqu'à présent notre espoir n'a pas été trompé ; l'enfant se remet peu à peu et tout promet qu'il se remettra complètement en restant à Pise encore une année et peut-être deux. J'espère, pendant ce temps, recevoir quelquefois de vos nouvelles.

« Vous avez peut-être oublié que je suis votre débiteur d'une petite somme, et j'ai quelque honte de l'avouer après si longtemps ; la difficulté d'établir des relations avec la cité d'Aoste est une excuse, *et vous comprendrez les autres*. J'attends votre réponse pour savoir comment je puis m'acquitter envers vous.

« Écrivez-moi, de grâce, tout ce que vous me direz m'intéresse. Parlez-moi de la Croix de Ville. Dites-moi si vous avez encore des pigeons devant vos anciennes fenêtres ; si la petite maison de votre mère existe encore et si vous avez visité quelquefois la tour déserte du pauvre Lépreux !... Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Qui sait si mes lettres vous parviendront? Permettez-moi d'espérer que vous me regarderez comme votre affectionné ami. »

Telle est la force renaissante des premiers souvenirs. Ils reverdissent comme ces branches où persiste la sève quand déjà le tronc se dessèche. Ils imprègnent la vie entière et rien ne les peut remplacer. Xavier de Maistre avait été heureux dans la cité d'Aoste : son âge et la douceur du ciel y étaient pour beaucoup, mais il les confondait avec ses amours. Si souvent cette confusion nous induit en erreur ! Balzac, Berlioz, tous ceux qui prétendirent réaliser sur le tard le roman de leur jeunesse, n'en furent-ils pas les victimes? Berlioz, à soixante ans, poursuivait de ses éclats lyriques une vieille dame qu'il aima à douze, et ne comprenait pas qu'il lui causait une peur atroce. Mais Berlioz était un romantique. Notre Xavier, plus discret et moins impétueux, se contenta d'introduire dans son commerce épistolaire une mélancolie voilée, gracieuse comme ces colchiques mauves et violets qui décorent les prairies en automne.

Élisa répondit. Il est vrai qu'elle fit attendre plusieurs mois sa réponse. L'édition valdotaine du *Lépreux* nous

donne cette lettre qui, je le crois, est inconnue en France et que, pour cette raison, je transcris.

Aoste, 1828...

« L'on m'a remis votre lettre, et en la lisant j'ai vu avec le plus grand plaisir que vous n'avez pas oublié le cœur de la vieille Élisa ; elle a fort bien reconnu votre écriture.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me donner de vos nouvelles et vous rappeler d'une ancienne connaissance qui ne vous a jamais oublié. Je me trouve heureuse et flattée d'avoir conservé votre estime et votre bienveillance. Depuis votre départ pour la Russie, j'ai eu peu d'occasions d'avoir de vos nouvelles ; j'ai su seulement depuis mon retour de France que vous étiez marié à une personne jeune, belle et riche. Votre lettre m'apprend que vous êtes du petit nombre des mariages heureux, et que Madame votre épouse joint aux charmes de l'esprit les qualités du cœur. L'auteur sensible du *Lépreux* mérite, sous tous les rapports, le bonheur ineffable d'une union bien assortie. Je partage bien votre bonheur ainsi que les peines qu'a dû vous faire éprouver la perte de vos enfants, j'ai éprouvé tout ce déchirement de cœur à la mort de ma pauvre Mimi. Il est à espérer que le climat doux de l'Italie rendra une bonne complexion à ceux que la Providence vous a laissés. Je suis charmée que votre projet est de rester encore à Pise ; je suis seulement étonnée que vous n'ayez pas plutôt préféré Turin.

« J'espère que vous m'honorerez de vos nouvelles et que vous ne direz plus que vous m'êtes redevable de quelque chose. Je me réserve de vous parler de ma famille la première fois que je vous écrirai. Je vous prierais d'adresser vos lettres à ma fille. Veuillez aussi y joindre votre adresse.

« Je finis en vous assurant que ni le temps ni l'éloignement n'ont rien diminué de la haute estime ni du respect dont j'ai toujours été pénétrée.

« J'ai reçu dans son temps votre gracieuse lettre. J'aurais désiré vous répondre de suite, mais j'ai été forcée de garder le lit plus de trente jours. Aujourd'hui, je vais mieux et je puis enfin vous adresser une réponse.

« ELISA. »

Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. Carrel. Je ne sais quelles preuves il apporte de son authenticité qui me paraît sujette à controverse. Xavier de Maistre ne l'eût point livrée de son vivant, et ses parents, après sa mort, se sont montrés plutôt timorés dans la publication de sa correspondance ; il n'en est pas question dans les recherches de M. de Marcellus ni de M. Réaume qui s'en occupèrent. Si elle est authentique, il faut avouer qu'elle ne donne que trop raison aux appréciations un peu vives de Mme de Buttet sur celle qu'elle appelait *sa futur belle-sœur*. C'est un tissu de banalités qui pourrait être au fond une marque d'authenticité, car les pasticheurs sont d'ordinaire plus ingénieux. Elle utilise sans bonheur ce procédé cher aux épistoliers qui ne savent que dire et reprennent mot pour mot la lettre à laquelle il leur faut répondre. On y retrouve, toutes gâtées, les phrases mêmes de Xavier. La jolie femme n'avait sans doute plus sa beauté, mais sa *niaiserie* lui était demeurée. Il y a dans mon pays de Savoie un vieux proverbe patois qui en proclame la durée avec une certaine vigueur dont je m'excuse en cette occasion innocente : *Quand on est bête, c'est pour longtemps.*

Néanmoins Xavier, trop heureux *d'avoir arraché une lettre de la cité d'Aoste*, voulut continuer cette correspondance. Une lettre qu'il adresse alors à sa sœur, Mme de Buttet, laquelle, nous l'avons vu, était au courant

de son ancien roman, nous montre que le mari d'Élisa, celui-là même qu'il avait qualifié *d'homme distingué*, sans doute pour l'amadouer à tout hasard, n'entrait point du tout dans les complications sentimentales et faisait une ronde de jour et de nuit autour de son foyer que personne ne menaçait. Faut-il voir, dans le mot d'Élisa sur le petit nombre des mariages heureux, un retour personnel et le regret de l'union manquée ?

« Saint-Réal, dit Xavier à sa sœur, m'écrit qu'il a une voie sûre pour faire parvenir une lettre à *mes premières pensées* par le moyen d'un frère à la femme d'un employé à la poste de la cité. Cette précaution est nécessaire, car le mari est un brutal qui la maltraite et s'avise d'être jaloux d'une vieille femme. Mais je ne sais encore si elle est à la Cité ou non dans ce moment. Je profiterai, lorsque j'en serai instruit, de son offre pour m'acquitter envers elle. Je veux auparavant lui écrire[1]... »

Il écrit, en effet. Et sa lettre, en réponse à celle d'Élisa, débute comme un bulletin de victoire. Victoire d'un cœur tendre et naïf qui n'a rien à démêler avec la complexité d'un Amaury. Mme Xavier de Maistre, plus accommodante ou, pour être véridique, plus intelligente que le terrible mari valdotain, ajoute même quelques mots affectueux à la lettre de son mari[2]. Elle le connaissait, et puis il avait soixante-cinq ans, des campagnes, une blessure qui n'était pas une blessure d'amour. Et la jolie veuve de 1797 avait maintenant l'âge canonique. La jalousie de l'homme de la cité ne pouvait être que ridicule.

« Enfin, dit joliment Xavier, j'ai arraché une lettre de

1. V. *Les lettres inédites de Xavier de Maistre à sa famille*, publiées par l'abbé Klein.

2. Mme Xavier de Maistre (Sophie Zagiatsky) était aussi belle qu'intelligente. Sainte-Beuve raconte qu'en 1839, lorsqu'il rendit visite à son mari, elle traversa le salon, et Xavier, après son départ, ne put se tenir de dire : « N'est-ce pas qu'elle est belle ? »

la cité d'Aoste ; je ne saurais vous exprimer, Madame, combien elle m'a fait plaisir... Avant tout, je dois vous dire que toutes les fois que je trace en vous écrivant le mot *Madame*, ma plume s'arrête tout court, et je suis obligé de faire des réflexions sur le temps, l'âge et les convenances pour ne pas écrire *ma chère Élisa*, quoique cela me paraîtrait tout naturel, depuis surtout que j'ai reçu votre écriture et que j'ai lu tout ce que votre lettre renferme d'aimable et d'affectueux.

« En parcourant votre lettre, le noir espace de trente ans qui m'a séparé de vous a disparu. Je vous ai revue jeune et belle, assise sous les noisetiers avec vos oncles et le père Tavernier, et le cœur du vieux Joris ne s'est pas moins ému que celui d'Élisa. Je ne sais si votre imagination m'aura représenté aussi favorablement à votre souvenir... J'ai appris avec plaisir l'emplette que vous avez faite de la maison de Bard[1]. Vous serez là un peu plus au large que dans celle où je vous ai laissée; et comme je la connais, je sais où vous prendre lorsque je pense à vous, et je puis me promener avec vous dans le jardin au fond duquel on voyait jadis une perspective peinte avec deux figures qui devaient représenter le baron Vignet et la comtesse de Bard.

« Je serais charmé aussi d'avoir une notice sur mes anciennes connaissances de la cité. Ce sera probablement une nécrologie. N'importe, ce coin de terre, où j'ai longtemps désiré me fixer pour toujours, où j'ai passé des jours si heureux, m'intéresse autant que ma patrie. Je ne m'en rappelle jamais les hivers et le mauvais temps; il me semble que le ciel y est toujours serein et les arbres en fleurs. — Mais, pour entrer dans la réalité et vous encourager à me parler de vous, je vous apprendrai que mon front s'est dépouillé de ses

1. Il n'en est pas question dans la lettre d'Elisa.

cheveux, et qu'ils ne *rebiollent* plus[1], comme vous me le disiez un jour. En conservant ma face maigre et pâle, je suis devenu plus volumineux et j'ai acquis un assez gros ventre qui me donne un air respectable. J'ai cru devoir vous faire ce portrait abrégé de ma personne, afin que vous ne soyez pas trop surprise, si jamais j'ai le plaisir de vous voir...

« Il faut, comme vous le dites, que la brebis broute l'herbe où elle est attachée. Le mal et le bien ne sont jamais à notre disposition ; tout l'art de la vie consiste à tirer le meilleur parti des circonstances forcées dans lesquelles on se trouve. C'est pour tirer le meilleur parti des miennes que j'ai voulu être en correspondance avec vous. Votre réponse m'a fait un véritable plaisir, elle est si naturelle, si bonne ! ma femme l'a trouvée charmante. J'ai trouvé, en effet, que votre séjour en France a beaucoup perfectionné votre style, seulement que vous savez mieux exprimer vos pensées qui ont toujours été aimables et justes, et j'éprouve un sentiment d'orgueil d'avoir été un des premiers à savoir vous apprécier.

« Ma femme veut que je vous dise combien elle a été sensible aux compliments que vous lui avez adressés, et vous prie d'agréer les siens. Écrivez-moi de grâce, et croyez aux sentiments sincères que vous a voués pour la vie votre ancien ami. »

A cette lettre de son mari, Mme de Maistre ajoute ces quelques mots :

« Permettez-moi, Madame, de vous réitérer les compliments dont mon mari s'est chargé pour moi, et de vous assurer combien je serai heureuse de connaître la personne à laquelle il est si justement attaché. »

Et Xavier, reprenant la plume, écrit encore :

1. *Rebioller* est un mot savoyard et valdotain ; il se dit de la souche d'un arbre coupé ou devenu caduc, qui pousse des rejetons.

« Ma femme a voulu ajouter deux mots à ma lettre. Vous voyez, Madame, qu'au lieu d'un ami il vous en est revenu deux. »

Où trouver, dans la bouche d'un vieillard, une plus gracieuse déclaration que celle-ci : *Il me semble que chez vous le ciel est toujours serein et les arbres en fleurs ?* Avec son admirable entente des sentiments, Sainte-Beuve eût goûté cette correspondance. Mais il eût trouvé sotte sa propre invention des transports de l'amour voisinant avec ceux du désespoir.

Tel est au complet — car les lettres inédites de M[me] de Buttet nous révèlent le secret de fiançailles avortées — le récit des innocentes amours de Xavier de Maistre et de la jolie veuve de la cité d'Aoste. Il sert à faire connaître, et c'est à quoi servent le mieux les confidences amoureuses, le caractère de notre La Fontaine savoisien.

Aoste, août 1903.

ROSALIE DE CONSTANT[1]

I

LA CHABLIÈRE

Tandis que les fervents de Mme de Staël, dont l'inépuisable correspondance continue de défrayer les revues et les discussions, vont chercher son souvenir vivant sur les bords du lac de Genève, au château de Coppet dont M. le comte d'Haussonville fait les honneurs avec une grâce parfaite, les amis de Benjamin Constant — ce maître charmant de la versatilité politique, qui fit tant et de si mauvais élèves — se croient moins favorisés pour retrouver les traces d'Adolphe ou continuent de l'enchaîner à Ellénore. Je leur indiquerai la Chablière, qui est au midi de Lausanne et sur la même rive que Coppet.

On y parvient par la route de Vallombreuse qui d'un peu haut suit le lac entre des haies vertes et des grilles de villas qui, par intervalles, laissent apercevoir un coin d'eau bleue. De Lausanne, il faut vingt minutes

1. Bibliographie. — *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (1758-1834), par Lucie Achard, 2 vol. (Eggiman, édit. à Genève, 1902). — V. aussi *Lettres de Benjamin Constant à sa famille* (1775-1830), précédées d'une introduction d'après des lettres et des documents inédits, par Jean H. Menos (Albert Larive, édit., 1888), et *Journal de Benjamin Constant*, publié par Mlle Mélégari (Ollendorff, édit.), enfin la Correspondance de Chateaubriand avec Mme de Cottens (1826-1836), publiée par le *Correspondant*, n° du 25 août 1901.

de voiture. La Chablière est aujourd'hui composée de deux villas entourées d'un parc. Mais l'une de ces villas, celle habitée par Mlle Eugénie Pradès dont les romans pessimistes sont très goûtés dans la Suisse romande, est toute neuve. L'autre, seule, est ancienne; encore les deux pavillons qui l'enserrent ont-ils été construits au cours du dernier siècle. L'ancien bâtiment lui-même porte bien des traces de changements et de restaurations. Détail bizarre, son fronton comme. ceux des pavillons, est orné de guirlandes funéraires. La Chablière, propriété de famille des Constant, habitée par Benjamin enfant, appartint plus tard à lord Stratford Canning, plus connu sous le nom de Stratford de Redclife, cousin du célèbre homme d'État anglais. Il y perdit sa femme âgée de vingt ans, après six mois de mariage, en 1818; celle-ci est ensevelie dans l'église de Lausanne. De désespoir, il en fit porter le deuil à sa maison même.

De la terrasse, l'œil peut suivre le lac qui fuit vers Genève et qui, vu ainsi dans sa longueur, paraît illimité et semblable à la mer. Les voiles latines qui viennent de Savoie décorent ses eaux comme de grands cygnes, et les montagnes qui ferment l'autre rive, boisées jusqu'au sommet, sont un spectacle de douceur et de repos. Le parc, composé d'arbres de toutes essences, est un fouillis de verdure. A son extrémité se trouve l'emplacement, formé par quatre tilleuls, où Benjamin Constant voulait dormir son dernier sommeil. Un des tilleuls a péri; les trois autres se dressent toujours, droits et fiers, aux troncs énormes. Mais cet emplacement est mieux fait pour inspirer le goût de la vie qùe pour exciter en nous le sentiment de la mort. Ce paysage est plus aimable que mélancolique.

Dans ces allées de parc, entre ces tilleuls, se sont promenés Benjamin Constant, Mme de Staël, Mme de Charrière, Mme Récamier. Tant d'ombres charmantes

habitent encore ces lieux. Il en est une que je voudrais plus spécialement ressusciter : celle de Rosalie de Constant, cousine de Benjamin, qui, dans ses « cahiers verts », nous a laissé de si curieux souvenirs sur les ruptures et les raccommodements de son affreux et séduisant cousin et de Mme de Staël.

Cette Rosalie de Constant est mentionnée dans une phrase des *Mémoires d'outre-tombe :* « M. de Constant, cousin de Benjamin, et Mlle de Constant, vieille fille pleine d'esprit, de vertus, de talents, habitent leur cabane de Sous-Terre, au bord du Rhône... » Par l'intérêt qu'elle prit à tous les événements auxquels elle assista, elle avait droit à une petite place dans l'histoire de son temps. Elle y avait droit encore, parce qu'elle est une figure originale, et parce que la société vaudoise, visitée tour à tour par une Mme de Staël, par un Joseph de Maistre, par un Chateaubriand, présentait alors un caractère tout particulier. Cette place, on vient de la lui accorder. Une de ses parentes, Mlle Lucie Achard, consacre à sa mémoire deux volumes édités à Genève, au cours desquels elle lui donne le plus souvent la parole, et la laisse se peindre elle-même au naturel dans les fameux *cahiers verts* où elle consignait pêle-mêle tout ce qui la frappait, recettes de cuisine, axiomes philosophiques, conseils pratiques, détails de famille, sentiments intimes, vie de société et événements historiques. Et sans doute ces deux volumes eussent gagné à être condensés en un seul ; en outre, un peu d'ordre, quelques divisions, une façon plus précise de présenter les divers personnages qui y apparaissent leur auraient procuré l'agrément des ouvrages clairs et harmonieux, et ils semblent un peu trop destinés à un public de famille, déjà mis au courant par la tradition. Enfin, ils sont écrits dans une langue un peu surannée, et qui fait souvenir de Mme de Genlis. Des phrases comme celle-ci nous

rajeunissent d'un siècle : « Le dieu Cupidon a-t-il joué un rôle à cette époque dans la vie de notre jouvencelle? » Malgré tous ses défauts, le livre garde cet attrait des vieilles maisons de campagne où l'on oublie de regarder les parquets usés, les tapisseries fanées et les meubles sans style parce que les fenêtres ouvrent sur les prairies et les bois. Il n'a rien d'apprêté et ne témoigne d'aucune prétention et il est bourré de détails, de petits faits véridiques, comme il convient à une biographie de vieille fille : « Ce sont justement les petits détails intimes, les finesses qui vous attachent à l'histoire d'une âme. » Il nous offre un triple intérêt, le récit d'une vie humaine présentée dans sa vérité, le tableau d'une société provinciale à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe [1], enfin quelques portraits et jugements sur les grands hommes de passage et spécialement sur les amants de Coppet, aussi agités que ceux de Venise.

II

HISTOIRE D'UNE VIEILLE FILLE

Une vie, pour être bien remplie, n'a pas besoin de beaucoup d'événements. Le devoir quotidien, si simple qu'il soit, suffit à l'occuper et à l'embellir. Rosalie de Constant vécut à la campagne, se dévoua à son père et à ses frères, refusa de se marier, fit partie, sans lui donner tout son cœur, de cette société de Lausanne,

1. M. Philippe Godet prépare, sur Mme de Charrière et la société suisse, un ouvrage dont il a déjà publié quelques fragments dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne. — Un écrivain allemand, M. Ludwig Geiger, a publié aussi un livre, *Thérèse Huber*, qui contient de nombreux documents sur Mme de Charrière et toute la société littéraire vaudoise et neufchâteloise de ce temps.

si intelligente et cultivée, qui se groupait autour de Mme de Charrière de Bavois et de la baronne de Montolieu, et mourut à un âge avancé sans avoir jamais quitté son pays qu'une seule fois, à quatorze ans, pour se faire soigner à Paris par Tronchin. N'allez pas croire, après ce résumé, que cette vie est sans attrait.

Rosalie naquit à Genève le 31 juillet 1758. Mais ses parents l'emmenèrent bientôt dans leur propriété de Saint-Jean, qui domine la jonction de l'Arve avec le Rhône, en aval de Genève. L'enfance à la campagne, plus libre et plus saine que dans les villes, est un grand élément de bonheur. Rosalie ne put guère l'apprécier. Son père, qui se plaisait un peu trop dans la société des femmes, et tirait avantage d'une figure agréable, s'absentait fréquemment et longuement. Sa mère souffrait de ses absences, et montrait d'habitude un visage triste, quoique joli ; elle mourut toute jeune, en 1766, laissant quatre enfants dont l'aînée était notre héroïne. Enfin ses grands-parents étaient rudes et austères. La mode n'était pas alors de gâter les petits. On les élevait sans faiblesse. Rosalie se souviendra plus tard que sa grand'mère souffleta un jour son frère Charles parce que celui-ci, se trouvant mignon, minaudait et paradait devant une glace. Voltaire était plus indulgent. Il habitait alors les Délices et voisinait avec les Constant et les Pictet. Avec ses frères et sa sœur, Rosalie jouait dans son jardin, et jusque dans son cabinet de travail. « Dans ses temps de misanthropie même, écrit-elle, il voulait toujours revoir ses anciens voisins et recevait bien jusqu'aux enfants. Il les laissait jouer dans sa bibliothèque avec un grand léopard empaillé placé au milieu, ouvrir ses livres, regarder ses estampes. Les voyant un jour ôter les hannetons d'un arbuste : « Oh ! « dit-il, je suis bien heureux, je n'avais plus que deux « ennemis, les turcs et les hannetons, Catherine me

« tue les turcs, vous me délivrez des hannetons... »

C'est en jouant à Saint-Jean que M[lle] de Constant fit une chute dont elle se ressentit toute sa vie, et qui lui déforma la taille. Elle passa à Paris l'hiver de 1772 à 1773 pour essayer de se guérir. Elle avait quatorze ans; son *Journal de voyage*, conservé dans sa famille, nous renseigne sur ses impressions de promenades, de théâtres, sur la cour entrevue à Versailles; mais, écrit par une main trop jeune, il n'est guère qu'une nomenclature sans couleur. Revenue en Suisse, Rosalie devient vite une petite mère pour sa sœur Lisette, pour ses frères Juste et Charles ,et pour son nouveau frère Victor, car M. Samuel de Constant s'était remarié, mais sa seconde femme ne fut jamais qu'une belle-mère pour les enfants du premier lit. Quelques soirées et fêtes à Lausanne éclairent seules cette adolescence solitaire, d'ailleurs peu portée à la rêverie, et d'autant plus accessible aux plaisirs de la société qu'elle y trouvait un développement intellectuel et l'occasion d'exercer sa meilleure faculté, le jugement. Son cousin Benjamin, de neuf ans plus jeune qu'elle, mais d'esprit très précoce, prenait part à ces réunions mondaines qu'on appelait en Suisse des *assemblées*. Déjà il brillait par ses reparties, et déjà il écrivait en vers et en prose, à tort et à travers. J'extrais du journal de Rosalie ce portrait du père de Benjamin Constant; on pourrait le croire celui du fils : « M. Juste de Constant avait une figure imposante, beaucoup d'esprit et de singularité dans le caractère. Il était défiant, aimait à cacher ses actions, *changeait facilement de principes et de façons de penser*. Il eut des amis et des ennemis violents. Personne n'est aimable d'une façon plus piquante, personne n'a plus de moyen de se faire aimer jusqu'à l'enthousiasme; personne aussi ne sait mieux blesser et mortifier par une ironie amère. » Or le père et le fils qui se ressemblaient ne pouvaient se souffrir.

Rosalie de Constant préférait la société de Lausanne à celle de Genève. « Ce beau pays, dit-elle du pays de Vaud, est un de ceux où on peut mener la vie la plus douce quand on n'a pas d'ambition. On y trouve de l'amitié, une société agréable, des mœurs simples et pures. » Très liée avec Mme de Charrière, qu'il ne faut pas confondre avec Mme de Charrière du Colombier, l'auteur de *Calliste*, elle faisait chez elle de longs séjours, et lorsque son père, quittant Saint-Jean et Genève, s'installa définitivement à la Chablière, près de Lausanne, elle se réjouit d'un changement d'existence qui favorisait ses goûts et ses amitiés.

La Chablière avait une terrasse qui donnait sur le lac Léman ; une allée, plantée de beaux arbres, conduisait à un temple de la Nature qu'ornait une statue de Jean-Jacques. C'était l'époque où l'on rendait un culte à la nature et à son philosophe. C'était aussi l'époque où l'on découvrait la beauté des montagnes ; M. de Saussure, qui assiégeait le Mont-Blanc, mettait Chamonix à la mode. Rosalie n'avait pas à suivre la mode : elle savait dès longtemps apprécier les beautés diverses de son pays. « Après avoir gravi les Alpes, écrit-elle, que le repos est délicieux sur ces pelouses d'un gazon velouté, en cueillant les fleurs qui les décorent ! C'est ainsi qu'un herbier devient un mémorial de toute la vie. Chaque plante porte avec elle le souvenir du lieu où on l'a cueillie, de la personne qui l'a donnée. On aime surtout à penser que toutes sont nées en ce pays fortuné où les beautés et les richesses de la nature nous rappellent que l'or n'est pas le premier des biens. » Peintre comme elle était musicienne, elle consacra longtemps ses loisirs à son fameux *herbier* qu'on peut voir encore aujourd'hui au musée cantonal de Lausanne, et qui se compose de douze cents aquarelles reproduisant la flore variée des Alpes.

De bonne heure, Rosalie de Constant prit l'habitude

de noter sur des *cahiers verts* les petits événements de sa vie. Il y a de tout dans ces cahiers. En voici un qui débute par une adresse d'apothicaire : « Le Roi de la Fauciguière, rue Saint-Honoré, a un élixir qui prévient et guérit tous les maux de dents. » Il mêle ensuite des notes de boucherie à de petits vers dans le goût de ceux-ci :

Donne à d'autres ces fleurs si fraîchement cueillies.
Je veux celles, Philis, que tes doigts ont flétries.

Après des adages copiés dans quelque auteur du temps, et assez heureusement choisis (ex. : Il n'y a point de gens plus vides que ceux qui sont pleins d'eux-mêmes), il mentionne l'arrivée des émigrés à Lausanne : « La révolution de France occupe tous les esprits, excite tous les sentiments, toutes les craintes, toutes les espérances et divise la société, les Français émigrés inondent Lausanne. » Plus loin, à la date du 14 janvier 1790, je lis cette note qui fixe l'esprit léger des émigrés : « Lausanne est très brillant. On danse, on joue la comédie, il y a partout des fugitifs. »

Comme il arrive dans les familles nombreuses, Mlle de Constant, sans quitter son coin de terre familial, se trouvait mêlée aux plus grands événements historiques et à la géographie de la terre entière. Elle suivait ses frères par la pensée, et son cœur voyageait avec eux. Juste, l'aîné, servait en Hollande et fut tué dans la campagne de 1793. Victor, le plus jeune, faisait partie de la garde suisse qui fut massacrée le 10 août 1792 ; par miracle, il échappa, et, dans une lettre qu'il adressa le lendemain à ses sœurs, il raconte dans ses détails cette journée où l'ancien régime agonisa. Il n'était pas hors d'affaire ; réfugié chez des amis, les Achard, il fut dénoncé : on perquisitionna dans la maison, et Victor, déguisé en valet, guida et éclaira

lui-même ceux qui le cherchaient. Plus tard il devint aide de camp de Wellington, et fut nommé général en 1815. Quant à Charles, il était parti pour la Chine afin de faire fortune ; de caractère aventureux, il devait tenter plusieurs fois la chance avant d'arranger sa vie à son gré. A son retour, il trouve l'Europe bouleversée. Quand il débarque en Angleterre, ses questions sont si saugrenues qu'il s'attire cette réponse : « On voit que vous arrivez de l'autre monde. » En effet, entre son départ et son retour, il y avait eu la Révolution. Il ramenait de Chine un Chinois, et ce Chinois, nommé Akao, faisait sensation. On s'attroupait sur son passage; on arrêtait la diligence pour le voir. Les uns le prenaient pour une femme, les autres pour un ambassadeur. Le snobisme sévissait déjà. Charles de Constant avait beau réclamer les services de son domestique ; on s'arrachait Akao. Les dames surtout l'accaparaient ; il en vint une qui l'enleva dans son carrosse pour le faire dîner. A Londres, Akao fut recherché dans le grand monde. On l'invitait pour l'exhiber, et il ne rentrait jamais qu'entre une et deux heures du matin. « C'est gênant pour moi, écrivait son maître ingénument. Il n'est pas venu dans l'idée de ceux qui l'invitent de me demander si cela me convient, ni de l'envoyer chercher et de le renvoyer. Avant-hier, je trouve une invitation au nom de Mrs Powel pour aller au bal de la Cité. Je répondis à peu près en ces termes : « La per-« sonne avec qui M. Akao est venu en Angleterre « prend la liberté de témoigner sa surprise qu'une « dame aussi bien élevée que l'est sûrement Mrs Powel « n'ait pas jugé convenable de la consulter sur les « plaisirs de M. Akao. Quoi qu'il en soit, l'heureux « Chinois sera prêt à l'heure fixée. » Mrs Powel m'envoya des excuses et ajouta qu'étant indisposée, elle n'irait pas au bal. Je m'y rendis moi-même et demandai à être présenté à Mrs Powel, dont l'indisposition

n'avait pas duré. » Ainsi l'*heureux Chinois* procurait à son maître de belles relations.

Lié avec son cousin Benjamin, Charles de Constant vécut à Paris pendant le Directoire et fréquenta la société brillante et dissolue qui y régnait alors. Ses lettres à sa sœur sont un tableau très animé de ces mœurs légères; l'âge et la tendresse de Rosalie en faisaient une confidente indulgente et sûre. Je soupçonne le jeune homme d'être tombé amoureux de Mme Tallien. Il dîne avec Mmes Tallien et Bonaparte, et ne dit pas un mot de la seconde. Mais voici un fragment de lettre que je ne puis me tenir de citer, tant il nous offre d'agrément dans sa peinture de la coquetterie et de la rivalité féminines :

« — 2 *novembre* 1796 (le jour des Morts n'interrompait pas les plaisirs mondains : la mort était alors un accident si banal). — J'ai été hier au soir à un beau Primidi, il y avait un cercle très brillant, de jolies femmes recherchées dans leur parure, dans leur maintien, leurs regards et même leurs paroles. La plus belle avait cette tranquillité d'esprit, cette aisance et cette brillante gaieté qui annoncent qu'on est content de soi et des autres. Cette belle régnait en paix lorsque tout à coup la porte s'ouvre, on annonce une autre femme reconnue pour montrer partout où elle va une des plus jolies figures, un des plus charmants visages, la tournure la plus faite pour être remarquée, et cette simplicité si séduisante qui dénote un cœur honnête, peut-être sensible. Cette femme entre entourée d'une troupe de jeunes gens qui la proclamaient la plus belle et qui paraissaient vouloir la soutenir envers et contre tous. La première, craignant de voir son trône renversé par cette nouvelle venue, et sachant bien que le premier coup d'œil déciderait de la victoire, eut un moment d'inquiétude très vive, qui ne fut aperçu, je crois, que de moi, parce que tous les yeux étaient portés sur

l'autre. Mais, en habile général, elle ne perdit pas la tête et elle se prépara au combat. Elle avait certain schall orange qui sert de manteau, de draperie et plus souvent à montrer à propos le plus beau bras, la plus belle gorge qu'on peut avoir qu'à les cacher tout à fait. Elle comprit que le bonheur avait voulu qu'elle n'eût montré ni l'un ni l'autre encore et que la vue subite de tant de charmes attirerait tous les yeux, fixés un peu trop longtemps sur sa rivale. Effectivement, cela produisit un effet prodigieux. Je m'approchai de la dame avant qu'elle fût certaine de son triomphe et je lui dis : « Que n'ai-je la pomme à offrir ! « mon choix serait bientôt déterminé. » Je ne crois pas qu'elle ait jamais jeté un regard plus doux, plus tendre, plus expressif de reconnaissance et de satisfaction, et je vous assure qu'elle a diablement joué de la prunelle, mais le plaisir entrait dans son cœur et bannissait une crainte très vive qui l'avait occupée un moment. Je l'engageai à remettre son beau schall orange. « Em-« ployer inutilement un moyen dont on ne doit user « qu'en dernière extrémité, c'est un défaut de tactique », lui dis-je. Elle me comprit, mais quelle est la femme qui sait user avec modération de la victoire? Elle se leva sous un prétexte, et sa belle taille, ses bras nus, sa grâce, cet ensemble de beauté que peu de femmes possèdent à un point de perfection aussi grand fut remarqué, admiré, même par sa rivale. La première de ces femmes est Mme Tallien, vous l'avez déjà reconnue ; l'autre est une dame Récamier, qui affecte la simplicité d'une bourgeoise par la même raison que l'autre a adopté le costume grec. O femmes, que vous êtes séduisantes et frivoles, que votre cœur est ambitieux ! Il n'y a point de femme qui ne prît un vice comme vêtement s'il pouvait lui donner un triomphe. »

Benjamin eût été ravi de cette page qui retrace l'unique défaite de Mme Récamier, sa future et cruelle

amie, et se fût approprié sans nul doute, s'il l'avait connue, la réflexion finale, capable de le consoler un instant de ses faiblesses. Charles de Constant était le frère préféré de Rosalie. Après s'être marié en Angleterre, il revint dans la suite se fixer en Suisse, et même, ayant perdu sa femme et marié ses filles, il appela sa sœur auprès de lui. Le frère et la sœur vieillirent de compagnie dans une petite propriété aux portes de Genève, qu'on appelait *Sous-Terre* et qui était au bas de la grande propriété de Saint-Jean où ils avaient passé leur enfance. Là Chateaubriand les vint voir.

L'amour fraternel remplit la vie de Rosalie. Des phrases comme celle-ci, qui est datée du 18 mars 1828, ne sont pas rares dans son journal : « Je suis bien riche aujourd'hui, j'ai des lettres de mes deux frères. » Elle réserva toute sa tendresse aux affections de famille, et n'en connut jamais d'autre. Ces affections furent sa joie, mais, à la façon des amoureux, elle en tira aussi toutes les tristesses. Sa sœur Lisette, avec qui elle vécut pendant leur jeunesse en grande intimité, s'engagea dans une secte religieuse dite des *Ames intérieures*. Cette secte, qui se rattachait au quiétisme de Mme Guyon, avait pour base l'union intime des âmes avec Dieu, et l'union des « âmes pures » entre elles. Dès lors, Lisette, indifférente aux choses de la terre, mena une existence toute mystique qui la rendait parfaitement heureuse. En vain Rosalie s'efforçait de la retenir dans la vie pratique : le lien de sympathie qui unissait les deux sœurs était brisé, il ne subsistait entre elles que ce lien de la famille qui dure malgré les séparations et les désastres, et qu'aucune force humaine ne peut rompre entièrement. Rosalie continua de voir et d'aimer l'illuminée, mais celle-ci ne prêtait plus d'attention aux événements du monde. « Nous allâmes mardi chez Lisette par un jour charmant, note

le journal en août 1814. Son calme fait du bien. Elle tient table ouverte aux rouges-gorges dans son bosquet ; elle les appelle, ils viennent boire, manger, s'ébattre comme s'ils étaient chez eux, c'est vraiment drôle à voir, cela lui fait un plaisir bien d'accord avec le reste de sa vie. »

Rosalie de Constant termina, le 27 novembre 1834, à l'âge de soixante-seize ans, une vie qu'elle consacra à aimer et aider sa famille. Elle prit son plaisir où elle put, à son foyer, à quelques foyers amis, dans la peinture, la lecture et la musique, dans le goût de la campagne. Elle s'ennuya quand il le fallut, et trouva autour d'elle de quoi occuper son activité et son dévouement. N'est-ce pas là un type charmant de vieille fille?

III

UN ROMAN D'AMOUR

J'ai dit que Rosalie de Constant refusa de se marier et ne connut que les affections de famille. Son cerveau était raisonnable et bien équilibré. Sa taille déformée guidait sa sagesse. Elle ne voulut pas, au déclin de sa jeunesse, associer sa vie au sort de personnes considérables, mais âgées. M. de Montyon et le général de Montesquiou demandèrent sa main ; elle ne se décida ni pour un prix de vertu, ni pour un conquérant. « Tu es trop bien élevée pour aimer jamais », lui disait son père, qui avait sans doute reçu une éducation déplorable. Son journal témoigne constamment d'un rare bon sens ; c'est ce bon sens qui lui représentait les choses dans leur exacte vérité, et la faisait souvenir à propos qu'il faut au bonheur quelques illusions et de la jeunesse. Elle n'était pas exaltée ; pourtant c'était

un cœur chaud et vaillant qui battait dans sa poitrine, et la forte tendresse dont elle entoura son père et ses frères suffit à donner à sa vie cette plénitude que nous n'accordons volontiers qu'à l'amour.

Elle ne regretta jamais les décisions qui protégèrent sa solitude ; je relève même l'éloge de cette solitude dans une page de son journal où elle raconte une après-midi passée avec une amie : « Nous nous sommes établies au coin du feu, nous avons bien goûté, nous avons chanté, vu des dessins, je lui ai lu des choses qu'elle ne connaissait pas et qui lui ont fait plaisir. Ah ! le célibat est un état très doux. Les enfants sont un objet d'intérêt trop vif pour n'être pas tourmentant. Si, comme cela peut se rencontrer, le mari n'est ni aimable ni délicat, s'il ne peut inspirer ce degré d'estime qu'on a besoin d'accorder à l'homme auquel on a confié son sort, oh ! que la chaîne est pesante ! Que les vingt-quatre heures sont longues ! Vive la légèreté du célibat ! Point de responsabilité ; peu d'intérêt, il est vrai, mais on voit la vie s'avancer, son terme s'approcher sans regrets. On jouit de ce qui se présente d'agréable sans être retenu d'un autre côté par des sentiments trop vifs. Les peines qui n'atteignent que soi sont toujours légères. Oh ! oui, c'est un grand bonheur que de n'être par la femme de J... ! » Je ne sais qui était ce J..., mais un éloge philosophique du célibat, dans la bouche d'une femme, devait se terminer par une personnalité, car elles tirent de la philosophie une utilité immédiate. Dans cette page, d'ailleurs, Rosalie restreint à plaisir la beauté de sa vie, qui fut d'être mêlée à celle, plus agitée, de ses frères, de souffrir et de connaître la joie par leurs joies et leurs souffrances, et de prendre un intérêt très vif, non seulement aux choses de sa famille, mais à toutes celles de son pays, sans compter les agréments de la nature et de l'art.

Il y eut cependant un roman dans sa vie, un roman comique et mélancolique à la fois, comme il convient à l'amour. Un auteur dramatique donnait de l'amour cette définition : « De grands mots avant! de petits mots pendant! de gros mots après! » Et sans doute *gros mots* est excessif. La passion qui n'est pas raisonnable ne supprime qu'un temps notre raison, et quand celle-ci arrive enfin, fort en retard et essoufflée d'avoir couru, elle constate sans déplaisir qu'en son absence on a accumulé les erreurs et les ridicules. La raison de Rosalie n'arriva guère en retard ; aussi n'eut-elle à constater qu'un peu de ridicule, et son partenaire en supportait plus qu'elle. Ce partenaire ne manquait pas de lustre : il n'était autre que Bernardin de Saint-Pierre, le célèbre auteur de *Paul et Virginie* et des *Etudes de la nature*. Un homme de lettres apparaît rarement dans la vie d'une femme pour son bonheur. Elle-même a raconté cette aventure dans son journal, en la mettant sur le dos de deux êtres fictifs et transparents qu'elle a appelés Valérie et Théodore : avec les lettres de l'écrivain qu'on a retrouvées, il est facile de rétablir la vérité. Un jour donc que Valérie, que Rosalie s'ennuyait, elle écrivit à Théodore, à Bernardin. C'était déjà la coutume de confier ses ennuis à des gens de lettres. Ils utilisent ces secrets ; c'est du document humain. « Valérie, nous dit le journal qui analyse très finement les motifs de cette correspondance. Valérie avait passé sa première jeunesse sans avoir connu le bonheur ; il ne s'était montré à elle que comme un éclair passager et trompeur, toujours suivi de la nuit la plus sombre. Après avoir beaucoup souffert et beaucoup réfléchi, le calme revint dans son âme. Elle avait une vraie curiosité de connaître et de sentir, et lorsqu'un livre offrait à son cœur les consolations dont il avait besoin, un sentiment de reconnaissance l'attachait à l'auteur. Un ouvrage surtout

réunit à ses yeux les agréments et les beautés qu'elle avait trouvés épars ailleurs. L'auteur était vivant, il se disait malheureux et n'ayant pu réaliser les projets qu'il avait formés. Valérie trouvait une sorte de rapport entre elle et lui, la reconnaissance qu'il lui inspirait lui donnait le désir de le voir plus heureux. — Un jour qu'elle était seule et que, pour se distraire de mille chagrins, elle avait relu un des ouvrages de cet auteur, son imagination s'exalta, l'envie de communiquer avec lui devint si vive qu'elle y céda. Elle écrivit, mais sans se nommer. Ce n'est pas de sang-froid qu'on écrit une pareille lettre ; les idées et les expressions ne lui manquèrent pas ; elles eurent toute la chaleur du sentiment qui l'animait. Bientôt après, ne croyant pas que sa lettre parvînt ou qu'elle pût produire quelque effet, elle l'oublia... » Tristesse de la jeunesse finissante, curiosité de connaître enfin l'amour, exaltation littéraire, pitié d'un auteur *qui se dit* malheureux, en vérité Rosalie ne manque pas d'excuses et les détaille avec une psychologie minutieuse. Mais est-elle bien sûre d'avoir oublié sa lettre après l'avoir écrite ? N'est-ce pas là encore un trait féminin ?

Cette lettre était partie le 2 mars 1791. Elle décrivait la Suisse et la campagne de la Chablière, et n'était pas signée. A la fin de septembre, Rosalie en reçut des nouvelles. L'excellent Bernardin s'était évertué à découvrir sa correspondante, avait même fait insérer une réponse anonyme dans le *Journal de Lausanne*, et croyait enfin avoir trouvé sa mystérieuse amie en la personne d'une dame Williams. Celle-ci transmit la réponse de l'écrivain à Mlle de Constant ; on ne sait comment elle avait appris que la lettre revenait à cette dernière. Rosalie fut vexée de voir une tierce personne mêlée à ses affaires intimes ; une nouvelle lettre au grand homme se ressentit de sa méchante humeur. Mais le grand homme, qui avait passé la cinquantaine

et qui, tout en excitant la sensibilité de ses contemporains, cherchait à s'établir solidement, ne se laissa pas arrêter en si beau chemin de conquête. « Aimable Rosalie, répliqua-t-il dans le langage du temps, nos âmes se sont touchées. Ne vous reprochez point votre lettre ni mes tentatives. *La publicité de mes ouvrages m'a attiré au moins quatre mille lettres, la plupart de personnes inconnues, parmi lesquelles il y a un grand nombre de femmes et même de demoiselles.* Aucune ne m'a causé une émotion aussi touchante que la vôtre... » Il tient à ce chiffre prestigieux de quatre mille ; il y revient dans ses lettres postérieures, et en tire même un parallèle avantageux avec Jean-Jacques, qui avait une malle pleine de ces correspondances et la traînait partout après lui. Notre homme de lettres accompagne sa vanité d'un peu de roublardise : « Des demoiselles, continue-t-il, m'ont écrit et m'ont offert leurs personnes et leurs fortunes en feignant d'avoir pour moi une passion extrême, mais elles m'ont caché la vérité sous tous les rapports. » Aussi ne veut-il plus être dupe, et, avec une ingéniosité qui désarme, il exige de Rosalie que, « de ce pinceau qui sait si bien rendre les paysages de la Suisse », elle lui fasse son portrait « de la tête aux pieds », en y joignant le caractère de son cœur et *l'état de sa fortune*. Quand le journal de Rosalie, où ces lettres sont recopiées, ne servirait qu'à nous montrer les pratiques sentimentales de l'auteur de *Paul et Virginie*, et à mettre à nu le cœur d'un littérateur qui fit profession de sensibilité, il mériterait d'être lu, médité et retenu. Bernardin cherche un cœur où reposer son cœur, mais la chaumière ne lui suffit pas, ni l'amour : il lui faut s'informer de la bourse.

Invitée à se peindre, Rosalie confesse qu'elle n'est point jolie, ce qui lui vaut de notre quinquagénaire un peu refroidi cette nouvelle réponse : « Pour moi, je

l'avoue, il m'est impossible d'aimer un être idéal. Vous me faites entendre que vous n'êtes pas jolie, mais vous pouvez me dire si vous êtes grande ou petite, blonde ou brune, grasse ou maigre, jeune ou âgée. Si vous me regardez comme votre ami, cette peinture ne vous coûtera rien ; je ne vous demande que votre buste. Pas une de ces dames et demoiselles inconnues qui m'ont écrit ne m'a refusé le sien ; il y en a même qui se sont peintes de la tête aux pieds, mais avec des draperies. C'est en cela qu'elles m'ont trompé... » Il n'y a qu'un romancier idéaliste pour montrer tant d'exigences. Et il termine sa lettre en embrassant Rosalie.

Celle-ci acheva son portrait qu'elle n'avait qu'ébauché. Elle s'avoua pauvre et bossue. Aussi Bernardin cessa-t-il de faire des frais; il quitta la poésie et se mit à l'aise. « J'ai eu, écrit-il dans la lettre suivante, j'ai eu des coliques auxquelles je ne suis pas sujet. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il se joint à tous mes maux le mal des nerfs qui les empire et les surpasse. » Et le voilà parti sur ses maladies.

Jusqu'à présent la fiction imaginée par Mlle de Constant et les lettres de Bernardin de Saint-Pierre que nous connaissons coïncident exactement. Au point où nous en sommes, le roman et la réalité se séparent. Incontestablement le roman surpasse la réalité. Valérie part pour Paris où elle doit rencontrer Théodore. Comme elle monte dans la diligence, elle reçoit une lettre qui cherche à la retenir : « Ne venez point, ce serait trop hasarder sans être sûr de s'aimer et de se plaire... » Elle part quand même, et marche bravement à la désillusion et au désespoir.

Comme une bête blessée qui se traîne jusqu'au gîte, elle regagne en hâte le pays natal où elle meurt, ayant à ses pieds Théodore qui pousse des cris. C'est là une concession maladroite au goût du jour. Heureusement, il y a un mot de la fin qui nous fait oublier cette

pompe tragique, et le voici : « La douleur de Théodore intéressa, on s'empressa de le consoler; on assure que ce ne fut pas difficile. Il ne remporta à Paris que le souvenir de ses succès et la certitude de son mérite. » Une phrase suffit pour exécuter Bernardin. M[lle] de Constant sait lancer un trait droit au but. Elle en lance même un second dans le même *cahier vert*, une page plus loin, après une recette de gâteau anglais : « Ne cherchez jamais à voir de près l'auteur dont l'ouvrage vous enchante. Songez que c'est la meilleure partie de lui-même que vous connaissez... »

Mais pourquoi réserve-t-elle sa clairvoyance pour ses fictions? Elle juge l'homme de lettres avec sa ferme raison, et néanmoins elle se laisse prendre à ses vulgaires flatteries et continue de lui écrire. Bien plus, elle lui brode un portefeuille : un bouquet de roses au milieu des épines. Pendant ce temps, Bernardin, qui ne se soucie point d'une vieille fille pauvre et bossue, cherche de droite et de gauche l'héritière à qui donner son cœur sensible. Il trouve enfin, et c'est la fille de son éditeur, M[lle] Félicité Didot. Elle avait vingt ans, lui cinquante-cinq. M[me] Arvède Barine nous a appris que, pendant le cours de cette union qui dura sept ans, M[me] Bernardin de Saint-Pierre ne fut que la première servante de son mari. Après la mort de celle-ci, l'écrivain, dont les goûts rajeunissaient avec les années, se remaria avec une pensionnaire, M[lle] Désirée de Pellepore. Rosalie l'avait échappée belle. Elle ne se douta pas immédiatement de son bonheur, et même l'abandon de l'infidèle lui inspira des réflexions mélancoliques qu'elle confia à son cahier : « Des lettres que j'avais reçues m'avaient donné l'espoir d'un bonheur qui aurait rempli toutes mes espérances et dont l'agréable chimère a quelque temps consolé et embelli ma vie. » L'histoire de Valérie et Théodore qu'elle nous conta nous atteste qu'elle comprit mieux plus

tard la faveur que lui accorda le destin. « Ne cherchez jamais à voir de près l'auteur dont l'ouvrage vous enchante ; songez que c'est la meilleure partie de lui-même que vous connaissez » : c'est la moralité de cette petite aventure.

IV

LE COUSIN DE ROSALIE

Mme de Staël prétendait que, pour faire en Suisse une société agréable, il aurait fallu réunir les hommes de Genève et les femmes de Lausanne. A Genève comme à Lausanne, la société était extrêmement cultivée. On y avait le goût des choses de l'esprit, sans avoir précisément celui de l'art. Et chacun se découvrait un talent d'écrivain, comme cette Mme de Saussure qui avait commis un roman, sans doute pour ne pas se singulariser, et en demandait pardon comme d'une sottise : « Je n'y comprends rien, disait-elle, on devient bel esprit sans scrupule, dans ce pays. » Dans les *assemblées*, personne ne pouvait se vanter d'avoir les poches vides de manuscrits. Le père de Rosalie, M. Samuel de Constant, donnait l'exemple. Il publiait roman sur roman, *le Mari sentimental*, *Camille ou Lettres de deux filles de ce siècle*, *Laure*. Ce sont productions qui défient aujourd'hui toute lecture. *Laure*, la dernière, ne compte pas moins de sept volumes : c'est un livre à thèse, destiné à mettre en garde contre les dangers de l'agiotage. Tandis qu'il l'écrivait, M. de Constant, probablement pour se documenter, spéculait sans vergogne. Entre deux chapitres, il faisait de la tapisserie. Sophie Laroche, l'amie de Gœthe et de Wieland, qui visita la Suisse en 1792, le remarqua dans cette occupation : « Une chose qui m'a frappée,

écrit-elle dans la relation de son voyage, c'est de voir dans sa chambre d'étude un beau métier à tapisserie. Il s'occupe à broder les jours de pluie, et quand il est fatigué d'écrire. » On m'assure que l'habitude n'en est pas perdue chez les hommes de l'heureux canton de Vaud.

Avec ses amies, Mmes de Cottens, de Charrière, de Montolieu, Rosalie de Constant faisait l'ornement des *assemblées* de Lausanne. On y composait des comédies et des vers de circonstance. Les émigrés y apportaient les grâces françaises et l'esprit qui sied aux badinages de salon. Un journaliste, que ces passe-temps littéraires agaçaient, tournait en ridicule une manie aussi innocente : « Jamais, écrivait-il, jamais notre littérature n'a été si stérile qu'à présent. Il ne sort rien de nos presses que d'extrêmement médiocre. Ce mot est même bien adouci, mais il faut être honnête. Cependant, le roman de *Caroline* et l'espèce de réputation qu'il a procurée à son auteur (Mme de Montolieu) a causé une telle fermentation parmi nos têtes femelles qu'elles barbouillent une incroyable quantité de papier. Mais, Dieu merci ! nos papeteries sont en si bon état et nos oies si bien portantes qu'elles n'ont pas encore amené la disette de ces deux articles. Elles passent leurs journées à composer des romans ; leurs toilettes ne sont plus couvertes de chiffons, mais de feuilles éparses, et si l'on déroule une papillote, on est sûr d'y trouver des fragments de lettres amoureuses, de descriptions romantiques. » Mais les basses plaisanteries d'un Louis Bridel ne parvenaient point à toucher ces âmes délicates, ni à suspendre le mouvement de ces jolies mains forcenées.

Ces *assemblées* si aimables, si correctes et si adonnées à la littérature étaient souvent troublées par la présence de Mme de Staël et de Benjamin Constant. Rosalie de Constant suivit toutes les phases de l'ora-

geuse liaison de son cousin, et comme les historiens de ces querelles amoureuses invoquent son témoignage, encore faut-il connaître ce témoignage et en estimer la valeur. Il est partial, et Rosalie ne s'en cache pas : « D'abord, écrit-elle en 1809, on doit toujours se soutenir en famille. » Ailleurs, elle avoue aimer Benjamin à la façon d'une sœur : « Depuis son enfance, j'ai pris intérêt à lui... Ma grand'mère, qui nous aimait tous deux plus que les autres, m'a recommandé cent fois de l'aimer comme une sœur aînée ; ma conscience me dit que je n'aurais pas pu penser et dire autrement que je ne l'ai fait. » (1807.) Cependant, si elle le juge avec indulgence, elle ne s'illusionne pas trop sur ses défauts tout en espérant toujours qu'il s'en corrigera : « Je sens, écrit-elle en 1809, qu'il serait difficile de faire une apologie d'une vie si agitée, si remplie d'événements politiques et amoureux, mais, avec des passions vives, des circonstances contraires et un peu de faiblesse dans le caractère, on peut être jeté dans des routes bien différentes de celles que le cœur et l'esprit auraient choisies. Avec un esprit supérieur et de bons principes, on revient à la place qu'on aurait dû toujours occuper. C'est ce qu'on peut espérer de Benjamin. Son âge mûr et sa vieillesse répareront les agitations de sa jeunesse, et sa réputation d'homme vertueux et d'écrivain distingué se consolidera. » Hélas ! Benjamin ne répara jamais rien, désira constamment arranger sa vie et n'y parvint jamais, et fut jusqu'à son dernier jour l'esclave d'un besoin maladif de sensations. Il avait de *bons principes* et un *esprit supérieur*, mais son âme trouble et violente, confondant la passion et l'énergie, aimait également à rebondir du sol au plafond, et du plafond au sol. Ces sursauts le brisaient, et il s'imaginait qu'ils étaient le témoignage d'une vie intense.

Le journal de Rosalie de Constant nous montre un

Benjamin ondoyant et divers, tantôt gentil et séduisant, gai et spirituel, faisant la joie de son entourage et se posant en enfant gâté qui obtient tout ce qu'il veut, tantôt énervé et agité, livré à des désirs contradictoires, avide d'indépendance et se forgeant lui-même des chaînes. « Son caractère, écrit-elle, est celui d'un enfant malin toujours guidé par le moment et sur lequel on ne peut jamais compter. » Pour M[me] de Staël, Rosalie commence par l'admiration. En 1795, alors que Benjamin n'était pas encore venu se brûler, comme un papillon, à ce phare, elle écrit à M[me] de Charrière du Colombier, et cette lettre ne manque pas de piquant si l'on se souvient que M[me] de Charrière, l'auteur de *Calliste*, fut liée, elle aussi, avec Benjamin : « C'est (M[me] de Staël) une femme bien étonnante. Le sentiment qu'elle fait naître est absolument différent de celui que toute autre femme peut inpirer. Ces mots : douceur, grâce, modestie, envie de plaire, maintien, usage du monde, ne peuvent être employés en parlant d'elle, mais on est entraîné, subjugué par la force de son génie, il suit une route nouvelle. C'est un feu qui vous éclaire, vous éblouit quelquefois, mais qui ne peut vous laisser froid et tranquille. Son esprit est trop supérieur pour faire valoir celui des autres et pour que personne puisse en avoir avec elle. Lorsqu'elle est en quelque endroit, la plupart des gens deviennent spectateurs, elle est seule sur la scène, ou, si quelqu'un ose s'y placer un moment, tout l'avantage du raisonnement et de la dispute est de son côté, et l'admiration qu'elle inspire fait qu'on lui pardonne sa supériorité, lors même qu'on en est l'objet. On est étonné de trouver chez cette femme singulière une sorte de bonhomie et d'enfance qui lui ôte toute apparence de pédanterie. »

Rosalie se lia vers cette époque avec M[me] de Staël, qui lui donnait des vers à mettre en musique et cher-

chait dans la société de Lausanne et de Genève toutes les occasions de se distraire. Car la « trop célèbre », comme on l'appelait, s'ennuyait en Suisse, prétendait qu'on ne vivait qu'à Paris, dont le Premier Consul l'avait exilée, et promenait sur les rives presque désertes du lac Léman son mépris de la nature et son besoin insatiable d'agir et de gouverner. A parler franc, elle agaçait la société paisible qu'elle fréquentait, et il n'est pas malaisé de démêler cet énervement dans le journal de Rosalie. Sans doute celle-ci embrassa la cause de Benjamin, parce qu'il était son cousin et qu'il faut *se soutenir en famille*, mais elle embrassa aussi la cause des petites *assemblées* de Lausanne où personne ne brillait plus quand cette terrible femme apparaissait. Souvenons-nous de cette jolie phrase : — *Son esprit est trop supérieur pour faire valoir celui des autres et pour que personne puisse en avoir avec elle.* — C'est un défaut que le monde ne pardonne guère. N'a-t-on pas dit de Mme Récamier que l'un de ses agréments était de savoir écouter ? Mme de Staël tombait dans les tranquilles réunions vaudoises comme un aérolithe dans un champ de blé mûr : la pierre enflammée a beau venir du ciel, elle fait du dégât. N'est-ce pas l'impression qu'on éprouve à lire ce passage du journal de Rosalie, daté du 27 novembre 1796 : « Dimanche ma tante eut son dîner de société et de voisinage. Il aurait été joli et gai, mais ne voilà-t-il pas l'ambassadrice qui tombe tout au travers et qui engloutit tout, quoiqu'elle se soit modérée et ait fait ce qu'elle pouvait pour plaire. Lorsqu'elle est quelque part, c'est une arène, mais ce n'est plus une société. » Il est difficile de faire en moins de mots un plus vif tableau du dérangement que Mme de Staël occasionnait chaque fois qu'elle se déplaçait. Et elle se déplaçait constamment. Elle fondait à l'improviste, avec *toute sa basse-cour*, chez ces bonnes provinciales qui *goûtaient* à la mode

suisse et devisaient en douceur : même quand elle se modérait, elle engloutissait tout. Elle ne pouvait toujours se modérer.

Aussi le journal de Rosalie devient-il de plus en plus acide à son sujet. « Il est impossible, déclare-t-elle, de vivre tranquillement avec ces personnes extraordinaires », et plus loin : « Ce sont des personnes qu'il faut voir de loin, surtout si l'on veut aimer leurs livres. » En revanche. elle ne devint jamais injuste pour les ouvrages de Mme de Staël. Tandis que la plupart des femmes transportent leur humeur dans leurs jugements, elle se garde de toute rancune au cours de ses lectures. Elle déteste la femme, quand elle porte sur l'écrivain une appréciation qui peut encore être la nôtre aujourd'hui : « Je lis, écrit-elle en 1807, je lis *Corinne ou l'Italie* de Mme de Staël. il est impossible de lire ce qu'écrit cette femme sans en avoir l'esprit très occupé. Elle nous fait, on peut le dire, respirer l'Italie. Les héros sont ce qui intéresse le moins, l'homme est trop passif et la femme trop active ; c'est toujours elle qu'on retrouve dans Corinne, et on voit que ceux qui l'ont aimée n'ont jamais été aussi passionnés qu'il le lui aurait fallu. La nature est ce qu'elle peint le moins... » Il est vrai qu'elle ajoute plus loin : « Elle jouit à Coppet de la gloire et de l'encens qui lui arrivent de tous les pays, cela la désennuie pour le moment. » Mais des expressions comme celle-ci : *Elle nous fait respirer l'Italie*, eussent fait envie à Sainte-Beuve.

Rosalie de Constant avait l'esprit assez ouvert pour comprendre la passion et même pour excuser les folies qu'elle inspire, mais sa raison était trop droite pour comprendre les complications inutiles et les compromissions calculées. Jusqu'à la mort romanesque de M. de Staël, elle souffrit avec indulgence la liaison de son cousin et de Mme de Staël. Le mari n'était-il pas

l'obstacle à la situation régulière des deux amants ? Mais, M. de Staël disparu, voici que les deux amants refusent de se marier. L'excellente Rosalie ne comprend plus : décidément l'amour est d'une psychologie trop embrouillée pour elle, et sa correspondance pondérée avec Bernardin de Saint-Pierre ne l'a pas préparée à de telles subtilités. Ils sont libres : qu'ils s'épousent donc, et qu'ils laissent le reste du monde tranquille. Mme de Staël invoque ses devoirs envers son père. M. Necker meurt en 1804 : « La trop célèbre est à Coppet dans une véritable affliction, ne cherchant point à la montrer, ce qui est marque d'un bon changement en elle. » Mais le mariage n'avance pas : « Il me paraissait si naturel, continue l'excellente Rosalie, que la célèbre dame épousât Benjamin lorsqu'elle devint libre, que je ne mis pas la chose en doute. Il paraît qu'ils en eurent tous deux une telle peur qu'ils se mirent en règle là-dessus... » Ils ne pouvaient ni vivre ensemble, ni se quitter tout à fait. Alors commence la période la plus orageuse de leur liaison. Rosalie en subit le contre-coup, et conçut pour la retraite et la vie paisible un amour immodéré. « Il serait bien difficile, écrit-elle à son frère Charles le 7 août 1807, de dormir et d'être tranquille quand on a Mme de Staël tout près de soi, qu'elle vous fait une scène le matin et qu'elle vous amuse le soir... Il y a déjà assez longtemps que le pauvre Benjamin est très malheureux dans ses liens. Il m'a confié ses peines, son dégoût pour sa situation et le rôle qu'il joue, son besoin de tranquillité et d'une vie réglée. Tu comprends que le voyant à la fois malheureux, mal jugé et menant une vie que son âge et sa santé rendent tous les jours plus fâcheuse, je lui ai dit ce que la raison, l'honnêteté et la vraie amitié m'ont dicté. Il m'a encouragée en me disant que je lui faisais du bien, que je fortifiais son âme, et que, s'il sortait de son état malheureux, il me le devrait. Il m'a laissé en-

trevoir en même temps que depuis longtemps il n'estimait plus assez la dame d'aucune manière pour l'épouser avec plaisir, lors même qu'elle le voudrait bien. — Comment, diras-tu, avec cette façon de penser, ne sait-il pas se retirer d'esclavage, se remettre à la place d'ami avec tous les bons procédés possibles? C'est là ce qu'il voudrait faire, mais, pour en comprendre la difficulté, il faut connaître le caractère passionné, la violence extrême, le despotisme et l'égoïsme de cette femme. Elle croit que son esprit lui donne le droit de régner sur le monde entier, elle veut des esclaves, et surtout Benjamin dont l'esprit lui convient plus qu'aucun autre. Elle déclare qu'elle le poursuivra jusqu'au bout du monde, et que, s'il lui échappe, elle se tuera... Elle lui a fait des scènes affreuses. Enfin il est parvenu à arriver chez Mme de Nassan, où il s'est fortifié dans la résolution de sortir de cet indigne esclavage. Je n'ai pu que le consoler et l'exhorter à la fermeté et à la douceur, mais bientôt elle est arrivée, elle a loué pour un mois la grande maison Montagni. Elle a amené avec elle Mme Récamier, pour faire plus d'effet et de bruit, M. de Sabran, amant dédaigné, vaincu, attaché à son char après qu'elle aye tout fait pour le conquérir... Comme elle m'a fait dire qu'elle viendrait me voir et que je sortais, j'allai lui faire visite hier matin. Cela commença assez doucement. Lorsque nous fûmes seules, elle me prit violemment par le bras, fit briller les éclairs de ses yeux, me dit que je faisais son malheur, qu'elle voulait t'en écrire et te prendre pour juge. Il me serait bien difficile de te rendre cette longue et pénible conversation, il me semble que j'eus plus de bon sens qu'elle, je lui parlai avec la plus grande franchise. Elle me dit que, plutôt que de perdre Benjamin, elle l'épouserait quand je voudrais... Elle vint ici le soir, il y avait du monde. Lorsqu'elle est quelque part, quoiqu'on aye bien envie de l'entendre

et de jouir de son esprit, elle impose tellement que c'est à qui se reculera et se taira. Je me livrai un peu pour amuser la société, Benjamin s'y joignit, elle fut gaie, brillante, amusante. Elle doit revenir ce soir, je compte pourtant me retirer et me sevrer un peu de cette société. »

J'ai cité cette lettre presque en entier, parce qu'elle nous montre Benjamin lâche et tremblant devant Mme de Staël, et qu'elle explique la scène suivante qui est trop connue pour être racontée à nouveau dans ses détails. La pauvre Rosalie, que son cousin prenait pour confidente, désirait en vain se retirer de ces tempêtes. Elle allait apprendre à ses dépens qu'il est dangereux de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. On connaît la brillante représentation d'*Andromaque* qui fut donnée alors chez Mme de Staël : Mme de Staël jouait Hermione; M. de Sabran, Oreste ; Benjamin, Pyrrhus; Mme Récamier, Andromaque ; jamais les fureurs d'Hermione ne furent rendues avec plus de naturel. Quelques jours plus tard Benjamin s'enfuit de Coppet et se réfugia chez sa cousine. Mme de Staël vint l'y chercher; elle « balayait l'escalier de ses cheveux épars ». Rosalie tenta de tenir tête à l'orage. Elle fut accablée des plus cruelles injures. Benjamin, qui se cachait, se montra, et, abandonnant sa confidente, il regagna Coppet avec sa terrible amie. Rosalie pardonna son *lâchage* à Benjamin, mais elle ne se mêla plus de ses affaires. Cependant, elle continua de le défendre, même contre sa propre famille, outrée de tant de faiblesse de caractère. C'est à croire qu'elle eut pour lui un peu du sentiment maternel, et qu'il lui fournit l'occasion d'épuiser ces réserves d'indulgence et de pitié qui font la grâce des femmes.

Ainsi, le témoignage de Rosalie de Constant, s'il est plus favorable à Benjamin qu'à Mme de Staël, ne prétend pas à l'impartialité. Mais n'avons-nous pas une

secrète préférence pour la Rosalie qui n'est pas très raisonnable, pour celle des lettres à Bernardin de Saint-Pierre, pour la confidente si malmenée de Benjamin, tant nous redoutons dans une biographie l'excès de sagesse et la perfection.

Décembre 1902.

UNE AMIE DE CHATEAUBRIAND[1]

A Mme A. G.

I

Aimer le passé est une source de joie pour les doux et les désabusés que la lutte ne tente pas ou n'attire plus. M. Bardoux — il portait le nom suranné et pimpant d'Agénor — était de ces esprits distingués et un peu timides qui se plaisent aux temps anciens où ils peuvent revivre, sans risques, de belles aventures bien choisies. Les amours de Chateaubriand lui fournirent plus d'agrément que la vie publique, et il dut concevoir quelque dédain pour le ministère qu'il avait occupé en respirant le violent parfum de vie qui venait de cette existence ardente et large.

Son goût d'historien le portait vers la société nouvelle qui se reforma après la Révolution, et qui joignait à la fleur de politesse du XVIIIe siècle une mélancolie et une vigueur d'âme venues de tant de ruines contemplées avec de jeunes regards courageux. Il eut un sentiment — comme on disait autrefois — pour trois femmes au charme très différent, qui toutes trois aimèrent Chateaubriand. Ainsi Victor Cousin trouva de grandes consolations dans la tendresse tardive qu'il voua à quelques dames du temps de Louis XIV.

1. *La Duchesse de Duras*, par A. Bardoux.
Voir encore, du même auteur, *la Comtesse Pauline de Beaumont* et *Mme de Custine*.

Pauline de Beaumont, Delphine de Custine et Claire de Duras doivent à l'amitié de M. Bardoux de nous enchanter aujourd'hui encore de leurs grâces et surtout des belles ardeurs dévouées de leurs cœurs. Leur charme durable conservera longtemps le nom de leur admirateur. Il les a fait revivre en d'excellents ouvrages d'une élégante harmonie. Il n'eut pas la joie de voir paraître, lui vivant, le dernier, *la Duchesse de Duras*, qu'on vient de publier. Et même il ne put achever que le premier volume : il se réservait de nous faire connaître, dans un second, le salon, les œuvres littéraires inédites et les dernières années de son héroïne.

Les trois amies de René offrent quelque ressemblance dans leur sensibilité. Sans doute Mme de Beaumont, frêle et délicate, toute enveloppée d'une langoureuse douceur, revêtue de ce charme qui pare le souvenir des vies brisées dans leur jeune beauté, nous attendrit davantage. Cependant elles furent toutes trois façonnées par la même époque tragique, et on le sent bien. « Ceux dont la jeunesse a vu la Terreur, disait Mme de Duras, n'ont jamais connu la franche gaieté de leurs pères, et ils porteront au tombeau la mélancolie prématurée qui atteignit leur âme. » Il n'y a plus dans la société, après 1793, de ces amoureuses à l'âme subtile et légère, agrément de l'âge précédent. Quelques-unes sont mortes sur l'échafaud avec un courage inattendu. Elles ont retrouvé, avant de mourir, la gravité des sentiments et le goût de se dévouer : « Dès qu'il fallait mourir ensemble, — a écrit l'une des plus spirituelles d'entre elles, — les liens étaient redevenus sacrés. » Pauline de Montmorin a vu tomber sous la main du bourreau, son père, sa mère, et son jeune frère Calixte; Mme de Custine, son mari, et Claire de Kersaint, son père. Ces chères ombres les visitent parfois tristement. Elles ont trop souffert et senti trop jeunes la douleur

pour n'en pas garder l'empreinte et n'en pas revêtir une humanité plus profonde et plus simple. Si elles ont toutes les séductions de la femme, elles n'ont aucune de ses coquetteries habituelles. Elles sont vraies et sincères.

Il n'y a rien chez elles qui rappelle ces artifices et ces habiletés communes aux meilleures amoureuses pour mieux entortiller leurs amants. Elles les dédaignent ou ignorent leur emploi. Quand on a connu de la vie ses plus violentes manifestations, on prend un peu de pitié pour ses jeux et ses mensonges. Leur loyauté est égale à leur dévouement. Elles savent se donner et ne savent point se reprendre. Elles ont toutes les qualités de l'honnête homme, surtout le courage et la fidélité dans l'amitié. Mme de Custine, après une courte liaison avec Chateaubriand, demeure vingt ans son amie. Mme de Duras ne fut jamais qu'une amie pour le grand homme, mais quelle amie intrépide et désintéressée !

C'est la beauté des époques troublées de renouveler dans les hommes le sens véritable de la vie et de l'humanité, de faire oublier ce qu'il y a de frivole et de vain dans les sociétés de plaisir où l'on raffine le bonheur et falsifie le sentiment. Ces femmes de l'Empire et de la Restauration, qui eurent de grandes secousses et de graves responsabilités dans leur jeunesse ou leur enfance, apportèrent une sensibilité nouvelle, plus riche en nobles ardeurs, en fécondes abnégations. Elles eussent étonné leurs mères dont les dangers mêmes ne purent vaincre la légèreté.

Chateaubriand fut un dieu pour elles, et cet engouement s'explique sans grande peine. Nul ne savait alors donner une expression à cette nouvelle façon de sentir qui troublait les cœurs. Il apportait sa tristesse magnifique, la grande leçon de la mort, et cette ardeur infinie qui agite les peuples jeunes ou rajeunis. Le frémis-

sement de sa phrase exerçait le pouvoir d'une divine musique. Les paroles que chacun voulait dire et qui venaient aux lèvres rebelles, il les proférait et les imprégnait d'une tristesse mystérieuse et sacrée. La littérature de ce temps est impuissante et pleine de désir. Lui seul est le digne porte-parole de cette grande époque.

II

Sainte-Beuve, en terminant la notice qu'il a consacrée à Mme de Duras, regrettait qu'on n'eût pas publié les œuvres inédites de la duchesse, et ajoutait que le moment favorable était passé. Il ne connaissait pas sa correspondance avec Chateaubriand. Bardoux eut la bonne fortune de l'avoir en mains. Et il y retrouva la trace d'une amitié admirable dont il nous révèle dans son livre la beauté.

Cette correspondance, il aurait pu la publier telle quelle, avec un simple chapitre d'introduction. De ces documents du passé sentimental des grands hommes monte une griserie délicieuse. Il a préféré l'encadrer de commentaires qui précisent l'époque, le milieu et les personnages. Nous vivons mieux ainsi dans le temps de l'Empire et de la Restauration, bien que notre guide l'habille uniformément d'une distinction policée. Puis il excelle à faire comprendre le conflit des sentiments dans les âmes, et sa psychologie délicate est pleine d'attrait.

La duchesse de Duras, tant par l'éclat de la charge de son mari, premier gentilhomme de la Chambre, que par le charme de son salon et de sa conversation et la virilité de son esprit capable de suivre et de diriger les affaires publiques, exerça de 1815 à 1824 une action

considérable sur le parti royaliste. Elle fit la fortune politique de Chateaubriand, et déploya des ressources inimaginables pour vaincre l'antipathie de Louis XVIII et assouplir le caractère ombrageux de René, double obstacle qui se dressait contre cette destinée ambitieuse. Le monde accueillait avec mille flatteries ses deux romans, *Ourika* et *Edouard*, tout empreints d'une passion qui n'ose point montrer ses ardeurs et de cette grâce désabusée que revêt le sourire de ceux qui ne croient guère à la joie de vivre. N'est-ce point Mme de Staël qui disait que la gloire, pour une femme, était bien souvent la rançon du bonheur ? Elles ne s'adressent à la renommée qu'après avoir vainement frappé à la porte de l'amour. Et la réputation même ne sut point dissiper l'inquiétude aimante de Mme de Duras. Vers le soir de sa vie, oubliée de Chateaubriand qui portait à l'Abbaye-au-Bois, aux pieds de Mme Récamier, son dernier encens, elle tourna décidément vers Dieu les aspirations de son cœur. « A mesure qu'on avance, — écrivait-elle [1], — les illusions s'évanouissent, on se voit enlever successivement tous les objets de ses affections. L'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des cœurs, l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dépeuplent peu à peu ce monde enchanté dont la jeunesse faisait son idole... » Il n'est pas malaisé de découvrir celui qui inspirait cette réflexion.

Je ferai en quelques pages l'histoire de son cœur et de sa vie intime.

Née en Bretagne en 1777, Claire de Kersaint était la fille de cet amiral de Kersaint dont le rôle fut héroïque sous la Révolution. Il appartenait à ce petit groupe de gentilshommes libéraux qui avaient adopté avec enthousiasme les principes de 1789. Il siégea à l'Assemblée législative, où sa compétence dans les questions

1. *Réflexions chrétiennes.*

de marine et son activité d'esprit lui permirent de jouer un rôle important. Tandis que les brillants représentants de la vieille société émigraient, il s'ouvrait au monde nouveau. Lié d'amitié et d'idées avec les Girondins, il partagea leur sort. Lors des massacres de Septembre, il s'éleva à la Convention contre Robespierre et Marat qu'il qualifia d'assassins. Débordé par cette Révolution dont il avait salué l'aurore, il lutta pied à pied contre ceux qui l'avaient fait dévier dans le sang et l'ignominie. Enfin, après avoir voté contre la mort du roi, donné sa démission dans une lettre qui était, selon l'expression de M. Bardoux, un héroïque défi à la mort, et expliqué sa lettre à la barre de l'Assemblée avec une énergie admirable, il refusa de fuir, fut arrêté et monta sur l'échafaud le 15 décembre 1793.

Sa fille apprit à Bordeaux cette mort qu'on criait dans les rues. Elle avait quinze ans, mais elle avait hérité de son père le courage et l'esprit de décision. Demeurée seule avec une mère à moitié folle, elle partit pour les Antilles où celle-ci avait des biens. Toute jeune, elle faisait un rude apprentissage de la vie : sa volonté se trempa, et son esprit se mûrit. Elle ne connut jamais, ni dans son adolescence ni plus tard, cette exubérance de joie, charme de l'enfance qui rayonne jusque sur les dernières années.

En Suisse et en Angleterre où elle habita successivement après son retour d'Amérique, la légèreté des émigrés étonna sa raison. Les plus âgés étaient les plus fous : habitués au plaisir, ils ne s'en pouvaient plus passer, et laissaient aux jeunes le soin de comprendre les grands événements de l'époque et de réfléchir à la mort. « Chaque jour on voulait être heureux », — dit M[me] de Duras. A Londres, où la pauvreté des émigrés était grande, on travaillait le jour, et le soir on se réunissait pour danser au son du clavecin.

En ce temps-là vivait aussi à Londres un jeune gen-

tilhomme de Bretagne qui avait été blessé au siège de Thionville et qui avait réussi à passer en Angleterre. Il était sans ressources, il souffrait du froid et de la faim, et travaillait le jour à des travaux de traduction, la nuit à un *Essai sur les révolutions* dont les phrases bouillonnaient dans son cerveau. Il dut rencontrer Claire de Kersaint, mais elle ne devina pas le grand rôle qu'il jouerait plus tard dans sa vie.

Elle épousa en 1797 le duc de Duras. Il ne paraît pas que ce fut un homme éminent. Bardoux nous en parle à peine, et encore pour nous avertir qu'il fit probablement un mariage d'intérêt. Cependant elle l'aima fidèlement. En 1800, étant allée en France recueillir la fortune de son père, elle lui adresse des lettres affectueuses : « Je bénis mille fois — écrit-elle — le moment fortuné qui m'a donnée à mon ami. » Il avait de qui tenir ; il descendait par sa mère des Noailles et des Mouchy qui manifestèrent sous la Révolution des âmes héroïques [1]. Mais il ne se montre nulle part comme une manière de héros.

En 1808, Mme de Duras s'installa au château d'Ussé en Touraine, et dès lors ne quitta plus la France que pendant les Cent-Jours. Elle entretenait d'excellentes relations avec sa cousine Nathalie, duchesse de Mouchy, qui habitait à Méreville. Celle-ci était une de ces créatures infiniment séduisantes qui sont une fraîche caresse pour les yeux et une invitation au rêve sentimental, une de ces âmes généreuses et frémissantes qui vibrent d'un désir permanent de bien ou de beauté. Elle aimait alors Chateaubriand ; peu de temps auparavant, elle l'avait rejoint en Espagne à son retour de Judée [2].

1. Mme de Duras, née Noailles, nous a laissé un *Journal* de ses prisons, de celles de son père et de sa mère, qui est un des témoignages les plus palpitants de la terreur révolutionnaire. V. ce *Journal* (Plon, édit. 1889).

2. V. sur ce voyage les *Mémoires* d'Hyde de Neuville.

Elle voulut le présenter à sa cousine qui fut subjuguée tout de suite. Claire de Duras n'avait que de beaux yeux; elle plaisait par son esprit, non par ses attraits. René lui demanda son amitié, et non son amour. Il est à croire qu'elle connut pour lui un sentiment plus ardent, et qu'attachée à son devoir, elle regretta de n'avoir pas à le défendre. Mme de Cossé écrivait d'elle à Mme de La Tour du Pin : « Elle est heureuse, passionnée, ne se l'avouant pas, et goûtant tout le charme d'un sentiment exalté, sans y mêler une inquiétude, ni un seul reproche. C'est un aveuglement qui la sauve de tout scrupule, et cette profonde ignorance assure à la fois son repos et son bonheur. » Les femmes se jugent bien entre elles, quoique sans indulgence. Mme de La Tour du Pin, sa meilleure amie, écrit à Mme de Duras, alors à Paris où Chateaubriand la visite chaque matin, de partir pour Ussé et *d'éviter les adieux*. Mais le moyen de s'arracher à l'enivrement d'un sentiment ardent et pur tout ensemble! Elle jouit pleinement de la « lune de miel » de cette amitié dont elle aura tant à souffrir. Plus tard, ce sera sans doute en faisant un retour sur ce passé qu'elle écrira cette *Réflexion chrétienne*, intitulée par elle *Veillez et Priez* : « Presque toutes ces douleurs morales, ces déchirements de cœur qui bouleversent notre vie, auraient été prévenus, si nous eussions veillé; alors nous n'aurions pas donné entrée dans notre âme à ces passions qui, toutes, *même les plus légitimes*, sont la mort du corps et de l'âme. Veiller, c'est soumettre l'involontaire... » Mais pourquoi regretter de n'avoir pas assez veillé sur son cœur? c'est encore par cette amitié qu'elle aura vécu les heures les plus rayonnantes de sa vie, et ensuite les plus douloureuses qui l'auront fait descendre jusqu'au fond d'elle-même.

Le Chateaubriand qu'elle connaît alors n'est pas le Chateaubriand orgueilleux et figé dans une attitude

dédaigneuse qu'on a coutume de se représenter, et dont elle éprouva plus tard l'égoïme et la lassitude. Ses premiers billets sont simples et mélancoliques, de cette mélancolie que lui donnaient ses trop grands désirs, et le sentiment de notre brièveté. Il lui demande la permission de l'appeler *ma sœur*, et il lui promet d'être son véritable frère. Ces doux noms reviennent dans toute leur correspondance. Il délimite avec sincérité son affection pour elle qui est sa confidente et son amie : «... Mme de Mouchy sait que je l'aime, que rien ne peut me détacher d'elle... Sûre aussi de moi, elle ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé, avec ou sans elle. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie, comme je vous l'ai dit cent fois... »

Leur amitié est charmante. Lorsqu'elle séjourne à Paris, ils font ensemble le matin de grandes promenades sur les boulevards extérieurs. Bien des années après, lorsque René sera ambassadeur à Londres, elle se souviendra de ces promenades avec douceur, ayant besoin d'évoquer le passé pour alimenter d'un peu de joie son affection endolorie : « Je rêverais tout un jour, — a-t-elle dit, — sur un quart d'heure d'il y a dix ans. » Mais ces reflets qui survivent au bonheur, comme de dernières traînées de lumière après la chute du jour, caressent le cœur sans le distraire de sa peine.

Il lui confie sa pauvreté, ses embarras d'argent, les persécutions dont on l'abreuve ; il est las de ses misères, las d'abaisser sa fierté. « Si ce n'était pas ce temps-ci, — dit-il, — je n'aurais besoin de personne. » Et c'est vrai : le plus grand écrivain de France ne peut alors gagner sa vie avec sa plume. Son amie panse toutes ses blessures : elle s'occupe de ses créanciers, quête dans le petit cénacle qui entoure le pauvre grand homme, s'indigne des injustices dont il est victime.

Mais elle est confidente de chagrins plus intimes, et peut-être le fut-elle de deux côtés. Elle assiste à l'agonie de la liaison de René et de Mme de Mouchy. Peu à peu elle voit clair dans ce cœur compliqué de René, méprisant et découragé tout ensemble, passant du désir d'aimer toujours à la lassitude de toute tendresse. Il a dit de lui-même qu'on le fatiguait en l'aimant. Il ignorait le repos dans sa vie intérieure, et détruisait par le doute, et cette amertume qui se mêlait à son désir, la beauté de ses tristes amours. N'écrivait-il pas à Mme de Duras, au temps de la passion de Mme de Mouchy, qu'il n'avait jamais pu acquérir un cœur dont il fût certain? Sa sœur Lucile, Pauline de Beaumont, Mme de Custine, auraient versé sur cette lettre des pleurs désespérés, et se seraient demandé quel sacrifice plus grand même que la vie il fallait faire à cet étrange amant qui suscitait les plus beaux rêves de tendresse pour les briser ensuite avec mépris parce que son éternel désir s'élançait toujours au delà des temps et de la mort.

Il apprend à son amie sa rupture avec Mme de Mouchy : celle-ci n'est point nommée, et il la faut deviner. Sa lettre exprime une sorte d'allégement heureux, et presque une déclaration à l'adresse de Mme de Duras, qui répondit par des reproches ; René ne les supporta jamais : « Je veux que ma sœur ne me gronde plus. » Il fallait se le tenir pour dit.

Nathalie de Mouchy ne se remit point de la plaie qu'elle avait au cœur et qui venait de Chateaubriand. Elle ne fit que dépérir, et mourut quelques années plus tard. Elle aima son amant jusqu'à la mort. Son dernier billet est adressé à sa cousine, Mme de Duras, qui l'entoura de soins et d'affection, et défendit ensuite sa mémoire jusque dans le cœur de l'oublieux ; le voici, dans sa grâce attendrissante et plaintive : « Parlez de moi quelquefois ! Que je ne sois ni trop mécon-

nue, ni trop oubliée ! Si votre ami peut conserver mon souvenir, je suis sûre qu'il me plaindra et aimera ma mémoire... »

III

Dès la première Restauration, nous assistons à un changement dans l'amitié de Mme de Duras et de Chateaubriand. Le temps des confidences et des promenades sentimentales est passé. L'ambition démesurée de l'écrivain se fait jour : peut-être fut-elle la suite de ses besoins d'argent, et, grand seigneur ennuyé et prodigue, se fût-il retiré de la lutte humaine pour habiter ses songes magnifiques. En utilisant l'amitié, il lui ôte quelques-uns de ses charmes, mais il permet de mesurer l'infatigable dévouement de son amie. Cependant, avant de parler de ses visées politiques, je veux citer encore cette strophe à la mer « confidente de ses premiers pleurs et de ses premiers plaisirs [1] », qu'il adresse à Mme de Duras, alors à Dieppe : « Dites à la mer toutes mes tendresses pour elle. Dites-lui que je suis né au bruit de ses flots, qu'elle a vu mes premiers jeux, nourri mes premières passions et mes premiers orages ; que je l'aimerai jusqu'à mon dernier jour et que je la prie de vous faire entendre quelques-unes de ses tempêtes d'automne. »

Le dédain de la gloire qu'il affiche dans les *Mémoires d'outre-tombe* est démenti par toute sa correspondance avec son amie de 1814 à 1824. La duchesse est puissante par la situation de son mari, par l'influence de son salon, par sa connaissance étonnante des hommes et des affaires. Il ne voit plus guère en

1. *Mémoires d'outre-tombe.*

elle que ce pouvoir. Dans une de ses œuvres inédites, *Olivier*, elle écrit cette pensée : « Il y a des êtres dont on se sent séparé comme par ces murs de cristal dépeints dans les contes de fées : on se voit, on se parle, on s'approche, mais on ne peut se toucher [1]. » Elle sent dès lors qu'elle ne touche plus le cœur de Chateaubriand. La disproportion de leur amitié éclate dans chacune de leurs lettres. Qu'on en juge par ces deux traits. Au moment des Cent-Jours, elle ne songe qu'à sauver son ami menacé ; elle supplie M. de Vitrolles, ministre de la maison du roi, de lui donner une mission pour Vienne afin de l'éloigner, et son discours lui tient tellement au cœur que tout à coup elle prend mal. Quelque temps plus tard, elle est à Bruxelles auprès de sa mère mourante ; elle demande à Chateaubriand comme une grâce de la venir rejoindre et de l'aider à souffrir. Chateaubriand lui répond qu'il ne peut quitter Gand, à cause d'un grand travail sur l'*intérieur* qui doit permettre de juger de ses qualités d'administrateur. Ainsi, dans ce commerce affectueux qui était au début revêtu de tant de charmes, l'une donne tout et l'autre rien.

Ces lettres de Chateaubriand, homme politique, suent l'orgueil et l'impérieuse volonté. En écrivant la *Monarchie selon la Charte*, il croit empêcher peut-être la France de périr. Ambassadeur en Angleterre, il s'imagine tout diriger : « J'ai sur les bras — dit-il — la politique étrangère et la politique gouvernementale. » Désireux de représenter la France au congrès de Vérone, il assure que son intervention serait capitale. Il donne à son ambition l'attitude d'un sacrifice à la cause publique. Mais il la pare aussi de cette magnificence qui lui est bien personnelle, et de cette lucide compréhension de la grandeur de la patrie qui

1. Cité par Sainte-Beuve.

ne s'égare jamais. Car si Mme de Duras juge mieux les hommes que lui, et avec moins de rancune et de partialité, — ce qui est admirable chez une femme, — il la dépasse infiniment dans l'art de dégager le sens véritable des événements et les leçons de l'histoire. On lui pardonne ses bouffées de vanité pour un fier langage comme celui-ci : « Croit-on que j'ai besoin d'une ambassade pour être quelque chose ? » ou encore et surtout pour ces larmes qu'il verse à Berlin, seul dans sa loge de théâtre, en voyant la *Jeanne d'Arc* de Schiller et en pensant à la France.

Mme de Duras, elle, lui pardonnait toutes choses, excepté Mme Récamier. Car l'amitié a ses jalousies comme l'amour. Elle se donnait tant de peines, et si hardiment, pour son ami : fallait-il qu'il portât à l'Abbaye-au-Bois les mêmes confidences, et que son vieux cœur exalté ne se contentât pas encore de cette belle amitié ! « Il est donc dit que vous ne pouvez vivre sans chaînes ? » lui écrit-elle. Et il répond : « Vos lettres parfois m'impatientent, mais elles me font vivre. » C'est là sa moindre dureté quand elle faisait allusion à la belle Juliette. Elle sent que son pauvre bonheur est menacé ; la joie meurt d'elle-même dans son cœur plein de tristesse ; car *l'affectation et les petites mines*, — ces misérables conquérantes des hommes, — et tous les artifices de la coquetterie triompheront à la longue de son attachement simple et sincère ; elle n'a bientôt plus d'illusions à cet égard.

Il est ambassadeur en Angleterre, et il jouit d'étonner par son faste Londres, où jadis il vécut pauvre et dédaigné. Chaque matin, elle lui écrit à l'heure où d'habitude il venait la voir. « J'ai fait arrêter toutes mes pendules, — lui dit-elle, — pour ne plus entendre sonner les heures où vous ne viendrez plus. » Ces exquises délicatesses ne vont plus au cœur de René. Elle s'afflige de se sentir vaincue. Je cite

encore : « Une amitié comme la mienne n'admet pas de partage. Elle a les inconvénients de l'amour. Et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits, mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos affaires, à vos sentiments, m'est insupportable, et ce sera éternellement ainsi. Laissons ces pensées : elles me font mal, et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence. » Cependant, il poursuit obstinément son but de se faire désigner pour le congrès de Vérone : il se sert à la fois de l'influence de Mme de Duras sur Villèle, et de celle de Mme Récamier sur Mathieu de Montmorency. Mme de Duras est désespérée de sa dureté ; elle regrette de n'être point morte dans une de ces graves maladies qui la mirent au bord du tombeau : « J'aurais du moins emporté — écrit-elle — l'illusion qui a fait le charme de ma jeunesse. » Un mot de tendresse, et c'est assez pour la faire aller quelque temps encore. Ce mot, Chateaubriand le prononce enfin : « Il y a dans mon caractère, avec quelque chose de fort, quelque chose de faible. Je me laisse aller. Prenez-moi donc tel que je suis. Ce qui est de moi, quand votre part est faite, ne vaut pas la peine d'être réclamé. » La voilà toute attendrie, et, bienveillante, elle répond avec cette allusion à l'Abbaye-au-Bois : « Tout ce qui vous aime n'est-il pas quelque chose pour moi ? »

Mais la rivalité continue. Lorsque ce but du congrès de Vérone semble lui échapper, la dureté de René pour son amie ne connaît plus de bornes. A l'heure même où, avec beaucoup de diplomatie, elle persuade Villèle, il lui reproche de le sacrifier à son gendre pour lequel elle n'a osé demander aucune faveur, afin de ne point user son crédit. Il déchire son cœur et ne le sent même pas. Découragée de ses injustices, elle murmure : « Où

pensez-vous que vous trouverez une amie comme moi ? Vous le sentirez quand vous m'aurez perdue. Comment faire ? direz-vous. Être simple et avoir pour moi la dixième partie de l'amitié que j'ai pour vous. » Être simple et se donner, c'est le grand secret de l'amitié comme de l'amour. Mais René l'a toujours ignoré.

Lucile de Chateaubriand disait de la joie : « Ce n'est pas une plante de mon sol. » Mme de Duras peut répéter cette parole mélancolique : la joie n'a point fleuri dans son cœur dévoué. Après le congrès de Vérone, où *il* alla, l'influence de Mme Récamier devint toute-puissante. M. Bardoux s'arrête là dans son livre. Mais on sait que Mme de Duras cessa alors de s'occuper de politique active, et se retira complètement du monde. Le sentiment de l'injuste oubli s'ajoutait aux souffrances physiques qu'elle endurait avec courage. Sa piété la soutint durant ses dernières années. Elle mourut à Nice, en janvier 1829, toute pénétrée de l'amour divin.

Telle fut cette vie où l'amitié tint une si grande place. Ame ardente et généreuse, simple et droite, « ingénument immodérée » dans son désir d'affection, elle nous montre combien le dévouement et la fidélité renferment plus de beauté dans la vie d'une femme que ce culte de soi et ce marchandage du cœur qui sont le fond même de la coquetterie.

2 avril 1898.

BALZAC ET MME DE HANSKA

I

UNE VISITE A LA VILLA DIODATI

— Quel lieu de la terre préféra Balzac?

Si l'on posait cette question à ses admirateurs, la plupart ne manqueraient pas de répondre :

— Paris dont il aima jusqu'à la passion la vie fiévreuse et agitée.

Je crois bien que l'auteur de la *Comédie humaine* sourirait de cette réponse aux champs élyséens. Paris fut surtout son bagne ; il s'en évadait avec délices, quand il le pouvait.

— Ne cherchez pas dans mes œuvres, signifierait peut-être son sourire, la description de ce lieu fortuné. Vous ne le trouverez ni dans les « scènes de la vie de Paris » ni dans celles « de la vie de province ». Je n'en ai pas livré le souvenir à mes lecteurs. Il est hors de France. C'est la villa Diodati. Là j'ai laissé mon plus beau rêve de jeunesse. On n'ira point l'y chercher.

J'ai fait ce pèlerinage. Rien ne résiste aujourd'hui aux désirs de notre curiosité. La villa Diodati, qui est à une demi-heure de Genève et qui domine le lac Léman, fut habitée par lord Byron en 1816, et visitée à diverses reprises par Balzac en 1834 et en 1836. Il était accompagné, les premières fois, par Mme de Hanska ;

deux ans plus tard, il y revint seul pour cultiver son passé.

Le cocher qui me conduit m'arrête au bord d'un chemin étroit et bordé d'arbres dont les branches s'entremêlent. Je m'engage sous cette voûte que l'automne rend légère. L'allée, avec ses feuillages dorés, est favorable aux évocations d'ombres glorieuses. Mais il faut recommander aux pèlerins de ne pas s'exalter trop vite, de crainte de le faire à contre-temps. Déjà mon cocher me rappelle :

— Ce n'est pas ici. *Monsieur Byron habite plus loin* (*sic*).

Comme il y a plusieurs villas Diodati, j'avais désigné celle où habita Byron, pensant que les nombreux compatriotes du poète qui traversent Genève l'été l'avaient suffisamment signalée par leurs visites à la vigilance des automédons genevois. La gloire littéraire est de peu d'étendue, et mon homme ignore Byron et Balzac. En revanche, il connaît les noms des chevaux qui gagnèrent le Grand Prix ces années dernières.

Je remonte en voiture, puisque « monsieur Byron habite plus loin ». Nous traversons le village de Cologny, puis nous redescendons vers le lac. La villa Diodati, la vraie, s'élève à mi-côte, séparée du lac par des vignes en pente. On y accède par une avenue de fayards que le vent âpre d'octobre a déjà dépouillés. C'est un bâtiment carré, très simple, qu'entoure une large galerie dont la balustrade est de fer forgé. A cause de l'inclinaison du sol, le rez-de-chaussée où aboutit l'avenue se trouve être le premier étage du côté du lac.

Tandis que l'on cherche le jardinier, détenteur des clefs, — la villa, qui appartient toujours à la famille Diodati, est inhabitée en ce moment, — je descends quelques marches qui me conduisent à un bosquet en terrasse qu'ombragent de grands marronniers. Les feuilles tombées font un tapis rouge dont un rayon de

soleil, glissant entre deux nuages, exalte les couleurs ardentes. Entre les fûts des arbres, je vois le lac aux eaux sombres où les reflets du jour laissent des îlots de lumière.

On ouvre. Nous pénétrons dans la maison silencieuse. Presque en entrant, à gauche, c'est la chambre de Byron. Sauf le lit qui a été enlevé, elle est demeurée intacte. Elle est meublée avec simplicité. Les ornements de la glace incrustée et ceux des dessus de porte représentent des guirlandes de roses à la mode gracieuse du XVIIIe siècle. Une gravure, le portrait du poète en pleine jeunesse, est suspendue en ex-voto. Par la porte vitrée qui donne sur la galerie, on aperçoit de biais l'autre rive.

Le grand salon rectangulaire donne sur le lac. C'est un salon Louis XVI, blanc et clair, d'un dessin charmant : tous les meubles, laqués, portent des tapisseries bucoliques. La vue, de là, est admirable : après les vignes en pente que dore l'automne, c'est le lac aux teintes changeantes que sillonnent les barques aux voiles latines, c'est la rive opposée avec ses bois revêtus aujourd'hui de mille nuances, et c'est enfin le Jura déjà couvert de neige. Plus à gauche, c'est Genève avec son port largement ouvert, Genève que la vieille cathédrale de Saint-Pierre couronne.

Dans ce salon, retenus au logis pendant une semaine pluvieuse, lord Byron, Shelley et sa femme s'amusèrent à composer de terribles histoires diaboliques... Mais c'est le souvenir de Balzac que je suis venu chercher ici.

Balzac vint à Genève à la fin de décembre 1833, pour y retrouver Mme de Hanska. Leur correspondance durait depuis près de deux ans. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois au mois d'octobre précédent, à Neuchâtel.

Il demeura à Genève (trois jours et demi de dili-

gence depuis Paris) de la fin de décembre 1833 au 8 février 1834. Genève était alors comme aujourd'hui une ville cultivée et hospitalière. Les salons de M. de Candolle, le célèbre botaniste, et de l'historien Sismonde de Sismondi réunissaient une société policée et intéressante, sans doute un peu figée et suppléant aux grâces naturelles par une bonne volonté tout aimable. Mais ce n'était pas le monde et ses agréments que Balzac était venu chercher si loin, et pour l'amour, quels beaux paysages, doux jusque dans la désolation hivernale, lui offrait le pays genevois! C'était le vieux Genève, et cette mélancolique terrasse des Bastions d'où l'on contemple la vaste plaine de Plainpalais ; c'étaient les quais du Rhône et ceux qui longent le lac Léman, et encore l'île de Jean-Jacques; c'était le lac que les brumes d'hiver illimitent ou qui paraît, au rare soleil de janvier, d'un bleu si ardent, séparé du bleu du ciel par la neige des montagnes. Par quels chemins passèrent Balzac et Mme de Hanska ? Ils visitèrent ensemble, et seuls, la villa Diodati. Plus tard, l'écrivain se souviendra avec attendrissement du grand salon où, dans sa joie exubérante, il esquissait un pas de galop, — le même grand salon où Byron se grisait. Sur la route de Cologny, dans l'avenue, sur la terrasse dont un vieux lierre décore les marches, les deux amants se jurèrent un amour éternel. Ils convinrent de prendre cette devise : *Adoremus in æternum.* Elle lui promit sa vie, et il fit le serment de l'attendre. Ils engagèrent solennellement leur avenir commun. Ils durent attendre seize ans pour réaliser cette promesse. Seize ans! que de rêves et d'espoirs ont le temps de se faner, et quels beaux jours de jeunesse et de soleil peuvent s'en aller tristement dans le sillage que laisse après nous la vie! L'amour a-t-il donc seul le pouvoir de masquer la marche des heures, et d'inspirer la folie d'oublier que

tout passe, et la beauté et le désir, ce qui l'inspire et ce qui le renouvelle?

Sur ce chemin de Diodati, Balzac a versé des larmes brûlantes. Aux jalousies de Mme de Hanska il consentait à immoler són passé, et même à le flétrir. Il ne voulait plus se souvenir d'autres femmes, auprès de celle-ci qui demandait fidélité et durée ; il ne défendait que Mme de B..., par un sentiment de filiale reconnaissance, et parce que son âge la défendait aussi. Seulement, il implorait de sa bien-aimée ce qui fait de l'amour un don magnifique et dangereux. Il avait le sentiment que les heures divines passaient pour eux et ne reviendraient plus. Elle résistait, par des scrupules religieux qui eussent dû l'avertir dès longtemps, et sans doute par respect pour ce vieillard qui lui avait donné son nom, pour cette petite fille qu'elle entourait d'affection et de soins, et aussi par crainte du risque, par goût de la régularité.

— Prends ma vie, lui disait Balzac dans un paroxysme de son amour douloureux, demande-moi de mourir, ordonne-moi tout, excepté de ne pas t'aimer, de ne pas te désirer, de ne pas te posséder...

Ce salon, qui livre le triste paysage d'automne, cette terrasse jonchée de feuilles mortes, cette avenue déserte furent les témoins discrets de ces luttes amoureuses.

Sans doute bien des pages du *Lys dans la vallée* furent inspirées par ce conflit sentimental, et Mme de Mortsauf qui, tous les soirs dans un parc, définit la vertu au jeune homme qu'elle aime, a quelques traits de Mme de Hanska. M. Faguet assure qu'elle ne perdrait rien de son honnêteté à la commenter moins. Et Balzac n'a-t-il pas dit dans le *Père Goriot :* « La vertu ne se scinde pas : elle est ou n'est pas. » Mme de Hanska ne pensait-elle pas comme cette héroïne des *Mémoires de deux jeunes mariés :* « Il y a tant de charmes pour

nous autres femmes à voir le sentiment l'emporter sur le désir ! » Non, elle était sincère dans son amour, sincère dans ses promesses, sincère dans ses scrupules. Mariée sans tendresse, avide de passion, elle voulait sauvegarder à la fois la passion et le mariage. Il en est qui se dissimulent volontairement le danger ; pour d'autres, c'est inconsciemment ; d'autres s'abandonnent du premier coup, avec ce fatalisme dans la volupté qui n'admet plus la honte ; d'autres enfin luttent vaillamment et sont vaincues. En est-il de victorieuses parmi celles qui livrèrent le bout de leurs doigts pour défendre le reste? Mais cette victoire, de peu de sens, n'est-elle pas elle-même une défaite? Elle brise des cœurs qu'on avait encouragés dans l'espérance. Mme de Hanska aurait-elle trouvé le moyen de scinder la vertu qui ne se scinde pas ?... Ce n'est pas à croire, et la plainte de Balzac s'achève en cri de triomphe.

Le 8 février, Balzac dut quitter Genève. La veille, ils firent leur dernière promenade sur la route de Ferney. Ce pays genevois fut toujours honoré de la prédilection du romancier. Deux ans plus tard, il y revint en pèlerinage afin d'y retrouver les émotions de son amour. Il parcourut seul ces bords du lac où ils avaient erré ensemble. Il s'enivra de la triste douceur du souvenir. « En revoyant ce lac, en me retrouvant dans les lieux où j'ai su conquérir une amitié qui m'est si douce, j'ai été enveloppé d'une atmosphère délicieuse qui a jeté du baume sur mes plaies saignantes. »

Depuis ces visites, la villa Diodati n'appartient plus seulement à la gloire de lord Byron. Le poète inspiré du *Corsaire* y a son image : ne conviendrait-il pas d'y retrouver aussi les visages de Balzac et de Mme de Hanska que reflétèrent ensemble ces glaces entourées de roses?...

Genève, octobre 1902.

II

LA CORRESPONDANCE DE BALZAC

Les définitions de l'amour dans Balzac sont aussi nombreuses que diverses. Elles oscillent de celle-ci qui est de l'auteur de *Séraphita* : « L'amour est une admiration qui ne se lasse jamais » — à celle-là qui émane de l'auteur du *Père Goriot* : « L'amour n'est peut-être que la reconnaissance du plaisir ». Toutes deux sont fausses : c'est le sort habituel des définitions. Balzac puisait-il dans l'observation des hommes et de leurs agitations violentes et passagères la réalité de ses personnages livrés aux passions de la chair, de l'orgueil ou de l'argent, — ou bien l'imaginait-il par le seul effort de son génie ? Plus spécialement, empruntait-il à la vie ses types si variés de femmes et de jeunes filles, ou bien les créait-il d'intuition ? A-t-il rencontré, a-t-il connu Mme Marneffe et Henriette de Mortsauf, si différentes dans l'adultère, et ces deux pures jeunes filles, Eugénie Grandet et Ursule Mirouet ? A-t-il reçu les confidences des deux jeunes mariées, Renée de Maucombe et Louise de Chaulieu, dont il nous livre les mémoires ? A-t-il surpris véritablement le secret de la duchesse de Langeais ou de la fille aux yeux d'or ? En un mot, a-t-il répandu sa vie, toute chargée de passions et d'observations, dans sa littérature, ou bien n'a-t-il mis au service d'une imagination magnifique qu'une moisson fort restreinte de faits ? Il est acquis qu'il se déplaçait, et même accomplissait de grands voyages pour visiter les lieux, telle ville, telle ruelle, telle mai-

1. *Lettres à l'Étrangère*, I (1833-1842) et II (1842-1846), par H. de Balzac, deux vol. in-8 (Calmann-Lévy, édit.).

son qu'il avait à décrire, et avec quel relief il les décrivait ! Visitait-il pareillement les âmes qu'il désirait analyser, ou se contentait-il de cette vision intérieure qui peut suffire pour faire de grands psychologues, — tout homme ayant en germe dans son cœur la totalité des sentiments humains, — mais qui est sans doute insuffisante au romancier dont la prétention est de peindre les relations des hommes de son temps, les conflits de leurs appétits, de leurs intérêts et de leurs passions ? On a voulu qu'il soit le père du réalisme ; en tout cas, il l'a été « un peu sans le savoir et un peu sans le vouloir [1] ». Ce sens de la réalité, l'a-t-il eu dans sa propre vie ?

La question n'est pas neuve. Elle était déjà débattue de son temps, et aussitôt après sa mort. On l'admirait alors surtout comme peintre de la femme, et l'on se demandait quelle extraordinaire existence il avait dû mener pour connaître le personnel redoutable de ses livres. Les hommes de loi, les usuriers et les journalistes, nul doute qu'il ne les eût fréquentés. Mais les femmes ! Et c'étaient les femmes qui avaient mis le romancier à la mode. Il reçut, dit-on, dans sa vie, dix ou douze mille lettres d'admiratrices qui se reconnaissaient dans ses ouvrages. On lui prêta mille aventures romanesques. Mais déjà George Sand rassurait l'opinion : « La vie de Balzac, écrivait-elle, était, à l'habitude, celle d'un anachorète, et, bien qu'il ait écrit beaucoup de gravelures, bien qu'il ait passé pour expert en matière de galanteries, bien qu'il ait fait la *Physiologie du mariage* et les *Contes drôlatiques*, il était bien moins rabelaisien que bénédictin. Ce grand anatomiste de la vie laissait voir qu'il avait tout appris, le bien et le mal, par l'observation du fait et la contemplation de l'idée, *nullement par l'expérience*. »

1. Émile Faguet.

Nullement par l'expérience est peut-être excessif. La correspondance de Balzac avec Mme de Hanska, récemment publiée, nous permettra de voir plus clair dans l'âme du romancier. Nous le regarderons vivre et aimer pour son propre compte, après avoir tant vécu les passions de ses héros. Est-ce *aimer* qu'il faut dire? Si l'amour est la reconnaissance du plaisir, il n'eut guère l'occasion de la manifester, et si l'amour est une admiration qui ne se lasse jamais, encore conviendrait-il que cette admiration ne fût pas imaginée. eût sa raison d'être : c'est le moins qu'on puisse demander à un réaliste. Cette correspondance nous sera désormais un fil conducteur dans notre étude de Balzac ; elle a manqué à Taine qui se fût réjoui de la connaître. Elle nous permet de suivre pas à pas l'écrivain dans ce qu'il appelait son bagne littéraire, et peut-être se résume-t-elle en ce mot poignant et singulier : « Je n'ai pas le temps de vivre. » Où donc aurait-il pris ce temps? Comme l'a dit Victor Hugo sur sa tombe, *sa vie a été plus remplie d'œuvres que de jours.*

La correspondance de Balzac avec Mme de Hanska a été conservée par la volonté de celle-ci, devenue Mme de Balzac [1]. Elle la destinait à la publicité, ou du moins elle a autorisé cette publication. Ses lettres, à elle, ont été brûlées par Balzac en 1847. Lorsque des amants livrent au public leurs secrets d'amour, le public prend le droit de les commenter et de les juger en toute franchise.

I

En 1832, Balzac avait trente-trois ans (né à Tours, le 20 mai 1799). Après une série d'essais romanesques et vulgaires, il connaissait le succès avec *le Dernier*

1. Mme de Hanska aurait même glissé parfois son propre éloge dans la correspondance de Balzac qu'elle remit à l'éditeur.

Chouan (1829), *la Physiologie du mariage* (1829), *les Scènes de la vie privée* (1830), *la Peau de chagrin* (1831). Endetté à la suite d'opérations financières malheureuses, il commençait, pour s'acquitter, ce gigantesque labeur qui dura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire vingt ans, qui nous valut la *Comédie humaine*, mais qui, par ses excès mêmes, usa cette vie féconde.

En 1832, la comtesse Eveline de Hanska avait vingt-six ou vingt-huit ans. On ne sait pas exactement sa date de naissance : 6 janvier 1804 ou 1806. D'une famille polonaise nombreuse et sans fortune, née Rzewuska, en personne pratique elle s'était mariée avantageusement. Elle avait épousé M. de Hanski, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle. Celui-ci, peu sociable, vivait presque toute l'année dans son château de Wierzchownia en Ukraine. De cette union naquirent cinq enfants, dont un seul vécut, la petite Anna, celle dont il est question dans les *Lettres*. M[me] de Hanska était belle, de cette beauté un peu massive qui est fréquente dans le Nord. Une miniature faite à Vienne, en 1835, par le peintre Daffinger, l'atteste : M. de Spœlberch de Lovenjoul, à qui les balzaciens doivent tant de gratitude pour ses travaux d'érudition, nous dit que les traits sont un peu empâtés, mais vigoureux et volontaires, que les yeux noirs sont profonds, et que le front est magnifique. Elle commençait à prendre cette amplitude des formes qui est encore agréable et déjà menaçante. Dans sa solitude lointaine, en face de son vieux mari, la belle comtesse s'ennuyait. Elle lisait pour se distraire ; elle était fort cultivée, tout ensemble mystique et poétique. Son esprit romanesque et son cœur religieux se livraient à de savants conflits inutiles.

Les grands écrivains ont tous reçu des lettres de femmes. Au commencement ils sont flattés, et même ils répondent. Plus tard, ils connaissent que les liai-

sons épistolaires offrent peu d'agrément. Guy de Maupassant, qui détestait le mystère, répondait par des familiarités grossières à cette agaçante Marie Bashkirtseff qui se dissimulait sous un pseudonyme : il se comparait à un aveugle qui donne des coups de bâton pour savoir où il marche. Le 28 février 1832, Balzac reçut une lettre qui portait le cachet d'Odessa, et qui était signée *l'Etrangère :* elle lui était adressée chez le libraire Gosselin, éditeur de *la Peau de chagrin.* On ne l'a pas retrouvée : elle conseillait probablement au romancier de peindre le rôle élevé et pur de la femme dans la vie moderne, plutôt que son rôle avilissant. Mais M. de Lovenjoul a eu la bonne fortune de mettre la main sur deux autres qui se placent tout à fait au début de la correspondance avec Balzac, peut-être immédiatement après la première. Il faut avouer qu'elles laissent peu de place à l'illusion : Mme de Hanska écrit comme le bas-bleu le plus frénétique, et introduit une candeur émolliente dans le spiritualisme le plus exaspéré. Jugez. Après avoir félicité l'écrivain de son intuition du cœur de la femme, elle ajoute : « Vous devez aimer et l'être ; l'union des anges doit être votre partage ; vos âmes doivent avoir des félicités inconnues ; l'Étrangère vous aime tous deux et veut être votre amie ; elle aussi sut aimer, mais c'est tout. Oh ! vous me comprendrez ! » Puis elle l'entretient copieusement de son génie qui est sublime et *doit devenir divin*, du *fiel empoisonné de la critique*, de son *âme lumineuse* aux *émanations célestes*, et, tout en lui affirmant qu'il ne la connaîtra jamais, elle lui confie qu'elle est seule après avoir donné son âme. A qui ? pas au vieux monsieur de Hanski, je suppose. En résumé, elle admire Balzac, mais ne doute point qu'il ne puisse s'élever plus haut dans le ciel de l'art, en oubliant davantage les réalités vulgaires de la terre, et surtout en écoutant les paroles

ailées d'une Égérie qui ressemblerait à l'épistolière.

Cependant la première lettre était parvenue au romancier. La signature, le cachet et la distance impressionnèrent son esprit romantique. Il imagina sans doute aussitôt des amours cosmopolites et titrées. Quelque temps plus tard, Mme de Hanska, naturellement, se faisait connaître : n'avait-elle pas déclaré qu'elle demeurerait inconnue? Et voilà Balzac exalté par l'idée de cette comtesse lointaine. La première partie de sa correspondance, celle qui précède l'entrevue de Neuchâtel, est impayable par endroits. Elle est digne du plus beau romantisme.

A l'occasion de cette étrangère qui tombe dans sa vie comme un aérolithe, il se monte la tête selon la coutume du temps. De la comtesse de Hanska, il accepte tout, et jusqu'à l'*union des anges*. Il consent à l'admirer bouche bée ; il s'extasie sur cette littérature de sacristain en délire qui lui vient du pays des neiges. Et même, il parade avec fracas pour achever de la séduire. Tandis qu'il achève les *Contes drôlatiques*, il lui dit qu'il représente toutes les idées nobles et religieuses. Pour lui plaire il exhibe la splendeur des amours idéales : n'a-t-il pas pour elle « la tendresse pure qui lie le fils à la mère, et le frère à la sœur, *tout le respect de l'homme jeune pour la femme*, et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié »? Il l'aime *déjà trop sans l'avoir vue ;* il préfère une de ses lettres à *la gloire de lord Byron donnée par des approbations universelles;* sa vocation sur cette terre est d'aimer, même sans espérance, pourvu qu'il soit aimé un peu cependant. Elle est une de ces figures sacrées auxquelles il a laissé le droit de *venir parfois se poser nuageusement devant ses fleurs, et qui lui sourient entre deux camélias, et agitent ses bruyères roses.* Notez que toutes ces belles images ne sont que de la littérature. Il n'est pas épris le moins du monde. Le

snobisme seul lui inspire des phrases comme celle-ci destinée à fasciner la Polonaise : « Pendant mon absence, il m'est mort un cheval que j'aimais, et il est venu trois belles inconnues pour me voir. » D'amour véritable, il ne saurait être question. On n'est pas amoureux quand on a sa désinvolture pour se tirer d'affaire. Est-il en retard? c'est qu'il a écrit plusieurs lettres qu'il a brûlées par crainte de déplaire. Un jour il fait répondre à sa mystérieuse correspondante par son amie Mme Zulma Carraud ; il usait fréquemment de ce tour. Mme de Hanska lui demande compte de ses deux écritures : croyez-vous qu'il cherche une explication compliquée ? Il répond tranquillement qu'il a autant d'écritures que de jours dans l'année. Mais il est de bonne foi : il se figure qu'il est amoureux. Son imagination lui crée une passion idéale. La preuve de sa sincérité, elle est dans les étranges récits qui accompagnent ses déclarations. Il avait proclamé superbement qu'il faut taire ses chagrins et ses travaux, et tout de suite il révèle à l'inconnue qu'il est criblé de dettes et de procès, et lui donne des détails sur sa formidable activité. Son naturel reprend le dessus ; il oublie de poser pour l'inconnue, et il parle de ce qui le passionne. En somme il se livre, mais il se livre en beauté. Sa vie laborieuse et solitaire, ses malheurs agrandis, ses proclamations d'amour pur, devaient évidemment exalter la passion naissante de la Polonaise ennuyée.

Nous arrivons à l'entrevue de Neuchâtel, après laquelle la correspondance change de ton : Balzac tutoie l'Étrangère et l'appelle *mon amour chérie*.

C'est à la fin de septembre 1833 que Mme de Hanska vint en Suisse avec son mari, sa fille et l'institutrice de celle-ci, Mlle Henriette Borel, qui était précisément originaire de Neuchâtel et qui servit à la combinaison. Cette combinaison qui, avec les difficultés des permis de séjour, comportait un voyage de six cents lieues,

combien avait-elle dû coûter de préparations et d'intrigues, et quels ardents frissons elle avait dû communiquer à la châtelaine de Wierzchownia ? La famille Hanski habitait à Neuchâtel la maison Andrié, en face de l'hôtel du Faubourg où Balzac se logea. Tout près une promenade publique s'avance en promontoire au-dessus du lac : elle fut le lieu de la première entrevue. Nous ne savons pas l'effet qu'elle produisit sur l'Étrangère : on a prétendu qu'il y avait eu déconvenue de sa part, et ce n'est pas invraisemblable à cause du physique de l'écrivain déjà un peu gros et mal soigné. Cependant, aux permissions que s'octroie Balzac dans la correspondance qui suivit, ce n'est guère à craindre. L'impression de Balzac nous est connue par une lettre à sa sœur Mme Surville, à qui il faisait ses confidences, et les plus singulières. Dans cette lettre qui est du 12 octobre 1833, il raconte l'entrevue et prétend avoir subjugué non seulement la femme, mais encore le mari, *ce damné mari*, dit-il, *qui ne nous a pas quittés pendant cinq jours d'une seconde, et qui allait de la jupe de sa femme à mon gilet.* Ce mari, homme patient et doux, lui témoigna toujours de l'amitié. Peut-être était-il philosophe, et, sachant sa femme bien gardée, ne se souciait-il que médiocrement des vagabondages de cette imagination exaltée. « Mon Dieu, — écrit Balzac à sa sœur indulgente, — que ce val de Travers est beau, que le lac de Bienne est ravissant!... C'est là, tu penses bien, que nous avons envoyé le mari s'occuper du déjeuner; mais nous étions en vue, et alors, à l'ombre d'un grand chêne, s'est donné le furtif premier baiser de l'amour. Puis, comme notre mari s'achemine vers la soixantaine, j'ai juré d'attendre, et *elle* de me réserver sa main, son cœur!... »

Quelle belle scène, et tendre, et poétique! Pour décor, le lac et les Alpes, et pour sentiments, la promesse d'un amour éternel et légitime. Il y a bien

le vieux mari, dont on attendra patiemment qu'il daigne mourir, mais on l'a envoyé commander une omelette. Pour patienter, l'échéance de M. de Hanski n'étant pas encore arrivée, Mme de Hanska ira se faire soigner à Genève d'un mal imaginaire, et Balzac la rejoindra. Et même elle tâchera de se rendre à ce Paris « qu'elle convoite, et où il y a, pour une femme, la liberté sur la montagne ». Là encore, le romancier brode un peu. Il est certain que l'Étrangère, très soucieuse des avantages matériels que lui procurait son mariage, ne lui offrit que l'*union des anges*, une amitié toute spirituelle, un doux commerce des âmes ; il est non moins certain que Balzac n'envisageait pas du tout ainsi sa conquête. Peut-être engagèrent-ils un avenir lointain, elle dans une pensée d'amour pénétrée de scrupules religieux, lui dans une extase toute romantique. Elle se croyait l'étincelle d'un génie chrétien ou susceptible de le devenir ; il s'imaginait avoir allumé dans un cœur presque vierge un incendie magnifique. Et de cette double illusion leur correspondance vécut longtemps.

II

Cette correspondance s'anime singulièrement après le voyage de Neuchâtel. Les lettres de Balzac prennent un nouvel accent : tant il est vrai qu'il faut des réalités pour renouveler nos rêves sentimentaux. Il avait vu, et dès lors sa passion jadis tout imaginaire brûlait ses sens et son cœur. Puis, Mme de Hanska l'avait beaucoup dérangé. Quatre jours de diligence séparent Paris de Neuchâtel : il avait fait pour la rejoindre un voyage pénible et coûteux, et il était accablé par les promesses aux éditeurs. Il est vrai qu'elle avait accompli un bien autre voyage : mais cela même était une distraction pour la solitaire de l'Ukraine. « A force de

faire des sacrifices, un homme s'intéresse à l'être qui les exige[1]. » On ne veut pas avoir peiné pour peu de chose : quand on a lu quelque livre important, abstrait et pénible, volontiers on s'en vante ou bien l'on en conseille la lecture. Nous verrons la passion de Balzac croître en raison de ses prouesses de voyageur et de l'amoncellement de ses lettres, parmi les extraordinaires soucis d'argent que lui suscite le sort et qu'il compare aux Furies d'Oreste haletant.

Rentré à Paris, il écrit à son amante (je me garderai de dire sa maîtresse) : « Il ne peut y avoir que toi et le travail, le travail et toi : dors en paix, ma jalouse. » Mme de Hanska était jalouse, en effet. Elle exigeait beaucoup, si elle ne donnait rien. Elle avait appris, par les journaux ou les racontars colportés à travers la société par ces personnes, toujours les mêmes, qui se prétendent informées et que l'on croit parce que leurs propos sont toujours méchants, d'étranges aventures de son héros. Elle s'effrayait de Paris qui lui apparaissait à distance attrayant et pervers; elle le voyait à travers les livres du romancier qui en faisait une peinture éclatante et passionnée, un peu infernale au gré de son esprit timoré. Fidèle à son système de simplicité, Balzac la rassurait par des raisonnements de cette force : « Te tromper! mais ce serait trop facile! » ou par des témoignages de l'importance de celui-ci qu'il met dans la bouche de son médecin : « On n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes. » Mais peut-être n'est-il pas fâché qu'elle soit un peu jalouse. Si elle tient à sa fidélité, peut-être lui donnera-t-elle un jour les moyens d'être fidèle. Et de temps en temps il parle des *femmes qui lui font les yeux doux*, juste assez pour mettre en valeur son prétendu ascétisme. Nous savons

1. Balzac, *Une fille d'Ève.*

d'autre part avec quel soin Balzac dissimulait ses aventures amoureuses, d'ailleurs beaucoup plus rares qu'on ne l'a dit. Il voulait établir la légende de ses mœurs d'anachorète : on a pris un peu trop le contre-pied de cette légende. Elle ne s'éloigne pas extraordinairement de la vérité. Quoi qu'il en soit, ce devait être précisément l'époque où il avait pour amie cette petite Maria à qui *Eugénie Grandet* est dédiée, et dont on cite ce joli mot d'amoureuse : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie. » Cette liaison, si elle durait encore, ne l'empêchait nullement d'écrire à Mme de Hanska : « Tu ne sais pas combien est vierge mon amour !... »

Pourtant, lorsqu'il s'écrie : « Quelle belle vie : l'amour et la pensée ! » ne peut-on supposer, — et surtout en présence de la liste de ses travaux, — qu'il ait véritablement réservé à Mme de Hanska la courte période qui sépare l'entrevue de Neuchâtel de celle de Genève ? Ce n'est pas encore beaucoup dire. L'entrevue de Genève lui coûte assez cher : il travaille, dit-il, dix-sept heures par jour pour trouver le temps et l'argent nécessaires à l'accomplissement de ce voyage : « Je vends quelques années de ma vie pour aller à toi ! » Il serait plus élégant de ne pas s'en vanter. Mais Mme de Hanska n'eût pas deviné. Quand on fait un si grand sacrifice, ne faut-il pas le mettre en évidence ? La belle comtesse n'a aucune idée des difficultés matérielles de l'existence : par un mariage sérieux elle s'est mise à l'abri ; une fois au port, on ne voit plus ceux qui barbotent dans l'eau. « Il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, — lui disait Balzac, — parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. » Cette vie effroyable où l'écrivain paie ses dettes avec son génie, elle n'en comprend pas la beauté, et c'est le grand reproche qu'on lui peut adresser. Ce n'est que

trop sensible à travers toute la correspondance de Balzac. Néanmoins, s'il livrait ses secrets, ce n'était pas pour se faire plaindre, c'était plutôt par orgueil, ou bien parce qu'il saisissait l'âpre grandeur de sa vie et s'exaltait en la révélant. « Il y a combat pour l'argent, bataille contre les envieux, luttes perpétuelles avec mes *sujets*, luttes physiques, luttes morales, et, si je manquais une seule fois à triompher, je serais exactement mort. »

Sans doute il tâche, au début, de poétiser, en les agrandissant, ses soucis financiers. Il prétend qu'il lui faut trouver dix mille francs par mois, sans quoi il est perdu, et c'est excessif. Dans les romans, les héroïnes ne donnent pas moins d'un louis au pauvre qui passe ; dans la réalité, elles donnent deux sous. Cependant, la proportion n'est pas ici la même. Le chiffre des dettes était considérable, et le travail de Balzac mal rétribué. Les Alexandre Dumas et les Eugène Sue connaissaient les triomphes faciles ; l'auteur des *Parents pauvres* arrachait péniblement des succès toujours discutés, et jamais populaires. Il faut insister sur cette vie haletante du grand écrivain. C'est elle surtout que nous révèle la correspondance avec Mme de Hanska : les détails qu'elle nous en donne sont les plus intéressants. J'empiète un peu sur l'avenir pour montrer quelle divergence sépare les deux amants.

Oui, Balzac nous émeut vraiment lorsqu'il parle de son travail et de ses luttes. Ce travail et ces luttes communiquent à sa vie une grandeur admirable. Sa vie se passe devant la petite table d'acajou qui aura été « le témoin de ses pensées, de ses angoisses, de ses misères, de ses détresses, de ses joies, de tout ». Là il accomplit ses travaux d'Hercule « qui épouvantent la littérature ». Napoléon de l'écritoire, il livre bataille tous les jours, et pendant vingt ans. Sans cesse il emploie des images militaires : *le lys va dé-*

filer dans telle revue, j'envoie des troupes fraîches, etc. Il a des fauteuils qui s'effrondent sous son poids trop fréquent, comme un général a des chevaux tués sous lui. On connaît trop ses habitudes pour que j'y revienne : le coucher à six heures du soir, le réveil à minuit, et les douze heures d'affilée livrées au travail. Il se trompe quand il écrit : « Ces débats d'un homme avec sa pensée, l'encre et le papier, n'ont rien de bien poétique. » Mais il le sait mieux que personne : elle a sa poésie, cette vie de fièvre et d'exaltation intérieure, où il ne quitte les créations qui font bouillonner son cerveau, que pour prendre contact avec des créanciers, des hommes de loi, ou pour contempler le regard pâle et froid des amis d'enfance qui s'arment de leur amitié pour vous refuser[1]. Enfermé comme un moine ou comme un prisonnier, il peut dire néanmoins : « Ma vie est un torrent. » Il se compare à une machine à vapeur sans cesse en mouvement. L'un de ses ennemis s'exprime ainsi sur son compte : « Le talent, le génie, son incroyable puissance de volonté, je le conçois, j'y crois. Mais où et comment se fabrique-t-il du temps ? » Au fond, il aime cette existence ardente et passionnée dont il fait tous les frais : « Ici, le combat moral et physique, la dette et la littérature ont quelque chose d'étourdissant et d'entraînant. »

Le travail donne des joies âpres et savoureuses. Le romancier qui peuple sa solitude de personnages de fiction, issus de la réalité ou de l'imagination, vit dans un monde émané de lui-même, connaît une diversité de sensations qui l'emporte en richesse et en plénitude sur les vies les plus agitées. Et pourtant il connaît aussi des heures désenchantées où il touche du doigt cette solitude, où il exagère la vanité de son œuvre, où il aspire à des contacts plus véridiques. Balzac

1. Ailleurs il emploie cette image hardie : «.... De ces amis qui sont des tigres sous une enveloppe de tourterelle.»

n'échappe pas au découragement et à la lassitude. L'abus du travail le met parfois dans un état de faiblesse, le plonge dans une sorte de mélancolie physique. Alors des plaintes émouvantes lui viennent aux lèvres : « Neuf ans de travaux sans résultat immédiat, sans bien-être conquis, cela me tue. » (1835.) — « La nature avait créé en moi un être d'amour et de tendresse, et le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire. » (1836.) — Il songe à Rossini qui lui disait n'avoir respiré à son aise que le jour où il avait été assuré d'avoir du pain. Il songe surtout que les années passent, que la jeunesse s'en va, et que l'amour et la jeunesse sont des biens magnifiques et inséparables : « Ni la gloire ni la fortune ne rendent les grâces de la jeunesse. Il faut quelque chose de surhumain pour rencontrer l'amour passé quarante ans... Le mois de mai 1836 approche, et j'aurai trente-sept ans ; je ne sais rien encore, je n'ai rien fait de complet ni de grand ; je n'ai que des pierres amassées. » Ces paroles ne sont-elles pas touchantes de la part de l'immortel auteur du *Père Goriot* et de *Séraphita*?

Elle, du moins, essaie-t-elle de relever son courage, de parer d'un peu de douceur cette vie si vaillante ? S'efforce-t-elle de le suivre et de le comprendre, afin de mieux aider son ami ? Lui écrit-elle des lettres d'une intelligence attendrie, portant un intérêt passionné à ses travaux, à ses projets et à ses luttes? Ce n'est guère à croire que par intervalles. On trouve trop fréquemment dans la correspondance de Balzac la preuve du malentendu qui les séparait, de l'impossibilité où se trouvaient leurs pensées de se joindre, de se fondre. « Les personnes qui ont une vie arrêtée, où le besoin d'argent ne se fait pas sentir, lui écrit-il en 1835, sont inhabiles à juger de la vie de ceux qui travaillent nuit et jour, et qui sont en quête de leurs écus gagnés. » Et ailleurs : « Jamais les gens riches ne compren-

dront les malheureux... Vous ne pouvez savoir ce qu'est une vie littéraire aussi occupée que la mienne. » (1838.) — En un an, il écrit *le Père Goriot*, *le Lys dans la vallée*, *les Mémoires de deux jeunes mariés*, *César Birotteau*, plus des études de mœurs, des études philosophiques, la fin de *Séraphita*; et la pimbêche de Pologne lui demande : « Que faites-vous?... » De temps en temps, elle s'attire des réponses cruelles comme celle-ci : « Moi qui sais bien amplement ce que c'est que le malheur, je vous crie du fond de mon cabinet : Jouissez du bien-être matériel que vous donne M. de Hanski et que vous me vantez justement. » (1837.)

Mme de Hanska a eu tort d'abandonner au public les lettres que lui écrivit Balzac. En l'absence des siennes qui peut-être eussent donné une autre impression, — et les deux citées par M. de Lovenjoul ne sont pas pour nous les faire regretter littérairement, — il ne résulte point de la correspondance de son amant, et plus tard son époux, que nous lui devions, à elle, quelque admiration ni même quelque sympathie. Il semble que Balzac écrit pour lui-même, et que ce soit au papier beaucoup plus qu'à Mme de Hanska qu'il confie les secrets de sa vie occupée.

III

Il nous faut maintenant revenir en arrière. Balzac avait quitté Mme de Hanska à Neuchâtel au commencement d'octobre 1833 : il devait la rejoindre très prochainement à Genève. Il dut attendre jusqu'à la fin de décembre pour accomplir ce voyage. Il se logea à l'hôtel de l'Arc, au Pré-Lévêque, tout près d'elle qui habitait la maison Mirabaud, également au Pré-Lévêque. Ici nous touchons au point culminant de cet amour romanesque. Malgré bien des vulgarités et ce ton heurté qui indique la hâte, les lettres de Balzac qui sont datées de Genève ou qui

furent expédiées de Paris peu de temps après son retour sont toutes chargées de tendresse passionnée et d'ardents désirs. Elles nous livrent un cœur d'homme à qui la réalité de l'amour donne l'oubli passager; l'homme de lettres rejette dans le néant la vanité, l'amour-propre, la gloire, la littérature, pour quelques jours du moins. Il sent la jeunesse qui lui gonfle la poitrine comme un printemps mystérieux; en lui la vie coule comme un grand fleuve débordé, et il ne songe pas à en compter les flots.

L'entrevue de Genève qui dura six semaines est bien le plus grand bonheur de cette liaison de vingt ans. Nous avons vu que ce bonheur n'alla pas sans souffrance : ainsi le veut la loi humaine. On peut fouiller la correspondance de Balzac de 1832 à 1846, — toute celle qui a été publiée, — on n'y trouvera nulle part ailleurs la belle exaltation qui échauffe les pages relatives à cette saison d'hiver ornée pour lui d'un charme tout ensemble suave et acide.

En amour, dit-on, si l'on n'avance pas, on recule. Notre nature ne nous permet guère de nous maintenir dans les empyrées; il nous faut descendre, — ou dégringoler. Malgré leurs efforts à tous deux, ils étaient allés trop loin dans la passion pour résider longtemps à de pareilles hauteurs après la séparation sur le chemin de Ferney. Le pauvre Balzac s'essaie dans la petite galanterie qu'autorise désormais leur intimité : une de ses lettres se termine par ce malheureux envoi : « Un baiser à l'épouse, une petite pigeonnerie à l'Ève. » Et vraiment il est lamentable de voir commettre ces sortes d'attentats à la pudeur, qui consistent à nous livrer, des grands écrivains, une intimité dont le respect s'imposait. L'écrivain rêve encore « un Diodati sans amertume au dénouement », mais déjà la fièvre de ses travaux et de ses obligations le reprend. Paris ne permet guère aux amoureux de s'isoler; contre leur vo-

lonté même il entre dans leurs amours, avec son cortège d'agitations, de plaisirs légers, de dures servitudes, — de distractions. Le romancier a beau écrire : « Mon ambition est plus forte même du côté des sentiments que celle dont je suis animé pour une gloire qui ne reluit, après tout, que sur des tombes. » Il ne trouve plus guère de mots profonds de tendresse, et s'il nous émeut, c'est plutôt par le récit de ses batailles littéraires ou des mille projets qui tourbillonnent dans son cerveau. Ce qu'il nous dit des contemporains est sans intérêt : qu'il affirme que « Victor Hugo a considérablement aimé », ou que « le mâle » de George Sand « était rare », ce qui à ses yeux suffit à expliquer les laborieuses recherches de celle-ci, cela, en vérité, ne nous renseigne pas beaucoup. Ses propos sur la vie parisienne sont d'un provincial fraîchement débarqué : il semble pourtant qu'ils ne déplaisaient pas à cette Bovary du pays des Cosaques. Mais ses plans d'ouvrages ou ses rêves financiers sur la manière de faire fortune sont bizarres, et quelquefois excellents. Le théâtre l'attire, malgré les conseils de Henri Heine, qui lui dit : « Prenez-y garde : celui qui s'est habitué à Brest ne peut s'accoutumer à Toulon. Restez dans votre bagne. » Tantôt c'est un sujet de vaudeville, *Prudhomme bigame* (d'ailleurs stupide), et tantôt un plan de comédie de mœurs, *Monsieur Prudhomme*, ou ce sont des drames historiques, *Philippe II*, *la Grande Mademoiselle* avec ce mot de Lauzun pour dénouement : *Marie, tire-moi mes bottes*, ou quelque drame sur la jalousie, *Gina*, un Othello femme. Ainsi toujours son cerveau fermente. Cependant il ne perd pas de vue la *Comédie humaine*, c'est-à-dire sa gloire.

Ils s'étaient donné rendez-vous à Vienne, en septembre (1834). M. et Mme de Hanski devaient séjourner dans la capitale de l'Autriche avant de regagner leur solitude de l'Ukraine. Retenu par ses engagements lit-

téraires et financiers, Balzac ne put rejoindre son amie qu'en mai 1835. Il lui portait le manuscrit de *Séraphita* qui lui était dédiée. Là encore, ils connurent cette sorte de bonheur exalté et poignant qui fut celui de Genève. Non rassasié de la voir tous les jours, il lui écrivait encore. « Je te presse, — disait-il, — de tous côtés sur mon cœur, où tu ne tiens que moralement. Je voudrais t'y garder vivante ! » Son cœur, ses sens et son imagination s'accordèrent pour donner à la tendresse une douceur sacrée et en faire une « élévation mystérieuse de notre pensée » : ne parle-t-il pas, comme Platon, de cet amour infini qui mène à la connaissance de Dieu par l'extase ?

De l'entrevue de Vienne (1835) au décès de M. de Hanski (10 novembre 1841), les lettres de Balzac indiquent une amitié profonde, mais calmée. Ainsi que je l'ai déjà dit, il y est beaucoup question de ses embarras d'argent, de ses projets d'art et de sa vie littéraire. Sous l'Empire, Chateaubriand se plaignait, avec cette façon altière qu'il avait de se plaindre, que le plus grand écrivain de France ne pût gagner sa vie avec sa plume. L'existence affairée de Balzac nous révèle une plainte semblable quoique moins orgueilleuse : endetté, il ne pouvait arriver à payer ses dettes, et dans le gouffre il jetait ses œuvres avec une fécondité sans pareille. Heureusement, le travail lui était une joie, comme à tous les grands écrivains. Assis à sa table, il créait des mondes, et les soucis s'évanouissaient, — du moins ses soucis personnels, car il prenait à son compte ceux de ses personnages. Sa volonté était puissante, comme son imagination. « J'ai de larges épaules, écrivait-il, un courage de lion, du caractère, et si parfois la mélancolie me prend, je regarde l'avenir et je crois à quelque chose de bon, quoique les années passent avec une rapidité cruelle, et quelles années ? les belles ! Reverrai-je jamais le lac de Genève ou de Neuchâtel (1836) ? »

Bien qu'il aime à murmurer contre le sort, à disputer violemment le destin, il est plutôt optimiste : les grands travailleurs le sont volontiers, tant ils trouvent de consolation dans le déploiement de leurs forces. Quand son éditeur fait faillite, — et il lui a signé des effets! — il entrevoit aussitôt les chefs-d'œuvre à écrire qui le libéreront. Ou bien ce sont de magnifiques projets financiers : il imagine une tontine mêlée à la vente de ses œuvres, ou il s'en va en Sardaigne acquérir des mines de plomb argentifère mal exploitées par les Romains ; la tontine échoue, et les mines viennent d'être achetées. Mais aussitôt il pense à autre chose. Par exemple, pourquoi ne prendrait-il pas le pouvoir en France ? Et le voilà qui dirige la *Chronique de Paris* afin de peser sur l'opinion. Il se déclare partisan de la monarchie absolue. Bientôt il renonce au journalisme : « Cette détermination m'est venue à l'aspect de deux séances de la Chambre des députés. La sottise des orateurs, la niaiserie des débats, le peu de chance qu'il y a de triompher d'une semblable et d'une si misérable médiocrité, me font renoncer à m'y mêler autrement qu'en qualité de ministre. » Évidemment. Et dire que ceci s'écrivait en 1836, et que déjà les séances de la Chambre inspiraient de pareilles réflexions!

IV

Quand survint la mort de M. de Hanski, la correspondance entre Balzac et Mme de Hanska était frappée d'anémie. Depuis six ans, ils ne s'étaient point vus. Elle écrivait en 1839 : « Les vieilles amitiés sont craintives », et l'on sent bien qu'elle distinguait elle-même les mauvais présages à quoi l'on devine la fin des sentiments. La lettre qui clôt le premier volume de la *Correspondance* est la réponse digne et honorable de Balzac à la nouvelle qui lui apprend le veuvage de sa

maîtresse. Cette longue liaison n'eut son dénouement qu'en 1850. Neuf années, ou presque, séparent le décès de M. de Hanski du nouveau mariage de sa veuve. Pourquoi ces amants, que déjà la jeunesse fuyait, attendirent-ils d'avoir, l'un cinquante ans et l'autre quarante-cinq, pour mêler complètement leurs deux vies? Quelles considérations leur inspirèrent une telle patience? Balzac voulut-il, auparavant, par un scrupule de délicatesse, régler définitivement son passif? Mme de Hanska désira-t-elle, avant de songer à son propre bonheur, assurer celui de sa fille Anna, qui épousa le comte Mniszech en 1846, ou rencontra-t-elle dans sa famille une opposition difficile à vaincre? Ils voulaient ce mariage depuis huit ans, et quand il devint possible ils le reculèrent de neuf années. On ne discerne point nettement dans le tome second de la *Correspondance* (1842-1846) les obstacles que leurs deux volontés combinées mirent tant de temps à vaincre.

Ce second volume est en quelque sorte la réédition du premier. Le ton en est uniforme et monotone, émouvant néanmoins, comme la vie de Balzac elle-même. Il a soif d'organiser enfin son existence sur des bases moins précaires. Ce mariage, qui le flatterait dans sa vanité, lui permettrait de mieux réaliser ses ambitions. Les premiers temps il presse sa maîtresse de prendre promptement les dispositions matérielles qui l'autoriseront à quitter la Russie. Puis il revient sur les deux thèmes éternels qui l'occupent sans cesse : son travail et ses dettes. Il a soixante mille francs de dettes criardes, plus cent vingt mille autres, et il ne peut compter que sur une seule ressource : « la création perpétuelle qui sort de son encrier ». Les directeurs de revues et de journaux, les éditeurs abusent même de sa situation besogneuse : « On me sait pauvre, écrit-il, on m'attend. Si l'on me voyait riche, on viendrait à moi. Je serais le maître, je suis l'esclave, ou, si vous

voulez, je suis l'*offrant* au lieu d'être le *demandé*. Je perds quinze mille francs par an à cette situation. » Tandis que l'éditeur ou le directeur qui rendent visite à Eugène Sue sont frappés de son luxe et passent par ses conditions. La question d'argent, qu'il a le premier posée hardiment dans la *Comédie humaine* comme la plus tragique dans notre société moderne, l'étreint comme un étau, refuse de le lâcher ou seulement de desserrer un peu son étreinte. C'est elle qui l'empêche d'entrer à l'Académie française. C'est elle peut-être, il ne le voit pas, qui éloigne du mariage sa maîtresse. Celle-ci hésite et se lamente sans cesse, on le devine. Il lui écrit des lettres de vingt pages et elle se plaint de n'en pas recevoir assez, elle qui ne peut trouver un quart d'heure par jour à lui consacrer. « Pour écrire ainsi que je l'ai toujours fait, lui explique-t-il vainement, des ouvrages au pied levé, en sept, huit ou quinze jours, il faut se lever à deux heures dans la nuit et travailler quinze heures de suite ; pendant les intervalles on pense aux fils de l'intrigue, aux scènes, à leur disposition. Écrire à celle qu'on aime le plus au monde exige qu'on dépose le fardeau des pensées littéraires et des combinaisons dramatiques : est-ce toujours possible ? » Il ne prend déjà pas le temps de se raser, de s'habiller, de se baigner. Et il ne lui cache pas qu'en lui écrivant c'est un billet de mille francs qu'il sacrifie.

Elle continue de se montrer jalouse. Pour la rassurer il lui conte un jour cette anecdote. Comme on le plaisantait sur ses prétendues bonnes fortunes à un dîner que lui offrait son ancien patron, Me Guyonnet-Merville, avoué, il répondit vivement : « *Je n'en ai jamais eu.* » Devant la stupéfaction des convives, il ajouta : « Je ne nie pas que des femmes se soient amourachées d'un M. de Balzac imaginaire, et qu'elles ne soient pas venues jusqu'au gros soldat joufflu qui a

l'honneur de vous répondre. Mais les femmes veulent toutes (la plus grande comme la plus petite, la duchesse comme la grisette) qu'on ne s'occupe que d'elles ; elles ne souffrent pas dix jours sans révolte un homme occupé de la plus grande chose. Et voilà pourquoi toutes les femmes aiment des sots. Le sot leur donne tout son temps et leur prouve qu'elles sont aimées en ne s'occupant que d'elles. Qu'un homme de génie leur donne son cœur, sa fortune, s'il ne donne pas son temps, la plus noble ne se croira pas aimée... » S'il dit la vérité, comme il est probable, quel mépris et quelle amertume aussi dans cette confidence du *gros soldat joufflu!* et quelle leçon pour Mme de Hanska!

Malgré bien des lassitudes, il respire avec avidité sa vie de fièvre et d'effort. L'espoir le conserve, et la confiance dans sa volonté. Il *se manie comme un cheval*, il croit ses forces inépuisables et sa santé invincible. Cette bataille quotidienne le secoue sans l'épuiser. Mais les années viennent, et voici qu'on le sent moins optimiste, moins vaillant, plus accessible au découragement. A partir de 1843 il lui arrive plus souvent qu'autrefois d'écrire des phrases comme celles-ci : «... On n'attire pas ainsi impunément toute sa vie au cerveau... » — « A cinquante ans je serai éteint... » Il était de ceux qui ne s'éteignent qu'en mourant ; à cinquante ans il devait être à la veille de mourir.

Que répondait-elle à ces aveux de tristesse? Elle bénéficie sans nul doute de la suppression de sa propre correspondance. L'ignorance où nous sommes de ses réponses la protège comme le doute protège l'accusé. Pourtant l'on croit nous livrer des lettres d'amour de Balzac et l'on nous donne un réquisitoire contre Mme de Hanska. La femme qui aime un homme de génie doit être plus qu'aucune amoureuse fière de se dévouer, de se sacrifier même. Celle-ci tergiverse, hésite, geint, suscite des difficultés, adresse des reproches. C'est un

procès qui la retient. C'est sa fille, c'est le monde. Elle a toujours peur de manquer de tout. Un jour lointain, à Genève, elle lui avait déjà posé cette question : « Peut-on vivre à Paris avec cinq cent mille francs de fortune ? » Il faut qu'il lui rédige un plan de vie à Paris, avec tableau des recettes et des dépenses, et pour mieux la convaincre il ajoute naïvement qu'il sait mieux calculer que Rothschild. Elle tremble devant le chiffre de dettes qu'il avoue, qu'il exagère même, pour grandir ses luttes contre la mauvaise fortune. Loin de se hâter de l'épouser pour avoir le droit de l'aider, elle se dérobe. Bourgeoise pratique, elle est capable de regretter M. de Hanski, lequel la protégeait contre son amant. Celui-ci lui paraît un peu monstrueux, — monstrueux comme Paris qui l'attire et qu'elle redoute à la fois. N'y a-t-il pas aussi dans son cas une part de snobisme? Il est des femmes, dans le monde, qui acceptent pour amant tel homme dont elles ne voudraient point pour mari soit à cause de sa situation sociale, soit à cause de son nom ou de son manque de fortune. La princesse de Liéven, lorsqu'une imprudente amie lui demanda si elle n'épousait pas Guizot qu'elle recevait dans son intimité, répondit par le plus dédaigneux des sourires.

L'amertume de Balzac se répand quelquefois dans ses jugements sur ses confrères. Il les traite sans ménagement. Son orgueil l'exalte d'autant plus que le succès lui résiste. Après la représentation des *Burgraves*, il écrit de Victor Hugo : « Il est décidément resté l'*enfant sublime*, et ne sera que cela. C'est toujours les mêmes enfantillages de prison, de cercueil, d'invraisemblances de la dernière absurdité. Comme histoire il n'en faut pas parler ; comme invention, c'est de la dernière pauvreté. Mais la poésie enlève. C'est Titien peignant sur un mur de boue. Il y a surtout une absence de *cœur* qui se fait de plus en plus sentir.

Victor Hugo n'est pas *vrai*. Notre pays est fanatique du vrai ; c'est le pays du bon sens. » Sur George Sand il n'est pas plus tendre : « On ne veut plus nulle part de George Sand depuis ses dernières productions, assure-t-il en 1843. Souverain me disait (en libraire) : « *Le Compagnon du tour de France* l'a tuée, malgré le privilège qu'ont les auteurs en renom d'être mauvais pendant vingt volumes. » *Consuelo* paraît : c'est pire encore : « *Consuelo* est le produit de tout ce qu'il y a de plus vide, de plus invraisemblable, de plus enfant. » Quant à Lamartine, il « pense à devenir pontife d'une religion nouvelle ».

Ces coups de boutoir sont rares. L'injustice de son temps et les déboires de sa vie les expliquent. La présence de Mme de Hanska lui serait un réconfort, et elle ne vient pas. Quand il est près de désespérer, il se souvient de leur bonheur de Genève. « Diodati me fait battre le cœur, écrit-il le 12 juillet 1842. Ces quatre syllabes c'est le cri du : *Montjoie-Saint-Denis!* de mon amour. » Et quelques mois plus tard il reprend : « Je revois le sentier de Diodati. » Tant il est vrai qu'il faut à l'amour la présence réelle et qu'il ne s'accommode point de l'*union des anges*.

C'est encore par les sens que Mme de Hanska occupe le mieux sa mémoire. Elle intervient dans son existence avec le plus parfait égoïsme ; pour employer un mot terrible et sans doute excessif que l'on prête à Balzac vers la fin de sa vie, et qui ne put que lui échapper s'il est authentique, elle l'assassina en détail. Mais à chacune de leurs rencontres nous retrouvons Balzac plus amoureux, plus reconnaissant, plus enthousiaste. Le 29 juillet 1843 — au prix de quels sacrifices de temps et d'argent ! — il débarque à Saint-Pétersbourg : « ... Je ne l'avais pas vue depuis Vienne, écrit-il quelques jours plus tard sur le journal de sa maîtresse, et je l'ai trouvée aussi belle, aussi jeune qu'alors. Il y avait sept

ans d'intervalle, cependant, et elle était restée dans ses déserts de blé comme moi dans le vaste désert d'hommes de Paris... » Des appellations tendres suivent ce voyage. Elle est son *loulou adoré*. Je saute même quelques polissonneries qu'on aurait pu supprimer sans dommage. Encore éclairent-elles d'un jour singulier le caractère de Mme de Hanska. Mais *les deux loulous* continuent de s'écrire « des lettres farcies de chiffres, hérissées d'affaires ».

Au mois de mai 1845, Balzac rejoignit à Dresde sa maîtresse, qui voyageait avec sa fille Anna et le comte Mniszech, fiancé de celle-ci. Ils passèrent tous un mois à Canstatt, puis Balzac les entraîna à Paris, en présentant sur son passeport Mme de Hanska comme sa sœur et Anna comme sa nièce. Ils firent en commun quelques excursions en Allemagne, en Belgique et en Hollande et se séparèrent à Bruxelles à la fin d'août. Leur intimité familiale était si parfaite qu'ils s'étaient affublés les uns les autres de galants sobriquets. Balzac était surnommé *Bilboquet* en souvenir des *Saltimbanques*, Mme de Hanska *Atala*, Anna de Hanska et Georges Mniszech *Zéphirine* et *Gringalet*.

Le second volume des *Lettres à l'Étrangère* s'arrête à la fin de l'année 1845. Les lettres inédites de 1845 à 1850 feront encore la matière d'un ou deux volumes. De ce long drame qui agita deux cœurs, nous connaissons le dénouement. Un passage de *Choses vues*, de Victor Hugo, et les patientes recherches de M. de Lovenjoul nous l'ont révélé. Mariés à l'étranger le 15 avril 1850, les deux époux revinrent à Paris en mai. Balzac avait fait orner sa demeure pour recevoir dignement celle qui n'était destinée qu'au soir de sa vie. La nuit était déjà venue lorsque leur voiture les déposa à la porte. Ils voyaient de la rue les fenêtres illuminées, et pourtant personne ne répondait à leurs coups de sonnette réitérés. Il fallut, malgré l'heure tardive, chercher

un serrurier, et quand ils pénétrèrent enfin dans l'appartement qu'on avait paré de fleurs, selon les prescriptions de Balzac, ils trouvèrent le domestique qui devait les recevoir atteint de folie, s'agitant et prononçant des paroles incohérentes.

Mais cet épisode singulier de l'arrivée est peu de chose auprès du drame d'abandon que nous offre la mort de Balzac. Il expira le 17 août 1850, quatre mois après son mariage, et déjà cette union, fruit de tant de rêves et de tant d'espérances, s'était pour ainsi dire brisée. Ses excès de travail avaient hâté sa fin. Victor Hugo, ayant appris que son état de santé était grave, vint lui rendre visite. La servante qui lui ouvre la porte le reçoit par ces mots : « Il est perdu. Madame est rentrée chez elle. » Victor Hugo entre néanmoins dans la chambre du moribond : « Une vieille femme, la garde et un domestique, dit-il, se tiennent debout des deux côtés du lit. » La vieille femme c'était la mère, qui allait cesser d'exploiter son fils. Mme Honoré de Balzac était partie. En s'éloignant, sans doute, elle n'avait pas prévu la mort prochaine.

Une polémique singulière s'engagea dans la presse, peu de temps après cette mort, au sujet de la tombe de Balzac. Un M. de Fiennes affirma dans le *Siècle* que l'herbe croissait sur cette tombe déjà abandonnée. Il lui fut répondu que ce qu'il avait pris pour de l'herbe était du laurier-thym et du jasmin blanc. Mme de Balzac avait déjà ses partisans et ses adversaires. Il est équitable d'ajouter qu'elle accepta la succession obérée de son mari. Ce fut d'ailleurs une excellente affaire, mais elle ne s'en doutait point.

V

Ainsi, pendant dix-huit années, Balzac entretint dans son cœur une vie romanesque. Son imagination l'avait

créée, du temps qu'il ignorait le visage de l'Étrangère; son désir l'avait élargie après l'entrevue de Neuchâtel et durant les séjours de Genève et de Vienne, un désir mêlé de tendresse et de reconnaissance où il mettait l'exaltation d'une âme supérieure; puis, durant la longue séparation, celle même qui les conduisit au déclin de la jeunesse, il connut une ardente amitié, qu'il pouvait échauffer à sa guise par le miracle de l'espérance et que la possession transformait au cours de leurs rares entrevues. De cette aventure si importante il fit presque tous les frais : avec peu de réalité il tissait de grands rêves; il jetait lui-même son bois dans le feu de son amour. Il ne mit pas en doute que cet amour était unique et merveilleux. Qui sait combien de jours eût duré cette liaison, si elle avait été libre au début? M. de Hanski n'apparait plus un personnage négligeable lorsqu'on songe à ces choses : il fit intervenir le temps dans une passion qui pouvait être éphémère, et lui communiqua ainsi une grandeur peu commune. Mais sans doute il ne se soucia point de jouer ce rôle.

Il ne faut point chercher dans la *Correspondance* de Balzac une délicatesse et une élégance de sentiments qui font défaut à son œuvre. Ce qu'on y peut admirer, dans une monotonie qui est celle même d'une vie laborieuse, c'est, d'une part, cette faculté merveilleuse d'imaginer et d'idéaliser qui, chez le romancier, tantôt gâte et tantôt éclaire le réalisme, et, d'autre part, cet amour frénétique du travail et de l'art, cause de tant de joies, abîme de tant de découragements, mais en somme enivrant comme un vin généreux, et qui suffit à ennoblir une existence. C'est encore la belle sincérité de tendresse spécialement réservée aux pages qui accompagnent ou qui suivent l'entrevue de Genève.

Sur Mme de Hanska, M. de Spœlberch de Lovenjoul porte ce jugement : « Elle a laissé chez ceux qui l'ont connue le souvenir d'une des plus remarquables per-

sonnalités féminines de son temps... » Je le veux admettre, mais à travers la correspondance de Balzac elle nous apparaît égoïste, calculatrice, pratique et sèche, incapable de ce dévouement énergique où l'on sent le don admirable et complet de toute une vie. Nous avons vu qu'elle ne comprit jamais l'âme emportée, l'esprit désordonné de son amant ; elle le trouvait *léger* (*sic*). Quelle misère que l'amour qui, en dix-huit ans, ne pénètre pas mieux un cœur ! Sa sensibilité ne s'étendait qu'à un cercle de choses restreint. Elle n'avait pas eu de jeunesse, il est vrai, et toujours il manqua du soleil à son bonheur. Quand ils se promenaient au bord du lac Léman, sur le chemin de Diodati, par les matinées d'hiver, — tandis qu'il s'exaltait avec violence dans son amour, — sans doute elle se félicitait de posséder à la fois un vieux mari pour lui garantir le côté matériel de l'existence, et un amant célèbre pour la vanité de son esprit et les exigences de son tempérament. Elle connaîtra l'honneur immérité d'attacher son nom au sort immortel de Balzac, mais elle demeurera pour les admirateurs du glorieux maître de *la Comédie humaine* ce qu'elle fut pour lui en réalité : *l'Étrangère*.

Octobre 1899 et mai 1904.

VICTOR HUGO FIANCÉ[1]

I

Les lettres d'amour ne devraient jamais avoir qu'un seul lecteur. Mais il faudrait compter sans la vanité humaine qui est grande. Cependant les femmes ne craignent point toujours l'éclat de leur gloire amoureuse ; il en est qui ne tiennent pas particulièrement au mystère, et désirent élever à leur passion inconnue un monument public dont elles pourront tirer quelque considération. Ainsi Mme de Hanska et Mme Michelet, née Athénaïs Mialaret, conservèrent les lettres de leurs époux dans un but qui n'était pas uniquement pieux. L'une ajoutait, dit-on, aux éloges incomplets que lui décernait dans ses longs billets exaltés l'auteur de *la Comédie humaine*, et l'on retrouve sur le manuscrit la trace de ces subterfuges complaisants ; l'autre corrigea avant de mourir les épreuves du livre destiné à nous éclairer sur l'enthousiasme passionnel d'un quinquagénaire surexcité.

Voici que l'on nous donne en pâture les lettres de Victor Hugo à sa fiancée. Ajouteront-elles à l'illustration de notre plus grand poète lyrique ? Je dois dire bien vite que je ne le pense pas. Il les a lui-même jugées à la fin de cette correspondance de deux années.

1. Victor Hugo, *Lettres à la fiancée*, 1820-1822, avec deux portraits et un autographe (Fasquelle, édit.).

« Notre histoire, chère aimée, aura été une preuve de plus de cette vérité que, vouloir fermement, c'est pouvoir. » Et ailleurs : « Il manque toujours à mes lettres quelque chose, et *ce quelque chose* que je n'ai pu exprimer est pourtant ce que j'aurais le plus désiré rendre. » Ces deux paroles sont le plus clair résumé de ce petit livre ingénu et vibrant. Les fiançailles et le mariage de Victor Hugo sont un beau roman d'amour ; il y déploya une énergie qu'on peut déclarer admirable, et une dignité passionnée qui force l'estime. Peu de jeunes gens de vingt ans vécurent dans l'atmosphère d'un sentiment aussi fidèle et parfait et puisèrent dans ce sentiment même une telle vigueur pour dompter le destin et conquérir le bonheur. Nous verrons dans un instant, au cours du récit de cette vaillante aventure, comment l'auteur des *Odes et Ballades*, presque un enfant, sut être un homme et triompha des obstacles que la vie dressait devant sa jeune et fière volonté. Mais, s'il a vécu une belle passion, il n'a pas su le dire.

Sans doute les lettres d'amour revêtent d'habitude une monotonie dont les intéressés ne s'aperçoivent point, ou qu'ils recherchent parce que c'est toujours la même chose qu'ils désirent entendre. Sans doute encore un cœur de vingt ans ne connaît-il de l'amour que sa généreuse exaltation et son mépris du temps, — et ne sait-il le traduire que par des expressions vives dont il prend la violence pour de la force, et l'éclat pour de la clarté. Mais de jeunes filles et de jeunes femmes n'attendirent pour bien parler d'amour que de l'avoir ressenti, et trouvèrent sans les chercher ces accents qui vont juqu'à l'âme. Pour proclamer ses sentiments, l'homme de génie ne rencontra point ce langage de la tendresse qui fleurit à de douces lèvres dépourvues de science. Victor Hugo ignora ce charme ailé qui ôte aux mots leur poids et les enlève comme des plumes légères avides de voler. Il n'a pas le sourire et la grâce,

dons précieux et divins que Vénus fit aux hommes, ni ce frémissement ardent et triste qui court parfois dans les paroles amoureuses comme le sang de notre cœur ouvert à toute la beauté de la terre, à l'infini désir d'une volupté sacrée. Il célèbre sa passion en thèmes larges et généraux qui sont dépourvus de nuances, de finesse et quelquefois de délicatesse et de tact. Les lieux communs lui suffisent ; il se contente de les parer de lyrisme. Il n'est pas fait pour l'élégie, mais pour l'ode. Quand il respire avec force, il s'imagine soupirer. Ce *quelque chose* qui lui manque, d'autres moins auréolés de gloire le possédèrent : ils donnèrent à leur sensibilité en action ce vêtement d'une expression adéquate, semblable à ces voiles transparents qui, dans certaines statues antiques, se moulent sur les formes du corps. Ainsi l'amour se passe de génie ; il lui préfère la simplicité du cœur.

L'éditeur des lettres de Victor Hugo à sa fiancée a eu l'ingénieuse idée de publier en tête du volume les portraits des deux amoureux. Nous pouvons connaître le poète à vingt ans : son large front est plein de lumière, et ses yeux sérieux ont une douceur sereine. Surtout nous pouvons admirer Mlle Adèle Foucher. Elle est tout à fait séduisante ; ses grands yeux noirs, ses sourcils arqués, sa mignonne petite bouche donnent à son visage une grâce délicieuse. Ajoutez qu'elle avait la peau brune et dorée, et que ses cheveux étaient magnifiques. On la devine svelte et légère. Elle sort de l'adolescence pour entrer dans la jeunesse radieuse. Moins concentrée que son ami, elle semble prête à jouir des fêtes de sa beauté et de la vie. Quand nous entendrons son ami se plaindre de ce qu' « elle aimait trop le bal », nous ne serons pas étonnés. Pourtant elle préféra aux plaisirs son amour. Élevée dans un milieu bourgeois et timoré, elle fut brave à sa manière en conservant son cœur au pauvre poète laborieux dont

elle était séparée par tant de préjugés et de difficultés matérielles. Nous n'avons pas ses lettres : elles devaient être plus réservées et craintives que celles du grand homme. Elles devaient être aussi plus simples : quand elle disait : « *Je ne suis bonne qu'à vous aimer* », cela ne valait-il pas les longues tirades philosophiques où son fiancé lui expliquait l'amour ?

C'est à neuf ou dix ans, l'âge où Dante s'éprit de Béatrice Portinari, que Victor Hugo commença d'aimer Adèle Foucher. Par elle il connut ainsi que l'on aime et que c'est là une source de joies abondantes et profondes. Dans les *Odes et Ballades*, dans les *Feuilles d'automne*, dans le *Dernier Jour d'un condamné*, nous relevons des traces de ce précoce amour. — « Je me revois enfant, écolier rieur et frais, jouant, courant, errant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce. Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin. La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pépa. Nos mères ont dit d'aller courir ensemble[1]... » Le poète habitait alors avec sa mère et ses frères le rez-de-chaussée d'une vaste maison qui avait été le couvent des Feuillantines, près du Val-de-Grâce[2]. Ce jardin des Feuillantines, il a parfumé ses souvenirs d'enfance; dans les *Feuilles d'automne*, il en fait une description attendrie ; il nous le montre

profond, mystérieux...
Plein de bourdonnements et de confuses voix.
... Au milieu presque un champ, dans le fond presque un bois.

1. *Le Dernier Jour d'un condamné*, ch. XXXIII.
2. *Victor Hugo avant* 1830, par Edmond Biré (Perrin, édit. 1895).

Là, il joua, tout enfant, avec sa petite fiancée. Pépa, c'est Adèle Foucher.

En 1818, les Hugo quittèrent l'ancien couvent et le jardin de féerie, pour habiter au troisième étage du n° 18 de la rue des Petits-Augustins[1]. Le général, mis en demi-solde, devait baisser son loyer. Mme Hugo, très liée avec Mme Foucher dont le mari était fonctionnaire, allait la voir tous les soirs à l'hôtel Toulouse, rue du Cherche-Midi. Ces soirées étaient longues et muettes. Victor, qui accompagnait sa mère, y passait son temps à regarder. On devine où ses regards se posaient.

Le 26 avril 1819 fut le jour du premier aveu. La correspondance amoureuse nous livre cette date exacte. Il avait dix-sept ans ; elle, seize. Déjà ils engageaient leurs jeunes vies avec cette confiance dans l'avenir qui convient aux enfants. Adèle avait remarqué le silence mélancolique du compagnon de ses soirées. Un jour elle finit par lui dire : « Tu dois avoir des secrets ; n'en as-tu pas un qui est le plus grand de tous ? » Victor avoua qu'il avait un grand secret où il puisait sa tristesse. — « Écoute, dit la petite, c'est comme moi. Dis-moi ton grand secret, et je te dirai le mien. » — « Mon grand secret, dit Victor, c'est que je t'aime. » — Et Adèle répondit : « Mon grand secret, c'est que je t'aime. »

Tant de paroles aussi douces coulent sans conséquence de lèvres aussi fraîches ! Mais Victor Hugo avait déjà une volonté et un caractère. Il prenait la vie au sérieux, et non comme une aventure légère et diverse dont on peut abuser. A quatorze ans il avait déjà parcouru le monde à la suite des armées de l'Empire. A quinze ans, il obtenait une mention à l'Académie pour une pièce de vers sur *les Avantages de l'étude*.

1. *Victor Hugo par un témoin de sa vie.* (2 vol., 1863.)

Chateaubriand, dit-on, le qualifiait d'enfant sublime, et, que ce mot soit légendaire ou historique, il indique bien le cas que l'on faisait de cette gloire naissante. En 1818, il était maître ès jeux floraux. Cette distinction provinciale avait alors une valeur. Le poète y attachait une importance honorifique : son acte de mariage lui donne le titre de membre de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. Il travaillait avec une ténacité merveilleuse, auprès de sa mère, autoritaire, raisonnable et voltairienne. Il vivait dans l'exaltation lyrique, parmi les choses éternelles. Quand l'amour lui vint au cœur, il ne l'imagina que magnifique et durable. Et il mit à le réaliser une énergie d'homme obstiné et croyant. Dès ses premières lettres, il appelle sa petite amoureuse : *ma femme*. Ce n'est point par manière de jeu, à la façon des enfants qui s'amusent au ménage. C'est pour rassurer la jeune fille sur la pureté de son sentiment. Elle avait besoin d'être rassurée, étant une petite bourgeoise ingénue et tendre, très surveillée, religieuse et soumise, qui considérait l'amour comme un péché et s'effrayait de le ressentir sans une autorisation de ses parents. Là est véritablement l'intérêt de ces lettres d'amour : dans la façon digne et respectueuse dont le jeune Victor traite celle qu'il considère aussitôt comme sa fiancée, dans l'obstination qu'il met à vaincre tous les obstacles qui les séparent. Qu'on songe à l'âge des deux amoureux, qu'on se souvienne de l'absence de fortune des deux familles, qu'on imagine le père et la mère de Hugo, un peu grisés par les titres du général et escomptant par avance la jeune célébrité de leur fils capable de « faire le riche mariage », pour employer une expression usuelle, — et l'on conviendra que toutes les circonstances s'unissaient pour séparer Adèle et Victor. L'énergie de Victor mettra ces circonstances en déroute, — et aussi la fidélité de sa petite fiancée.

Ils se donnaient des rendez-vous dans le vaste jardin de l'hôtel Toulouse. Pendant que sa mère était sortie, et que son père travaillait à son bureau, Adèle venait rejoindre son ami qui l'attendait sous les grands marronniers. Ils s'écrivaient aussi, et leur correspondance fut surprise par les Foucher. Ceux-ci firent une démarche auprès de Mme Hugo qui déjà vivait seule avec ses fils, le général l'ayant délaissée pour une liaison fâcheuse. Mme Hugo les accueillit fort mal, et ce fut la rupture. Après quelques heures livrées au désespoir, Victor prit une résolution définitive. Adèle sera sa femme, il se l'est juré ; le travail seul peut lui donner l'indépendance qui lui permettra de réaliser son amour, donc il travaillera. Et il entreprend ce labeur prodigieux dont il ne pourra plus se déshabituer, qui va durer sa vie entière. Il rédige presque seul *le Conservateur littéraire*, revue qu'il avait fondée avec ses frères et qui parut de décembre 1819 à mars 1821 ; il y révèle dans toutes sortes d'articles de critique littéraire, dramatique, historique, une étendue de connaissances et une maturité de jugement véritablement surprenantes. Il compose poèmes sur poèmes, il les rassemblera en volume en juin 1822 sous le titre *Odes et Poésies diverses* qu'il publiera chez l'éditeur de Lamartine, de Vigny, de Chénier, le libraire Pélicier, 243, place du Palais-Royal [1]. Il ébauche un roman, *Han d'Islande*, destiné à retracer les péripéties de son amour. Et même il se sert de la littérature pour correspondre avec sa petite fiancée lointaine dont il a été brutalement séparé. Il sait que les Foucher reçoivent *le Conservateur* ; il y insère, sous le titre de *Raymond d'Ascoli*, une élégie qui est la peinture de son désespoir amoureux. Ce Raymond d'Ascoli, truchement du poète, est un jeune disciple de Pétrarque qui aime Emma-Giovanna Stra-

1. Edmond Biré, *Victor Hugo avant* 1830.

vaggi, belle jeune fille qui lui rend son amour. Le père d'Emma-Giovanna, ayant découvert cette passion, chasse le jeune homme de sa maison. Raymond écrit à son amie une lettre de douleur et de tendresse. Ce thème est un moyen de communiquer avec Adèle, de lui montrer qu'elle n'est pas oubliée. Les vers en sont médiocres et bien inférieurs à ceux du *Premier Soupir*, consacré au chagrin de cette séparation. Ainsi Victor était un amant ingénieux. Il utilisa non seulement la poésie, mais encore la critique. M. Foucher ayant publié un *Manuel du recrutement*, le jeune écrivain écrit sur cet ouvrage spécial un article élogieux. Mais il n'obtenait pas de revoir celle qu'il appelait sa fiancée. Loin d'elle, ses jours coulaient sans douceur. Il fit ce que font tous les amoureux : il revit son amie en cachette. Comme elle allait prendre des leçons de dessin chez une demoiselle Duvidal, il l'aborda dans la rue. Elle avait peur ; il était navré de la voir fuir avec trop d'empressement. C'étaient là de grandes occasions de disputes qui se liquidaient par lettres.

Victor Hugo perdit sa mère le 27 juin 1821. A cette époque, il désespéra de l'avenir. Mais ce désespoir n'eut pas de durée ; cette âme de vingt ans était trop fortement trempée pour se laisser longtemps décourager. Plus tard, il a raconté à sa fiancée la part qu'elle eut dans ce désespoir. Le soir même de l'enterrement de Mme Hugo, le 29 juin, triste et seul, ayant pressé toute l'amertume de la vie, il s'en alla errer près de l'hôtel Toulouse. Là demeurait sa seule consolation. Il vit les fenêtres éclairées, il entendit la musique et le bruit de la danse. C'était la fête de M. Foucher : il y avait bal en cet honneur. Comme il connaissait la maison, il entra et alla se réfugier dans une chambre déserte d'où il pouvait, sans être vu, voir la salle du bal. Il vit Adèle qui dansait et riait. Il s'enfuit en pleurant. Quand il donna ces détails à la jeune fille,

celle-ci lui assura qu'elle ignorait alors son chagrin.

Peu de temps après se place l'épisode de Dreux que M. de Saint-Valry, ami intime de Victor Hugo, a déjà raconté sous ce titre : *Un Voyage sentimental*. Les Foucher, ayant emmené leur fille à Dreux pour la soustraire aux poursuites de son amoureux, y furent rejoints par celui-ci, qui, sans argent, avait fait le voyage à pied. M. Foucher, touché de tant de constance, et d'ailleurs assez lettré pour pressentir en partie l'avenir littéraire du jeune homme, l'autorisa à voir sa fille une fois par semaine, en famille. C'était un premier pas. Il parut insuffisant aux deux fiancés qui reprirent leur correspondance interrompue.

Le Victor Hugo de cette époque est admirable de courage et d'énergie. Il refuse une petite pension que son père lui offrait, car il se souvient que sa mère fut abandonnée. Il travaille tout le jour et quelquefois la nuit, malgré la promesse qu'il a faite à Adèle inquiète de sa santé. Dans la chambre qu'il habite sous les toits, au n° 30 de la rue du Dragon, il vit dans la pensée de mériter la réalisation de son amour. Vigny, Lamartine, Lamennais vont visiter cet enfant de génie qui veut forcer l'avenir. Chateaubriand l'encourage. Cependant il parle à peine de cette gloire qui déjà illumine son front à celle qui partagera sa vie. Et la petite fiancée est impatiente, et les Foucher s'inquiètent, car le général Hugo ne donne pas son consentement, et les difficultés matérielles ne s'aplanissent pas. Comme si, à vingt ans, il suffisait de quelques mois pour faire fortune ou réussir dans une carrière ! Mais Victor Hugo a dit : *Tu seras à moi*, et il parvient à faire partager sa confiance absolue à la jeune fille. Elle est tout à fait décidée maintenant : l'enfant craintive est prête à tout sacrifier à son amour. Si le général refuse, si les obstacles ne disparaissent pas, elle partira avec son fiancé ; ils s'en iront ensemble : elle le lui promet. Et il lui répond

qu'il l'aime assez pour ne la recevoir dans ses bras qu'après la bénédiction nuptiale.

Le destin se lassa d'entraver ce bel amour. Le général Hugo consentit au mariage de son fils; il avait d'ailleurs à se faire beaucoup pardonner par ses enfants, car il avait épousé sa maîtresse après trois semaines de veuvage. Victor fut agréé comme fiancé officiel. Il n'y avait plus qu'à attendre la pension royale de 1.200 livres qui était promise au jeune écrivain royaliste, et qui devait aider le jeune ménage sans fortune à subsister. La pension se fit attendre quatre mois et fut réduite à 1.000 livres. Ces quatre mois de fiançailles furent l'occasion d'une nouvelle correspondance, car Mme Foucher avait décrété que les deux fiancés ne seraient jamais laissés seuls.

Enfin, le 12 octobre 1822, ce mariage tant attendu fut célébré à l'église Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge. Alfred de Vigny et Alexandre Soumet signèrent à la sacristie. Les époux n'avaient pas quarante ans entre eux deux. Et ils s'étaient promis l'un à l'autre depuis trois ans et demi.

II

Je cherche dans cette volumineuse correspondance quelques beaux témoignages d'amour; mais le ton est trop tendu, l'accent n'est jamais simple et abandonné. Voici pourtant une jolie parole banale : « Il me semble que je ne sens mon âme et ma vie que lorsque je puis voir ton regard ou entendre ta voix. » J'aime encore ce reproche qu'il adresse à sa fiancée un jour que, fatiguée, elle avait fermé les yeux dans la voiture où ils étaient assis en face l'un de l'autre : « Si j'avais, moi,

souffert à ta place, il me semble que c'est en fixant mes regards sur toi que j'aurais cru me guérir. » Enfin cette vérité est formulée en termes très justes : « Les plus fortes preuves de l'amour sont une foule de choses imperceptibles pour tout autre que l'être aimé. » C'est par ces gentilles banalités, ces tendres reproches et ces observations sans recherche que les lettres d'amour prennent de l'attrait et de la grâce dans leur expression constante et vigoureuse de la passion. Amoureux, certes, Victor Hugo l'est sincèrement, de tout son cœur d'homme précocement formé. Seulement il n'entend rien aux femmes. Il ne les a jamais bien comprises. Ses caractères féminins, dans ses drames ou ses romans, sont rudimentaires, jamais nuancés. A vingt ans il divise les femmes en deux catégories : les autres qui sont fausses et coquettes, et sa fiancée qui est une jeune fille sublime, une fée, une muse, un ange qui le soulève sans cesse vers le ciel. Cette classification est commode et flatteuse pour la jeune Adèle.

Il a le goût des très jeunes gens pour la dissertation et la profession de foi. Les théories le fascinent encore et il est content quand il peut généraliser ou abstraire. Ainsi il explique l'amour à son amie. Comme si l'amour avait besoin d'être expliqué ! Il veut instruire cette petite bourgeoise. Il lui apprend que l'amour n'est pas la passion, qu'il vient de notre âme, qu'il est ce qu'il y a en nous de permanent, et qu'ainsi il ne dépend ni de la beauté ni de la jeunesse à quoi il survit. Platon a écrit sur ce thème des pages sublimes dans *le Banquet* et dans *le Premier Alcibiade*. Mais il spiritualisait l'amour, et l'on n'en demande pas tant aux jeunes gens amoureux de la beauté et de la jeunesse. Cette tirade philosophique, que le poète croit définitive et susceptible d'éblouir sa fiancée, dut paraître à celle-ci mortellement ennuyeuse, et par suite digne de cette admira-

tion que l'on accorde aux choses mystérieuses et difficiles.

Je préfère les lettres où il rassure son amie qui lui avoue ne rien comprendre à la poésie, et ne rien savoir. Il définit à outrance, mais gentiment. La poésie, mais c'est *l'expression de la vertu :* dès lors, comment ne comprendrait-elle pas ? Et encore : « Tu dis, Adèle, que je m'apercevrai un jour de ton peu de savoir et que ce sera un vide pour moi. Sache, chère et charmante amie, que tu as la plus belle et la plus rare des sciences, celle de toutes les vertus. » Ainsi il ne s'embarrasse pas d'explications compliquées.

En amour, si le charme est un don, le tact est une nécessité. Victor Hugo n'a pas ce don, et s'affranchit de cette nécessité. Il ne comprend pas les pudeurs craintives et gracieuses de sa fiancée qui redoute d'être abordée dans la rue, qui se reproche son amour et ses audaces. Il est vrai qu'il la considère déjà comme sa femme et ne l'autorise pas à douter de son respect et de son estime. Quand elle craint qu'il ne l'estime moins parce qu'elle cesse de s'éloigner de lui, il prend avec force sa défense contre elle-même. Mais comme il est maladroit dans ses protestations respectueuses ! Comme il blesse sans même s'en apercevoir les délicatesses de son amie ! N'éprouve-t-il pas le besoin de l'assurer de sa sagesse en termes techniques ! Dumas exigeait en de vigoureuses préfaces que l'homme s'en vînt au mariage dans le même état d'ignorance que la femme, et Tolstoï a de même combattu dans ses livres le préjugé qui excuse les fautes de jeunesse chez l'homme et les déclare impardonnables chez la femme, préjugé qui correspond à une observation assez exacte de la nature. Mais ils n'en auraient point fait le sujet de déclarations intimes. Victor Hugo, lui, tient à afficher sa virginité, et à en vanter le mérite. Il a résisté aux « émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagi-

nation ». Il tient à notifier ces *détails* à sa fiancée. Et il s'étonne qu'elle soit un peu choquée de la lettre précise qui les contient. Un autre amoureux, moins génial et non moins vertueux, se serait contenté d'assurer à son amante qu'elle était la première femme apparue dans sa vie. Notre poète préfère parler comme un médecin. Que faisait-il de sa poésie?

La sincérité de son amour se traduit par ces deux signes qui l'accompagnent souvent, surtout dans l'extrême jeunesse : le goût de s'humilier, et le goût de la mort. Il s'agenouille constamment en esprit devant sa fiancée ; il s'intitule son esclave ; il ne lui demande qu'un regard de pitié, et la permission de baiser avec respect la trace adorée de ses pas. Et même il l'écrase de la supériorité de sa tendresse : il l'engage à aller au bal, puisqu'elle y trouve de l'agrément ; pour lui, son seul plaisir est de la voir. Il étale ainsi sa générosité. Il parle de la mort en enfant qui la sait éloignée et la peut provoquer sans crainte. Il ne demande à la vie qu'une journée de bonheur avec son Adèle. Après, qu'importe, elle sera sa veuve. Ces puérilités sont spontanées. C'est le propre de l'amour, de nous amener à traiter la vie de haut, comme si elle n'était pas indispensable à notre passion.

Notre jeune fiancé est encore intéressant dans les manifestations de la jalousie. Il trouve même des accents émouvants dans son exclusivisme amoureux. — « N'en as-tu jamais, en aucun temps, aimé un autre que moi? » interroge-t-il avec angoisse. Et quand il l'a vue au bal, il lui écrit avec une tristesse dont on devine toute la profondeur : « Je voudrais que tu ne t'habillasses ainsi que pour moi... Quand je te vois si jolie et si parée pour les autres, ma tête s'en va et je ne saurais te dire quelle infernale émotion j'éprouve. » Il est jaloux sans cause, ce qui est la marque de la vraie jalousie : jaloux parce qu'elle accepte le bras d'un autre homme ; jaloux

parce qu'elle relève sa robe dans la rue par crainte d'être crottée, suivant en cela les *opiniâtres* recommandations de sa mère. L'amour est-il bien complet, s'il n'est un peu jaloux?

Telle est cette correspondance amoureuse, qui trouve moyen d'être passionnée sans réussir à nous passionner. Je l'ai dit, elle manque de charme. Elle est sérieuse et tendue et a plus d'énergie que de fraîcheur. Ce qu'il en faut retenir, c'est la merveilleuse vaillance de cet enfant de vingt ans qui, fort de son amour, a vaincu les destinées contraires. Il pouvait écrire non sans orgueil ces belles et fières paroles au père de son Adèle : « Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme ; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, *on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant.* »

30 mars 1901.

MICHELET AMOUREUX[1]

Michelet, qui se considérait comme un prophète de Dieu revêtu de toutes sortes de missions sacrées, et notamment chargé d'apprendre l'amour au monde, attachait une importance considérable aux lettres qu'il écrivit, dans tout le feu d'une passion tardive, à sa seconde femme, née Athénaïs Mialaret. Il souhaitait que l'avenir en prît connaissance, persuadé qu'il y trouverait le sentiment de l'infini. Sa seconde femme, son *âme attardée*, née Athénaïs Mialaret, leur accordait non moins de prix, et, flattée d'avoir été l'objet d'une tendresse aussi grandiose, estimait que sa notification profiterait à l'univers. Elle est décédée (2 avril 1899), tandis qu'elle corrigeait les épreuves du livre qui offrait au public les battements de son cœur et ceux de son époux. Aux lettres de celui-ci, elle avait adroitement mêlé quelques-unes des siennes, afin de « se montrer de profil » : elle désirait ne pas être oubliée dans l'admiration qui s'accrocherait à tant d'amour.

Est-ce de l'admiration qu'inspire cet ouvrage intime ? C'est d'abord cette impression de gêne qu'on éprouve à recueillir des confidences qu'on ne demandait point et que même l'on écartait avec un soin scru-

1. *Lettres inédites adressées à Mlle Mialaret (Mme Michelet)*, par Jules Michelet.

puleux. C'est aussi une sorte de mélancolie, en songeant que la pudeur s'en va décidément de chez nous, et que les vieillards eux-mêmes ne tiennent plus à notre respect attendri qui ne cherchait point à pénétrer leurs mystères. De bien des grands hommes on a détroussé la vie et les secrets, et chez les chroniqueurs et les historiens il y avait encore l'excuse d'une ardeur trop violente pour la vérité. Aujourd'hui ils se mettent à épargner cette peine à l'avenir : ils se détroussent eux-mêmes.

Et c'est pourquoi, bien que Michelet ait quelquefois trouvé dans ses lettres d'amour des accents passionnés d'une grandeur pathétique, il nous sera permis de déplorer que l'objet de ce culte, né Athénaïs Mialaret, héritant de l'incomparable naïveté du maître et de son incroyable ignorance du ridicule, n'ait pas compris que les paroles d'amour sont semblables à ces essences précieuses d'Orient tirées du parfum de mille roses, qui s'évaporent aussitôt qu'elles sont respirées : pour ceux qui les respirent, elles doivent être si belles, que leur beauté ne saurait supporter le partage.

I

C'est un roman qui dure quelques mois et finit par un mariage. Michelet nous raconte que l'année 1848 lui fut particulièrement cruelle. Dans les années précédentes il avait perdu sa première femme et son père. Il errait sans joie dans son appartement désert. Il recevait bien, de temps à autre, — c'est lui qui nous l'apprend avec une candeur enfantine, — la visite de riches veuves qui n'auraient demandé qu'à porter son nom. Mais sa méditation ne s'arrangeait point de leurs

allures mondaines. Or, en 1848, il vit de ses fenêtres le peuple tuant le peuple. Et ce spectacle le combla d'affliction. Car il aimait ardemment les hommes, et nourrissait à leur égard de magnifiques illusions. Son projet de cours populaire, son rêve de donner au peuple, pour orner son dimanche, une histoire de France toute chaude de vie et une sorte de Bible humaine, — tout cela sombrait dans son cœur désespéré. Pas plus que les riches veuves, l'étude ne lui redonnait courage et confiance.

En ce même temps, vivait à Vienne, chez la princesse Cantacuzène, dont elle instruisait les enfants, une jeune fille sérieuse et tendre du nom d'Athénaïs Mialaret. Et cette jeune fille était avide de direction morale. Elle en avisa l'écrivain en termes fort honnêtes. L'écrivain lui répondit par des solennités dans le goût de celles que Victor Hugo distribuait à tout venant comme des coups de bâton magique : pour pacifier son âme il faut l'élever et l'agrandir... lisez les grands livres, la Bible, l'Évangile, les vies de Plutarque, Dante, Shakespeare, Cervantès : ces livres sont pleins de Dieu... soyez mère par le cœur, etc. Tandis qu'il la poussait avec magnificence vers la sérénité, lui-même se débrouillait péniblement au cours des journées de juin, et rattrapait à grand'peine un optimisme fort endommagé. « L'affaire des journées de juin, si affreuse, n'accuse pourtant qu'un excès de force, d'énergie. » On pourrait excuser ainsi toutes les révolutions. Mlle Mialaret, plus active, aidait à Vienne aux barricades (octobre 1848) dressées contre l'armée impériale, et assistait avec douleur à la sanglante répression de Windischgraetz qui vengeait l'assassinat de sa femme à Prague, et aux jeux barbares des Croates vainqueurs mutilant les cadavres des étudiants révoltés « afin de rendre hideux ces mâles visages inspirés d'héroïsme ».

Sans situation, elle vint à Paris. Les deux correspondants se connurent : elle, pâle, malade, sans coquetterie ; lui, mélancolique et paternel. « Voici, — dit Michelet avec cette poésie qui parfois agite sa prose comme un coup d'aile, — que m'arrive un matin cette jeune fleur, parée de ses larmes, si touchante de malheur, de courage et de raison. Ces larmes m'ont rafraîchi, brûlé que j'étais de tant d'événements, d'une sorte de hâle intérieur que me laissaient au passage mes tristes et rapides pensées. C'est une rosée qui m'est venue comme une fraîcheur d'aurore. Me voici, en dépit du temps, comme un oiseau plein d'espérance qui suspend un matin son nid. » Il suspendait son nid un peu tard, étant né le 21 août 1798. Mais son cœur connaissait une exaltation nouvelle. A cette pâle inconnue il faisait les honneurs de Paris, et, tandis qu'il retraçait devant les Tuileries la vie de princesses passées, — non sans erreurs, naturellement, — c'étaient des paroles d'amour que sa jeune amie lui inspirait. Sur la terrasse qui domine la place de la Concorde, celle du bord de l'eau, qui est la plus charmante, il oublia un soir son âge, et demanda sa main à la jeune fille. Il n'oublia point d'y mêler de grandes paroles : il parla du renouvellement de son action sur le monde par le moyen de cette union heureuse, il lui fit hommage d'un rôle sacré. Peu de jours avant, il avait écrit à un ami qu'il ne savait encore si elle serait sa femme ou sa fille, mais qu'il sentait que ce profond lien d'esprit ne se matérialiserait pas, et que, s'il devait prendre ce caractère un jour, ce serait encore un fait de l'esprit. Mais il ne disait point ces choses suaves pour amuser Molière.

Mlle Mialaret fut touchée, et d'un mot fort gracieux brouilla leurs dates de naissance. « Ne me parlez plus jamais, lui disait-elle, de la différence d'âge qui est entre nous. Ceux qui ne peuvent mourir restent jeunes

éternellement ; le temps, pour eux, est sans durée. » Il l'avait entretenue quelque temps de sa sainte et tendre amitié, quand déjà, attendri devant elle, qui avait *toutes les grâces de la douleur, tout ce qui peut toucher et fondre le cœur*, il voyait se rallumer la cendre de son foyer mort.

II

Les deux fiancés exaltèrent leur amour par des promenades aux paysages les plus beaux et les plus mélancoliques du Paris d'hiver. Aux Tuileries, sur la terrasse du château de Saint-Germain, aux Champs-Elysées, au parc de Neuilly, à Versailles et dans les vieux quartiers qui avoisinent Notre-Dame, et dans les vieilles églises si fortement liées à notre vie du moyen âge, il la conduisit en accompagnant ses regards de commentaires éloquents sur la nature et sur les hommes. Il développait en elle une sorte de panthéisme harmonieux et cette philanthropie forcenée qui l'agitait. Peut-être lui faussa-t-il par surcroît le sens historique. Mais il utilisait merveilleusement ses moyens de séduction qui résidaient dans le ton vif et passionné de ses paroles et dans le perpétuel frisson de son esprit. Cet amoureux doctrinaire n'était pas ennuyeux ; il n'a jamais su l'être dans ses livres. Il pontifiait même d'une façon intéressante. Il lui faisait comprendre ce vaste Paris, étonnement de la jeune fille, en lui montrant la courbe de la Seine qui des Invalides mène aux Tuileries et fuit vers la Cité, en lui désignant comme des symboles le Panthéon dans l'ombre et Montmartre lumineux. Elle l'écoutait, docile et subjuguée. Il mélangeait un attendrissement amoureux et des habitudes de professeur : après lui avoir parlé de créer en elle son propre cœur,

— rêve idéal de l'amant, — il se prenait à regretter la disparition des Carthaginois et des Phéniciens. Ou bien il la considérait comme une leçon d'histoire, et se plaisait à distinguer en elle, *fondus dans un charme infini*, les mérites divers des nations auxquelles appartint sa famille. Elle s'enivrait de ces belles paroles d'amour. Elle avait une âme douce, sage, savante et complaisante, capable d'accorder un soupir aux Phéniciens et aux Carthaginois. Le bonheur ne l'avait point caressée. Quoique bien jeune encore, elle oubliait sa jeunesse ou l'ignorait. Elle pouvait dire au tendre quinquagénaire ces mots si doux au véritable amant : *Je n'ai point de passé ;* elle n'avait pas aimé avant lui, pas même *du bord de l'âme.* Pauvre naufragée, elle trouvait des enchantements à l'île mystérieuse qui était son salut. Elle en trouva toujours et fut heureuse.

Michelet est parfois incomparable — il faut le reconnaître — dans l'expression de la nature et de l'amour. Sa phrase devient mélodieuse et légère, et sur cette tendresse attardée passent des bouffées de printemps. Au retour d'une de ces promenades de fiançailles, il écrit ces lignes limpides : « Le temps était admirablement beau. J'en profitai pour asseoir au soleil, sur un banc, ma chère petite amie ; je la contemplais sous ce doux rayon d'hiver qui semblait une source d'amitié, un sourire demi voilé, pour ménager l'enfant malade, un sourire nullement triste, ou, s'il était nuancé de mélancolie, c'était comme un fond léger d'inquiétude, qu'une excessive tendresse garde même au sein du bonheur. Je n'avais pas encore senti un si doux regard du ciel... » Et cette fine aquarelle d'un matin de décembre à quoi il compare le teint de son amie : « J'ai passé toute la nuit sans un moment de sommeil. Et voici enfin un petit jour qui commence, un petit jour gris de perle, d'un pâle décembre, et pourtant un peu rosé. La tour Saint-Jacques, que je

vois d'ici au couchant, me rend ces délicates teintes d'une faible aurore, et, avec ses douces teintes, elle m'envoie mille idées. J'ai vu, amie, j'ai vu parfois sur votre teint bien plus délicat encore naître et mourir comme une ombre, un souffle de pâle rose... au passage d'un sentiment, d'une légère émotion. » Ainsi il trouve des paroles ailées pour exprimer sa tendresse un peu larmoyante, pour l'embellir et l'agrandir par l'imagination. Cette imagination fut toujours l'esclave de sa sensibilité.

Cependant Mlle Mialaret avait quitté le petit hôtel de la rue Saint-André-des-Arts où elle était descendue à son arrivée à Paris. Sur les conseils de son fiancé, elle s'était retirée rue du Rocher, 52, dans l'institution d'une dame Bachellery. Elle y demeura jusqu'au jour du mariage. Pourtant le fiancé, raisonnable et mûr, estimait que son conseil était dur pour lui-même. Il pouvait moins qu'auparavant conduire dans Paris sa jeune amie et l'agiter par des discours passionnés et historiques. Il le put encore bien moins lorsque la mère de la jeune fille vint rejoindre celle-ci pour préparer l'avenir du futur ménage. Et il ne fut pas sans en ressentir de l'affliction. Il fallait bien que ce bonheur inespéré lui coutât quelque tristesse. « Je m'étais tellement arrangé dans la mort, dit-il, que je ne savais si je devais craindre ou désirer cette grande aventure, de vivre et d'aimer si tard. » Il s'avançait en tremblant vers la félicité, et, pour ne pas en perdre l'habitude, il trouvait moyen de s'attendrir sur toutes choses, sur Mme Mialaret, sur Mlle Athénaïs Mialaret, sur lui-même, sur le peuple, sur l'humanité.

Cette union, dont la vie commune ne fit que resserrer sans cesse les liens, fut célébrée le 18 mars 1849, à la mairie du XIIe arrondissement. Les témoins de la jeune fille étaient Béranger et Mickiewicz ; ceux de Michelet, Edgar Quinet et un nommé Hector Poret,

condisciple de l'historien au lycée Charlemagne. Ce fut Béranger qui conduisit l'épouse à l'autel ; il représentait son père, « comme il est le nôtre à tous (!) ». Michelet nous assure que sa femme avait fort belle tournure dans sa toilette blanche. Il nous dit encore qu'il leur sembla si doux de n'avoir désormais qu'un seul foyer, que pendant six mois ils y vécurent comme deux purs esprits. Vraiment nous ne le lui aurions pas demandé. C'est un effet inattendu de la vie commune. Et franchement nous eussions préféré qu'il ne nous en fît pas confidence. Il aurait pu garder en silence sa couronne de fleurs d'oranger.

III

Pour se dissimuler à lui-même ou pour magnifier sa voluptueuse tendresse, Michelet verse dans son amour son intelligence et son goût des choses universelles. Une sorte de panthéisme sensuel exalte sans cesse ses paroles. Son adoration de la femme lui fait résumer le monde dans son idole. Il dira par exemple : « Je me sens tout Indien, plein de dévotion et de ferveur, devant ces lueurs de Dieu saisies dans la femme... je me sens comme le prêtre qui porte à l'autel son Dieu... » Et encore : « Je l'envisage elle-même comme un charmant aspect de Dieu, un mystérieux profil de celui que personne ne voit en face sans mourir. Il se montre, par elle, à moi, avec un demi-jour, un doux ménagement... » Enfin : « Je vous serre sur mon cœur, et sens toujours Dieu en tiers... »

Il abuse des formules religieuses, et incline par trop à diviniser son amour. Je ne sais si Dieu empruntait son profil à Mlle Athénaïs Mialaret pour se montrer à Jules

Michelet. Les figures de la Bible nous le présentent sous des aspects plus redoutables. Mais l'amour ressenti à de certaines profondeurs peut revêtir un caractère religieux. Plus l'amant a de hautes et pieuses pensées, plus il se sent près de l'objet aimé. Il entrevoit dans la beauté passagère ce qui ne meurt pas, le désir infini de notre âme immortelle. Il se refuse à entrevoir la fin de ce qui l'exalte, de ce qui est sa vie ; au-dessus de la jeunesse qui ne dure pas, il imagine le sentiment durable et songe à vaincre la mort. Platon, notre vieux maître, nous a expliqué, il y a des siècles, que celui qui aime la seule beauté du corps n'aime point véritablement : il aime une chose qui appartient à l'aimée, et non point l'aimée elle-même, et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade : « La beauté de ce qui est à toi commence à passer au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir[1]. » Ainsi l'amour que la beauté inspire ou propage est supérieur à cette beauté ; il lui survit, car il n'est pas le désir, il est plutôt le dévouement et le sacrifice ; il a soif de se donner. Mais ce n'est pas cette spiritualité de l'amour qui se rencontre dans Michelet ; ou bien elle est mélangée d'une volupté qui s'efforce d'être incommensurable, et pour cela d'englober l'univers.

Comme il est panthéiste, son amour est orgueilleux. « Je puiserai sans cesse l'infini dans tes yeux, — dit-il à sa fiancée, — et je te le rendrai en paroles éternelles. » C'est un beau programme, et flatteur. Il revient plusieurs fois sur ses lèvres : « Mêle ta jeune vie à ce grand esprit du monde, dont je suis en ce moment le dernier organe peut-être. Que de millions d'hommes vivront ou mourront de toi ! » Tout de suite cela vous donne une importance sacrée. Cela change des amours où l'on aime simplement, et même sans savoir pourquoi,

1. Platon, *le Premier Alcibiade*.

où l'on connaît une vie ardente et délicieuse dont on ne songe pas à analyser la source. M[lle] Mialaret a appris à aimer à Michelet, Michelet l'apprendra au monde dans son histoire. Elle a pacifié le cœur de Michelet; Michelet pacifiera le monde, et même pacifiera l'amour. Voilà une union conjugale d'un retentissement considérable.

Michelet a beau dire : « Vivons comme deux petits enfants » ; son amour n'est point mystique. Ce quinquagénaire passionné orne de génie son désir. L'aveu même de son désir est d'une ingénuité qui désarme. Il croyait son amie un pur esprit, et son étonnement qu'elle ait un corps est cause de la curiosité qu'il en a. Si la femme est *la porte du monde éternel*, elle est faite néanmoins d'une matière merveilleuse. Michelet ne l'oublie point : mais il a la manie de parler de la chasteté en termes qui en sont dépourvus et de prêcher la continence avec sensualité. Ce sont des vertus auxquelles le silence convient mieux que de copieux commentaires, ou qui réclament une réserve de langage et un sens du ridicule inconnus de Michelet. Et voilà comment il nous fait commettre des indiscrétions.

D'où vient qu'avec des paroles magnifiques et cette large poésie panthéiste, les lettres d'amour de Michelet ne nous émeuvent que médiocrement? Il leur manque une chose que rien ne peut remplacer : la jeunesse, — la jeunesse qui revêt de grâces nos effusions, et donne à nos amours un charme infini, sans qu'on ait la peine de l'approfondir ou d'appeler à son aide l'univers entier.

28 octobre 1899.

LA VIE DE GEORGE SAND[1]

I

Sa gloire fut immense : il fut un temps où l'on disait couramment *le siècle de George Sand*, comme on avait dit *le siècle de Byron*. Elle fut même extra-littéraire : en 1859, un parfumeur, s'oubliant lui-même dans un sublime désintéressement, baptisa de ce nom célèbre une eau de toilette qu'il avait inventée ; en 1870, on le

1. *Histoire de ma vie*, par George Sand (4 vol., Calmann-Lévy, édit.). — *Lettres d'un voyageur* (Calmann-Lévy, édit.). — *Elle et Lui* (Calmann-Lévy, édit.). — *Confession d'un enfant du siècle*, par Alfred de Musset (Fasquelle, édit.). — *Poésies nouvelles* (Fasquelle, édit.). — *George Sand*, par E. Caro (Hachette, édit.). — *Alfred de Musset*, par Arvède Barine (Hachette, édit.). — *George Sand*, I (1804-1833) et II (1833-1838), par Wladimir Karénine (2 vol. in-8°, Ollendorf, édit.). — *George Sand et ses Amis*, par Albert Le Roy (Ollendorf, édit.). — *George Sand, mes Souvenirs*, par Henri Amic (Calmann-Lévy, édit.). — *La Véritable Histoire de Elle et Lui*, par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul (Calmann-Lévy, édit.). — *Les Lundis d'un chercheur* (Calmann-Lévy, édit.). — *Une Histoire d'amour, George Sand et Musset*, par Paul Mariéton (Ollendorf, édit.). — *Les Amants de Venise*, par Charles Maurras (Fontemoing, édit.). — *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, introduction de Rocheblave (Calmann-Lévy, édit.). — *Autour de Nohant*, par Edmond Plauchut (Calmann-Lévy, édit.). — *Etudes biographiques et littéraires*, par le vicomte d'Haussonville, 1879 (Calmann-Lévy, édit.). — *Etudes littéraires sur le XIXe siècle*, par Emile Faguet (Lecène et Oudin, édit.). — *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset* (Deman, édit., Bruxelles, 1904).

donna encore à l'un des deux ballons lâchés de Paris pour mettre en communication la capitale assiégée avec le gouvernement provisoire.

Ses pairs lui rendirent témoignage. Chateaubriand, qui la reconnaissait pour la plébéienne héritière de René, — une héritière de la main gauche, — l'admirait tout en reprochant à ses ouvrages *l'insulte à la rectitude de la vie.* Selon Henri Heine, ses écrits « incendièrent le monde entier, illuminant bien des prisons où ne pénétrait nulle consolation ; mais, en même temps, leurs feux précieux dévorèrent les temples paisibles de l'innocence ». Victor Hugo, qui ne se fatiguait pas la cervelle à trouver des épithètes, et se contentait d'orner de majuscules les plus ordinaires, l'appelait *la Grande Femme*, et Renan *la Harpe éolienne de notre temps.* « Ses œuvres, ajoutait ce dernier, sont vraiment l'écho de notre siècle... Le siècle n'a pas ressenti une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses. » Moins lyrique, Alexandre Dumas fils la comparait à « une eau de source qui coule sans trop savoir ce qu'elle pourra refléter en s'arrêtant ». En Russie, où tout écrivain qui se respecte fonde une religion, Dostoïewsky vaticinait à son sujet : « On peut assurer qu'elle fut l'un des adeptes les plus complets du Christ sans s'en douter elle-même. » Au lendemain de sa mort, M. d'Haussonville prononçait avec vénération ce « nom sonore et poétique que toute une génération a répété avec ivresse, comme celui d'un souverain populaire », et, faisant le tour de « cet immense empire qui assurera l'immortalité plutôt à son nom qu'à ses œuvres », il portait ce jugement général : « Elle vivra, non par la perfection de ses œuvres dont aucune n'est sans reproche, mais par leur côté large et humain, car chacune contient quelque trait de notre existence à tous. »

Cependant, plus calme que ses admirateurs, elle écrivait elle-même, un jour de sa vieillesse, à Flaubert qui se préoccupait de la plus lointaine postérité : « Tu veux écrire pour les temps. Moi, je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être méconnue. C'est la loi des choses qui ne sont pas de premier ordre, et je ne me suis jamais crue de premier ordre. Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. »

Les cinquante ans ne sont pas écoulés. Trente à peine ont passé depuis le décès de la *bonne dame de Nohant*. Loin d'être oubliée, elle rentre, avec son centenaire (1er juillet 1904), dans le domaine de l'actualité. Loin d'être méconnue, elle suscite, chaque année au moins, un nouveau biographe qui tâche à la ressusciter. Par contre, on ne la lit plus guère. Sa bibliothèque de cent romans supporte assez mal la lecture. La plupart de ceux qui s'exaltent sur son génie ne le connaissent que par ouï-dire : aussi, en parlent-ils plus promptement et plus facilement.

Mais son influence continue de s'exercer. Elle se retrouve dans les littératures du Nord, et même dans toute une partie de la nôtre. Il est vrai que cette influence, elle-même la subissait. N'a-t-on pas chuchoté assez plaisamment que, pour elle surtout, le style c'était l'homme ? Elle résuma beaucoup de grands hommes, de ces grands hommes dont elle disait familièrement dans sa correspondance, pour les avoir approchés de trop près : « Je voudrais les voir tous dans Plutarque. Là, ils ne me font pas souffrir du côté humain. Qu'on les taille en marbre, qu'on les coule en bronze et qu'on n'en parle plus. Tant qu'ils vivent, ils sont méchants, persécutants, fantasques, despotiques, amers, soupçonneux. Ils confondent dans

le même mépris orgueilleux les boucs et les brebis. Ils sont pires à leurs amis qu'à leurs ennemis. Dieu nous en garde !... » Sans doute pour la punir de ses écarts d'imagination, Dieu ne l'en avait point gardée, ce Dieu qu'elle invoque à tort et à travers, surtout à tort, et dans les faiblesses où il n'a que faire. Du moins, elle s'imprégna par leur entremise de toute la sensibilité de son temps. Individualisme, fièvre romantique, droit à l'amour, union libre, socialisme, fraternité, etc., il n'est guère d'utopies qu'elle n'ait partagées, de sophismes qu'elle n'ait propagés, de désordres qu'elle n'ait prêchés. Elle les noya dans une bonté et une pitié universelles, comme on allonge avec de l'eau des vins trop capiteux. C'était, il est vrai, de l'eau de roche qui jaillissait toute fraîche et qui reflétait les verdures des arbres avant de nous renvoyer l'image de figures trop connues.

Ainsi, par un phénomène singulier, voici un romancier qui survit à ses romans. Indiana, Valentine, Lélia, sont couchées au tombeau où nul ne les visite, et George Sand est vivante. Ses héroïnes n'intéressent plus personne, quand elle-même soulève encore des débats passionnés, en sorte qu'elle leur pourrait appliquer ce vers de la comtesse de Noailles :

> Et ma cendre sera plus chaude que leur vie.

II

Cette existence que remplirent jusqu'au bord les agitations du cœur et la paix du travail devait tenter les biographes. On a beaucoup écrit sur George Sand, et pourtant sa biographie est encore à faire. Toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour manquent

d'impartialité ou de valeur littéraire. Elle-même avait donné l'exemple avec son interminable *Histoire de ma vie* qui porte en épigraphe cette trop belle devise : *Charité envers les autres, dignité envers soi-même, sincérité devant Dieu*, et qui est, de la première à la dernière ligne, une apologie non seulement d'elle-même, mais encore de toutes les personnes qu'elle a connues y compris sa mère. Elle s'admire dans le passé, remonte à Fontenoy pour rappeler, en bonne démocrate, qu'elle descend de Maurice de Saxe, et de ces souvenirs de famille remplit la moitié, ou presque, de l'ouvrage avec ce parfait mépris de la composition qui repousse les règles de l'art comme elle repoussait les sociales. Elle s'admire dans sa mission sur la terre en nous affirmant sérieusement que « le grand but que nous devons tous poursuivre, c'est de tuer en nous le grand mal qui nous ronge, la personnalité », et sans doute elle découvre dans sa carrière une illustration de cette vérité anti-individualiste. Enfin elle s'admire dans ses œuvres et dans l'avenir des siècles, car, satisfaite d'elle-même, elle termine ses mémoires en interrogeant avec confiance les temps futurs, en prêchant un évangile de fraternité et en adressant à toutes choses et à toutes gens ce geste de pardon et de bénédiction dont les grands romantiques avaient contracté l'habitude.

Après elle, les commentateurs pullulèrent. Je retiens les principaux et non pour les louer. Le petit volume de Caro, publié dans la collection des grands écrivains français, implique de la part de ce philosophe l'ignorance de nos méthodes critiques qui s'efforcent de presser les faits comme des citrons pour en extraire la liqueur de vie. Il suffit, pour la récuser, de la comparer à la biographie élégante et serrée que Mme Arvède Barine consacra dans la même collection à Alfred de Musset.

Caro avait l'excuse de pécher en deux cents pages. Mme Wladimir Karénine se montre moins discrète. Elle élève à George Sand un monument où celle-ci peut reconnaître sa propre manière, car Mme Karénine est prolixe et abondante et nous étale cette existence qui fut longue, il est vrai, comme un lac de miséricorde et de bonté. Après deux volumes compacts et massifs, elle n'est encore parvenue qu'à l'année 1838 : elle demeure sur le rivage momentanément tandis que son héroïne s'embarque pour l'île Majorque avec ses enfants et... Frédéric Chopin. Ce départ en musique, elle l'interprète comme l'épilogue d'une jeunesse tourmentée et orageuse. Désormais, la romancière qui a trouvé la foi socialiste en écoutant Pierre Leroux a dégagé définitivement son idéal : « La période de la création sereine commence. » Ce n'est point que Mme Karénine soit mal documentée : on devine — et d'ailleurs elle le reconnaît avec gratitude — que le plus érudit des sandistes, le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, lui a ouvert toutes grandes ses incomparables archives du boulevard du Régent, à Bruxelles, et lui a fait les honneurs de ses trésors avec cette éloquence courtoise et enflammée où se décèlent sa passion des lettres et son culte des souvenirs littéraires. Tout au plus a-t-il gardé quelque secret sur la version de *Lorenzaccio* que George Sand rédigea et sur ce journal qu'elle tint pour Aurélien de Sèze et qui nous permettrait d'assister à l'éveil de son cœur, journal dont la biographe ne cite qu'un fragment incomplet destiné à exciter davantage notre curiosité au sujet du premier et du pur amour de celle qui ne devait plus connaître cette réserve et cette émouvante ivresse du sacrifice librement consenti. Mais sur tant de renseignements, de témoignages et de dossiers, Mme Karénine ne sait point exercer un contrôle. Elle ne sait pas davantage choisir. Pour la période de l'enfance, elle

s'en réfère presque sans réserves à l'*Histoire de ma vie* dont elle vante en toute occasion la sincérité, quand la sincérité d'un homme ou d'une femme de lettres est toujours déformée par sa vanité. Dans l'aventure de Venise, elle ne prend pas soin d'étayer sur des arguments son parti pris, et il lui advient de provoquer le sourire par son admiration systématique. Analysant le début du voyage d'Italie, elle nous assure qu'Alfred de Musset aspirait à courir le monde sans but, tandis que Mme Sand voulait amasser des documents pour son travail. Or, tout en rendant justice à ce travail opiniâtre qui est l'honneur de George Sand, il est permis de se demander qui, des deux écrivains, profitait le mieux du voyage, de celui qui, errant dans Florence, *la ville aux palais noirs*, en absorbait l'âme vigoureuse en quelques jours et se cognait le soir, dans les ruelles, à l'apparition de Lorenzaccio, « l'assassin noir et pâle, comblé de bile et de génie[1] », et de celle qui s'enfermait dans sa chambre pour composer. Un historien qui excelle à évoquer le XVIe siècle italien, M. Pierre Gauthiez, consacrait récemment un volume pathétique à la figure historique de *Lorenzaccio;* il ne pouvait retenir son étonnement et son admiration devant la vérité de résurrection humaine qu'il découvrait au drame d'Alfred de Musset. « Comme ce poète errant a senti l'ancienne Florence! » s'écriait-il, et il ajoutait : « Et si l'on veut mesurer combien fut grand cet homme, qui écrivait à vingt-trois ans *Lorenzaccio*, il faut songer que d'autres drames « italiens » sont du même temps et faits par ses aînés : en 1833 paraît *Lucrèce Borgia;* en 1835, *Angelo, tyran de Padoue*. La fresque de Musset fut contemporaine de ce papier peint! » Veut-on un autre exemple de la partialité presque puérile de Mme Karénine? Elle commente en ces termes la sépara-

1. *Lorenzaccio*, par Pierre Gauthiez (1 vol. in-8°, Fontemoing, édit.).

tion de Musset et de Sand à Venise : « La santé de Musset exigeait qu'il partît seul et les affaires de George Sand qu'elle restât loin de Paris. » Ainsi on expédie Alfred malade sous la garde d'un coiffeur, et George demeure avec Pagello qui, par un heureux euphémisme, représente ses *affaires*. Tout au cours du volume, nous retrouvons cette même absence de tout sens critique, cette même admiration béate et servile de tous les faits et gestes de l'héroïne. Michel de Bourges peut prononcer, en plaidant pour elle, les phrases les plus emphatiques et les plus effroyablement démodées, George Sand peut embarquer sur le même bâtiment ses enfants et son poitrinaire, Mme Karénine dodeline de la tête imperturbablement : elle croit aux belles paroles sur la dignité de la vie et les droits de la femme, sans jamais les regarder à la lumière de l'expérience. Une fois pour toutes, en commençant son ouvrage, elle a abdiqué tout esprit d'examen. Les libertés qu'a prises Mme Sand lui suffisent : elle consent à l'esclavage en la voyant gambader.

Et pourtant je préfère la naïveté de Mme Karénine à la vulgarité de M. Albert Le Roy. M. Albert Le Roy, qui a consacré un volume à *George Sand et ses Amis*, s'est beaucoup servi des deux gros volumes antérieurs de Mme Karénine. Il les a résumés sans le proclamer très haut, et même en chicanant sa devancière sur de petits détails. Il les a si bien résumés que, lorsque Mme Karénine s'arrête, il n'a plus rien à dire, ou presque. Or Mme Karénine s'arrête à l'année 1838, et George Sand meurt en 1876. Donc M. Albert Le Roy consacre quatre cents pages à George Sand, de sa naissance à l'année 1838, et il expédie en moins de cent pages ses quarante dernières années. C'est pourtant la grande époque de sa production. M. Albert Le Roy n'en a cure : il ne consulte même pas ces souvenirs de MM. Plauchut et Amic, que tous les sandistes connaissent, et qui eussent animé

sa sèche biographie. Je gage qu'il n'a point demandé conseil à M. de Lovenjoul. Il eût appris de l'auteur des *Lundis d'un chercheur* à ne point s'avancer à la légère et à se munir avant tout, pour connaître cette vie complexe où la littérature et le sentiment se mêlent sans cesse, d'une bonne chronologie des ouvrages. Alors, il n'eût pas attribué à la publication de *Lucrezia Floriani*, dans la *Presse*, en 1847, la rupture de Mme Sand et de Chopin, quand *Lucrezia Floriani*, qui met en scène le musicien sous les traits du prince Karol, parut en 1846 dans le *Courrier français* et ne fut pour rien dans une rupture qu'il faut attribuer à des motifs d'un ordre plus intime et plus douloureux. Sa documentation personnelle étant insuffisante, y supplée-t-il du moins par des qualités de clarté, de précision, d'agrément? Point du tout. Ses plaisanteries sont plus agaçantes que les extases de Mme Karénine. Cuistre jovial, il jongle avec les citations et prend des airs évaporés de professeur qui va dans le monde. Il compare la mère de son héroïne à la grande duchesse de Gérolstein, entasse dans la même phrase des extraits de Molière, d'Alphonse Daudet et de Malherbe, fait des allusions saugrenues à tel drame de Brieux, ou à telle piécette obscure de M. Gabriel Trarieux. Mais son ton habituel se contente d'être plat. Il donne sans sourciller des explications dans le goût de celle-ci : « Ils se rapprochèrent en vertu de cette propriété mystérieuse et attractive qui appartient à l'aimant. » Tout à coup, il nous apprend que Stendhal « a publié des œuvres vantées outre mesure par toute une école légèrement fétichiste, éprise de cette manière sèche, satirique et coupante », et il se réjouit que Sand eût fait en deux jours « le tour de cette intelligence que plusieurs déclarent si profonde et si complexe ». La critique de Mme Sand lui suffit pour mesurer Stendhal. Elle lui suffit encore pour mesurer Musset. Mais, si je ne me trompe, M. Albert Le Roy

professe en Sorbonne. Il forme le jugement de la jeunesse et dédaigne de former le sien. Il lui suffit de piller ses prédécesseurs, sans même indiquer ses sources, et de nous présenter son butin en un style dégingandé et sans tenue où se mêlent des charlataneries de pédant et des trivialités de conversations.

III

MM. Edouard Plauchut et Henri Amic, dans leurs livres de souvenirs, se font les apologistes de George Sand. Rien n'est plus naturel : ils furent ses amis, et, loin d'écrire sa biographie, ils se contentent de nous raconter ce qu'ils ont vu et se réjouissent d'offrir un sacrifice sur l'autel de l'amitié. Mais peut-être exagèrent-ils la délicatesse de ce sentiment. Ils mettent l'objet de leur admiration au rang des divinités et dépouillent, avant de parler de lui, tout esprit critique. Cette attitude de thuriféraire ne va pas sans quelque maladresse. Quelquefois leur encens est frelaté et leurs louanges sont singulières. Voulez-vous savoir de M. Edmond Plauchut pourquoi l'on ne joue plus le théâtre de M[me] Sand? C'est tout simplement qu'il n'y a plus de grands comédiens. Reproche-t-on à l'auteur de *Lelia* son goût trop vif du romanesque? Quelle injustice! Elle peint les hommes tels qu'ils devraient être. On le disait déjà de Corneille, dans les manuels classiques, pour écraser Racine qui les peint tout simplement tels qu'ils sont. En outre, M. Plauchut est malheureux dans le choix de ses citations ; elles sont toutes décorées de panaches romantiques. Son héroïne n'a pas toujours écrit de la sorte. Enfin, M. Plauchut déploie une ardeur inutile pour abattre le bon M. Nisard qui reprocha jadis à George

Sand d'avoir fait de la haine du mariage le but de son œuvre, ajoutant « qu'il eût été plus héroïque, à qui n'avait pas eu le bon lot, de ne pas scandaliser le monde avec son malheur ». Il est vrai qu'il est toujours un peu ridicule d'ériger son infortune personnelle en calamité publique, mais nos idées sur la vie ne découlent-elles point le plus souvent de nos félicités et de nos tristesses? Seuls les génies supérieurs savent dominer leur destin, et nous avons vu que Mme Sand ne s'accordait à elle-même qu'un génie de second ordre.

Néanmoins, le livre de M. Plauchut contient des notes intéressantes sur la jeunesse de George Sand, à la campagne et, bien plus tard, vers le soir de sa vie, sur les réceptions à Nohant de la châtelaine demeurée optimiste malgré tous les orages et répandant sur l'humanité et jusque sur les hommes cet optimisme bienveillant qui lui tenait lieu de philosophie et d'idées sociales.

Nohant était une propriété de famille. La petite Aurore Dupin y fut recueillie tout enfant par sa grand' mère. Celle-ci était bien une femme du XVIIIe siècle, spirituelle et cultivée. Elle laissait à l'enfant et ensuite à la jeune fille une grande liberté dans sa vie et dans ses lectures. George Sand s'enivra prématurément de nature et de poésie. Elle goûta des joies vives, comme des eaux jaillissantes, à chevaucher dans la campagne sur sa jument Colette et à lire Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand jusqu'à des heures avancées de la nuit. Son âme romanesque se forma dans cette belle solitude qu'elle peuplait de songes, et que plus tard elle animera de ses personnages. Le Berry, terre harmonieuse, aux contours moelleux, aux lointains bleuâtres, lui communiqua son charme pur et un peu monotone. La profondeur de nos impressions d'enfance est infinie ; dans le sillage que trace notre existence, elles nous suivent comme ces traînées d'aurore

qui, sur les vagues de la mer, accompagnent les barques au matin. Nous retrouvons à grand'peine cette sensibilité ardente qui nous laissait frémissants à nos premières découvertes de la beauté et de l'amour. Un coin de terre banal, un roman de médiocre tendresse suffisaient alors à exalter nos cœurs, pareils à ces lyres que les Hébreux suspendaient aux saules du Jourdain et que la moindre brise faisait vibrer. Ceux qui ont connu dans leur enfance les mirages lumineux du désir, et qui ont tendu leurs faibles bras vers cette lumière tremblante au bout de l'horizon, savent ce que nous pouvons devoir dans la formation de notre âme à quelque pauvre maison de campagne, à quelque misérable livre tout de même gonflé d'héroïsme. George Sand eut ce bonheur de rencontrer alors de justes motifs d'exaltation. Les paysages du Berry sont revêtus d'une grâce douce et limpide comme le style de celle qui les a chantés. Et l'aïeule du futur écrivain fournissait à son appétit de lectures des aliments substantiels et même un peu forts. Ce n'était pas une femme à préjugés, mais elle s'arrangeait pour paraître avoir raison. On le paraît facilement quand on a de l'esprit. Le père de George Sand était mort d'une chute de cheval. Comme la jeune fille galopait tous les matins par des chemins où elle risquait de se rompre le cou, on faisait observer à la grand'mère qu'il ne fallait pas exposer Aurore au sort de son père. Mme Dupin s'impatientait. « Où donc sont morts vos parents? finit-elle par demander au sermonneur importun. — Mais dans leur lit. — Alors je vous conseille de ne jamais vous mettre au lit. »

Tout enfant, George Sand était songeuse et s'absorbait en elle-même. Elle a raconté, dans l'*Histoire de ma vie*, que sa mère, pour l'occuper, n'avait qu'à l'enfermer entre quatre chaises, et, là, elle demeurait des heures entières, inventant pour son seul plaisir d'interminables histoires, car déjà elle aimait les longueurs. La vie so-

litaire qu'elle menait à Nohant développa ces dispositions. N'ayant pas de compagnes, elle prit pour confidente de ses émotions la nature qui en était la source. Cette nature, elle la comprenait, elle l'aimait jusqu'à s'abandonner à elle. « Il y a des heures, a-t-elle dit plus tard, où je m'échappe de moi, où je vis dans une plante, où je me sens herbe, oiseau, cime d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme et sensations changeantes, mobiles, indéfinies; des heures où je cours, où je vole, où je nage, où je bois la rosée, où je m'épanouis au soleil, où je dors sous les feuilles, où je vis avec les alouettes, où je rampe avec les lézards, où je brille avec les étoiles et les vers luisants, où je vis enfin dans tout un milieu qui est comme une dilatation de mon être. » C'était plutôt son être qui était alors comme une émanation de la nature. Contemplative, passive même, elle subissait l'empreinte des choses au lieu de leur imposer la sienne, ou d'y découvrir la prolongation de sa personnalité, à la manière de Chateaubriand. La Vallée Noire, la Brande, les bois et les champs lui composèrent une sensibilité large et sereine ensemble. Plus tard, les Pyrénées, Venise l'exaltèrent momentanément; son Berry lui donna toujours le calme et la patience. Immobile et doux, il tranquillisait cette âme passionnée. Elle préférait Nohant à toute autre habitation. Là, elle se sentait plus elle-même et moins changeante, quand rien ne changeait autour d'elle. Et c'est pourquoi elle laissait Nohant vieillir sans le vouloir réparer : elle redoutait à bon droit la transformation des lieux, elle dont le cœur, selon l'expression terrible de l'un de ses amants, était un véritable cimetière. Déjà après son mariage, l'un des premiers chagrins que lui causa son mari, — ce triste baron Dudevant qui lu sert de deuxième excuse, sa mère étant la première, — fut de mettre en rapport la vieille propriété et de détruire sans pitié les vieux arbres, et aussi les vieux

chiens, les vieux paons que la petite Aurore avait toujours vus. Elle n'aimait pas seulement la nature d'une façon esthétique, elle l'aimait jusque dans les détails de la vie rurale, jusque dans les plus humbles travaux agricoles. Par là, elle diffère de la plupart de nos paysagistes littéraires qui n'ont pas vécu tout jeunes à la campagne, qui n'ont pas fréquenté la terre et les paysans à l'âge où l'on retient les enseignements et les spectacles de la vie sans les apprendre et sans s'en douter. Ses romans champêtres sont peut-être les seuls que l'on lira d'elle, et spécialement la *Mare au diable* avec son beau tableau des labours d'automme. Elle exalte la grandeur de l'existence rustique ; elle l'ennoblit à la façon des poètes qui ajoutent du soleil au printemps et de l'éclat aux fleurs...

Autour de Nohant — pour revenir aux biographies de George Sand — nous donne quelques renseignements sur sa puissance de travail. L'auteur compare sa vie laborieuse « à celle de ces nobles bœufs du Berry qui, malgré vents ou tempêtes, soleil embrasé ou pluie battante, creusent, doux, bons et patients, leur sillon journalier, jusqu'à la mort ». En aucun temps, les orages de son cœur ne l'avaient détournée de sa tâche. A Venise, à Majorque, elle fit face aux difficultés, à la maladie, à la dette avec une tenace énergie. Elle mêlait un merveilleux sens pratique à son romantisme. Son âme romanesque était désespérément régulière, ce qui navrait ses amants et rassurait ses éditeurs. La *copie* s'amoncelait au milieu des pires désespoirs. Elle utilisait même immédiatement les ruines de ses passions pour les matérieux de ses constructions littéraires. Le travail donne l'oubli et la paix. Il lui procura constamment une sérénité précieuse qui agaçait des sensitifs comme Alfred de Musset et Chopin. On est content quand on a bien travaillé. Elle avait toujours bien travaillé, et toujours elle était contente. Avec d'absurdes

sophismes, son œuvre empruntait volontiers à cette humeur un air de santé et d'apaisement. En vérité, elle ressemblait aux bœufs paisibles, patients et luisants de Rosa Bonheur qui se meuvent dans de beaux horizons, et paraissent si naturellement disposés au travail qu'ils ignorent l'effort et voient venir sans joie le soir et le repos. George Sand, elle, ne se reposait qu'au matin. Parfois les premiers feux du jour la venaient surprendre. Sa main ne s'arrêtait point d'écrire, ni son cerveau de composer. « Le cerveau, disait-elle, est un mécanisme qu'il faut toujours tenir en activité. Quand je finis un livre, je dis adieu à mes personnages, et je me console de leur départ en me créant de nouveaux amis. » On dit que, finissant un roman dans la nuit, elle en commençait un autre immédiatement. Elle s'était habituée jeune à noter ses impressions journalières : quand elle rédigea *la Petite Fadette*, elle se servit des paysages du Berry qu'elle avait décrits dans ses cahiers de jeune fille.

Car, en bonne femme de lettres, elle ne perdait rien. Elle ne sut ordonner ni le tumulte de son cœur, ni la confusion de son cerveau, ni le plan de ses ouvrages. Mais elle sut admirablement ordonner son travail. Elle eût travaillé pendant un tremblement de terre, pour tenir à jour fixe ses engagements avec les directeurs de revues et les éditeurs. Elle a si souvent répété qu'elle n'était entrée dans la vie littéraire que pour conquérir son indépendance qu'il nous faut bien la croire. Dans *Elle et Lui*, elle se peint ainsi elle-même : « Elle avait de continuelles aspirations à la vie domestique et réglée : elle aimait l'ordre, et, loin d'afficher le mépris puéril que certains artistes prodiguaient à ce qu'ils appelaient dans ce temps-là la gent épicière, elle regrettait amèrement de n'avoir pas été mariée dans ce milieu médiocre et sûr où, au lieu de talent et de renommée, elle eût trouvé l'affection et la sécurité. Mais on ne choisit pas

son destin, puisque les fous et les ambitieux ne sont pas les seuls imprudents que la destinée foudroie. » Nous pouvions nous en douter : son impassibilité devant la critique, sa sérénité dans la production provenaient en partie de son indifférence. Elle écrivait des romans comme on tient des comptes. Ainsi elle contribua à perfectionner cette espèce de gens de lettres qui traitent la littérature comme une carrière administrative, aux revenus à peu près fixes, où les risques ne sont point considérables si l'on est adroit et laborieux, où l'on peut même plus tard caser ses fils, ses gendres, ses neveux, comme un notaire prévoyant cède son étude à sa postérité. Et sans doute, le travail et la méthode sont indispensables dans la vie littéraire comme dans tout autre ordre de production, et l'inspiration est surtout un entraînement. Mais à la méthode et au travail il faut joindre le don et cette sensibilité frémissante que la nature et l'art font vibrer. Les artisans de lettres ne sont jamais des écrivains, quels que soient leurs efforts et leur mérite professionnel. Or on les voit aujourd'hui multiplier.

Le livre de M. Plauchut sur Nohant nous donne encore quelques aimables anedoctes sur les dernières années de George Sand, et ses réceptions à Nohant. La châtelaine, dont la sérénité augmentait avec l'âge, s'efforçait de communiquer à ses hôtes son indulgente opinion des choses de son temps. Elle rencontrait de grandes résistances, principalement chez Gustave Flaubert à qui le pessimisme était nécessaire pour se procurer l'indignation indispensable à son tempérament. Celui-ci *éreintait* avec fureur et continuité. Mais il n'y mettait pas malice. C'était plutôt par hygiène. Il faisait des scènes pénibles à propos de gens fort indifférents. Sa voix résonnait comme un gong. Même rouillée par l'usage, elle retentissait d'une façon fâcheuse. M. Plauchut nous raconte à ce sujet qu'on lui fit un charivari à Nohant pour le ramener au calme. Le moyen était bizarre et le

remède valait le mal. « Un jour, dit notre auteur, que Flaubert s'était exaspéré plus que de coutume contre ses éditeurs ou un « bourgeois » quelconque. Maurice Sand, qui voyait sa mère fatiguée, imagina, en ma compagnie et celle de ses fillettes, d'organiser un charivari dans la salle à manger, voisine du salon où se trouvait le pourfendeur des bourgeois. Au premier coup frappé sur les pincettes, Flaubert vint vers nous, bondissant, indigné, criant qu'on ne s'entendait plus et que nous étions d'un bas comique. Mme Sand, qui le suivait, avait, de son côté, pris une pelle et s'était, pleine d'entrain, jointe à nous. Flaubert prit la fuite comme un homme qu'on assassine, mais pour revenir au plus vite, costumé en femme andalouse, un tambour de basque à la main et dansant le plus désordonné des fandangos. »

Les soirées de Nohant n'étaient pas toujours aussi agitées. Celles que nous raconte M. Henri Amic dans ses *Souvenirs* sont plus tranquilles. M. Henri Amic n'a connu que la vieillesse de George Sand. Il parle d'elle avec une émotion toute filiale. Sans cesse il rappelle sa bonté, sa bienveillance, son désintéressement. Ce désintéressement est, avec son travail, l'honneur de la romancière. Elle distribuait volontiers, et avec abondance, les produits de ses œuvres. Elle *partageait* avec joie. Ses réceptions étaient simples, cordiales et même familières, car elle n'hésitait guère à tutoyer. Mais les lettres de Sand que nous cite M. Amic et les propos qu'il nous récite sont d'une affligeante banalité, et son petit livre, pour être bourré de piété, ne saurait nous retenir bien longtemps.

IV

Entre la jeune fille qui, sur sa jument Colette, galopait au long des traînes du Berry, et la vieille femme qui s'efforçait d'attirer ses hôtes, comme ses lecteurs, vers un idéal romanesque et vague d'indulgence et de générosité, il y a la femme. Sa vie privée a tout entière été donnée en pâture au public. Les morts, disait éloquemment Alfred de Musset,

> Les morts dorment en paix dans le sein de la terre.
> Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
> Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière,
> Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.

Et Sand ne nous certifiait-elle pas, dans sa correspondance, « qu'il y a tant de choses entre deux amants, dont eux seuls au monde peuvent être juges » ? Mais notre temps est si curieux d'humanité qu'il ne respecte guère les convenances. Et d'ailleurs, la manière de vivre de George Sand implique une conception de la vie dont l'influence est plus profonde et plus durable que celle de tous ses ouvrages et de toutes ses héroïnes. Elle laisse celles-ci au second plan et bientôt elle occupera toute la scène. « Le bruit qui se faisait autour de son nom, a écrit M. d'Haussonville au lendemain de sa mort, la liberté de ses allures, l'apparente poésie de cette existence livrée aux hasards d'une fantaisie vagabonde, ont pu, dans le monde des lettres, tenter certaines hardiesses et susciter certaines imitations. » Du monde des lettres, cette tentation s'est répandue un peu dans tous les mondes. Combien de jeunes femmes ont lu avec avidité l'histoire de ses passions,

comme on regarde avec un soupir de regret ces roulottes de bohémiens qui s'en vont le long des routes et changent tous les jours d'horizon, et dont on ne distingue pas de loin l'aspect minable et sordide.

Cette conception romantique de la vie, on la découvre surtout dans l'aventure de Venise, dans la douloureuse liaison de George Sand et d'Alfred de Musset. Mais est-elle seulement romantique? Sans doute les romantiques faussèrent de leur mieux le sens de la vie en célébrant les droits de la passion, la gloire de l'individualisme, comme si la jeunesse et l'amour étaient des sources intarissables où nous pouvons indéfiniment puiser, comme si la terre était donnée à chacun pour son plaisir, comme si, dans notre civilisation vieillie, les hommes pouvaient ne pas tenir compte des liens sociaux, comme si enfin la conscience individuelle avait jamais pu remplacer les règles objectives qui maintiennent la société et lui assurent la durée et l'ordre. Dans sa biographie d'Alfred de Musset, Mme Arvède Barine souligne d'un trait net ces excès d'une littérature qui nia systématiquement la raison, à propos de la correspondance des deux amants : « On y assiste, dit-elle, aux efforts insensés et douloureux d'un homme et d'une femme de génie pour vivre les sentiments d'une littérature qui prenait ses héros en dehors de toute réalité, et pour être autant au-dessus ou en dehors de la nature que les Hernani et les Lélia. On y voit la nature se venger durement de ceux qui l'ont offensée et les condamner à se torturer mutuellement. » Et M. Charles Maurras s'est servi de cette passion désordonnée qui laissa deux cœurs dévastés et deux caractères amoindris, pour instruire le procès du romantisme et montrer qu'on ne sépare impunément sa vie individuelle de la vie générale. Oui, le romantisme exagéra la fureur et la douleur de cet amour. Mais cet amour, mais cette conception de la vie lui sont antérieurs; il

ne les créa pas. De tous temps, il y eut des hommes et des femmes pour cueillir les fruits des jours avant leur maturité, pour croire à l'éternité des ivresses dont l'essence est d'être passagère, pour s'efforcer de renouveler artificiellement ces ivresses par la recherche des sensations et pour souffrir horriblement du vide, de l'ennui ou de la satiété après leur échec inévitable. Bossuet n'a-t-il pas une admirable parole pour flétrir ceux « qui passent leur vie à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée »? Fénelon, d'une seule phrase, analyse leur perversion : « Les hommes, gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion... » George Sand, plus tard, devait constater les mêmes phénomènes, mais, en terminant sa remarque par un point d'interrogation, elle montre la différence de jugement qui la sépare des vrais psychologues : « D'où vient, dit-elle, cet effroyable châtiment infligé à ceux qui ont abusé des forces de la jeunesse, et qui consiste à les rendre incapables de goûter la douceur d'une vie harmonieuse et logique[1] ? » Il n'est guère d'écrivain classique ou de poète de l'antiquité où l'on ne rencontre cette analyse. « Aimer, c'est souffrir, écrivait encore Benjamin Constant à Mme Récamier, mais aussi c'est vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus. » Celui-là ne vivait que par l'agitation ; comme un malade a besoin de morphine pour sourire à la vie, il avait besoin des passions sans lesquelles l'existence lui paraissait vide et désolée. L'avidité à jouir, c'est le charme et le danger de la jeunesse. Il faut qu'elle s'ordonne comme toutes choses.

1. George Sand, *Elle et Lui*.

Le romantisme n'a donc point créé un état d'âme qui a toujours offert aux jeunes gens ses attraits et ses périls. Mais, d'une faiblesse de notre nature, qui trop souvent s'arrête aux attraits sans distinguer les périls, il a prétendu faire une force. L'antiquité et les classiques avaient toujours considéré les passions comme une sorte de vertige, comme une maladie ; il voulut considérer cette maladie comme le signe éclatant de la santé ; il prit la fièvre pour une intensité de vie. Par là, il déforma le jugement de toute une génération ; par cette erreur, il aggrava les maux et les désordres que, de tous temps, les passions occasionnèrent.

Doués d'une ardente sensibilité, George Sand et Alfred de Musset lui donnèrent libre cours. Pour colorer le présent, ils engagèrent l'avenir. De la liaison trop connue de ce jeune homme de vingt-trois ans, déjà touché par le mal qui le devait brûler à petit feu, et de cette femme de trente, dont l'orgueil avait résisté aux précédentes expériences amoureuses, je ne dirai rien, sinon qu'elle leur inspira quelques-uns des plus beaux cris d'amour et des plus douloureux qui aient jamais été prononcés par des lèvres humaines. Le *si tu pars, pourquoi m'aimes-tu?* de la *Nuit de décembre* et la lettre de Sand qui finit par ces mots : « Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours... Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer... » dépassent en frénésie passionnée les lettres de la religieuse portugaise et de Mlle de Lespinasse. Oui, ils ont aimé, ils ont senti, ils ont souffert. Ce ne sont plus là des paroles de littérature : leur beauté est toute humaine, aucun artifice ne la dépare. Un jour, George Sand avait demandé à Sainte-Beuve une définition de l'amour. L'expert casuiste avait répondu : « Ce sont les larmes. Vous pleurez, vous aimez... » Si l'amour est ensemble la douceur et la douleur de sentir, c'est bien là de l'amour.

Mais la vérité de cet amour ne doit point fausser notre jugement à son endroit. On a épilogué sans fin sur l'aventure de Venise. Toute une bibliothèque a été écrite pour l'expliquer, pour la dénaturer, pour la débattre. Et la bataille continue entre sandistes et mussetistes : seul, Pagello, un peu comique, ne compte pas de partisans.

Je l'avoue, cette lutte me semble puérile. George Sand nous en a dit le dernier mot : « Il y a tant de choses entre deux amants dont eux seuls au monde peuvent être juges. » De cette histoire tragique de deux cœurs, on a fait un tournoi littéraire. Si c'est un tournoi littéraire, nul doute que nous ne devions alors prendre parti pour Musset. On ne saurait établir de comparaison sérieuse entre les fades romans de Mme Sand et ces vers de chaude jeunesse et ce théâtre de grâce et de fantaisie qui assurent à Alfred de Musset une séduction immortelle. Cela, George Sand ne l'a jamais bien compris. De ce qu'elle montra plus de virilité en amour que son compagnon de chaîne, de ce qu'elle accomplit mieux que lui sa tâche quotidienne et de ce que son abondante production se continua d'année en année régulièrement, elle conclut à la légère qu'elle était supérieure (non point littérairement — elle n'eut jamais de vanité littéraire — mais humainement à l'homme, de génie malade et faible qui, après avoir jeté feux et flammes, s'éteignit lentement dans la boisson et dans le silence. Son attitude en est la preuve. Elle abuse de la pitié et du pardon, et l'on comprend l'espèce d'agacement qu'elle produit sur les admirateurs de Musset. Comment liraient-ils sans en être froissés la lettre à Sainte-Beuve, datée de **1861**, où s'étale son mépris pour l'ancien amant : « *Il* était d'un caractère si fantasque, si malheureux, et avec cela il était si grand poète, qu'à partir du jour où il eut perdu l'affection qu'il avait tant foulée aux pieds, il se crut et se sentit, par con-

séquent, désespéré, — aux heures de la poésie. Le reste du temps il menait joyeuse et mauvaise vie. — Pauvre enfant! *Il* se tuait! Mais *il* était déjà mort quand *elle* l'avait connu. *Il* avait retrouvé avec *elle* un souffle, une convulsion dernière. *Il* se ranima par moments, en l'absence toujours. *Elle* se croit, *elle* se sent innocente du lent suicide qu'a été la vie de ce malheureux! » Le malheureux a produit négligemment quelques-unes de ces œuvres éternelles où nous touchons le fond de l'âme humaine, quand Mme Sand n'était dirigée que par les courants de son siècle. Sans doute, pour son travail et son énergie, elle mérite d'être louée. Mais l'art est injuste comme la nature. Si l'effort est nécessaire à l'artiste, ce n'est pas toujours l'effort que l'art récompense. Mme Sand ordonna son travail, ce que Musset ne sut jamais faire, mais il était ordonné dans son goût comme Balzac le fut dans son cerveau, et c'est pourquoi ils lui sont supérieurs.

Seulement il ne s'agit point de littérature. Si nous oublions qu'il s'agit de Musset et de Sand, si nous consentons à ne voir en eux qu'un homme et une femme qui se sont aimés et torturés, nous aurons quelque chance d'être impartiaux. Et d'abord, épargnons-leur la pitié. Ce qui sauve du mépris la passion, c'est le risque. Elle ne redoute point le danger, ou plutôt le danger est son principal attrait. Elle sait qu'elle doit choisir entre ses troubles joies et la paix intérieure, entre la liberté et les protections sociales, entre les désordres et l'ordre. Dès lors, à moins d'être fous, ceux qui s'abandonnent à elle savent ce qui les attend. S'ils se précipitent dans l'abîme, comment traiter de criminel l'un d'eux plutôt que l'autre? George Sand a raison de protester contre l'accusation qu'on lui jeta d'être en partie responsable du *lent suicide* d'Alfred de Musset. Quand bien même leur rupture eût déterminé chez celui-ci cet oubli du travail et cette débilité mo-

rale qu'on lui vit quelques années plus tard, ce que je ne pense point, il ne faudrait pas accuser sa maîtresse. La jeunesse même de Musset n'est pas un argument : comme la lance d'Achille qui guérissait les blessures après les avoir faites, la jeunesse redresse plus vite ceux qu'elle égare. Ceux qu'elle ne redresse point manquaient décidément de vigueur. L'amour est un jeu de guerre : tant pis pour les vaincus.

Mais il arrive souvent que dans cette guerre il n'y a que des vaincus. Le combat de Venise en est un exemple Ils y perdirent tous les deux leur dignité personnelle. Ils apprirent à leurs dépens que la recherche de la passion n'est pas une règle de vie, et c'est la leçon qu'ils nous donnent. Le romantisme leur disait : Il n'est rien de plus beau que la passion. Livrez-vous à elle si vous voulez connaître la vie dans sa puissance et dans sa profondeur. Par elle vous serez grands et sincères. Et non seulement vous serez grands, mais vous serez justes et bons. Justes, parce que vous comprendrez mieux l'humanité, et bons parce que vous ne prétendrez pas à l'asservir, mais lui rendrez sa liberté et sa noblesse naturelles. Or cette passion tyrannique les tordit, les abaissa, les dégrada. Ils se tourmentèrent l'un l'autre comme des bourreaux, sans pouvoir rompre le *lien atroce* qui les unissait. Ils furent injustes et méchants et se crurent faussement sublimes, ce qui est ridicule. Telles sont la grandeur et la noblesse de la passion ; telles sont les ruines qu'elle accumule dans les cœurs qu'elle dévaste.

Ne prenons point parti entre eux. Musset eut les premiers torts, mais Sand les égala, si elle ne les dépassa pas. Sans doute, elle le soigna comme une sœur et ne crut pas donner le spectacle de ses nouvelles amours. Qu'elle le fit, néanmoins, trompée sur leurs deux cœurs et sur leur libération respective, c'est à croire. Le récit du déplorable Paul de Musset contient

des détails qui ne sont que d'un très grand écrivain ou de la vérité ; une lettre de Sand à Pagello confirme son fond. Et précisément c'est la terrible conséquence de la passion, qu'elle nous impose la manifestation, non point, comme l'affirmèrent les romantiques, des plus beaux côtés de notre nature, mais des pires. Nous nous montrons alors plus mauvais que nous ne le sommes en réalité, comme, pour séduire, nous nous étions montrés meilleurs. Puis Alfred de Musset n'avait jamais prétendu, lui, à s'offrir en exemple de dignité et de grandeur personnelles, tandis que George Sand se croyait investie d'une mission divine. Ses Valentine et ses Indiana étaient de pures victimes que la société immolait. Rendues à la liberté, débarrassées de toutes entraves, ne devaient-elles point témoigner de leur bonté native ? Et voici qu'elles ne se servaient de la liberté que pour briser leur idéal d'amour, de pitié et de bonté. Elles-mêmes se donnaient des chaînes, et les plus pénibles, et les plus sanglantes aux mains. Et quel enseignement si l'on songe qu'elles devaient les porter presque jusqu'à la fin, mêler sans respect de soi-même la maternité et l'amour, et gâter par là les plus beaux dons de générosité, de dévouement et d'énergie ! Car l'énergie, le dévouement, la générosité, il les faut reconnaître à George Sand. Les orages ne la trouvent point abattue ; la défaite ne la laisse point désarmée. Elle est plus virile que ses amants ; on peut dire qu'elle est malfaisante malgré elle-même, et c'est une condamnation plus sévère de la passion puisque la passion a ce dangereux pouvoir de changer le bien en mal et de frapper de stérilité la bonne volonté et le courage.

Une autre leçon que nous donne cette aventure, c'est qu'il n'y a pas de divorce possible entre la littérature et la vie. La littérature est la reproduction de la vie dans ses caractères essentiels, dans son cours perma-

nent. Si donc elle fausse notre conception de la vie, elle s'atteint elle-même, elle se diminue. Les lettres de Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, à George Sand, qu'a publiées M. de Spœlberch de Lovenjoul dans *la Véritable Histoire d'Elle et Lui*, sont particulièrement intéressantes à ce point de vue. George Sand avait envoyé à Buloz le manuscrit d'*Elle et Lui* où, peu de temps après la mort d'Alfred de Musset, elle racontait non sans partialité sa liaison avec le poète et anoblissait le *stupide* Pagello qu'elle présentait sous les traits de lord Palmer. Son héroïne se nommait Thérèse et son héros Laurent. Le directeur répond à son envoi par quelques observations littéraires : « Il y a, écrit-il, des expressions *saintes*, si je puis dire, qui sont trop souvent appliquées à Thérèse. » Dans une seconde lettre, il l'engage à adoucir, à jeter un peu dans l'ombre les endroits où Thérèse passe *si facilement* de Laurent à Palmer. George Sand, d'ailleurs, se rangea docilement à l'avis de son directeur : elle sanctifia un peu moins Thérèse et changea la situation de cette héroïne qui, dans le roman publié, ne devient plus la maîtresse de lord Palmer. Or, les critiques littéraires de Buloz se trouvent être exactement la critique morale de la conduite de George Sand à Venise en 1834. Parce qu'elle cédait à son tempérament, elle se croyait une créature admirable et sacrée et péchait par orgueil. En acceptant, que dis-je, en cherchant Pagello, elle péchait contre cette dignité envers soi-même qu'elle tenait pour son seul guide et sa seule conscience. Ce qui était difficile à faire admettre au lecteur dans son roman l'est pareillement dans sa vie. Il n'y a pas de vie humaine spéciale à l'usage des littérateurs, et la matière de leurs œuvres est celle du commun. Mais, loin d'être des agents de désordre, dans cette matière commune ils doivent distinguer l'ordre éternel. C'est encore Buloz qui le proclame très sage-

ment en parlant d'Alfred de Musset et de son génie comparable à un bel arbre foudroyé : « L'artiste ne peut être vraiment grand et complet que lorsqu'il est maître de sa vie et de sa volonté, qu'il ne dépend ni du hasard ni de ses caprices. S'il faut de la passion pour faire un poète, il ne faut cependant pas que le poète soit dominé par ses passions et en soit le puéril esclave... »

V

Il y a, dans *l'Histoire de ma vie*, une anecdote qui est plus singulière que divertissante. La petite Aurore vivait alors à Nohant avec sa grand'mère. Elles recevaient de temps à autre la visite d'un fou dont un chagrin d'amour avait causé la folie. « Il était jeune encore, habillé très proprement et d'une figure agréable, sauf une grande barbe noire qu'on était convenu de trouver très effrayante, à cette époque où l'on se rasait entièrement la figure, et où les militaires seuls portaient la moustache. Il était doux et poli ; sa folie était une mélancolie profonde, une sorte de préoccupation solennelle. Jamais un sourire, le calme d'un désespoir ou d'un ennui sans bornes. Il arrivait seul, à toute heure du jour, et nous remarquions avec surprise que les chiens, qui étaient fort méchants, aboyaient de loin après lui, s'approchaient avec méfiance pour flairer ses habits et se retiraient aussitôt, comme s'ils eussent compris que c'était un être inoffensif et sans conséquence. Lui, sans faire aucune attention aux chiens, entrait dans la maison ou dans le jardin, et bien qu'avant sa folie il n'eût jamais eu aucune relation avec nous, il s'arrêtait auprès de la première personne qu'il rencontrait, lui disait une ou deux paroles et restait plus ou moins

longtemps, sans qu'il fût nécessaire de s'occuper de lui. »

Lorsque sa présence devenait gênante, on lui demandait ce qu'il désirait.

— *Rien de nouveau*, répondait-il, *je cherche la tendresse.*

— Ne l'avez-vous pas trouvée encore, depuis le temps que vous la cherchez?

— Non, et pourtant je l'ai cherchée partout. Je ne sais où elle peut être.

— L'avez-vous cherchée dans le jardin?

— Non, pas encore.

Et, frappé d'une idée subite, il gagnait le jardin, et poursuivait sa folie dans les allées, et sous les arbres.

Elle aussi, elle cherchait la tendresse. « Le bonheur, nous dit M. d'Haussonville, elle l'a cherché partout, aux Pyrénées, à Paris, à Venise, à Majorque, à Nohant, dans tous les lieux où elle a promené l'inconstance de son imagination, la fumée de son cigare et la facilité de son tutoiement. » Elle le chercha enfin dans le jardin inculte. C'était la nature. Elle y trouva la paix et le meilleur de son art. Sa dernière parole, au moment de mourir dans sa vieille propriété de Nohant, fut : *Ne touchez pas à la verdure.* De son vivant, elle n'y avait point touché. Les plus beaux paysages ne sont point ceux qui portent notre empreinte. La nature qui se renouvelle sans cesse nous émeut plus profondément par sa beauté sauvage. Or les littérateurs classiques sont tentés d'empiéter sur son domaine, de lui appliquer les lois de l'homme, et, comme on fit à Versailles, de substituer l'étiquette à l'ordre. Dans la nature, notre sensibilité se retrempe, se vivifie. Mais n'assimilons jamais l'homme à la nature. Elle crée en gerbe pour ainsi dire, elle va du moins au plus, de l'unité à la multiplicité, et par là nous atteste la présence permanente de Dieu. L'homme ne crée qu'en éliminant : il

va du plus au moins. Il abat un arbre pour en tirer une planche. La statue qu'il sculpte a moins de matière que le bloc de marbre où elle fut sculptée. Or il doit procéder ainsi pour lui-même : il faut qu'il brise à coups de ciseau, à coups de volonté, les écarts et les erreurs natives de sa nature à lui, pour ériger sa personnalité telle que l'exigent son élévation dans l'univers et sa place dans la vie sociale. L'erreur de George Sand fut de traiter l'homme comme les arbres de Nohant auxquels elle ne voulait point qu'on touchât, et de poursuivre son rêve d'impossible tendresse ailleurs que dans son jardin.

Mai 1904.

LE PREMIER AMOUR
DE GEORGE SAND

De Sandeau à Chopin, — son Gotha littéraire, comme on a dit assez plaisamment, — les illustres amours de George Sand l'ont toutes laissée le cœur endolori. Mais, avant de rencontrer Jules Sandeau, elle avait déjà aimé. Ce premier amour fut peut-être le seul dont le souvenir fut entièrement doux à sa mémoire. Amour très noble, très pur, et qui demeura platonique. Par un coup du destin, il mit en contact cette jeune femme désordonnée, qui n'avait guère rencontré dans son enfance et dans sa famille que l'irrégularité et la liberté, avec tout ce que peut représenter de force morale, de dignité et de respect de la vie sociale la constitution de l'ancienne famille française. Elle avait été élevée avec un fils naturel de son père, par une grand'mère énergique et sans préjugés, puis par une mère sur laquelle il vaut mieux se taire, comme l'*Histoire de ma vie* nous en donne l'exemple. La première fois qu'elle donna son cœur, ce fut à l'un de ces hommes droits et justes que l'on devine élevés par une sainte mère, et qui portent sur leur visage cet air de santé morale qu'imprime le passé honorable de toute une race. Celui-là, sans doute, bien qu'il fût brillamment doué, n'avait pas le génie de Musset ou de Mérimée. Mais il n'avait

point leurs complications de cœur, ni surtout leur égoïsme. Il était de ceux qui, dans l'amour, ne songent point qu'à leur propre bonheur, et qui, regardant la vie en face, connaissent l'impossibilité de mettre cet amour à l'abri de tout contact social.

L'histoire de la passion de George Sand pour Aurélien de Sèze n'est guère élucidée que dans le *George Sand* de Mme Wladimir Karénine[1]. Encore ne l'est-elle qu'à demi, et ne le sera-t-elle entièrement que lorsque le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, maître unique pour tout ce qui concerne les biographies de Balzac, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve et de Sand, se sera décidé à publier le journal inédit rédigé pendant plusieurs années par George Sand pour son ami, et les deux ou trois lettres d'Aurélien de Sèze relatives à l'envoi de ce journal qu'il restitua sur sa prière à George Sand au moment où elle plaida en séparation contre son mari. Cependant M. de Lovenjoul a visiblement renseigné Mme Karénine, et nous pouvons tenir pour exacts les faits que celle-ci raconte, sinon l'interprétation qu'elle nous donne du caractère et de l'influence d'Aurélien de Sèze.

En 1825, Aurore Dupin avait vingt et un ans. Son mariage avec le baron Casimir Dudevant (10 septembre 1822) ne lui avait point apporté la joie. Ce mari qui, par la suite, devait se montrer répugnant (jusqu'à demander la croix en invoquant ses infortunes conjugales) n'était encore que pénible. A peine installé chez sa femme, dans la propriété de Nohant, pour mettre les immeubles en rapport, il arrache de vieux arbres, détruit de vieilles retraites, sans se soucier de chasser par surcroît tous les souvenirs d'enfance qu'Aurore gardait précieusement. Il fait le maître et le régent, il brutalise cette enfant dont le bonheur

1. *George Sand*, par Wladimir Karénine.

lui est confié. Déjà elle avait cessé de l'aimer, lorsqu'elle entreprit avec lui ce voyage aux Pyrénées qui devait lui découvrir son propre cœur passionné. Sur son journal elle écrivait déjà ces réflexions : « Le mariage est le but suprême de la vie. Quand l'amour n'y est plus, ou n'y est pas, reste le sacrifice. — Très bien pour qui comprend le sacrifice. Cela suppose une dose de cœur et un degré d'intelligence qui ne courent pas les rues. Il y a, au sacrifice, des compensations qu'un esprit vulgaire peut apprécier. L'approbation du monde, la douceur routinière de l'usage, une petite dévotion tranquille et sensée qui ne tient pas à s'exalter, ou bien de l'argent, c'est-à-dire des jouets, des chiffons, du luxe, que sais-je? Mille petites choses qui font oublier qu'on est privé du bonheur. Alors tout est bien apparemment puisque le grand nombre est vulgaire, c'est une infériorité de jugement et de bon sens que de ne pas se contenter du goût du vulgaire... Il n'y a peut-être pas de milieu entre la puissance des grandes âmes qui est la sainteté, et le commode hébètement des petits esprits qui fait l'insensibilité. Si fait, il y a un milieu : c'est le désespoir... »

Au cours de ce voyage aux Pyrénées, elle avait rencontré à Bordeaux, où les Dudevant comptaient de nombreuses relations et où ils séjournaient, Aurélien de Sèze qui avait alors vingt-six ans. Il était le neveu du défenseur de Louis XVI : il appartenait à cette famille de Sèze qui était honorée à Bordeaux de génération en génération, famille de robe qui fournissait spécialement de brillantes recrues au barreau et à la magistrature. Lui-même avait été nommé substitut au tribunal de Bordeaux en avril 1823, à vingt-trois ans et demi ; substitut du procureur général en 1826, puis avocat général en 1827, il devait voir cette carrière exceptionnelle interrompue en 1830, et, redevenu avocat, il devait montrer que son mérite se passait des

fonctions officielles. De visage agréable, séduisant de manières et charmant en conversation, il cachait sous des dehors aimables et une humeur facile son énergie que l'enseignement d'une mère admirable avait façonnée. Il s'éprit de la jeune femme qu'il devina le cœur vide, sinon très malheureuse. Comment ne l'eût-elle pas aimé? Tristement déçue dans ses espérances qui étaient immenses, préparée à la tendresse par sa jeunesse solitaire à la campagne, elle rencontrait une âme jeune, fraîche, limpide, un de ces êtres qui poussent tout droit comme les chênes des forêts.

Nous manquons de renseignements sur le prologue et les débuts de ce roman d'amour. Nous savons cependant qu'Aurélien de Sèze rejoignit les Dudevant à Cauterets et fit avec eux quelques excursions dans les Pyrénées. Mme Karénine interprète ainsi leurs sentiments réciproques : « Nous pouvons dire du moins qu'Aurore en aimant Aurélien de tout son cœur, et aussi en sachant tout l'amour qu'il avait pour elle, sut non seulement vaincre sa propre passion, mais qu'elle sut consoler son ami et ramener en lui le calme. Elle lui fit même jurer qu'il n'exigerait d'elle aucune preuve décisive de l'amour qu'elle avait pour lui, qu'il respecterait la sainteté de son mariage, qu'ils se contenteraient tous deux de rester toujours amis. Cette explication eut lieu entre les deux jeunes gens pendant une excursion dans les montagnes, peu de temps avant de quitter les Pyrénées. » Mme Karénine s'inspire dans ce jugement d'une lettre qu'Aurore écrivit à son mari, le 8 novembre 1825, et dont il fut donné lecture au cours du procès en séparation (1836) entre les époux Dudevant. M. Dudevant accusait sa femme, contre toute bonne foi, d'avoir eu les premiers torts. Il invoquait sa passion pour Aurélien de Sèze, et à l'appui il faisait lire par son avocat un passage d'une lettre d'où l'aveu devait résulter. Or, cette lettre,

lue dans son entier par l'avocat de George Sand, Michel de Bourges, produisit un effet diamétralement opposé à celui qu'en attendait le pauvre homme. Elle servit la cause de sa femme. La lettre compte plus de vingt pages et contient toute l'histoire du désaccord intime qui, dès les premiers temps du ménage, sépara George Sand de son mari; elle renferme, en effet, l'aveu par George Sand de son amour pour Aurélien de Sèze, mais en ajoutant que de cet amour elle sut triompher, et que son mari, ayant surpris à Bordeaux la scène de leurs adieux, put être édifié et rassuré sur les résolutions qu'ils avaient prises et sur l'honnêteté scrupuleuse de leurs cœurs : il dut l'être, car il invita lui-même Aurélien à venir à Nohant, où le jeune homme fit plusieurs visites. L'une de ces visites, la dernière peut-être, fut même quelque peu fatale à son amour exalté et platonique. C'était en 1828, Mme Dudevant attendait la naissance de la petite Solange. Rien n'est plus désagréable que ces constatations de la nature, quand on en veut braver les lois. L'amie passionnée et mystique, qui ne parlait que d'amour idéal, imitait les *précieuses* dont le grand mérite, d'après cette mauvaise langue de Saint-Evremond, consistait « à aimer tendrement leurs amants sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion ».

La lettre de George Sand à son mari qu'invoque Mme Karénine prouve bien que la jeune femme informa celui-ci d'une passion qu'embellissait le sacrifice. Mais devons-nous croire que l'attitude d'Aurore et celle d'Aurélien furent exactement celles que nous décrit le biographe, c'est-à-dire la jeune femme exigeant le respect de la « sainteté du mariage », consolant et calmant son amant? Je pense plutôt que le jeune de Sèze fut pour elle un appui, un réconfort. Il était de ceux qui peuvent subir momentanément une influence

— car la chair est faible si l'esprit est fort — mais qui ont bien plutôt coutume de l'exercer, et qui s'inspirent dans leurs actes de leur volonté intérieure, et non des autres. Il entendit les plaintes de ce pauvre cœur blessé, de ce grand cœur alors incompris, — car la femme de 1825 à 1830 mérite notre sympathie et notre compassion, — il la releva, il lui rendit le courage, il redressa en elle cette force de vivre qui était brisée. Dans l'*Histoire de ma vie*, elle raconte, d'après d'anciennes notes, une visite qu'elle fit à la Brède, le château de Montesquieu, près de Bordeaux, dans l'automne de 1825. « J'eus là, dit-elle, un violent chagrin. » Or, Aurélien l'accompagnait. Elle erra avec lui sous les grands chênes plantés par Montesquieu, *pleine de pensées joyeuses et enthousiastes*. « En partant, ajoute-t-elle en confessant qu'elle ne songea point du tout à Montesquieu, j'aurais pu faire ce jeu de mots que l'*Esprit des lois* était entré d'une certaine façon, à certains égards, dans ma nouvelle manière d'accepter la vie... » Allusion transparente à de Sèze qui était magistrat. C'était lui qui lui inspirait cette nouvelle manière d'accepter la vie, et ces pensées joyeuses et enthousiastes du sacrifice. Elle partait pour les Pyrénées, lasse, désemparée, désorientée, désespérée ; elle revenait à Nohant plus vaillante, moins faible devant la destinée, se connaissant mieux elle-même en comprenant mieux la vie. C'était à la parole ardente et courageuse d'Aurélien de Sèze qu'elle devait ce résultat. Ainsi elle se refusa plutôt à l'adultère dissimulé dont elle détesta toujours l'hypocrisie, qu'à l'amour de de Sèze, et celui-ci, qui avait le cœur loyal et le jugement droit, ne pouvait ni admettre, comme les romantiques, les droits de la passion, ni oublier ceux de la vie sociale que son ministère même lui rappelait. La franchise de Sand, qui voulait tout ou rien, les retint probablement. Il maintint son amie dans le droit

chemin, il développa en elle ce qu'il y avait de bon et d'élevé. Sans lui, sans son amour, il est possible, il est probable que George Sand fût née plus tôt, mais une George Sand plus asservie encore à ses passions, moins excusable dans son départ du foyer que n'avaient pas encore souillé, à cette date, les débauches de son mari.

Cet amour dura de 1825 à 1830. Aurélien de Sèze fit plusieurs voyages à Nohant, et Mme Dudevant revint plusieurs fois à Bordeaux. Séparés la plupart du temps, elle nota pour lui les mouvements de son cœur, les impressions de sa sensibilité. Il l'habitua à mieux lire en elle-même, à mieux ordonner sa vie intérieure. Peu à peu la passion insatisfaite se mua en amitié. La période platonique est passée pour Aurore, et le jeune Sandeau apparaît. Mais de cette amitié tous deux gardèrent le culte. George Sand ne parla jamais de son premier amour qu'avec regret et de Sèze, lorsqu'elle lui demanda, quelques années plus tard, son journal qui pouvait servir sa cause, lui répondit avec cette noblesse qui caractérise tous ses actes, et avec une dignité qui, à la fin, se pare brusquement d'un peu d'émotion.

Mme Karénine porte sur Aurélien de Sèze ce jugement : « C'était un homme très cultivé, ayant beaucoup lu, de tempérament assez froid, quelque peu ambitieux, plus tard même un peu trop épris de ses succès parlementaires, mais très probe, très honnête, et d'une vraie noblesse de cœur, digne représentant de la vieille magistrature française avec ses hautes traditions, ses manières sévères, et les grandes qualités morales de sa corporation. » Si les derniers traits du portrait sont exacts, les premiers ne le sont pas tous. Aurélien de Sèze, élu en 1848 à l'Assemblée constituante, s'y montra si peu épris de ses succès parlementaires qu'il s'effaça derrière Berryer et refusa toujours de prendre la parole, préférant donner la mesure de son travail et

de sa valeur dans les commissions où il n'y a pas de gloire à récolter. Il fut si peu ambitieux, qu'il fut toujours porté aux honneurs à son corps défendant. Modeste autant que consciencieux, il montra aux barreaux de Bordeaux et de Paris une valeur de premier ordre qui était aussi éloignée de l'emphase que de la vulgarité, et mieux encore, un respect professionnel qui est demeuré un exemple. Mme Karénine le juge « de tempérament assez froid » parce qu'il résista à ses passions. C'est là une interprétation romantique. Il faut souvent plus d'énergie, plus de force, plus de tempérament pour plier sa vie à l'ordre que pour y installer le désordre.

Aurélien de Sèze mourut en 1870. Il avait épousé en 1833 une cousine qui fut une admirable compagne et qui lui avait donné neuf enfants. Peu de temps après sa mort, Auguste Nicolas écrivit sa biographie dans le *Correspondant* [1]. C'est une paraphrase, une illustration de l'excellent ouvrage de Le Play sur l'*Organisation de la Famille*. On y voit ce qu'était l'éducation dans l'ancienne famille française, la formation morale que donnent des traditions d'honneur, le respect du passé, le souci d'un avenir qui soit conforme à son enseignement. Il faut lire cette biographie pour se reposer des polémiques que suscitent encore aujourd'hui les passions de Mme Sand. N'est-il pas singulier qu'au seuil de son orageuse vie sentimentale elle ait rencontré précisément un tel homme ?

Mai 1904.

1. *Le Correspondant*, 10 mai 1870.

LE PREMIER

ET LE

DERNIER AMOUR DE BERLIOZ

Meylan, 12 août 1903.

Grenoble fête le centième anniversaire de la naissance d'Hector Berlioz, fils du Dauphiné aux sites romantiques, et, pour célébrer dignement ce centenaire, ouvre un grand concours international de musique. On nous promet des défilés de bannières et de casquettes, des banquets, des toasts, une statue, des distributions de palmes académiques, des illuminations et des feux d'artifice. Ce sera magnifique, je le sais. Devant ces régiments de saxophones, de clarinettes, de bugles, de trombones, de hautbois, de cymbales et de grosses caisses, j'enfourche ma bicyclette et je m'enfuis. Je m'enfuis à Meylan, avec les deux volumes des *Mémoires* dans ma sacoche.

Meylan est un petit village, ou plutôt un troupeau de hameaux éparpillés sur le flanc du mont Saint-Eynard, à six kilomètres de Grenoble. Je laisse ma machine dans une auberge au bord de la route de Chambéry, et je monte par un chemin creux bordé d'acacias qui ressemble à celui des Charmettes. Une source coule à côté : on l'entend murmurer, mais on ne la voit pas. La maison que je cherche, personne ne peut me l'indiquer. J'ai interrogé vainement quelques notables, l'institu-

teur. Ici nul ne connaît Berlioz. Et pourtant, c'est ici, plus encore qu'à la Côte-Saint-André, lieu de sa naissance, que se forma la sensibilité de l'auteur des *Troyens* et de *la Damnation de Faust.*

Heureusement, je me suis renseigné avant d'entreprendre ce pèlerinage. Et d'ailleurs les *Mémoires* sont d'une exactitude scrupuleuse dans leurs descriptions du pays natal. Je finis donc par découvrir dans un hameau la demeure du grand-père maternel de Berlioz, qui, chaque année, pendant les vacances, groupait autour de lui ses enfants et petits-enfants. C'est une maison rustique devenue, par décadence, bâtiment de ferme. Elle est recrépie et reconstruite à moitié. On a respecté la vieille porte d'entrée, à la forme romane, en bois consolidé par de gros clous. Je fais retentir le marteau. Le paysan qui vient m'ouvrir ne comprend pas du tout pourquoi je désire visiter sa maison.

— Je n'y habite pas, me dit-il, et j'y fais sécher du maïs.

Pourtant il se prête à mon caprice avec indulgence. Par un escalier en colimaçon nous montons au premier étage. Cette grande salle, éclairée par un large panneau vitré, qui donne, du côté de Grenoble, sur la vallée fermée et le commencement du massif de Belledonne, devait être le salon où se réunissait la famille de Berlioz et que remplissait de son entrain et de ses éclats de voix l'oncle Marmion, héros de l'Empire, lorsqu'il revenait du tour du monde, entre deux campagnes. Les « peintures grotesques et les fantastiques oiseaux de toutes couleurs collés contre le mur » ont disparu. Les murs sont vides. Du maïs sèche sur le plancher, et des supports de bois sont dressés pour la conservation des feuilles de tabac.

Un verger s'étend derrière la maison, puis des cultures. « Là, dit Berlioz, était le champ de maïs où j'allais, à l'époque de mon premier chagrin d'amour,

dérober ma tristesse. » Meylan fut, en effet, le témoin de son premier amour, qui, par une fortune exceptionnelle dans l'histoire sentimentale et par l'effet d'une imagination romantique, fut aussi le dernier d'une vie orageuse.

Berlioz avait douze ans quand il rencontra pendant les vacances, à Meylan, Estelle Gautier qui en avait dix-huit. Elle avait en outre « une taille élégante et élevée, de grands yeux armés en guerre, bien que toujours souriants, une chevelure digne d'orner le casque d'Achille (*sic*), des pieds, je ne dirai pas d'Andalouse, mais de Parisienne pur sang, et des... brodequins roses ». Ces brodequins roses éblouirent le petit garçon. Mais les yeux noirs avaient commencé de le faire. Berlioz, à douze ans, montrait les premiers symptômes d'une sensibilité exaltée. Au couvent des Ursulines où il fit sa première communion, il pleurait de joie en écoutant les chœurs de jeunes filles et, quand son père lui traduisait l'*Énéide*, il pleurait de douleur sur la mort de la reine de Carthage. Lorsqu'un amour trop précoce envahit ce cœur enthousiaste, ce fut tout de suite une passion délirante. Nous verrons qu'elle lui laissa des traces profondes. La jalousie le torturait, spécialement quand l'oncle Marmion, tout galonné, dansait avec sa bien-aimée au rire facile. Chacun s'amusait de son secret surpris, sauf Estelle secourable, à peine ironique. Les jeunes filles elles-mêmes sont indulgentes aux amours qu'elles inspirent.

Trente-trois ans plus tard, après avoir subi toutes les averses de la vie, Berlioz revint un jour à Meylan. Il connut qu'il était demeuré fidèle à ses premières amours. C'était, à la vérité, une fidélité peu gênante et seulement poétique. Il chercha la maison blanche qu'Estelle habita et que précédait une allée d'arbres ; il rendit visite aux vieilles ruines d'une tour qui se dressait jadis au sommet de la colline, car ces ruines

perdues dans les arbres avaient l'affection de sa grande amie.

Enfin, quinze ou vingt ans plus tard, il entreprit une seconde fois le voyage de Meylan, dans le seul but de cultiver ses souvenirs amoureux. Dans ces lieux immobiles, loin d'être calmé par l'effet de l'âge, son vieux cœur tressaillit comme au jour lointain où il comprit le pouvoir de la beauté en regardant Estelle. « Une végétation luxuriante couvrait les coteaux voisins, les vignes étalaient leurs pampres mûrs. Arrivé à grand'-peine au pied de la tour, je me retourne, comme autrefois, et j'embrasse encore d'un coup d'œil la belle vallée. Je m'étais assez bien contenu jusque-là, me bornant à murmurer à voix basse : « Estelle ! Estelle ! « Estelle ! » Mais alors une oppression accablante me fait tomber à terre, où je reste longtemps étendu, écoutant, dans une mortelle angoisse, ces mots atroces que chaque battement de mes artères fait retentir dans mon cerveau : le passé ! le passé ! le temps !... »

C'est l'amour romantique. Il se passe de réalité. La réalité dérange ses écarts d'imagination. Ainsi Balzac aima Mme de Hanska du temps qu'elle habitait la Russie. Quand il lui faut, bon gré mal gré, se mesurer avec la réalité, l'amour romantique perd aussitôt sa magnificence. Il est horriblement malheureux : tel Balzac après son mariage, car on n'épouse pas impunément une femme qu'on a aimée de loin pendant une vingtaine d'années. Ou bien il rend horriblement malheureux : telle George Sand écrasant Musset avec Pagello, à la façon du chevalier Eviradnus qui assommait un roi avec un empereur. A ce vieillard de soixante et un ans, qui se roulait en appelant sa jeunesse enfuie, la terre de Meylan dut être douce : en cet endroit, elle porte une herbe abondante.

A mon tour, je cherche la maison d'Estelle, les *Mémoires* à la main. A mesure que mon sentier gravit le

coteau, je découvre un plus beau paysage en me retournant. C'est la vallée de l'Isère dont le cours resplendit au soleil. C'est, en face de moi, fermant l'horizon, le hardi massif de Belledonne avec ses pics dentelés, ses glaciers étincelants, et les pans de nuages désagrégés qui traînent sur ses flancs et que le vent poursuit. A droite et à gauche, au bout du large val, les yeux découvrent d'autres montagnes plus lointaines. Quand je marche, je m'avance vers le Saint-Eynard, dont la pierre calcaire prend des tons jaunes et doit flamboyer au soleil couchant. Cette montagne régulière forme une muraille à pic qu'orne à mi-hauteur un feston de verdure.

Il y a plusieurs maisons blanches. En procédant par élimination (celle-ci est trop neuve, — cette autre est dans un pli de terrain et ne peut se voir de Murianette d'où Berlioz la distinguait, etc.), je finis par en découvrir une qui répond tout à fait à la description des *Mémoires*. Je prends pour y parvenir un sentier qui longe des vignes en pente. Voici un petit cours d'eau sur un large lit de pierres qu'il utilise à peine. Là, pouvait être jadis la fontaine qu'indique l'amoureux d'Estelle. Enfin j'atteins la maison déjà vieille, rustique, précédée d'une allée (bien courte), entourée d'arbres et de jardins. La vue de la terrasse est si belle, que j'oublie pourquoi je suis venu. Le propriétaire le comprend moins encore.

Il faut monter beaucoup pour gagner la dernière colline adossée au Saint-Eynard, au sommet de laquelle sont les vieilles ruines chères à Estelle. De jeunes chênes recouvrent son faîte arrondi. Son flanc porte des prairies et des vignes. Sous la nature vigoureuse les ruines effrondrées ont disparu. Un jour, les pas d'une jeune fille leur montra la domination de la vie. Maintenant elles ont achevé de s'écrouler; mais elles subsistent dans leur décadence quand il suffit au

temps de peu d'années pour balayer complètement les existences humaines.

Les *Mémoires* à la main, il est facile d'évoquer ici cette jeune fille de dix-huit ans qui, sur le haut de la colline, apparaissait dans toute sa beauté au petit musicien fasciné. Je sais bien qu'il ne faut pas toujours se fier aux autobiographies des grands hommes, et qu'ils ne craignent pas d'arranger leurs souvenirs et d'organiser le passé. Mais nous avons la preuve de la sincérité de Berlioz. La *Revue bleue* a récemment publié la correspondance qu'il échangea avec Estelle, devenue une vieille femme, de 1864 à 1867. Cette correspondance répond exactement aux *Mémoires* et fait sans cesse allusion au roman d'enfance qui devint un roman de vieillesse.

Car notre Hector retrouva son Estelle. Il la retrouva un peu changée. Il ne l'avait pas revue depuis près de cinquante ans. C'était une vieille dame tranquille et respectable, tout occupée du mariage de ses enfants et de la naissance de ses petits-enfants. Telle fut la force des premières impressions amoureuses, tel fut aussi l'enchantement de l'amour romantique qu'il la revit avec ses yeux d'autrefois, et dans toute la grâce d'une miraculeuse jeunesse. Et de nouveau il l'aima d'un amour passionné.

La pauvre femme en fut toute gênée. Elle n'entendait rien à la passion et pensait finir ses jours dans le calme. Elle avait compté sans la vengeance de son ancien amoureux. Celui-ci la bouscula sans pitié. Il écrivit lettres sur lettres pour attendrir cette *cruelle*. « Vous le savez, lui disait-il pour s'excuser, les êtres tels que moi, ça n'est pas raisonnable. » Elle ne pouvait pas l'ignorer. Cependant elle s'ingéniait à écarter son adorateur et y mettait les soins les plus délicats. « Croyez, lui dit-elle en lui envoyant sa photographie, que je ne suis pas sans pitié *pour les enfants qui ne*

sont pas raisonnables. J'ai toujours pensé que, pour leur rendre le calme et la raison, ce qu'il y avait de mieux, c'était de les distraire, de leur donner des images. Je prends la liberté de vous en envoyer une qui vous rappellera la réalité du moment et détruira les illusions du passé. »

Mais il tenait à ses illusions. Il continua de voir une jeune fille à la place d'une vieille dame. Parfois il se rendait compte de l'effet qu'il devait lui produire : « Je suis toujours pour vous un monsieur qui vous fatigue de ses adorations et dont vous tolérez, par bonté d'âme, les élans passionnés... » C'était cela, exactement. Dans ce duel entre l'amour romantique et la raison, ce fut pourtant la raison qui triompha. Peu à peu Estelle apprivoisa le monstre dévorant. On peut suivre dans la correspondance les progrès de sa conquête. Le musicien interrompt de plus en plus fréquemment ses effusions sentimentales pour entretenir la bonne dame de sa musique et de ses succès. Et, finalement, la bonne dame lui donne des commissions.

Ainsi l'amour, dans la vieillesse comme dans la jeunesse, apporte toujours des chaînes.

CORRESPONDANCES DE MUSICIENS

BEETHOVEN ET WAGNER[1]

L'une des sonates de Beethoven porte cette épigraphe : *Durch Leiden Freude* (*à la joie par la douleur*). Les deux recueils de correspondances, l'un de Beethoven, l'autre de Wagner, que l'on vient de traduire en français, et qui nous montrent au naturel l'âme de ces génies, ne sont guère que l'illustration de ces trois mots. Si vous revenez d'entendre au concert la *Symphonie pastorale* ou la *Symphonie héroïque*, des fragments de *Siegfried* ou de *Parsifal*, et, si le cœur élargi par l'enthousiasme, initié par l'art à la beauté de la vie, vous lisez au hasard l'une ou l'autre de ces lettres qui sont dépourvues de valeur littéraire, mais rendent un son humain, vous vous demanderez comment de telles extases purent naître de tant de disgrâces et de déboires, et quelle fut la force de ces maîtres pour s'évader hors des soucis matériels et continuer de nous en délivrer. L'homme, disait Alfred de Musset,

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

1. *Lettres de Beethoven*, publiées avec une introduction par Jean Chantavoine (Calmann-Lévy, édit.). — *Lettres de Richard Wagner à ses amis*, publiées par Georges Khnopff (Juven, édit.).

On peut dire que celui qui n'a pas souffert ignore tout de la vie; il ne sait même pas en goûter les joies; la volupté de sentir lui est inconnue. Les convalescents seuls frissonnent jusqu'aux moelles de la douceur d'exister. Les poètes, qui devinent le sens caché de la vie, ne se sont pas trompés en célèbrant la douleur comme une amie, en la déclarant sainte et sacrée. Homère, plus d'une fois, se sert de cette forte expression : *jouir de sa douleur*. Dans la scène tragique où il montre Achille et Priam pleurant tous deux, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort de son fils Hector, il nous dit qu'ils se soûlent de leurs larmes comme de quelque breuvage délicieux. Dans Lucain, nous voyons Cornélie, après la mort de Pompée, embrassant étroitement sa cruelle douleur : elle aime son deuil à la place de l'époux qu'elle a perdu : *amat pro conjuge luctum*. Saint Augustin, pleurant un ami, nous dit ces paroles presque semblables à celles du poète latin : « Mes pleurs seuls m'étaient doux et avaient succédé à mon ami dans les délices de mon âme. »

Ainsi la douleur « est en quelque sorte l'artiste du monde qui nous fait, qui nous façonne, nous sculpte à la fine pointe de son impitoyable ciseau[1] ». Elle surexcite extraordinairement l'activité de nos sentiments, elle éclaire pour nous notre cœur et l'humanité générale par de brusques clartés semblables à ces lueurs rapides de la foudre qui, durant les nuits orageuses, révèlent soudain d'immenses paysages.

Beethoven et Wagner aimaient pareillement la vie. Il n'est guère de grand artiste sans cet amour démesuré. Leur génie immobilise encore pour nous la beauté changeante du monde et le charme passager des jours. « C'est si beau de vivre mille fois la vie ! » s'écriait le premier, et Wagner préférait à la durée de l'existence

1. Michelet.

son cours impétueux : « Si tu veux que je sois heureux tout le temps de ma vie, écrivait-il, ne mesure pas cette vie d'après sa longueur, mais d'après son contenu. Le temps, c'est l'absolu néant ; seul, ce qui nous le fait oublier, ce qui l'annihile, c'est quelque chose. Désires-tu une vie simplement noire et blanche, tu peux l'avoir aussi longue que tu le veux ; mais si tu désires de la vraie couleur en elle, ne t'occupe plus de sa longueur... »

Ainsi doués pour sentir, pour épanouir leur don créateur à l'heureuse lumière du jour, les deux maîtres de la musique ne rencontrèrent, l'un jusqu'à la mort, l'autre jusqu'au seuil de la vieillesse, que la gène et les embarras domestiques, l'étroitesse du milieu, l'insuccès, la maladie, toutes les entraves physiques et les tristesses morales. Prométhée mérita d'être enchaîné pour avoir ravi le feu du ciel. N'est-ce point un sort pareil qui trop souvent attend le génie? Et même ne sommes-nous point tentés de nous le représenter plutôt sous les traits d'Homère aveugle, de Dante exilé, de Shakespeare malheureux, que sous l'aspect triomphant d'un Titien ou d'un Rossini? Nous réclamons d'eux ce que la vie nous refuse presque toujours, ces instants d'ivresse durant lesquels nous pensons offrir dans notre cœur une place généreuse à l'univers entier, et la vie leur fut amère à eux-mêmes. Nous leur demandons de nous soustraire à la poursuite des soucis quotidiens, et ils ne purent s'y soustraire. Ou plutôt, ils furent grands précisément parce qu'ils forcèrent la destinée, parce que, d'une existence ordinaire, ils composèrent une œuvre de puissance et d'enchantement, parce qu'ils surmontèrent les obstacles comme on gravit un piédestal.

« Toujours du Beethoven, Wilhelm ! — disait Taine à son ami Kittel, lorsqu'il voulait s'exalter en se reposant, — toujours du Beethoven ! mais longuement et

tout ce qui te viendra. » Avec la musique qui se prête et s'adapte à notre rêverie, — joie, mélancolie ou désir, — les minutes se transforment. Elles coulent dans notre mémoire, comme l'eau glisse entre nos doigts lorsque nous voulons la saisir, et du temps qui s'enfuit nous ne retenons que sa fraîcheur et sa douceur. De quelle tendresse n'aimons-nous pas ceux qui nous font ainsi délirer ? Nous les avions crus des héros, et voici qu'ils ne sont que des hommes, de pauvres hommes, plus frappés que les autres parce que plus sensibles. Leurs lettres nous les livrent sans réticences, comme sans défense. Leur défense, c'est leur génie. Ne l'oublions point, car c'est le danger de ces publications trop intimes. De leur vivant, ils rencontrèrent de ces dévouements obscurs, de ces admirations invincibles qui les protégèrent, qui les aidèrent. A ces humbles qui les comprirent les premiers, à qui nous sommes peut-être redevables de bien des œuvres écrites parmi des soucis qu'ils atténuèrent, efforçons-nous de n'être pas inférieurs.

I

LA CORRESPONDANCE DE BEETHOVEN

Plusieurs recueils de lettres de Beethoven ont été publiés en Allemagne. Présentés sans discernement, ils contenaient bien des détails dont un biographe, — un Nohl, un Thayer, — peut faire son profit, mais qui n'apprennent rien au grand public. M. Jean Chantavoine, qui porte un nom cher aux lettrés, s'est montré plus judicieux dans le choix de la correspondance qu'il nous livre précédée d'une excellente introduction. Cependant, j'aurais voulu cette introduction plus complète encore, et qu'elle fût elle-même une petite

biographie assez achevée pour permettre au lecteur de relier les lettres du compositeur aux différentes phases de sa vie, sans recourir à d'autres textes. La mode n'est plus, et je le regrette, aux notices et aux préfaces qui, avant d'aborder l'ouvrage, en recréaient déjà l'atmosphère. Pour les auteurs étrangers, pour les volumes de mémoires ou de correspondances, ces préliminaires n'étaient point sans raison.

Les lettres de Beethoven ne nous apprennent rien, ou si peu, sur ses idées esthétiques et morales, sur ses procédés de travail, sur sa vie intellectuelle. Elles ont trait à d'humbles faits, elles renferment d'humbles plaintes. D'où vient qu'elles sont si profondément émouvantes, qu'elles nous arrachent par moment un cri de pitié ? Il y eut une disproportion constante entre la nature du grand compositeur et sa destinée. Il avait à peine cinq ans, et déjà le génie visitait cette petite âme confuse. Déjà germait en lui une harmonie instinctive, vague, obscure. Il entendait un concert perpétuel que la terre lui chantait. Il était comme au centre d'une immense symphonie. Précoce comme Mozart, il fut aussitôt exploité par son père ivrogne et cupide, et « condamné au métier d'enfant-prodige ». A vingt-huit ans, quand la gloire lui venait, quand il pouvait ordonner à son gré ces harmonies instinctives qui berçaient son enfance, il perdait brusquement l'ouïe et connaissait la solitude et le désespoir. Séparé du monde, il demandait à son art le courage de vivre : « Il faut que tu te crées tout en toi-même, se disait-il ; dans le monde idéal seulement tu trouveras des amis. » Et ailleurs, bénissant la musique consolatrice, il s'écriait : « Il n'y a rien de plus haut que de s'approcher de la divinité plus que les autres hommes et de là répandre les rayons de cette divinité sur la race humaine. » Cependant, il aimait ardemment la vie et les joies qu'elle peut donner. Son caractère exubérant s'accommodait

mal de l'isolement. Ses lettres nous disent ce qu'il endura. Il vécut dans un cercle d'amis médiocres, dans un milieu de famille hostile. Son frère Johann ne fut jamais qu'un bas parvenu. Son autre frère, Karl, lui laissa en mourant le soin d'élever son fils et de le soustraire à l'influence d'une mère indigne. Beethoven accepta cette charge courageusement : elle lui valut toutes sortes d'ennuis domestiques, de querelles, de procès, et nulle reconnaissance. Sa dernière lettre fut pour son neveu : il remplit jusqu'au bout la tâche qu'il avait assumée.

Jeune, il désirait être plus grand comme homme que comme artiste et, pour y parvenir, il voulait se rapprocher des pauvres. Il eut l'occasion de montrer cette double grandeur, car le pain de chaque jour lui fut amer. A la vérité, il faut savoir découvrir cette grandeur. Il donnait un jour le conseil à son neveu de porter à la maison de vieux habits pour épargner les neufs, et lui-même ne se présentait guère qu'en costume râpé. De même, dans sa correspondance, il ne se met jamais en frais. Tout ce qui est extérieur lui est indifférent. Il lui importe peu de paraître, et c'est, dans le monde, ce qui importe le plus. A ceux qui affectionnent les élégances et les décors, il ne réserve guère que déception et déconvenue. Gœthe lui-même le dédaigna parce qu'il ne lui trouvait pas assez de distinction. Il ne voulut pas le comprendre, parce que le pauvre Beethoven n'avait pas les manières de la cour. Un jour, Beethoven joua devant lui la sonate en ut dièze mineur (la sonate *Au clair de lune*), et comme Gœthe demeurait silencieux, il poussa vers lui cette plainte de détresse : « Mais, si vous ne me dites rien, maître, qui donc alors me comprendra? » L'auteur de *Wilhelm Meister* ne comprenait que ce qu'il voulait comprendre. Beethoven prit sa revanche sur l'homme de cour. Il le raconte lui-même ingénument dans une lettre

assez fière qu'il adresse à Bettina d'Arnim, l'amie oubliée de Gœthe (1812) :

« Très chère bonne amie,

Rois et princes peuvent bien faire des professeurs, des conseillers intimes et y accrocher titres et rubans, mais ils ne peuvent faire des grands hommes, des esprits qui s'élèvent au-dessus de la tourbe du monde ; il leur faut laisser à d'autres cette affaire, et c'est par là qu'il faut les tenir en respect. Quand deux hommes tels que Gœthe et moi se trouvent ensemble, ces grands seigneurs doivent remarquer ce qui, chez nous autres, peut passer pour grand. Hier, en rentrant, nous rencontrâmes toute la famille impériale ; nous les voyions venir de loin, et Gœthe se dégagea de mon bras pour se mettre de côté ; j'eus beau dire tout ce que je voulais, je ne pus le faire avancer d'un pas ; j'enfoncai mon chapeau sur ma tête, boutonnai mon paletot, et je donnai, les bras derrière le dos, en plein milieu du tas : princes et courtisans ont fait la haie, le duc Rodolphe m'a tiré son chapeau, Mme l'impératrice m'a salué la première. Ces messieurs me *connaissaient ;* je vis avec une vraie joie la procession défiler tout du long devant Gœthe, il se tenait de côté, chapeau bas et profondément courbé ; alors je lui ai lavé la tête, je ne lui ai pas donné son pardon ; je lui ai reproché tous ses péchés, surtout contre vous, très chère amie, de qui nous avions justement parlé… »

Il se vante peut-être un peu. Lorsque la famille impériale se fut éloignée, Gœthe reprit sans doute son air supérieur. Et Beethoven, dans la même lettre, après lui avoir donné cette leçon de dignité, ne peut se tenir de l'envier :

Dieu ! dit-il encore à Bettina, si j'avais pu passer auprès de vous un aussi long temps que lui, croyez-moi, j'aurais produit beaucoup plus de grandes choses. Un musicien est aussi poète, il peut se sentir transporté soudain par deux yeux dans un monde plus beau, où de plus grands esprits se jouent de lui, et lui imposent des devoirs vraiment sérieux. Qu'est-ce qui ne m'est pas venu en tête, lorsque je fis votre connaissance, sur le petit observatoire, pendant cette

superbe averse de mai qui a été si fertile pour moi? Les plus beaux thèmes glissaient alors de vos regards dans mon cœur...

Non, il n'était pas un homme de cour, mais il aimait la société, surtout celle des femmes, et son infirmité, qui le retranchait du monde et le vouait à l'interprétation intérieure de son art préféré, lui était si cruelle que, dans les premiers temps, il songea au suicide. Sa foi, et la volonté de remplir malgré tout sa destinée, le réconfortèrent. Dans une lettre adressée à son ami Wegeler, il confesse, il crie sa souffrance, — et c'est la seule fois peut-être qu'il la livre toute, sauf encore dans cette page qui ne devait être lue qu'après sa mort, et qu'on a appelée le *Testament d'Heiligenstadt*.

Cette lettre et ce testament sont une lecture indispensable à qui veut connaître la vie et le caractère de Beethoven. Il vécut vingt-cinq ou trente ans avec son mal; la plus grande partie de son œuvre fut composée dans son état de surdité. Il entendait sa musique en lui-même, et ne pouvait assister à son exécution. Cependant cette musique contient toutes les ardeurs d'une âme qui aime, sent et connaît la vie, toute la force d'une âme énergique et tendre, et parfois toute la sérénité d'une âme apaisée. En elle nous découvrons, avec le sentiment de la beauté universelle, les élans, les désirs de l'homme que cette beauté ne satisfait pas encore, et aussi cet état supérieur et presque divin où les artistes, les saints et les héros peuvent seuls parvenir, comme à quelque plateau élevé d'où la vue est sublime. Faut-il croire à la parole désolée de Feuerbach : *Celui qui n'a jamais crié : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? celui-là n'a jamais senti Dieu en lui!* et que d'un abîme de misère les étoiles, moins dispersées, nous apparaissent moins lointaines?

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Lorsque l'espérance de guérir abandonna Beethoven, et qu'il la vit tomber comme ces feuilles desséchées à l'automne, il s'enfuit dans la solitude de l'art, et, seul, il peupla son désert. De quelles pathétiques images, ses œuvres nous le disent encore, ses œuvres le diront toujours. « O Providence! dit-il dans un accès de désespoir, laisse une seule fois un pur jour de *joie* m'apparaître... » C'était méconnaître la Providence qui lui avait donné en partage l'exaltation artistique et le don sacré de créer.

Mais, hors de l'art, il est vrai que Beethoven ne connut guère de joie. Ses lettres nous révèlent la médiocrité de son entourage, et de la famille il n'eut que les charges et les tracas domestiques. Son frère Johann fut pour lui un mauvais frère : on l'accuse même formellement d'avoir provoqué la mort de Beethoven, en lui refusant sa voiture fermée pour rentrer à Vienne ; le grand compositeur dut faire le trajet dans une voiture ouverte, et contracta le mal qui devait l'emporter. En 1815, il perdit son frère Karl qui lui laissa la tutelle de son fils. La femme de ce frère était une créature abominable, perdue de mœurs, et qui intrigua jusqu'à la fin pour lui arracher la garde du jeune Karl. Elle fit à son beau-frère procès sur procès. Beethoven se défendit par devoir. « Je n'ai pas besoin de mon neveu, a-t-il dit justement, mais lui a besoin de moi. » Il s'occupa de ce neveu léger et inconsidéré avec une tendresse paternelle. Nous le voyons dans ses lettres veillant à lui faire élargir des bottines trop étroites, lui commandant des pantalons, lui faisant donner des leçons de piano, et surtout s'efforçant de lui façonner une âme active et vertueuse. Malgré la gêne, il refusa toujours de se défaire de quelques actions de banque qu'il désirait lui laisser par héritage, et qu'il lui laissa en effet. Une des lettres qu'il lui adresse se termine ainsi : « Adieu, celui qui sans doute ne t'a pas donné

la vie, mais te l'a certainement conservée, et qui a pris soin de la culture de ton esprit plus que de toute autre chose, paternellement et plus que cela, te prie instamment de marcher dans le seul vrai chemin de tout ce qui est bon et droit. »

Peu favorisé dans son intérieur, il ne le fut pas davantage dans la vie matérielle. Les détails de cette vie matérielle l'irritaient, l'énervaient. Il avait besoin de peu de chose, et ce peu lui causait mille ennuis. Il souhaitait, pour simplifier l'existence des artistes, la fondation d'un magasin d'art « où l'artiste n'aurait qu'à livrer ses œuvres et à prendre ce dont il aurait besoin ». Sa correspondance contient des requêtes adressées à la direction des théâtres impériaux et royaux de la cour, pour lui demander d'assurer sa vie : il s'engagerait, en échange, à donner, chaque année, un total d'œuvres qui eût demandé un travail exorbitant. La direction refusa : ainsi l'on traite le génie. En 1809, le roi de Westphalie lui fit offrir la place de maître de chapelle à Cassel. Beethoven, contraint par la nécessité, était sur le point d'accepter, lorsque trois hommes passionnés pour l'art, l'archiduc Rodolphe, depuis cardinal-archevêque d'Olmutz, les princes Lobkowitz et Knowsky s'entendirent pour lui constituer une rente de 4.000 florins, à la seule condition qu'il en dépenserait les revenus dans les États autrichiens. Mais, par suite du malheur des temps, cette rente ne put lui être servie plus de quelques années dans son intégralité. Il dut chercher dans son art des ressources qui lui manquaient. Nous le voyons quémander tristement, et toujours dignement, une aide qui lui est parfois refusée. En 1823, il s'adresse à l'heureux Cherubini, directeur du Conservatoire en France, pour obtenir la représentation, en France, de l'une de ses œuvres. Cherubini, qui méprisait sa musique, ne daigna pas répondre. Combien grotesques nous appa-

raissent certains hommes dans l'histoire qui, avec le concours du temps, remet chacun à sa vraie place !

Une autre anecdote, dont l'ironie est cruelle, est celle-ci : Beethoven avait fait demander au roi de Prusse de souscrire à l'édition d'une messe ; le roi de Prusse lui donna à choisir entre une décoration et une bague précieuse ; Beethoven, gêné, choisit la bague dont la pierre fut reconnue fausse.

Les soucis matériels ne l'abandonnèrent jamais. Dans sa dernière maladie, qui dura trois mois, comme il pensait se remettre, il dut envisager la misère qui l'attendait avec la guérison, et il écrivit à Ignace Moschelès, musicien hongrois, qui était directeur-adjoint de la Société philharmonique de Londres, pour lui demander d'organiser un concert à son bénéfice. La Société philharmonique organisa aussitôt le concert, et, avant même de le donner, se hâta d'envoyer à Beethoven 100 livres sterling. Beethoven les reçut à son lit de mort, et pour rembourser un emprunt qu'il avait dû contracter. Il remercia Moschelès qui lui épargnait une dernière inquiétude, et, croyant encore à la vie, lui promit de composer une symphonie en témoignage de gratitude.

Ainsi le pain quotidien lui fut amer. Et non seulement le pain quotidien, mais aussi, mais surtout, la nécessité de l'accommoder. Il se contentait d'une médiocre nourriture, encore fallait-il la préparer. Il habitait un modeste logis, encore fallait-il le balayer. Il ne put jamais s'accoutumer à ses servantes. Il en eut d'innombrables et ne fut satisfait d'aucune ; il y vit une persécution du sort qu'il ne se résigna jamais à subir. Son mal le rendait irritable, mais pour son service il était intolérant et despotique. Je ne puis transcrire toutes les épithètes rageuses dont il flétrit sa gouvernante ou sa cuisinière ; leur seul souvenir lui échauffe la bile. Il les désigne sous le nom générique de Satan,

car le diable seul peut leur dicter leurs méchants tours. Quand il s'est bien fâché, il s'exhorte lui-même à la patience : « Assez, dit-il, assez de ces objets diaboliques !... Assez de cette racaille ! Quel reproche pour notre civilisation que nous en ayons absolument besoin et qu'il nous faille savoir si près de nous ce que nous méprisons ! » Leur turpitude n'est pas naturelle : ce ne peuvent être que des sorcières.

Castil-Blaze nous raconte que, ne pouvant plus tolérer de fille de cuisine dans sa demeure, il résolut de conquérir enfin son entière indépendance et de se servir lui-même. Et voilà Beethoven allant au marché, choisissant la viande, les légumes, les fruits ; ses servantes le volaient peut-être, les marchands l'exploitèrent bien davantage. Il apprêta lui-même ses repas. Ce fut à la mauvaise fortune du pot. Comme il ne composait plus rien, ses amis voulurent le détourner de ces basses besognes : il les invita. Car il estimait fort ses connaissances culinaires. Il leur servit des brouets mélancoliques et des ratas innommables, après leur avoir infligé une attente de deux heures. Affamés, ils lapèrent vainement une soupe trop claire et attaquèrent avec une vigueur inutile un rôti brûlé capable de résister à tous les efforts. Beethoven seul, sans doute formé par l'habitude, mangeait laborieusement mais victorieusement. Au dessert, il consentit à rire, et, désarmé, à quitter ses fonctions. Un nouveau démon fut attaché aux fourneaux, pour l'humilité et la patience du maître.

J'ai parlé de ses amis. Ils furent peu nombreux, et, pour la plupart, peu intelligents. Schindler lui fut fidèle et dévoué, mais il avait la fidélité sans grâce et le dévouement désagréable. Holz, accusé par Beethoven de lui faire perdre son temps au café, l'accusa à son tour, contre toute vérité, de se livrer à la boisson. Wegeler fut le meilleur peut-être, mais, éloigné de lui,

ne lui fut pas d'un grand secours. Les femmes, inclinées vers lui par le sentiment de sa grandeur et la pitié de son mal et de sa solitude, s'efforcèrent plus d'une fois de l'attirer vers le monde et de lui donner, avec leur charme, un peu de goût à vivre. Dans sa jeunesse, deux ans après les premières atteintes de son mal, — deux années qu'il passa dans l'isolement, — on le vit revenir parmi les hommes. « Ce changement, écrit-il plus tard à Wegeler, est l'œuvre d'une chère, d'une magique enfant qui m'aime et que j'aime ; depuis deux ans j'ai de nouveau quelques instants de bonheur et, pour la première fois, je sens que le mariage pourrait me rendre heureux. Malheureusement, elle n'est pas de mon rang, et maintenant je ne pourrai certainement pas me marier ; pour le moment, je n'ai qu'à faire gravement ma besogne. »

Cette *magique enfant* était Giulietta Guicciardi. Est-ce à elle, ou bien à Thérèse Brunswick qu'est adressée la seule lettre d'amour de toute la correspondance ? On n'a pu le déterminer avec certitude. Celle qu'il appelle son *immortelle bien-aimée* garde un voile mystérieux. Parce qu'elle aida le grand artiste à croire à la beauté de vivre, nous lui devons notre reconnaissance. Et nous voudrions savoir que sa tendresse fut un sûr réconfort. « Si fort que tu m'aimes, lui écrivait Beethoven, je t'aime plus fort. » Et encore : « Ma poitrine est pleine de choses à te dire. » Dans son amour, il respirait le bonheur. Délivré momentanément de son mal, il se sentait de force à étreindre le monde. L'inconnue a-t-elle disparu bientôt de cette vie douloureuse : nous le pouvons deviner au ton amer des lettres qui ne changera guère jusqu'à la fin.

D'une petite fille, il reçut un jour un témoignage touchant. C'était une enfant de huit ou dix ans, petite pianiste précoce, qui déjà s'était éprise de ses compositions. Elle s'appelait Emilie M. de H... Elle écrivit

secrètement à Beethoven en 1812, et joignit à sa lettre un portefeuille brodé de sa main qu'elle le priait d'accepter. La réponse de Beethoven nous le montre exaltant vers l'art le cœur de cette enfant : pour elle, il révèle dans sa profondeur son amour de la musique dont il ne faisait guère confidence :

Ma chère et bonne Emilie, ma chère amie, lui dit-il, ma réponse à ta lettre vient bien tard ; qu'une foule d'occupations et que mon indisposition persistante m'en excusent. Ma présence ici (Teplitz), pour le rétablissement de ma santé, prouve la véracité de mes excuses. N'arrache pas à Haendel, Haydn et Mozart leur couronne de laurier, c'est à eux qu'elle appartient et pas encore à moi.

Je garde ton portefeuille entre autres signes de l'estime que m'ont témoignée beaucoup de gens, et qui, de longtemps encore, ne sera pas méritée.

Continue, n'exerce pas seulement ton art, mais pénètre dans son intimité ; il le mérite, car, seuls, l'art et la science élèvent l'homme jusqu'à la divinité. Si jamais tu devais, ma chère Emilie, désirer quelque chose, écris-moi en toute confiance.

Le véritable artiste n'a point d'orgueil ; il sait, hélas ! que l'art n'a point de limites ; il sent obscurément combien il est éloigné du but, et, tandis que peut-être d'autres l'admirent, il déplore de n'être pas encore arrivé là-bas où un génie meilleur ne brille pour lui que comme un soleil lointain. Peut-être irais-je plus volontiers chez toi, chez les tiens, que chez bien des riches en qui se trahit la pauvreté de leur être intime. Si jamais je vais à H..., j'irai chez toi, chez les tiens ; je ne reconnais pas dans un homme d'autres supériorités que celles qui permettent de le compter au nombre des gens meilleurs ; là où je les trouve est mon foyer.

Si tu veux m'écrire, chère Emilie, adresse ta lettre ici, où je passerai encore quatre semaines, ou bien à Vienne ; tout cela revient au même. Considère-moi comme ton ami et celui de ta famille.

Ludwig van Beethoven.

A une toute petite fille inconnue qu'il ne devait jamais rencontrer, Beethoven consent à parler de l'art infini qui brille *comme un soleil lointain* au delà même

des limites de l'expression. A cette étrange confidence, nous pouvons comprendre ce que fut pour lui la solitude du cœur.

Toute cette correspondance, qui paraîtra peut-être à un lecteur superficiel bien banale, bien monotone, écrite avec lourdeur, sans aucune élégance, est grosse de tristesse et chargée de douleur, mais d'une tristesse courageuse et d'une forte douleur, comme il convient à un homme qui a su dominer la vie et ses maux et arracher de son âme terrassée par le destin ces chants divins qui nous soulèvent de terre.

II

LA CORRESPONDANCE DE WAGNER

Les lettres de Wagner, publiées à Leipzig avant de l'être à Paris, sont adressées à trois amis de Dresde : Uhlig, Fischer et Heine.

Théodore Uhlig faisait partie de l'orchestre du Théâtre Royal de Dresde dont il devint chef en 1852. Il mourut l'année suivante. Excellent musicien, il possédait, en outre, les plus précieuses qualités de critique. Sa collaboration à la *Neue Zeitschrift für Musik* était fort appréciée : il y donna de remarquables études sur les symphonies de Beethoven. Pour Wagner, il fut un disciple enthousiaste et dévoué ; il comprenait les œuvres du maître avec une force d'analyse et une lucidité qui émerveillaient celui-ci.

Wilhelm Fischer, après avoir été basse-bouffe au théâtre de Leipzig, devint, en 1831, directeur des chœurs et régisseur au théâtre de Dresde. La mise en scène de *Rienzi* le fit entrer en rapports avec Wagner, et il ne cessa dès lors de défendre sa musique et de propager son influence.

Enfin, Ferdinand Heine appartint, comme les deux autres, au Théâtre Royal de Dresde, où il était comédien et dessinateur de costumes. *Le bon vieux petit père Heine*, comme l'appelle Wagner, fut, en effet, « un bon père de famille, paisible, honnête et dévoué, que son grand ami traite avec une familiarité spéciale et amusante dans ses lettres. Certaines d'entre elles dégagent un parfum d'intimité profonde et de bonne petite vie bourgeoise saxonne d'où tout à coup jaillit un intérêt plus élevé et digne du signataire [1] ».

Ces lettres, dont le plus grand nombre est adressé à Uhlig, nous renseignent sur la vie de Wagner pendant une période de dix années environ, entre 1845 et 1855, c'est-à-dire à l'époque de ses luttes désespérées en faveur de la nouvelle formule d'art qu'il apportait. Nous n'avons pas à chercher ici le Wagner triomphant qui régentait la cour de Bavière, son théâtre, son orchestre et ses spectateurs, car les spectateurs eux-mêmes étaient sa chose. Les apothéoses sont loin encore; le succès même n'est venu qu'incertain et lointain, sur de petites scènes, non point dans les villes qui distribuent la gloire, les honneurs et l'argent.

L'auteur de *Tannhauser* erre à travers le monde, ne sachant où se fixer. Il écrit tantôt de Suisse, tantôt de Paris où nous le voyons successivement logé rue Jacob, puis rue de Provence; mais c'est principalement à Zurich qu'il réside. Là il trouve le repos, une nature fortifiante et heureuse, et des amis simples et frustes mais sûrs. Ses lettres sont toutes pleines des soucis de la vie : « C'est le nom, vous le savez, dit-il, que l'on donne aux difficultés d'argent. » Pour lui, il le sait de reste. Par le récit copieux de ses infortunes matérielles et de ses vastes projets artistiques, la correspondance de Wagner à ses amis ressemble à celle de Balzac à

1. Henri Boucher.

Mme de Hanska. Mêmes embarras financiers, même cerveau toujours en ébullition. Il est des hommes que le malheur abat. Ceux-ci, qui sont robustes, retroussent les manches et se mesurent avec lui. — Ah! chaque jour m'amène un nouveau créancier, un nouveau déboire, de nouvelles tribulations! Chaque jour m'apportera donc en même temps le plan d'un nouvel ouvrage, l'énergie de le réaliser, la force de l'exécuter. Nous verrons qui triomphera du destin ou de moi. Par ma persévérance, par ma volonté, je lui ferai bien toucher les épaules. Et si la mort survient avant ma victoire, la mort aidera mon nom à triompher du temps.

L'entourage de ces grands génies pâtit quelquefois de ces luttes, mais en vérité nous ne saurions le plaindre, puisqu'il eut l'honneur de les aider. Comme Balzac, Wagner saignait ses amis. Le brave Uhlig, le bon Fischer, l'excellent Heine furent mis à contribution. Ils firent les commissions du maître et vidèrent plus d'une fois leurs poches. Mais, grâce à eux, le maître pouvait composer. Il oubliait ses soucis, en attendant de les faire oublier aux autres dans le fracas de sa musique. Les affaires d'argent avaient d'ailleurs le don de l'exaspérer. Une légende de Forain met en présence un pauvre diable de peintre qui travaille et son propriétaire qui lui vient réclamer les termes échus. « *Ah çà*, dit l'artiste fort en colère, *mais vous ne pensez donc qu'à ça !* » C'est assez l'habitude des propriétaires. Leur point de vue est différent. Les hommes qui ne s'entendent pas ont généralement des points de vue différents. Wagner, lui, ne pensait jamais *à ça*. Convenons qu'il avait mieux à faire. De bonnes âmes y pensaient pour lui. Tel est l'ascendant du génie que presque toujours il suscite autour de lui le dévouement désintéressé, l'amitié fidèle qui ne demande jamais rien en échange de ce qu'elle donne généreusement. Le génie se contente d'autoriser ces concours sans en

être humilié, et c'est la plus grande récompense qu'il leur peut accorder. « A celui-là seul qui me respecte et m'aime je permets de m'aider », écrivait noblement Richard Wagner à son ami Ferdinand Heine qui comptait parmi ces privilégiés. Et ces privilégiés furent toujours fiers de leurs privilèges, et c'est pourquoi, dans sa misère, Wagner trouvait toujours une aide à point nommé. Ces obscurs sacrifices ont plus de prix que la munificence du roi de Bavière : aucun snobisme, aucun orgueil ne les inspira, mais seulement le culte de l'art, et aussi la divination admirable de ce nouveau génie qui allait infuser à la musique un sang généreux.

Les lettres de Wagner fourmillent d'allusions à ses embarras d'argent. Il y traite comme ils le méritent ces « sales directeurs de théâtre qui le laissent ainsi dans la panade ». On monte un jour le *Vaisseau-Fantôme* à Zurich, et le directeur lui laisse les musiciens à payer. « C'est un Juif », ajoute Wagner, qui se dispense de plus amples explications. Mais il ne tient pas à être joué, s'il doit être mal interprété. « Il m'est absolument indifférent, écrit-il, de voir mes œuvres représentées ; mon seul souci, c'est que la représentation ait lieu selon mes instructions. »

Par les petits détails intimes, cette correspondance se rapproche de celle de Beethoven. Comme celle de Beethoven, elle est simple et familière, jamais guindée. Par là elle nous renseigne mieux sur le caractère de son auteur. On y trouve des développements longs et précis sur sa nourriture et son hygiène, et même sur son habillement. « Ma femme, écrit-il à Uhlig, m'a confectionné une très commode robe de chambre. Communique la nouvelle à la tienne. » Comme Beethoven encore, il se plaint de la médiocrité de son entourage et de la monotonie de son existence. L'exaltation qu'il rapporte d'un voyage dans l'Oberland et au

bord des lacs de Lombardie nous montre néanmoins l'importance de la joie et de la liberté dans une vie d'artiste : loin de tous soucis, dans une nature miraculeusement belle et diverse, Wagner sent sa jeunesse s'épanouir et lui remonter au cerveau. Le retour, après cette indépendance et ces jours de félicité, le désole au point qu'il s'écrie : « C'est fini, j'ai perdu ma jeunesse ! » Notre jeunesse, est-ce autre chose que le sentiment de notre pouvoir et de notre durée, dans le temps et dans l'espace, contre les obstacles et contre les jours qui fuient ? Tant que nous la sentons en nous-mêmes, rien ne nous est impossible, et le monde peut, à notre fantaisie, devenir enchanté. Les échecs et les années nous apprennent à douter d'elle. Mais il suffit parfois d'un peu d'amour, d'un voyage, d'une émotion d'art ou de nature pour nous en restituer la fleur et nous permettre d'embaumer hâtivement quelques heures avec son parfum. Certes, la douleur fait une sélection utile : elle sépare les faibles des forts ; à ceux-ci, elle donne conscience de leur vitalité, de leur résistance. Mais la joie est nécessaire à une âme d'artiste, si l'art, en même temps qu'il nous éclaire sur notre humanité, nous doit encore offrir ses charmes et ses consolations.

Les infortunes matérielles de Wagner se peuvent comparer à celles de Beethoven, mais il n'eut pas à supporter ce mal terrible qui bannit presque celui-ci du monde des vivants et le rejeta dans sa solitude. Aussi garde-t-il, parmi ses déboires, une inaltérable verve et une constante bonne humeur. Il a dans son avenir la plus absolue confiance, et il guerroie volontiers contre les compositeurs et l'art à la mode. Il n'a pas, dans son art, la dignité et cette sorte de respect pieux dont Beethoven ne se départit jamais. Il est combattif et agressif et la guerre lui est agréable.

Rénovateur, il a hâte de démolir ce qui existe, pour rebâtir son propre temple. Il déteste tous les gens en

place et les bafoue volontiers, avec ce mauvais goût allemand qui prolonge un peu trop la plaisanterie. « Tenons bien avec la jeunesse, s'écrie-t-il, laissons les vieux crever, il n'y a rien à en tirer. » Il houspille, il maltraite Meyerbeer, Mendelssohn, et les directeurs qui ne jouent pas ses opéras, et les Parisiens qui ne sont jamais occupés que d'eux-mêmes et de leurs affaires. Il s'échauffe et il est content. Car il ne doute point de son génie. *Le Vaisseau-Fantôme*, *le Tannhauser*, *Lohengrin* le lui attestent, et bien davantage encore les œuvres qu'il porte en son cerveau. Il y entasse déjà et *les Maîtres-Chanteurs* et *l'Or du Rhin*, et *la Walkyrie*, et *Siegfried*. La tétralogie tout entière est composée dans sa tête. Seuls, *Tristan*, œuvre de flamme, et *Parsifal*, œuvre de paix et de sérénité, ne lui apparaissent pas encore. Un tumulte infini emplit sa pensée. Comment ne sentirait-il pas en lui toutes les ambitions, toutes les espérances? « Je ne fais point parade, écrit-il à Uhlig, de la solitude en laquelle je me trouve, mais je voudrais de toutes les forces de mon âme pouvoir me perdre dans tout un million d'êtres aussi illuminés de clairvoyance et d'aspiration que moi. » Et à Fischer : « Espérons ! celui qui porte son cœur à sa place est sûr de l'avenir ; celui dont le cœur est faible a sa part et il la transporte toujours avec lui, je veux dire dans ses talons. Dès que je n'aurai plus l'enthousiasme du cœur, je pourrai faire mes adieux au monde. Mieux vaut alors la mort que la vie ! » Il n'est pas près de perdre l'enthousiasme du cœur, celui qui connaît de telles ivresses de travail. A l'intelligent Uhlig, le plus capable de le comprendre, il explique *la Walkyrie* où il fera *tenir sa conception du monde*, ou bien il développe tout le plan de la tétralogie, et comme il avoue que l'exécution réclamera des années de sa vie, il ajoute fièrement : « Mais alors... ce sera quelque chose ! »

L'avenir lui appartient. On dirait qu'il le prévoit. Peu de génies apportèrent en naissant une telle confiance en eux-mêmes. Chez un autre, ce contentement serait inconscient et présomptueux. Mais il expose ses projets avec une tranquillité qui désarme : « *Si tous les théâtres d'Allemagne tombent en ruines*, écrit-il en 1851, *j'en érigerai un nouveau sur les bords du Rhin, inviterai tout le monde là-bas et ferai représenter l'œuvre entière dans le cours d'une semaine.* » Prophétie étrange, et que rien, sauf l'imperturbable conscience de son propre génie, ne pouvait lui révéler, car il vivait alors dans les embarras et les échecs. Vingt ans d'avance, Louis II de Bavière et Bayreuth tiennent dans cette phrase. Il voulait un théâtre à lui, et un théâtre populaire :jamais il n'a songé à composer sa musique pour quelques snobs et quelques raffinés. En prêchant l'amélioration sociale, non point comme Tolstoï, par le retour à la simplicité des champs, mais, au rebours de Tolstoï, par la *culture* qui conduit l'humanité à un maximum de vie, — et nous avons vu qu'il préfère l'intensité de la vie à sa longueur, — il pense attirer vers l'art un plus grand nombre de sensibilités. Son art, à lui, ce sera l'union de tous les arts, car tous les arts poursuivent différemment le même but de beauté et doivent s'associer pour la conquête finale de cette beauté. Il ne faut pas séparer ce qui doit être uni. « Quiconque, dit-il, en jugeant ma musique, sépare l'harmonie de l'instrumentation, m'est aussi injuste que celui qui sépare ma musique de ma poésie, mon chant des paroles ! »

... De ces deux recueils de lettres, dont beaucoup sont longues et ennuyeuses et qui sont toutes familières et encombrées de détails domestiques, les deux compositeurs ne sortent point rapetissés comme il arrive trop souvent à la lecture de ces publications intimes. Ils furent grands, Beethoven surtout, par le courage

par l'endurance, par leur foi dans l'art, comme ils le furent par le génie.

Ces biographies sont une leçon d'énergie. Elles nous prouvent, une fois de plus, que, si l'homme est enfanté dans la douleur, il enfante lui-même son œuvre dans les peines et les tribulations ; et que ceux-là seuls furent grands qui, inspirés par leur confiance en Dieu et dans leur mission, portèrent une main hardie sur la destinée et la forcèrent, malgré les épreuves, à leur laisser leur part de gloire.

Octobre 1903.

ÉLISABETH D'AUTRICHE

ET

LOUIS DE BAVIÈRE[1]

Avant de lire la biographie de Louis II de Bavière que rédigea, non sans un grand souci de vérité, M. Jacques Bainville, et les impressions et souvenirs que rapporta sur Elisabeth d'Autriche ce jeune Grec, Constantin Christomanos, pour avoir vécu quelque temps dans l'ombre de cette impératrice, — avant de s'exalter sur ces destinées singulières et tragiques, — il est bon de s'imprégner l'âme de philosophie allemande. Il faut que Hegel nous enseigne que le monde extérieur ne prend sa réalité que de nous-mêmes, et que nous entendions les fortes paroles de Frédéric Nietzche sur les droits sacrés des *superhommes*. Le livre récent de M. Jules de Gaultier[2] nous offre sur ce sujet un enseignement précieux. S'il est vrai que nous tirons notre métaphysique des états divers de notre sensibilité, *érigeant en bien ce qui favorise notre tempérament, et en mal ce qui lui est contraire*, combien les

1. *Louis II de Bavière*, par Jacques Bainville (Perrin, édit.). — *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche*, impressions, conversations, souvenirs, par Constantin Christomanos, traduction de Gabriel Syveton, portrait de l'impératrice par Fernand Khnopff, préface de Maurice Barrès (Société du Mercure de France).

2. *De Kant à Nietzche*, par Jules de Gautier (Mercure de France).

systèmes philosophiques gagneraient en agrément et en importance à être illustrés de biographies appropriées ! Nous les découvririons sur des images, comme les enfants apprennent à lire. Ces mots abstraits, dont le jeu apparaît compliqué à nos cerveaux latins, seraient revêtus d'apparences vivantes, et nous en comprendrions le sens et le charme par leur retentissement en des cœurs passionnés.

« Il m'est apparu peu à peu, — écrit Nietzche dans *Par de là le Bien et le Mal*, — que toute grande philosophie se réduisait jusqu'ici à une confession de son auteur comme en des mémoires involontaires et inaperçus, puis aussi que les vues morales (ou immorales), en toute philosophie, formaient le véritable germe d'où chaque fois la plante entière est éclose. » Notre personnalité, — telle que l'ont sculptée, comme un marbre, notre race et notre destin, — déborde dans notre pensée. Nous concevons l'univers et ses lois selon les tendances de notre nature, selon les souhaits de notre cœur, et non point selon une logique rigoureuse, fruit de notre seule connaissance. Ce fut l'erreur des philosophes d'isoler la raison de la sensibilité, alors qu'elles se pénètrent. La morale précède la métaphysique et la mène par la main. Ainsi de larges vies frémissantes, dont le dessein s'affirma selon une volonté, nous exciteraient à trouver leurs principes de direction et à les résumer en formules.

Le roi de Bavière et l'impératrice d'Autriche sont des images qui peuvent illustrer le *Culte du moi*, tel que le conçoit l'âme allemande, l'individualisme qui a coupé tous liens avec la vie sociale et qui, préoccupé seulement de lui-même, a cru découvrir sa beauté dans la solitude, dans une vie intérieure où s'exaspère vainement le désir, mais qui apporte le mépris du monde avec une tristesse pleine d'orgueil. Unis par le sang, ils l'étaient encore par l'amitié. Car ils conce-

vaient la vie presque pareillement. Leur correspondance ne sera jamais publiée, et mérite un regret (regret d'une joie ou d'une désillusion?). Ils l'échangeaient par le moyen d'un secrétaire dont chacun possédait la clef et qui était placé dans le chalet de l'île des Roses, au milieu du lac de Starnberg en Bavière : là, ils venaient chercher leurs lettres qui étaient rares et, pensons-le, singulières. A la mort du roi (1886), on trouva ainsi une dernière missive adressée par *la Colombe* à *l'Aigle*. Ils s'appelaient de ces noms d'oiseaux qui ne leur convenaient point. L'aigle n'avait ni bec ni serres, mais seulement des ailes, et la colombe était plutôt une de ces mouettes errantes qui se plaisent à la diversité des rivages.

I

Ne doit-on point donner pour épigraphe à la vie de Louis II de Bavière ces paroles que son impériale cousine prononçait à Corfou sur la statue d'Achille mourant : « Il n'a tenu pour sacré que sa propre volonté et n'a vécu que pour ses rêves, et sa tristesse lui était plus précieuse que la vie entière »?

Dans sa biographie, M. Jacques Bainville prétend substituer l'histoire à la légende qui s'est emparée du roi comme d'une proie brillante, et ne s'aperçoit point qu'il nous présente un souverain tout aussi romanesque, bien qu'assez différent. Le roman lyrique de M. Catulle Mendès (*le Roi vierge*), le roman ironique de M. Gustave Kahn (*le Roi fou*), tout le cycle littéraire allemand qui gravite autour du *prince Lohengrin*, ont sans doute déformé cette figure dont ils n'ont vu que la bizarrerie et non le sens philosophique. M. d'Annunzio voit plus clair lorsqu'il dit : « Ce Wittelsbach

m'attire par l'immensité de son orgueil et de sa tristesse... Louis de Bavière est vraiment un roi, mais roi de lui-même et de son rêve, » car il fit spécialement servir sa royauté terrestre à la satisfaction de la royauté qu'il exerçait sur ses désirs et ses songes. Et M. Maurice Barrès, plus précis, le complète : « Il ressentit jusqu'à la démence la difficulté d'accorder son moi avec le moi général, » et encore : « Louis II était un idéaliste, nullement un voluptueux d'art. »

D'une famille d'artistes et de fous, petit-fils de l'amant de Lola Montez, cette danseuse qui voulait mettre en ballet l'histoire de Bavière, fils du roi Maximilien trop porté à la métaphysique, Louis de Bavière, dès sa plus tendre enfance, fut laissé libre de développer ses goûts de rêve et de solitude. Il prit l'habitude d'oublier le monde pour lui préférer les terres plus vastes et plus fertiles de son imagination. Tout enfant, il ne pouvait supporter la vue d'une personne laide, mais se tournait contre le mur en criant. Et après la campagne franco-allemande, comme il défilait avec le prince Frédéric à la tête des troupes bavaroises, le peuple le vit, avec surprise, lorsqu'il arriva devant les infirmes et les blessés revenus sanglants et mutilés de la *Grande Guerre*, détourner la tête : on crut à du mépris, et ce n'était qu'un vain souci des belles formes.

Son premier acte royal fut d'appeler Wagner en Bavière. Il n'avait point mis la main sur le cœur de son peuple pour en connaître les battements. Il préférait servir l'art, qui est universel, et surtout la satisfaction de ses caprices. Voici comme il concevait le pouvoir : « C'est un des privilèges de la couronne que le roi n'ait aucun désir à se refuser. » Mais ses fantaisies n'étaient point dans le sens de la tradition et de l'essor de la patrie dont il avait la garde. On ne le voit point souffrir de l'abaissement de la Bavière vaincue en 1866 avec l'Autriche, et suivant depuis 1870 la destinée de la

Prusse, comme une pauvre barque à la remorque d'un grand navire. Son biographe nous dit qu'il se résigna à l'unité allemande sans la rechercher, trop intelligent pour ne pas comprendre la supériorité du gouvernement de Berlin et la grandeur qu'il promettait à l'empire. Je crois plutôt qu'il fut assez indifférent au sort de son peuple ; aucun de ses actes ne nous donne l'impression d'un souverain décidé à cultiver les forces de son royaume, à les exalter, à les développer.

Il est insuffisant pour la gloire d'un monarque de bâtir des châteaux, même ailleurs qu'en Espagne, et de fournir à un musicien de génie l'occasion de représenter ses œuvres sur une scène appropriée. Aussi Louis de Bavière n'est-il qu'un méchant roitelet sans importance. Les caprices d'un roi peuvent grandir la renommée d'un royaume, si le tempérament de ce roi est conforme au tempérament national : l'orgueilleuse personnalité d'un Louis XIV ou d'un Napoléon élargit l'histoire de France, mais les satisfactions débauchées d'un Louis XV ou artistiques d'un Louis II de Bavière n'ajoutent aucun lustre à leur patrie dont ils ignorèrent la vie véritable et qu'ils ne surent pas confondre avec eux-mêmes.

L'aventure de Wagner convient à la jeunesse de Louis II, quand bien même elle lui inspira des manifestations ridicules, dont ses lettres nous affirment la déraison. Il n'est pas inconvenant que ce royal et bel adolescent se déguise en Lohengrin, peuple de cygnes ses étangs et impose une beauté nouvelle à l'universelle admiration. Mais il l'est que, parvenu à l'âge d'homme, le roi oublie le destin de son royaume, et s'en désintéresse pour suivre ses songes. On n'a le droit d'être individualiste sur un trône que si l'on sent couler en soi le sang même de la patrie. Car Louis de Bavière n'a point pour excuse la démence. Il ne fut jamais inconscient, et l'on ne conçoit point un fou qui caresse sa

folie. Il pratiqua le culte de soi-même avec luxe et obstination. Il le pratiqua au point de ne pas consentir à aimer autrement que par imagination. On connaît son dédain de la femme, et les mariages projetés qu'il rompit brusquement. Cependant, comme il était beau et mystérieux, les femmes recherchaient son amour. Détail d'une grâce tout allemande, on raconte qu'elles conservaient des poils de ses chevaux, ou des fleurs que son pas avait foulées durant sa promenade. Jamais il ne conduisit l'une d'entre elles aux boudoirs charmants qu'il avait meublés avec art dans ses châteaux et qui paraissaient destinés à encadrer d'aimables idylles. Une chanteuse célèbre, l'ayant ébloui par sa voix, obtint un jour de lui de visiter sa chambre de parade dont on disait merveilles : après son départ, il ordonna de brûler des parfums pour effacer la trace de ce passage impur. Il n'était passionné que de solitude. Il demandait à son imagination des ivresses plus puissantes, à ce qu'il croyait, que celles de la réalité. Il ne distinguait pas bien la vie de l'art. Les représentations qu'il se faisait donner pour lui seul dans un théâtre obscur lui paraissaient plus importantes que des événements historiques dont il ne démêlait pas les conséquences. Il vivait dans d'autres temps, invitant à sa table Louis XIV ou Marie-Antoinette, se procurant des hallucinations par une méthode imaginative. Les paysans du Tyrol le voyaient passer, les soirs d'hiver, dans ses traîneaux dorés, et l'été, sur son cheval, franchissant les obstacles, traversant leurs moissons, cherchant dans la vitesse et la fatigue l'oubli de soi-même, cet oubli qui seul lui donnait le repos. Eux, cultivaient leurs blés, et lui ne cultivait pas son royaume. Cependant ils le respectaient à cause de son caractère royal et de sa mission à laquelle il se dérobait. Sa mort, — fuite ou suicide? — ne fut qu'un fait divers mystérieux.

Ainsi Louis de Bavière, romanesque et puéril, est la preuve vivante que l'individualisme est sans gloire et sans beauté lorsqu'il inspire la désertion du but de sa vie.

II

Impératrice errante[1], impératrice de la solitude[2], Élisabeth d'Autriche eut, de la royauté, la grandeur et non la charge. Ainsi, le contre-coup de ses rêves et de sa vie intérieure n'abaissait pas tout un peuple oublié. En toute liberté elle se créa elle-même selon son désir. Mais elle ne se souciait point de livrer son intimité. Elle interposait son éventail entre le cours des événements et des hommes et son visage qu'elle ne voulait pas laisser voir. « Quand je me meus parmi les gens, — disait-elle, — je n'emploie pour eux que la partie de moi-même qui m'est commune avec eux. Ils s'étonnent de me trouver si semblable à eux. Mais c'est un vieux vêtement que de temps en temps je tire de l'armoire pour le porter quelques heures. » Que savait-on d'elle? le mariage romanesque de *la petite rose de Bavière*, sa beauté et son amour, — puis ses désillusions, et tout le pathétique que sa destinée constamment traînait après elle, et ses fuites sur la mer, et ses belles habitations lointaines. Sa beauté perdue, elle retenait une attention passionnée par ses malheurs dignes de la tragédie antique. On connaissait d'elle ses gestes, et non son âme. Pour avoir voulu apprendre le grec moderne, elle a donné au public, sans le savoir, un peu de cette âme dédaigneuse, blasée et lasse. Cons-

1. D'Annunzio.
2. Maurice Barrès.

tantin Christomanos, jeune étudiant romanesque et romantique, a retenu les paroles et les attitudes qui la trahissaient, et nous les a répétées en paroles cadencées. Sans doute, le petit professeur est un peu grisé, comme si la contemplation d'une impératrice était pour lui trop capiteuse; il s'exalte dans un enivrement de fleurs trop fortes, et introduit dans son style des panaches et des fanfares ; il parade pour la galerie, et ne sait pas s'oublier. Mais il traduit assez exactement l'impression de cette tristesse désabusée sur un cœur lyrique.

Élisabeth eut, avec le culte de la jeunesse et de la beauté, l'amour des paysages heureusement divers. Toutes ses résidences, Lainz aux grands arbres qu'elle appelait le *repos de la forêt*, Miramare penché sur la mer, et Corfou aux jardins d'orangers, l'entouraient d'une poésie qui éblouissait le petit professeur de grec. Courses d'hiver à Schoënbrunn, par ces temps douloureux qu'elle aimait parce qu'elle se sentait seule à en jouir; croisières sur l'Adriatique, à bord du yacht *Miramare*, dont les tentes avec art disposées ne laissaient voir que la mer changeante; grèves de Corfou et bois d'oliviers où dansent harmonieusement les jeunes filles grecques; terrasse d'Hermès, temple de la solitude où montait le parfum des prairies, c'est dans ces cadres qu'elle nous apparaît, à travers les pages du jeune Christomanos, pareille à un lys noir vivant en des paysages enchantés. De l'impératrice il trace un portrait enthousiaste. Et si nous le pouvons croire lorsqu'il consacre des laudes ardentes à ses yeux d'or clair, à sa fière sveltesse digne de la chasseresse Diane (et combien laborieusement conservée! au prix de quels régimes sévères!), à cette aisance parfaite des mouvements que donne une longue habitude de la beauté, nous l'excusons de vouloir sauver l'impérial visage des injures du temps au prix d'un témoignage

mensonger, et même de ne pas comprendre qu'une part de cette élégante tristesse désabusée venait d'avoir senti sur soi-même que la beauté est chose passagère.

Quelles paroles va prononcer l'impératrice Élisabeth? Elle parle tout haut devant celui-ci dont elle ne se défie point, et qui sera un confident inattendu. Se souvient-elle de son bonheur lointain? Un soir, en Bavière, — elle avait seize ans, — elle dansait avec son cousin François-Joseph, héritier de la couronne d'Autriche. Elle était si belle qu'il ne sentait plus son cœur. Il lui donna des fleurs à la dernière valse. Le lendemain, on apprit à la petite princesse qu'il demandait sa main, et, très pâle, elle murmura simplement : « Oh ! c'est impossible ! je suis si peu de chose ! » Quand elle s'en vint en Autriche le long du Danube, elle respirait l'amour comme un bonheur éternel. Puis, lorsque furent venus les jours sombres, trop jeune encore pour connaître l'apaisement, elle promena son cœur blessé aux plus éloignés rivages : elle cherchait le calme en voyage, et sa peine l'accompagnait. Elle apprit peu à peu que la douleur, comme la joie, a des limites indécises que peut reculer le destin. Elle était déjà faite à la souffrance avant le drame de Meyerling. Quelles paroles va donc prononcer, au soir de sa vie tragique, l'impératrice Élisabeth?

Aucune plainte ne sort de sa bouche, et pourtant « elle ajoute au gémissement humain ce qu'une impératrice adulée peut ajouter d'accent blasé[1] ». Elle a appris de la nature la résignation et l'indifférence, et aucun poème nihiliste n'est plus poignant et plus découragé que les phrases où elle murmure l'acceptation de la vie. La pensée de la mort qu'elle ose regarder en face l'a-t-elle purifiée, et lui a-t-elle restitué le sens primitif des choses? Peut-être, car elle ne s'inspire

1. Maurice Barrès.

que de la nature et de la mort, et de ces deux sommets considère les agitations des hommes avec une pitié dédaigneuse. A quoi bon ces occupations transitoires qui prennent la totalité de notre existence? Vers le fond permanent de notre être nous devons tourner nos yeux que trop de soucis quotidiens obscurcissent : « Nous n'avons pas le temps d'aller jusqu'à nous, tout occupés que nous sommes à des choses étrangères. Nous n'avons pas le temps de regarder le ciel qui attend nos regards... J'ai vu une fois, à Tälz, une paysanne en train de distribuer la soupe aux valets. Elle n'arriva pas à remplir sa propre assiette. » Elle, *qui eut le temps*, ne voulut plus consentir à suivre d'autres voies que celle qui menait à son âme. Elle voulut parer cette âme de la beauté des choses éternelles. Elle oublia les hommes et la durée. Ainsi l'on paraît grand à bon compte. Car rien n'est plus facile que de mépriser les œuvres des hommes, et la hâte qu'ils apportent à édifier ces pauvres monuments de leur vie. Cet air de supériorité, que les contemplatifs affichent devant le travail des actifs, correspond-il à une philosophie plus haute que celle du simple paysan qui mange, le soir, le pain qu'il a gagné à la sueur de son front, sans réfléchir qu'à sa besogne quotidienne?...

Cette âme passionnée voulait être pacifiée. « Quand on ne peut être heureux à sa guise, il ne reste qu'à aimer sa souffrance. Cela seul donne le repos, et le repos, c'est la beauté de ce monde. » Un temps elle avait placé ailleurs la beauté du monde, et puis ne désirait plus que l'apaisement. Elle le trouvait dans le contact de la nature. Elle avait pour celle-ci une considération merveilleuse, et entendait ses conseils. Hérodote nous rapporte que le roi Xerxès fut amoureux d'un bel arbre et le fit cercler d'or comme le bras d'une femme. C'était le même roi qui pleurait, devant son innombrable armée, en songeant que tous ces

hommes rassemblés dans peu d'années seraient tous morts. Lorsque la tempête s'opposait à son départ pour les rives de Grèce, il fit battre avec des chaînes la mer, — la mer qui devait le voir revenir, seul avec sa honte, sur un frêle esquif, et en avoir pitié. L'impératrice Élisabeth n'avait pas cette énergie passionnée pour orner ou frapper la nature. Mais elle préférait aux hommes la mer et les arbres. Dans les forêts ou sur les vagues, heureuse, elle s'oubliait ; elle devenait un de ces êtres sans nombre qui goûtent le bonheur inconnu d'ignorer leur individualité. Rapprochée des choses, elle ne se sentait plus penser. Et quand elle retrouvait sa pensée, c'était pour jeter sur ses graves paroles un éclat d'éternité. Par l'accent d'une douleur neuve, elle rajeunissait ces vieux thèmes désolés qui sont la musique de tant de poèmes, et qui nous parlent de l'inutilité de tout ce qui est destiné à passer un jour. Entendez-la murmurer sur la grève de Corfou, au bord du grand isolement de la mer sans voiles, en regardant au crépuscule les coquelicots parsemant la berge : « Quand on pense que, dans cent ans, il n'y aura plus une seule créature humaine de notre temps, plus une seule, — et, probablement, plus un trône de roi non plus, — et tout ce qui nous parait maintenant nécessaire et durable et grand aura seulement été afin de n'être plus en ce temps-là, — tandis que ces coquelicots seront toujours ici, que ces mêmes vagues bruiront toujours, et si seules !... Nous nous écartons de notre éternité, parce que chacun de nous veut être ici pour lui seul, veut enfouir l'autre et se flatte d'incarner à lui seul le monde, tandis que nous ne sommes rien de plus qu'une fleur de pavot ou une vague. Nous ne sommes éternels que dans la masse, où ni la naissance ni la mort de l'individu ne marquent... » Ce n'est point la nouveauté de cette mélancolie qui nous émeut, c'est l'accent infiniment meurtri que l'on y peut surprendre.

c'est la fêlure de cœur que l'on devine. Celle-ci n'a point besoin de rassembler une armée pour goûter la volupté des larmes en songeant à tant de morts en perspective; elle n'a qu'à regarder au dedans de son âme, cimetière de toute l'armée de ses désirs et de ses rêves. A cette profondeur, sa peine est consolante; elle s'harmonise à l'indifférente nature qui se soumet docilement au destin et accepte l'obscurité comme la lumière.

D'avance elle accepta sa fin tragique, que des bohémiens lui avaient prédite. Elle savait qu'à l'heure fixée elle rencontrerait sa destinée. Je me souviens d'avoir assisté à Genève aux débats sans grandeur où l'on jugeait son assassin Lucheni. Une seule fois l'assistance sentit passer sur elle le souffle de la fatalité, et ce fut pendant la lecture de la déposition de la comtesse Sztaray qui accompagnait l'impératrice :

— Nous allions seules au bateau, de l'Hôtel Beau-Rivage, le long des quais. Un individu, qui était accoudé à la balustrade, vint à nous en courant. Il se baissa sous l'ombrelle de Sa Majesté et lui porta un coup en pleine poitrine. J'aidai l'impératrice à se relever. Elle voulut marcher seule jusqu'à l'embarcadère. Comme je lui demandais si elle souffrait, elle me dit : « Je ne sais pas; je crois que j'ai mal à la poitrine. » A peine arrivée sur le bateau, elle fut prise d'une syncope. Cependant nul ne songeait qu'elle avait été frappée avec une arme. Le bateau leva l'ancre. Sa Majesté revint à elle, et murmura : « Que m'est-il arrivé? » Elle semblait ne point se souvenir de ce qui s'était passé. Puis elle perdit de nouveau connaissance, et ne donna plus signe de vie. Le bateau revint en arrière. On la transporta à l'hôtel...

Elle avait dit : « Je veux être enterrée à Corfou, près du rivage, pour que, sur mon tombeau, viennent continuellement se briser les vagues. » Sur la rive d'un

lac étranger l'attendait son destin. Déjà frappée au cœur, elle s'éloigna du bord. Le bateau l'emportait encore en voyage. Son dernier lit fut fait de deux rames unies par des pliants. Et son étonnement n'était pas celui de mourir.

4 août 1900.

UNE AMIE DU POÈTE AUBANEL[1]

I

Les grands écrivains — spécialement les romanciers et les poètes, fort occupés généralement de psychologie amoureuse — ont toujours excité la manie épistolaire de lectrices dont le snobisme ou le besoin de confidence ne se contentait point d'une admiration silencieuse. Alphonse Daudet prétendait que c'étaient toujours les mêmes qui passaient de l'un à l'autre, habiles à s'attirer les autographes illustres ou désireuses de manifester leurs belles âmes en présence de célébrités. Il ne faut point les dédaigner en bloc. Les livres où nous retrouvons l'expression juste des sentiments que nous avons nous-mêmes éprouvés nous deviennent des amis, et nous reportons cette amitié sur l'auteur : inconnu ou mal connu par les récits des journaux, celui-ci garde quelque mystère qui le pare de plus d'attraits ; quel privilège délicat, si l'on obtient de lui, pour soi seul, quelques-unes de ces lignes qu'il distribue d'habitude à la foule ! Des louanges intelligentes ont pu ainsi flatter agréablement l'écrivain touché de l'influence de son œuvre.

En revanche, combien de bas bleus, de dames

1. *Lettres à Mignon*, correspondance inédite (Aubanel frères, éditeurs *en* Avignon).

âgées et ennuyées, d'amantes sur le retour, cherchèrent dans une correspondance glorieuse l'aliment de leur littérature facile ou de leur sentimentalité opiniâtre! Les inconnues sont généralement désespérantes de banalité et de prétention. Demandez aux romanciers. C'est qu'il faut beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur à la fois pour se glisser dans l'intimité de quelqu'un sans se faire connaître. La tâche n'est pas médiocre. La femme qui écrit sait à qui elle écrit; elle connaît à peu près le physique de l'écrivain et les particularités de sa vie, par des biographies plus ou moins exactes. L'écrivain, lui, ignore tout de sa correspondante, qui toujours se dit jolie, et qui peut n'être qu'un vieux monsieur farceur. Il faut qu'il devine. Sa curiosité peut se piquer à ce jeu, mais encore faut-il que ce ne soit pas trop compliqué. Puis la lassitude vient bien vite. On désire se voir, ou se quitter. Se voir, c'est souvent courir à une désillusion. Il vaut mieux se quitter. Et la correspondance s'arrête là.

La correspondance de Guy de Maupassant et de Marie Bashkirtseff est le plus curieux exemple de ces difficultés du mystère. La jeune fille, dont on connaît l'étrange séduction, l'intelligence trop inquiète et énervée et la violente ardeur artistique, écrivit un jour au romancier une lettre fine et ironique, par désir d'introduire du nouveau dans sa vie blasée. « Je vous avertis que je suis charmante », disait-elle. Il y paraissait un peu. Charmé et agacé, Maupassant répondit. — J'écris parce que je m'ennuie — disait-il. Cette phrase revient souvent sous sa plume : « Il n'y a pas sous le soleil d'homme qui s'embête plus que moi. » Il connaissait déjà le fond amer des joies physiques, et il n'attendait rien de la vie ni de l'amour. Il ne croyait qu'aux réalités, et il souffrait de son désir qui allait au delà. Méfiant du mystère, de l'inconnu et des inconnues, il veut savoir qui est cette correspondante insen-

sible, blagueuse et ironique. Qui sait? peut-être lui apportera-t-elle cette émotion nouvelle qui le fera revivre? Leurs lettres ressemblent à une passe d'armes : chacun des adversaires livre peu de fer, se fend avec rapidité, excelle à la parade. A la fin, cela ressemble plutôt à une volée de coups de bâton. Ils se distribuent des violences, non sans apporter quelque volupté dans cet exercice brutal. C'est elle qui est la plus touchée. Elle laisse échapper une plainte, par quoi il devine enfin sa nature de femme. Il lui demande pardon, et insiste pour la voir. Mais, soit qu'elle fût réellement blessée, soit qu'elle eût retiré de cette aventure tout l'intérêt qu'elle y cherchait, elle ne répondit pas. Et la correspondance cesse au moment où elle devenait intéressante, où les deux adversaires réconciliés pouvaient réellement sympathiser. Marie Bashkirtseff ne comprit rien au caractère de Maupassant. Elle ne s'adressa à lui que par snobisme, par une vanité détestable. Elle ne saisit point ce qu'il y avait de sincère et de douloureux dans la confession de son ennui qu'il lui faisait. Elle voulait paraître, briller, jouer un rôle. Il n'y a pas une parole cordiale dans toutes ses lettres. Cette parole eût touché Maupassant bien plus que ce déballage d'esprit et d'ironie.

II

Un poète provençal, le plus grand après Mistral, connut les douceurs rares d'une correspondance calme et durable. C'est Théodore Aubanel, le chantre enthousiaste des *Filles d'Avignon*, l'écrivain admirable de cette *Vénus d'Arles*, qui fait souvenir de la beauté antique. La Provence lumineuse donne à ses écrivains

cet amour des formes et ce goût de l'harmonie qui sont, avec la clarté des idées et le sens humain, la gloire de la Grèce. « Ici, — disait Aubanel, parlant de son pays natal, — un paysan ne peut bêcher la terre sans découvrir quelque antiquité. » Ce n'est pas seulement dans le sol que l'antiquité a laissé sa trace, ou bien la douceur semblable du ciel a communiqué aux hommes une ardeur pareille pour la beauté.

Un poème des *Filles d'Avignon* est dédié à « l'amie que je n'ai jamais vue ». *L'amie qu'il n'avait jamais vue* entretint avec lui une correspondance de vingt années. Ses lettres et celles du poète ont été publiées *en* Avignon, chez les frères Aubanel, « imprimeurs de N. S. P. le Pape et de Mgr l'archevêque d'Avignon ». Je souligne en passant les titres religieux de la maison Aubanel, en faisant remarquer que notre poète, dont les vers sont imprégnés d'un beau souffle païen, fut dans sa vie un catholique pratiquant; Théodore de Banville nous offre un exemple semblable. La nature humaine est diverse, et le cœur des poètes est ingénu. Quand Aubanel publia la *Vénus d'Arles*, on ne manqua point de le brouiller avec l'archevêché. Des rivaux intéressés crièrent au scandale. C'est là un joli trait de vie provinciale.

Je reviens à cette correspondance, dont le plus grand tort est d'être présentée par un M. Serge Bourreline, qui se croit, tout le long du livre, obligé de prévenir le lecteur de ce qui va arriver. Dieu! que ce commentateur est donc affligeant! Il ne nous épargne ni la petite note incisive pour avertir que l'épistolière a de l'esprit, ni l'explication des allusions les plus transparentes, ni les parenthèses qui contiennent le résumé de ce qui vient d'être dit et de ce qu'on va dire. Il nous aiguillonne sans relâche vers l'admiration, et ne se doute point qu'il la met en fuite par ses procédés persécuteurs. Des professeurs sans pitié n'ont pas craint de gâter par

de semblables manœuvres les plus belles œuvres classiques. Qui peut être ce M. Bourreline, dont le nom russe paraît dissimuler un dangereux félibre?

L'*Inconnue* d'Aubanel est Mlle Sophie de L...., fille d'un diplomate étranger. Née à Athènes, et vivant dans le midi de la France, elle s'est prise d'enthousiasme pour la langue provençale et pour les troubadours modernes qui la ressuscitent. Sa première lettre au poète est pour lui marquer son admiration des beaux vers de *la Mioùgrano*. Aubanel avait une âme candide et ardente, avide de se donner pour un signe de sympathie. Toute sa vie, il demeura un peu enfant. Mais cette ingénuité même, qui permet aux poètes de communiquer à leurs sentiments la constante violence de la nouveauté, n'est-elle pas un bienfait des dieux? Cette lettre de jeune fille lui donne un bonheur *indescriptible*. C'est beaucoup dire. Dans le Midi on exagère toujours. Et puis, sans doute, il n'était pas très gâté. Les femmes de province écrivent peu à leurs poètes locaux, si grands qu'ils soient. La gloire demande de l'éloignement. Comment considérer un homme que tout le monde a pu voir tout petit, et qui est camarade de collège du notaire ou du receveur de l'enregistrement?

Ce n'est tout d'abord qu'un marivaudage littéraire. Il est charmant, parce qu'il est simple et aimable. Elle avait dit : « En Provence, tout est fraîcheur de sentiment, simplicité d'âme. C'est un peuple resté jeune et qui croit à toutes les belles choses de Dieu. » C'est qu'elle juge toute la Provence d'après son poète qui est bien le plus excellent homme du monde. Il lui envoie des vers magnifiques où déborde un cœur gonflé de l'amour de la nature. Ceux-ci, par exemple : « *Qu'il fait bon dans le calme, dans la paix d'un jour d'été, de laisser errer son âme vers tout ce qui charme!* » Ou ceux-là, sur une statuette qu'elle lui avait envoyée, et qui représentait une jeune Athénienne, belle et pensive :

« *La flamme du couchant est encore vive sur la mer; la jeune fille longuement rêve... et dans ses yeux il y a la mélancolie d'un grand ciel sans nuage.* » Elle répond : « J'aime votre langue et votre patrie. C'est le pays du soleil et de l'olivier. » C'est en effet le pays de la lumière et de la paix. D'autres fois, elle veut faire grand : avec ces gens du Midi, on est bien obligé; alors elle écrit des phrases d'un poncif outrageant : « L'âme du poète est le miroir de la nature. » Sa critique est toute naïve: elle compare le génie poétique de la Provence à celui de l'Allemagne, ce qui demanderait tout au moins des explications dont elle ne s'embarrasse guère. Mais elle mêle un peu toutes choses; ainsi, dans sa bibliothèque de choix (on peut juger d'un esprit d'après une bibliothèque), nous trouvons Aubanel naturellement, *Werther*, des poésies de Gœthe et d'Henri Heine, le *Journal* d'Eugénie de Guérin, les *Récits d'une sœur* de Mme Craven, les *Lettres* de Lacordaire. Je croirais assez volontiers que les favoris étaient les trois derniers, car l'amie du poète ne devait guère aimer dans Heine que sa sentimentalité et dans *Werther* que le spectacle attachant de Charlotte aimante, vertueuse et bonne ménagère. Quant à Aubanel, il regrette que la catastrophe finale de *Werther* soit si peu chrétienne: « J'eusse préféré, dit-il, au lieu du coup de pistolet de la fin, que Werther fût entré dans un cloître ou fût parti pour un voyage dont il ne serait pas revenu. »

Sans doute cette correspondance est quelque peu monotone. Sorti de sa poésie, Aubanel n'était pas grand clerc en psychologie. Quand il était amoureux ou fâché, il faisait un sonnet. Il dépensait de grandes ardeurs et une âme vigoureuse à la recherche de mots harmonieux et doux. On les devine tous deux, à travers leurs lettres, honnêtes et simples. Ils ne s'écrivaient pas très souvent parce qu'ils n'avaient pas

grand'chose à se dire. Maupassant disait à Marie Bashkirtseff : « On sait plus de choses sur quelqu'un en l'écoutant parler cinq minutes qu'en lui écrivant pendant dix ans. » L'amie d'Aubanel a une grâce discrète et réservée. On sent que sa mère est auprès d'elle. Elle lui livre toutes ses pensées et son cœur qui n'a pas de secrets. Ce n'est ni une snobinette, ni une coquette. Oh ! non, elle n'a pas l'ombre de coquetterie. Elle est douce et suave ; elle est calme aussi, et s'effaroucherait vite des licences poétiques de son correspondant. Car son correspondant n'est timoré qu'en prose. Dès qu'il enfourche Pégase, aucune image ne lui fait peur. Et la mère et la fille se serrent en tremblant l'une contre l'autre, lorsqu'elles voient venir le cheval ailé.

Un jour le poète envoie à son amie une belle copie du *Pain du péché. Le Pain du péché* est un drame provençal, d'une violence shakespearienne, commentaire de cette légende d'après laquelle ceux qui mangent du pain de l'adultère doivent mourir dans l'année : on y voit l'époux trompé forcer ses enfants à manger du pain du péché, en présence de leur mère. C'est à la fois terrible et naïf. Le drame était alors inédit : depuis lors, on l'a souvent joué en Provence et à Paris même, au Théâtre-Libre, traduit en vers français par Paul Arène. C'était donc une grande faveur qu'Aubanel accordait à sa correspondante. Mais il fallait avoir toute l'ingénuité de notre poète pour envoyer cette épouvantable aventure d'adultère à une jeune fille dont toutes les lettres lui livraient la tranquille ignorance. Mme de L... veillait. Elle arrêta l'envoi au passage et interdit naturellement à sa fille d'en prendre connaissance. Bien qu'étonné, l'auteur n'en garda pas rancune. « Je comprends parfaitement — écrit-il — les alarmes d'une mère, là où l'artiste n'a jamais vu que l'art pur et cherché qu'un effet poétique. »

Une autre fois, il demande à son amie la couleur de

ses cheveux. C'est encore Maupassant qui disait : « Comment écrire des choses intimes, le fond de soi, à un être dont on ignore la forme physique, la couleur des cheveux, le sourire et le regard ? » Si notre poète avait présenté sa requête en prose, nul doute qu'on ne l'eût aimablement agréée. Mais il s'avisa de la faire en vers, et même en vers magnifiques :

... Avez-vous la tresse châtain des jeunes filles qui vont, le matin, conduire les chèvres à la montagne ? Leurs pieds brunis, libres de chaussures, ont le parfum du thym : elles hantent les rocs escarpés sans effrayer les lézards gris, et, quand elles sautent aux farandoles, les cheveux châtains, en désordre, coulent dans le corsage entr'ouvert.

... Portez-vous la noire torsade qui retombait en boucles sur la nuque charmante de Zani, de ma bien-aimée, et qu'ont souvent emmêlée mes doigts ? O belles tresses noires, noires comme la brume et comme la nuit, comme l'aile des oiseaux de proie, comme le nuage que l'éclair déchire, farouches et enivrantes de race, qui m'avez si fort lié d'amour !

... Ressemblez-vous à la Desdémona sous le porche de Saint-Marc, quand Othello, pompeux, lui donne la main et qu'elle descend vers la mer ? Le page, qui se fait espiègle avec duchesses et chevaliers, pendant qu'il joue et babille, laisse traîner sa robe qui, à beaux plis trop lourds, balaye le marbre fin des escaliers.

De sa calotte cramoisie, fleurie de rubis et de perles, sur sa robe d'or qui bruit, ses cheveux en éventail s'épandent. Le soleil, qui dans la vague s'éteint, embrase d'un plus vif éclat les amoureux ; de cet incendie qui éblouit, ce qui le plus fait baisser la paupière, des diamants ce ne sont pas les étincelles, mais le rayonnement des grands cheveux roux.

Ah ! de votre chevelure, certes ! j'ignore le secret. Mais quand, à votre ceinture, elle tombe, assurément c'est un pur délice... Que sont les rayons des étoiles, qu'est la splendeur du soleil, à côté de la chevelure qui vous enveloppe de son velours, de sa dentelle ? O mantille d'éblouissements, où les deux seins font deux reliefs !

Quelle réponse valurent au poète ces strophes enflammées et ces belles comparaisons lyriques ? Pour une fois, l'amie fut un peu coquette. Je soupçonne sa

mère d'avoir collaboré à sa réponse. Décidément ces artistes ne doutent de rien, traitent les demoiselles bien élevées avec un sans-gène, tout comme de simples Ophélie ou de vulgaires Desdémone! La jeune fille répondit qu'elle avait *sept cheveux blancs*. Le coup fut rude au pauvre poète, qui appréciait surtout dans ce débat le sort malheureux de ses vers, dont il connaissait la grande beauté. Il bouda et ne daigna pas, selon sa coutume, lui adresser des souhaits au début de l'année suivante. Elle se décida à écrire, doucement, gentiment. Il ne cacha pas qu'il avait été froissé et insista au sujet des cheveux. Elle lui apprit enfin que ses cheveux étaient châtain foncé : « Mais, de grâce, ne les chantez pas! » se hâte-t-elle d'ajouter.

L'épisode des *cheveux* est le plus saillant de cette correspondance sereine et calme, de plus en plus amicale. Vraiment, elle ne manque pas de séduction, cette amie fidèle et croyante, timide et cherchant l'ombre, vivant loin de son temps inquiet dans le rêve d'un autrefois légendaire, où de beaux paladins célébreraient (avec discrétion) leurs dames en vers lyriques et galants. Elle eût sans doute rêvé d'être Fanette de Gantelme ou la comtesse de Die, et de présider des cours d'amour, si cette présidence n'eût attiré trop d'éclat sur sa personne.

La correspondance durait depuis près de dix ans lorsqu'elle apprit à Aubanel qu'elle se mariait avec un officier de cavalerie. Le poète fit bonne contenance : il adressa des épithalames et étendit son amitié jusqu'à ce nouveau venu qui bousculait un peu sa vie sentimentale. Les jeunes époux passèrent par Avignon, en voyage de noces, afin de voir enfin leur ami. Il ne connut ainsi sa correspondante que pour être témoin de son bonheur. Mais leur amitié continua jusqu'à la mort d'Aubanel.

III

Cette correspondance n'a pas qu'une valeur sentimentale. On voit dans les lettres d'Aubanel les coutumes spéciales de la Provence et la résurrection de sa vie provinciale. Il nous décrit avec enthousiasme les grandes solennités poétiques, les fêtes d'Eyguières (l'exquis tableau de Mistral haranguant la foule), celles d'Avignon, en l'honneur du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, les *fêtes latines* de Montpellier. En remerciant son amie de l'intérêt qu'elle porte à la cause provençale, il lui dit ces paroles dont je dédie le souvenir à M. Maurice Barrès : « Cette sympathie des belles intelligences et des grands cœurs est un puissant encouragement pour une œuvre inspirée par le plus pur patriotisme, non pas ce patriotisme étroit qui voudrait tout parquer dans Paris, mais ce large sentiment qui voudrait enserrer dans une même étreinte toutes les races de la patrie française, en exaltant en chacune d'elles l'honneur et l'amour du clocher, du vieux langage, des mœurs antiques. Ah ! la belle et grande France que cela ferait ! au lieu de l'uniforme niveau qui abaisse, qui énerve, qui efface tout ! »

Oui, Aubanel a raison. C'est en réveillant la vie assoupie des provinces, c'est en exaltant la fierté du sol natal qu'on redonnera à notre pays sa vigueur traditionnelle et son charme divers.

15 avril 1899.

VIE SINGULIÈRE D'UNE SAINTE MODERNE

I

UNE VISITE AU REFUGE SAINTE-ANNE

On demandait à une grande dame du second Empire, dont les fantaisies légères ne sont pas tout à fait oubliées, comment elle conciliait son goût du plaisir et sa religion qui était, bien que soumise à de cruelles épreuves, excessive et superstitieuse, et si elle ne craignait pas d'être punie dans l'autre vie de sa passion du monde. Elle répondit sans aucun embarras, et même avec une certaine familiarité pour les choses sacrées :

— Oh ! je suis bien tranquille. Il y a sans doute un enfer spécial pour les Parisiennes, un petit enfer confortable et capitonné. Dieu, qui est intelligent, ne peut pas les confondre avec les autres femmes. Il sait, je vous assure, qu'on ne peut vivre à Paris sans pécher...

Il est vrai qu'on respire à Paris, comme dans certaines villes italiennes, un délicat et amollissant parfum de volupté, et qu'ainsi le plaisir y paraît volontiers important, essentiel, indispensable et unique. Un peu de scepticisme, un peu d'ironie, un peu de bonté et une atmosphère de veulerie générale, excusent ces jouissances faciles que relève un brin de sentiment. Là, le poète n'a pas besoin de recommander l'indul-

gence pour les femmes qui tombent : chacun ne songe qu'à en sourire, — ou en profiter. La tentation est partout : elle flotte dans l'air, elle s'installe aux vitrines des magasins, elle naît des spectacles de la rue, des conversations de l'atelier, de la vanité, du chômage, de la misère. Et puis, le cœur s'en mêle.

— La meilleure manière de perdre les femmes, — me disait cette admirable fondatrice du refuge Sainte-Anne dont je vais raconter la vie...

— Prenez garde, ma sœur, l'interrompis-je, d'enseigner le moyen de vous envoyer des clientes.

— Oh ! le moyen est vieux comme le monde, reprit-elle en riant. Ce ne sont ni l'attrait du vice, ni les offres de jouissance et de luxe, ni le besoin de sécurité. C'est encore de leur dire qu'on les aime. La femme ne demande qu'à aimer...

La première faute se commet par tendresse. Et après le premier abandon, d'autres excuses interviennent : la lassitude et le désespoir, les images sans cesse renouvelées du plaisir, les mauvais conseils chuchotés à l'oreille, la difficulté de gagner le pain de chaque jour (rappelez-vous les ouvrages où MM. d'Haussonville et Charles Benoist s'efforcent vainement d'équilibrer le budget laborieux et touchant des petites ouvrières parisiennes). Comment les femmes tombent, nous ne manquons pas de renseignements sur cet éternel sujet. Toute notre littérature nous le répète à satiété. Mais comment elles se relèvent, et si même elles se relèvent, voilà ce que nous savons mal, et voilà qui est plus nouveau à connaître, plus émouvant et plus bienfaisant. Les terribles paroles d'Alexandre Dumas sur la haine sans pitié dont la société hypocrite poursuit la femme coupable sont-elles toujours vraies, et quand la malheureuse sort, par la faute d'un autre, de la vie régulière, est-il avéré qu'elle n'y puisse plus rentrer ? « Les pères maudissent et chassent les filles cou-

pables, les époux flétrissent et chassent les femmes adultères. Et la femme convoitée, adulée, attaquée, surprise, possédée, violée, souillée, profanée, chassée, la femme qui ne peut jamais s'appuyer sur elle-même, dont la force est dans les autres, qui a besoin du père, de l'époux, de l'amant, de l'enfant, du prêtre, la femme erre au hasard à travers ce que nous appelons la civilisation et le progrès. L'homme la pousse, le plaisir l'égare, le travail la fuit, la famille l'exclut, la prostitution l'appelle et la police la prend[1]... »

Une femme a tenté de remonter le fatal courant qui roule tant d'épaves. Elle a pensé que le repentir pouvait, devait conduire au pardon, et qu'il fallait seulement 'servir d'intermédiaire entre l'un et l'autre, recueillir et soigner les pauvres âmes blessées qui attendent leur Samaritain, et les rendre guéries, *réhabilitées*, à la vie normale. D'autres l'ont imitée. A elle revient l'honneur d'avoir donné un exemple en même temps qu'elle fondait une œuvre. Cette femme, c'est Mlle Thérèse Chupin, qui créa le Refuge Sainte-Anne destiné à recevoir les femmes déchues, à les relever et à leur restituer, en même temps que la vertu, la position sociale qu'elles avaient perdue. Elle est morte en avril 1896, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après une existence qui inspira ce cri d'admiration à l'un de nos académiciens les plus adonnés aux œuvres de bienfaisance : « Mlle Chupin est une des figures les plus extraordinaires que l'ont ait rencontrées dans la charité. Chiffonnière sublime, elle a passé sa vie à fouiller les ordures de Paris, y cherchant des âmes ; et, dans ces âmes qu'elle dégageait, une dernière parcelle d'or[2]. »

On verra que cette existence est un vrai roman de miséricorde et de pitié. Mais avant de la raconter, ne

1. A. Dumas, *les Madeleines repenties*.
2. M. Costa de Beauregard.

convient-il pas de montrer son œuvre afin d'honorer mieux sa gloire ?

C'est à Châtillon-sous-Bagneux, à moins d'une heure de Paris. Ainsi les moyens de guérison sont proches des facilités du mal. La route qui y conduit a cet aspect particulier, cette apparence désolée de la campagne aux alentours des grandes villes. L'horizon très étendu et monotone est à peine troublé, tout au fond, par quelques vagues ondulations de coteaux.

Celles qui viennent là, douloureuses de quelque triste péché de chair, peuvent à toute heure du jour et de la nuit demander l'hospitalité. On ne réclamera d'elles que l'éloignement du passé. La maison, — un vieux pavillon Louis XV qui fut destiné à un tout autre usage, — les accueillera amicalement. Il y a un grand parc où l'air est pur, où les arbres versent la paix de leur ombre fraîche, d'où la vue s'étend très loin, jusqu'à ce Paris qu'elles ont trop connu, et qui, les soirs de printemps, apparaît confusément dans une brume rose, dans une apothéose mélancolique de fin de fête. Il y a surtout des âmes bonnes et compatissantes à qui elles pourront confier leurs chagrins, leurs misères et leurs hontes.

On ne les oblige point au repentir immédiat, à la piété subite. Rien ne leur est imposé. La porte est ouverte pour celles qui veulent partir, comme pour celles qui veulent entrer. Il en est qui retournent à leur vie ancienne, à leurs « plaisirs ». De celles-ci la plupart reviennent avec quelques larmes de plus sur les joues ; quelques-unes sonnent à la grille le soir même du jour où elles s'éloignèrent ; d'autres, après bien des années, se souviennent de l'asile et, mourantes, demandent comme une grâce qu'on leur permette d'y mourir. On ne franchit point cette porte impunément : si court qu'ait été le séjour fait au refuge, il en demeure quelque chose qui ne s'oublie point.

On dirait un pensionnat de jeunes filles de la petite bourgeoisie. Aujourd'hui elles sont plus de cent. Presque toutes sont très jeunes, et beaucoup sont jolies. Vraiment, à les voir, on n'imaginerait pas leur passé. L'influence du milieu leur restitue une âme enfantine et ingénue. Elles sont gaies et paraissent heureuses. Pourtant l'asile est pauvre : on y travaille, on y fait maigre chère, on y prie Dieu, et un grand nombre de ces femmes n'ont eu comme préparation à cette vie simple et laborieuse que les raffinements du luxe, les jouissances de la coquetterie et de la vanité.

Elles sont venues de toutes les classes de la société, ouvrières, actrices, jeunes filles parties avec un amant, bientôt abandonnées et rejetées de leurs familles, jeunes femmes ayant abandonné enfants et mari pour suivre leurs passions. Les unes ont fait le chemin à pied, pauvrement. D'autres viennent par le tramway de Bagneux. D'autres arrivent en fiacre, en équipages même, voilées et honteuses. Il en est qui n'ont plus que des guenilles misérables, et d'autres, richement vêtues, arrachent leurs toilettes, une fois entrées, comme si elles voulaient arracher avec les étoffes le passé qui pèse à leurs épaules. Mais toutes ont souffert, toutes ont l'âme en détresse, et la communauté des douleurs les attendrit et les unit. Elles trouvent au refuge la vie de famille pour leurs tendresses brisées, la vie ordonnée pour leur lassitude du désordre. De cet accueil elles sont toutes rafraîchies. La femme se transforme si vite et si complètement. C'est une force si puissante pour changer les cœurs que la douceur inspirée par la bonté qui comprend, excuse et pardonne. La joie de reposséder leur corps, de vivre dans un air pur et sain, d'avoir presque un foyer, a bientôt fait de chasser loin d'elles les désirs et les souvenirs. Ils reviendront sans doute troubler leur jeunesse, mais toujours plus discrètement, de plus en plus atténués et

affaiblis. La métamorphose sera plus ou moins longue. De pauvres enfants, accoutumées à l'oisivité, seront lentes à accepter la règle du travail et se traîneront quelque temps dans une paresse dangereuse. Il faudra des soins délicats pour calmer ces petites âmes passionnées qui arrivent languissantes de leur vie amoureuse et qui sont désorientées d'être sans caresses. Il faudra une profonde expérience de la vie, beaucoup de prudence, surtout de la bonté.

Il y a des détails touchants dans l'histoire de ces Madeleines repenties. Un peu de coquetterie, un léger regret du passé se mêlent parfois à leurs pieux élans. Ainsi cette petite danseuse qui, entre deux prières, courait vite dans quelque coin obscur sauter comme une folle, faire ses battés et ses jetés. Ainsi encore cette ancienne actrice qui, lorsqu'elle revêtit le costume de l'asile, supplia qu'on lui laissât une petite manchette en dentelle faisant valoir sa main qu'elle avait jolie. Mais le jongleur de Notre-Dame n'offrait-il pas à la Vierge ses tours les plus difficiles ?

La première pensée de la fondatrice avait été d'ouvrir un refuge aux pauvres filles sorties de Saint-Lazare. Mais, après l'établissement du Bon-Pasteur qui remplissait un but analogue, elle préféra recevoir les *enfants* — elle les appelait toujours ainsi — qui lui venaient directement et volontairement du monde, sortant des ateliers, des théâtres, de tous les milieux sociaux et même des bas-fonds. J'ai déjà dit que presque toutes les petites pensionnaires sont très jeunes, ont de dix-sept à vingt-cinq ans ; c'est l'âge où dans la douleur d'une passion brisée, dans le dégoût d'une vie méprisable on a encore le courage de se reprendre. « C'est à dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt ans, écrit Dumas dans l'article brutal et enthousiaste qu'il a consacré à l'œuvre de Mlle Chupin, que le dégoût, l'effroi et le remords apparaissent le plus. Avant, il y a inconscience ;

après, il y a habitude et découragement : le passé a déjà trop mordu. L'énergie du salut fait défaut; le port est trop loin; la naufragée étend les bras et se laisse engloutir par la vague. »

La plupart sont de bonnes natures qui se retrouvent. Rendues au travail et à l'honnêteté, elles ne comprennent bientôt plus qu'on puisse vivre autrement. On les prend et on les retient par l'affection et la douceur. Par le cœur elles s'étaient perdues, et c'est encore leur cœur qui les sauve. Un mois où les ressources manquaient, elles s'entendirent pour assurer aux sœurs qu'elles ne voulaient plus des distributions de pain habituelles à dix heures et à quatre heures.

Le refuge de Châtillon est maintenant tenu par des religieuses dominicaines. Mlle Thérèse Chupin a en effet *délaïcisé* son œuvre. Elle-même a pris l'habit religieux et est devenue sœur Vincent-Ferrier. J'emprunte à un rapport du P. Ollivier quelques explications précises sur l'esprit, le but et les résultats de l'œuvre :

Sainte-Anne n'a pas pour raison d'être la répétition d'œuvres similaires quant à leur but général, la conversion et la réhabilitation des jeunes filles égarées.

La Révérende mère Vincent-Ferrier, fondatrice de notre œuvre, a cru, d'après les leçons d'une longue expérience, que les moyens employés par d'autres maisons de refuge laissaient à désirer, soit en raison du changement général d'idées qui résulte des temps, soit en raison des dispositions particulières à certaines âmes dont le nombre est assez grand pour motiver une préoccupation spéciale.

Les sévérités de clôture, de vêtement, de nourriture, de régime qui ont eu leur raison d'être en d'autres temps, et qui la gardent pour certaines natures et certains égarements, semblent inutiles ou même nuisibles à notre heure, et tout au moins pour certaines âmes que nous voulons atteindre et guérir.

C'est donc le régime de la famille que nous voulons donner aux jeunes âmes qui nous viendront librement, qui nous resteront autant qu'il leur plaira, et que nous rendrons à la vie extérieure, au gré des familles ou d'elles-mêmes,

sans autre résistance que celle des raisonnements inspirés par l'intérêt de chacune d'elles.

Cette pensée fondamentale vous explique la physionomie générale de la maison, cette liberté d'allures, cette franchise de rapports, et cette douceur de régime, qui frappent les visiteurs, et leur font parfois demander, comme on l'a fait à moi-même, où sont les repenties recueillies à Sainte-Anne. Loin de vouloir que l'asile rappelle la prison, c'est-à-dire la faute commise, la souillure imprimée au front, le mépris du monde, le remords stérile, la crainte de l'avenir si voisine du découragement précurseur de nouvelles chutes, nous avons voulu qu'il rappelât seulement la maison paternelle, le couvent de la première éducation, tout au moins le foyer ami, pour que l'oubli du passé, la confiance dans le présent et l'espoir en l'avenir fussent bien établis dans ces jeunes âmes, qu'un rien froisse et ferme comme un rien les épanouit et les élève.

Nous avons donc laissé à d'autres œuvres, dignes de toute estime, mais que nous ne croyons pas devoir imiter, le costume austère, — disons le mot, attristant et presque ridicule, — qui fait d'une enfant pénitente, c'est-à-dire à demi réhabilitée, l'équivalent d'une criminelle sous le coup d'une infamante et, il faut bien le dire, inutile pénalité. Le costume a plus d'importance qu'on ne croit... La dignité de la tenue et de la vie tient souvent à la dignité du vêtement. Donc pas d'uniforme, sinon les jours de fête ; et alors uniforme simple, convenable, même élégant dans une certaine mesure, comme il convient à la jeunesse et à la vie d'une enfant de famille. Il enseigne ainsi l'ordre, la bonne tenue, le respect de soi-même et inspire la conviction qu'on n'est pas au ban de la société.

... La surveillance des sœurs, tâche délicate et pénible au delà de toute expression, est celle de mères et de sœurs aînées. Elle s'inspire... de cette pensée du P. Lacordaire que les âmes jeunes doivent être gouvernées par le sentiment de l'honneur, et qu'il ne faut jamais désespérer de le produire dans une âme où la grâce du baptême garde un trait de ressemblance avec le Seigneur Jésus-Christ. On leur parle de leur dignité, de leur intérêt, de la joie qu'elles peuvent donner et ressentir, du salut de leur âme et de la gloire de Dieu. On aide ces appels à leur foi et à leur cœur de toutes les petites industries, même matérielles, qui réussissent dans les maisons d'éducation les mieux réglées; et, l'expérience l'a prouvé, nous n'avons pas eu tort de croire que

l'honneur survit à bien des naufrages et qu'il peut encore se rencontrer des fleurs ou des fruits exquis sur les arbres frappés de la foudre.

... Nos enfants nous viennent donc ou de leur famille qui les amène, — ou spontanément de leur propre misère qu'elles commencent à regretter. Le nombre de ces pauvres brebis errantes est bien assez grand pour que nous ayons à faire au delà de nos ressources. Mais, grâce à Dieu, notre bonne volonté ne craint pas la surcharge et se trouve largement payée par les résultats obtenus. Plusieurs milliers de jeunes filles, ramenées à Dieu et à l'honneur, parmi lesquelles plusieurs baptisées, d'autres préparées à la première communion, d'autres mariées honnêtement, les autres rendues à leurs familles ou placées dans des postes honorables, — c'est une assez belle récompense pour qu'on n'en attende pas d'autre du temps présent. Les ennuis, les fatigues, les déceptions mêmes, se trouvent largement compensés par la joie de pareils résultats et l'espoir de retrouver au ciel les âmes conquises sur la terre. Avoir vu mourir, à Sainte-Anne, quelques-unes de ces pécheresses devenues amies du Seigneur, c'est avoir goûté la plus douce joie et reçu la plus haute récompense qui se puisse imaginer ici-bas...

Que deviennent ces Madeleines repenties au sortir de l'asile? Tout d'abord quelques-unes ne veulent plus en sortir; leurs âmes tourmentées y trouvèrent le repos et la paix; celles-là demeurent avec les religieuses et les aident dans leur tâche. Des jeunes filles sont réconciliées avec leur familles, des femmes avec leurs maris : reconnaissantes du pardon qui les sauve, elles deviennent capables des plus grands dévouements. On trouve aux ouvrières, aux institutrices des places honorables et sûres. Toutes, ou presques toutes, rentrent dans la voie régulière. Plusieurs se marient et deviennent des mères irréprochables. Vous vous étonnez, et vous supposez que ces mariages se font avec quelque ancien amant qui pense tardivement à la réparation? C'est vrai souvent, mais non pas toujours. Voici une anecdote qui éclairerai ce sujet. La sœur Thérèse de Jésus qui, après M[lle] Chupin, a pris la direction du refuge de

Châtillon, fut demandée un jour au parloir, et s'y trouva en présence d'un ouvrier d'une trentaine d'années au visage calme et volontaire.

— Ma sœur, je désire me marier, et je viens m'adresser à vous.

— Mais, Monsieur, je ne tiens pas d'agence, répliqua la sœur en riant.

— C'est une de vos pensionnaires que je désire épouser.

— Vous la connaissiez avant son entrée ici?

— Non, je n'en connais aucune, et je me frerai à votre choix.

— Mais, mon ami, vous savez que ce ne sont point des jeunes filles... comme les autres.

— Je le sais. J'ai travaillé à Châtillon où j'ai connu votre maison. Maintenant je suis ouvrier à Paris.

— Alors, vraiment, vous voulez que je vous marie?

— Oui, j'en voudrais une qui n'aurait pas fait grand mal et qui se repentirait, là, bien sincèrement. Vous devez en avoir?

— Certainement, il y en a ici.

— Une qui aurait été bien malheureuse et qui serait contente d'épouser un brave homme. Peut-être que nous y trouverions notre compte, tous les deux.

— Mon ami, je réfléchirai à votre demande. Venez demain en parler avec moi, votre journée faite. Oui, celle qui vous épousera vous récompensera de votre généreuse pensée, j'en suis sûre.

Et ces mariages se font et sont heureux. Ajouterai-je qu'il est plus facile de négliger des fautes anonymes qui ne se sont point incrustées dans la mémoire, car l'homme est plus rebelle à l'oubli qu'au pardon. Cependant ces mariages revêtent à mes yeux je ne sais quel caractère mélancolique; ils impliquent une philosophie si désenchantée, de la part de ceux qui dans la jeunesse demandent à leurs femmes plus de dévouement

que de vertu, plus d'honnêteté acquise que d'honnêteté naturelle.

Après leur sortie de Sainte-Anne, il en est qui reviennent à l'asile pour retremper leur courage défaillant. Ainsi une jeune institutrice, à qui un chérubin que l'on croyait inoffensif faisait la cour, confiait à la supérieure ses justes craintes :

— Je suis partie sans mes bagages. J'ai bien compris que je ne résisterais pas longtemps. Sa mère ne voyait rien et il était si *chic*.

Comme les grands psychologues, elle avait découvert que la seule façon de vaincre en amour, c'est encore de fuir.

... Je crois avoir donné quelque idée de l'œuvre fondée par Mlle Chupin, et qui s'adresse aussi bien aux détresses morales qu'aux misères matérielles. La sainte fille s'est éteinte doucement dans son asile de Châtillon. Elle fit du bien à celles que l'on repousse après leur avoir demandé la joie : elle leur permit de reposséder leur corps et de se refaire une vie. Par là, par cette tendresse qu'elle eut pour les âmes faibles, elle fut vraiment humaine. Après elle, son œuvre durera et même deviendra plus efficace si l'on sait en comprendre la beauté et si l'on consent à l'aider. Il me reste maintenant à retracer sa vie singulière.

II

VIE DE Mlle CHUPIN [1]

« Je suis née à Nantes le 25 décembre 1813, — écrit Mlle Chupin dans ses mémoires inédits où je puiserai

1. Mémoires inédits de Mlle Thérèse Chupin. — *Les Madeleines repenties*, par Alexandre Dumas (Calmann-Lévy, éditeur). — *L'Œuvre du refuge de Sainte-Anne*, par le comte de Quinsonas

fréquemment afin de donner à ce récit un tour plus véridique dans sa simplicité et sa modestie. — Mon père, Louis Chupin, était fils d'une ancienne famille de Vendéens. Au temps de la Terreur, mes grands-parents étant excellents chrétiens, c'en fut assez pour être mis au rang des suspects, et, s'ils furent assez heureux pour échapper aux mains de leurs dénonciateurs, ils demeurèrent absolument sans ressources. Alors leur fils, âgé seulement de treize ou quatorze ans, mais intelligent et déjà instruit, pourvut à la subsistance de la famille en donnant des leçons aux enfants du village où ses parents s'étaient réfugiés jusqu'à la fin de la tourmente révolutionnaire. Mlle Houssais, institutrice à Nantes depuis longtemps, et directrice d'un externat de jeunes filles assez conséquent, fit quelques années plus tard la connaissance de mon père, et l'épousa sans que son mariage modifiât sa position sociale. Son mari, qui n'avait pas de profession déterminée et qui avait continué à donner quelques leçons, par-ci par-là, dans la ville de Nantes où mes grands-parents avaient fini par s'établir définitivement, partagea simplement la direction de l'externat en question. Malheureusement, mon père avait un faible caractère : bon chrétien, mais d'une dévotion mal entendue, il fit la vie très dure à ma mère. Pauvre mère ! c'était une sainte et digne femme, dont l'intelligence et l'énergie morale furent toujours à la hauteur de la foi et du devoir pénible que lui imposa l'éducation de neuf enfants (trois garçons et six filles) dont je suis la quatrième. Elle mourut à cinquante-six ans, en 1841. »

Thérèse Chupin hérita de la foi et du courage de sa

(Rocher, éditeur, 1866). — *Œuvre du refuge Sainte-Anne*, exposé (Goupy, imprimeur, 1868). — *Les Filles du Saint-Sauveur*, par Bathild Bouniol. — *Une Visite au refuge de Sainte-Anne, à Clichy*, par Louis Veuillot. — *Rapport sur la situation de l'œuvre*, par le R. P. Ollivier (1879). — *Œuvre de Sainte-Anne*, rapport du marquis Costa de Beauregard (1895).

mère. Toute petite fille encore, comme elle avait entendu raconter les conversions obtenues chez les infidèles par l'œuvre de la Propagation de la Foi, elle s'échappa et courut tout un jour à travers les rues de Nantes, cherchant les Indes, demandant sa direction aux passants qui ne comprenaient pas. Elle voulait absolument porter secours aux missionnaires. Plus tard, nous la retrouverons avec le même zèle invincible errant dans les rues de Paris, partant pour une mission plus lointaine et plus périlleuse que celle des Indes, la conquête sans fin des pauvres femmes perdues. Pourtant rien ne pouvait faire prévoir, pendant son adolescence, la vocation singulière qu'elle devait se découvrir : elle éprouvait une horreur instinctive pour l'impudeur et l'immodestie, avait peine à cacher son mépris pour ses compagnes plus mondaines, et, réservant son cœur neuf à Dieu, s'écartait avec intransigeance des affections humaines. Elle tenait pour rien sa grâce et son charme qui lui valaient d'obsédantes demandes en mariage. A vingt ans, décidée à se consacrer à Dieu, mais indécise sur le caractère particulier de sa vocation, elle fit le voyage de Paris où l'un de ses frères étudiait la médecine, dans le but de s'éclairer elle-même sur son avenir.

Nous la retrouvons peu de temps après fixée à Paris, dirigeant une œuvre de paroisse, l'œuvre de la Sainte-Enfance, qui était destinée à recueillir les jeunes filles sans travail et à les garder jusqu'à leur majorité. L'ignorance de la nouvelle directrice était telle que le médecin de la maison dut l'instruire des désordres et de la corruption trop fréquents à Paris. Les jeunes filles confiées à sa garde n'étaient point des anges de vertu. Cependant son action bienfaisante ne tardait pas à s'exercer sur ses compagnes dont sa franchise et sa simplicité faisaient bientôt des amies. Déjà elle connaissait assez le mal pour savoir l'écarter. Par son obstina-

tion, elle sut ramener une pauvre fille qui avait scandalisé le quartier par ses dérèglements, et cette victoire difficile appela sur Mlle Chupin l'attention de la Préfecture de police qui guettait une criminelle et dut avec étonnement abandonner sa proie.

Une proposition étrange fut alors faite à cette enfant de vingt-deux ans, que sa candeur garantissait mieux que l'expérience. On lui offrit le poste d'inspectrice à la prison de Saint-Lazare. On sait ce qu'est cette prison qui reçoit les femmes prévenues ou condamnées et sert de lieu de détention aux filles publiques. En 1836, c'était un antre où prisonnières et gardiens s'entendaient dans l'ivrognerie et la débauche. Depuis 1793, aucun contrôle ne s'exerçait sur cette maison d'opprobre. Le préfet de police, voulant mettre fin à cette situation qu'une visite lui avait révélée, s'adressait à Mlle Thérèse Chupin. Ce préfet de police était un homme supérieur : il avait plus de confiance dans l'exemple de la vertu que dans la force du châtiment. « J'éprouvais, dit, dans ses *Mémoires*, Mlle Chupin avec cette sincérité qui lui est habituelle, la plus profonde répulsion pour cette situation... Il me fallait, enfermée avec d'ignobles créatures, consacrer mon cœur, mon intelligence et ma jeunesse à l'exercice de celle des œuvres de miséricorde qui me répugnait le plus ; enfin, je ne pouvais m'y décider. Cet état de luttes intimes dura près d'un an. »

Mais le préfet de police tenait à son idée. Vaincue, elle accepta la charge qu'on lui proposait. Son premier acte fut de demander la grâce de deux condamnées à mort qui se trouvaient alors à la prison. L'une avait tué son enfant, et l'autre son amant. Toutes deux virent leur peine commuée en celle de la détention perpétuelle, à la requête de la nouvelle inspectrice.

Puis sa jeunesse, son ignorance et sa douceur ne tardèrent pas à lui attirer le respect et la sympathie de

toutes les pensionnaires de l'infamante prison. Elle connut là d'immenses misères et d'inutiles repentirs, et se rendit compte de la part d'inconscience et de fatalité qui se rencontre dans la destinée de ces malheureuses. Beaucoup d'entre elles, qui étaient dégoûtées de leur vie, savaient néanmoins qu'elles y retomberaient au sortir de Saint-Lazare. Comment pouvait-il en être autrement? Comment remonter les parois inaccessibles de ce cercle de l'enfer? Leur passé les marquait à jamais, la société les dédaignait, la famille les rejetait, l'atelier leur fermait ses portes, et, repoussées de partout, il fallait bien que leur corps nourrît leur corps puisque, pour elles, il n'était point de pitié. Et Mlle Chupin, qui s'affligeait avec elles, se désolait de ne pouvoir leur donner qu'un peu de tendresse.

Elle n'était pas de celles qui se contentent de se désoler. Je m'aperçois qu'en parlant constamment de sa douceur, je la fais bien mal connaître. Sans doute, elle était pitoyable et tendre quand il le fallait, et avait abdiqué bien vite cette ancienne intransigeance qui la portait à mépriser le vice et à s'en écarter. Maintenant elle le recherchait, le poursuivait et ne s'épouvantait jamais plus de la figure parfois hideuse qu'il lui montrait. Elle le bousculait avec amour et s'obstinait à cette bataille quotidienne. A la façon des médecins que les beaux cas attirent, elle auscultait sans broncher les pires ignominies, et ce n'est pas un spectacle banal que celui de cette jeune fille vertueuse entourée de prostituées à qui elle enseigne la morale ardemment, affectueusement, vivement et gaiement. Aussi, elle n'entend pas perdre ses conquêtes. Dès qu'elle s'est rendu compte des dangers qui guettent ses nouvelles et singulières amies à leur sortie de prison, elle cherche un moyen de les préserver. Elle s'adresse à tout le monde, renverse les fausses pudeurs qui empêchent les honnêtes gens de contempler hardiment les plaies so-

ciales afin de les panser et de les fermer. Elle réussit à avoir quelque argent. Mmes de Lamartine et de Billancourt — et ceci les honore — goûtent son projet et consacrent à l'exécuter toutes les ressources dont elles disposent. Ainsi, un asile est ouvert, rue de Vaugirard, pour recueillir ces malheureuses que marque la loi des hommes, leur assurer du pain, du travail, de l'honnêteté. C'est le premier essai du refuge Sainte-Anne. Essai qui tourne mal, hélas! ce qui ne découragera pas Mlle Chupin, dont les obstacles augmentent l'audace et l'énergie. La directrice de cet asile, choisie à la légère, le transforme bientôt en un établissement d'un autre genre. Ce serait presque comique, si ce n'était lamentable. Dès qu'elle l'apprend, Mlle Chupin arrive en ouragan, chasse l'infâme directrice, avertit l'autorité civile, réorganise elle-même le refuge, qui, d'ailleurs, ne peut durer qu'avec elle, et rentre à Saint-Lazare après cette sortie victorieuse. Du moins, elle avait vu comme les retours au mal sont faciles, et comme la persévérance et une attention minutieuse et constante sont nécessaires quand on veut tirer au bien des âmes pour qui le vice est devenu une seconde nature.

Elle resta à Saint-Lazare jusqu'en 1848. Survint la révolution de Février. On força les portes de la prison pour mettre les détenues en liberté. Les insurgés voulaient massacrer l'inspectrice, mais les condamnées se jetèrent devant elle, criant, suppliant de l'épargner. Le soir, comme il y avait encore du danger à la sortie de Saint-Lazare, elles lui firent revêtir un de leurs costumes, afin d'assurer son salut par cet insigne d'infamie. — « Ainsi, je suis sortie habillée en fille publique », me disait, peu de temps avant sa mort, sœur Vincent-Ferrier qui me racontait ces événements ; elle n'éprouvait aucune gêne à prononcer ces mots, ayant trop affronté la vie pour s'attarder à l'hypocrisie des paroles. Singuliers temps, tout de même, que ceux où

il faut revêtir une livrée criminelle pour être épargné!

Quand l'ordre fut rétabli, le gouvernement décréta que les dames de Saint-Lazare seraient remplacées par des religieuses de Saint-Joseph. Mlle Chupin se retira dans un des quartiers pauvres de Paris où elle continua d'exercer son ministère de charité. Les filles qu'elle avait connues à la prison et qu'elle rencontrait la poursuivaient à cause de l'affection inespérée qu'elle leur avait témoignée. Un jour qu'elle passait rue de la Lune, elle fut tout à coup entourée par un groupe de ces malheureuses, qui peut-être « faisaient le trottoir » un instant auparavant, et la supplièrent de les aider à sortir de leur misère. Mais elle était elle-même sans ressources, et ne pouvait les recueillir. Cependant, elle pensait déjà à son œuvre, et en était tourmentée.

Enfin, un soir, le 25 janvier 1854, comme elle était seule dans son petit logis de la rue de Vaugirard, elle entend sonner à la porte. Elle ouvre, et fait entrer deux jeunes filles dont les vêtements étaient trempés de boue et de neige. Elles étaient jolies et tout enfants. L'une pouvait avoir dix-huit ou vingt ans et l'autre quatorze ou quinze. Elles se ressemblaient en grâce frêle et charmante. Malgré quelques coquetteries de toilette à bon marché, un ruban fripé, un mince bracelet de similor, elles étaient pauvrement vêtues.

— Mademoiselle Chupin ? demanda timidement l'aînée.

— C'est moi. Que voulez-vous, mes enfants?

— Oh! Mademoiselle, reprit la jeune fille. On vous dit si bonne. Pour l'amour de Dieu, gardez-nous, ou bien nous sommes perdues.

Elle se mit à pleurer, et sa sœur l'imita aussitôt.

Mlle Chupin les fit approcher du feu, s'occupant avant tout, comme une maman, de les réchauffer et de sécher leurs habits. Et, encouragées, elles lui racontèrent leur histoire. Elles étaient orphelines, et personne ne

s'occupait d'elles. L'aînée avait gagné leur vie à toutes deux, — on devine comment. Et comme elle ne pouvait suffire à leurs deux faims, la cadette voulait absolument l'aider. C'était entre les deux sœurs une lutte de dévouement, d'étrange dévouement. La misère ou l'occasion la ferait cesser un jour ou l'autre. Parmi leurs amies professionnelles du vice, figurait en bonne place une pensionnaire relaxée de Saint-Lazare, une connaissance de M[lle] Chupin, qui eut pitié de leur jeunesse. Cette femme les avait amenées jusqu'au seuil de l'ancienne inspectrice et leur avait dit : — « Si celle-là ne vous aide pas, personne ne vous aidera. » Puis elle les avait quittées, refusant de monter avec elles.

Voilà comment les deux jeunes filles avaient sonné à cette porte.

M[lle] Chupin, après ce récit, les prit dans ses bras en les appelant ses enfants et en leur promettant de les garder auprès d'elle. Et ce fut un instant d'émotion profonde pour ces trois êtres : la sainte fille comprenait quelle sorte de bien elle était appelée à accomplir, et les deux petites se serraient contre elle, se sentaient à l'abri comme ces barques chassées par le vent qui découvrent le port.

Pendant ce temps, une femme retournait aux quartiers fangeux. La force de l'habitude la rivait à son vice. Il était trop tard, à son idée, pour qu'elle changeât d'existence, et, cependant, elle venait de contribuer à la fondation d'une œuvre de relèvement et de miséricorde. Car l'œuvre du refuge Sainte-Anne était tout naturellement fondée.

Elle était même fondée sur des bases bien précaires. M[lle] Chupin, lorsqu'elle accueillit ses deux premières *clientes*, n'avait pour tout trésor que six francs cinquante qu'elle avait empruntés à sa concierge. Mais elle croyait en Dieu et espérait. Elle porta au Mont-de-Piété quelques bijoux de famille qui lui restaient.

Quelques jours plus tard, on venait lui payer une dette de soixante-dix-sept francs, prêtés par toutes petites sommes, dont elle n'avait même plus souvenir.

Incapable de résister plus longtemps à son instinct de charité, elle accueillit toutes celles qui venaient. Au bout de six semaines, elles étaient dix-sept. De pauvre en pauvre, les nouvelles de la charité se transmettent si vite ! Le jour, le petit appartement se changeait en atelier, et le soir en dortoir. Elle donnait son lit aux plus malades qui s'y succédaient ; pour les autres, on étendait des matelas par terre. Le plus clair des revenus de Mlle Chupin était une pension de cinquante francs que le gouvernement lui avait allouée en lui retirant son poste d'inspectrice à Saint-Lazare. Comment faire vivre un pareil personnel avec de si modestes ressources ?

Comment une œuvre si étrangement établie put-elle durer ? Ce sont les miracles du dévouement, de l'amour qui se donne, se multiplie, sait être ingénieux et propage une épidémie de charité. « Nous étions, dit la courageuse fille, si visiblement aidées par la Providence dans nos prodiges d'économie, que nous pouvions tout espérer. Nous n'avions, par exemple, qu'un poêlon de terre pour faire notre cuisine. Eh bien, quoique allant au feu trois ou quatre fois par jour, ce poêlon nous dura jusqu'à ce que nous ayons pu acheter une casserole[1]. Les secours nous venaient lorsque déjà on ne les attendait plus. Le pain arrivait à la minute précise où l'on allait mourir de faim. Il y avait toujours un donateur inconnu pour sonner à la porte en même temps que l'huissier[2]. »

Mlle Chupin put même louer un plus vaste local. Des pauvres l'aidaient en nature, et des riches en argent. Mais, comme elle ne cessait d'accueillir, les heures

1. Mémoires inédits.
2. Mis Costa de Beauregard, Compte rendu du 17 juin 1893.

difficiles revenaient. Un jour sa détresse fut si grande qu'elle dut engager tout ce qu'elle possédait au Mont-de-Piété, et même une statue de saint Joseph, « jusqu'à ce que, dit-elle avec bonne humeur, honteux de s'être si mal acquitté de son office de procureur, il nous fît parvenir un secours suffisant pour payer sa rançon[1] ».

Il fallait constamment déménager, à cause du nombre sans cesse croissant des pensionnaires. Ce refuge ambulant commençait d'être connu, et plus connu de celles qui réclament assistance que de ceux qui pratiquent la charité. Après une station au boulevard Montparnasse, et une autre rue de Vaugirard (pour la seconde fois), il s'installe boulevard Saint-Jacques, dans une raffinerie abandonnée. C'était délabré, mais vaste. Mlle Chupin y logea jusqu'à cent trente personnes. Il y avait bien des voisinages dangereux. Des faux monnayeurs avaient organisé leurs ateliers dans les caves; ils n'acceptèrent qu'avec peine d'être dérangés.

La foi de Mlle Chupin était invincible. Dans ses mémoires elle cite divers miracles qui attestèrent d'une façon évidente la protection de la Providence. Un jour, l'huile manquant dans les lampes, on la remplaça par de l'eau, et les lampes brûlèrent comme d'habitude. Une autre fois, la statue de sainte Anne, patronne de l'asile, apparut tout illuminée. Des miracles, si Mlle Chupin désire absolument en découvrir dans sa vie admirable, qu'elle nous permette de les voir ailleurs. Notre temps croit mal aux prodiges. Mais cette existence en est remplie ; seulement ils sont où elle ne les aperçoit pas. La durée de son œuvre n'est-elle pas prodigieuse? Presque à chaque page je lis dans les notes qu'elle a laissées des phrases comme celles-ci : « Notre maison vivait au jour le jour de ressources ab-

1. Mémoires inédits.

solument fortuites », ou bien encore : « Je ne saurais dire combien de fois le boulanger remporta son pain que nous ne pouvions payer. » Cependant elle continue de recueillir les déserteurs de l'armée du vice ; elle en compte toujours plus de cent autour d'elle. Elle doit quinze mille francs à sa propriétaire, Mme Périer. Celle-ci vient rendre visite à sa débitrice afin de réclamer ses loyers en retard, et, au lieu de les exiger, elle tire de sa poche un billet de cent francs et le donne. Ne peut-on cette fois crier au miracle? Et n'est-ce pas un miracle encore, ce changement opéré chez ces filles galantes qui acceptent cette vie de travail et presque de misère avec un courage inattendu? « Combien, dont les belles mains jadis si tendrement baisées, s'emploient à ourler des torchons de grosse toile, à confectionner des cottes d'ouvriers ou des culottes de pauvres pour les grands magasins? Mais encore ne gagnent-elles pas leur vie, ces raffinées, à s'ensanglanter ainsi les doigts : et peut-être retrouveriez-vous, le corps ployé, la tête en feu, les bras dans l'eau et le battoir à la main, telle actrice ou telle femme galante dont on se disputait naguère encore les faveurs[1]. »

D'autres obstacles entravaient l'œuvre nouvelle et singulière qui faisait sourire les sceptiques ou provoquait, au lieu de concours efficaces, une sorte de malsaine curiosité. « Depuis une année environ, écrit Mlle Chupin (1860) dans son style naïf, quelques dames de la haute société s'intéressaient à l'œuvre, et avaient même fondé un comité pour nous aider... Il ne dura pas longtemps pour plusieurs raisons. La première était que toutes les dames qui le composaient faisaient partie de ce grand monde dont la vie se passe dans les salons élégants et au milieu d'une société choisie : comment auraient-elles pu trouver le dévouement et la

1. Mis Costa de Beauregard.

persévérance nécessaires pour faire du bien à nos chères filles? En venant à la maison, elles cédaient souvent plutôt à la curiosité qu'à une pure charité, et venaient voir nos enfants comme on va au théâtre. Ainsi, un jour de visite, plusieurs des dames du comité, par inadvertance ou à dessein, se servirent d'un lorgnon (face à main) pour les regarder, ce qui blessa profondément nos pauvres enfants dont la susceptibilité ombrageuse croyait voir en cela une marque de mépris[1]. » Ces bienfaiteurs qui viennent au refuge des filles repenties « comme on va au théâtre », quelle moderne évocation des temps évangéliques où Jésus, relevant la femme adultère, la Samaritaine ou Madeleine, faisait sourire les Pharisiens! Et qu'est-ce que l'aumône que l'amour ne sanctifie pas?

Heureusement Mlle Chupin rencontrait d'autres aides moins hautaines. C'est ainsi qu'elle héritait, un jour, d'un legs de cinquante-cinq mille francs : pour avoir lu sur l'asile une notice de journal, une dame, inconnue d'elle, la portait sur son testament. Avec cette somme et un emprunt, l'œuvre put enfin « se mettre dans ses meubles ». Afin qu'elle pût acquérir légalement, sa fondatrice obtint de l'empereur le décret du 10 août 1861 qui la reconnaissait d'utilité publique. Et l'on achetait, à Clichy-la-Garenne, un ancien pavillon de chasse de Louis XIV qui fut occupé quelque temps par Mlle de La Vallière. L'installation y fut mouvementée. Le maire de Clichy, qui avait rêvé de transformer en mairie cet immeuble historique, furieux d'être devancé, ameuta la population contre ce troupeau de femmes qui furent accueillies avec des huées et des pierres. Le curé de la paroisse lui-même ne voyait pas venir sans inquiétude ces nouvelles ouailles. Ces dispositions hostiles changèrent avec le temps.

1. Mémoires inédits.

Les temps héroïques étaient passés. Mlle Chupin, devenue en religion sœur Vincent-Ferrier, régularisa son œuvre. Cependant l'orage de 1870 faillit encore la détruire. Clichy, menacé, fut évacué, et le refuge émigra à Boulogne-sur-Mer. Après le siège de Paris, quand on voulut revenir, on trouva la maison pillée et à moitié détruite. Puis la Commune éclata. « Notre réinstallation après la guerre fut presque aussi féconde en soucis matériels que la première fondation de l'œuvre. En effet, il fallait de nouveau meubler cette grande maison et faire face à toutes les exigences pécuniaires qui surgissaient, menaçantes et implacables, et nous étions sans ressources. Heureusement tout le monde se dévoua sans calculer la fatigue et les humiliations [1]. » Et l'on continuait de recueillir toutes les femmes de bonne volonté et jusqu'à la fille de l'assassin de Mgr Darboy.

Le but de l'œuvre, ainsi que je l'ai déjà expliqué, subit, des circonstances, une modification. « Ma première pensée, écrit encore Mlle Chupin, avait été d'ouvrir un asile aux pauvres filles sorties de Saint-Lazare. Mais, depuis la fondation du Bon-Pasteur de la rue Denfert-Rochereau, les meilleures des prisonnières étaient recueillies par ces dames, et il y avait peu de bien à faire à celles dont elles ne voulaient pas. En conséquence, mon idée d'autrefois se modifia peu à peu ; si bien que ce qui devait être la règle ne fut qu'une exception, et nous ne recevions plus que très rarement quelqu'un venant de Saint-Lazare. Nos enfants venaient directement du monde, soit qu'elles sortissent des théâtres ou des ateliers ; quelques-unes étaient amenées par leurs parents. Aussi la généralité appartenait à la jeunesse de dix-huit à vingt-cinq ans, âge le plus dangereux peut-être à cause de la force des passions, mais

1. Mémoires inedits.

aussi le plus fécond en retours énergiques et durables[1]. »

En 1880, Clichy étant devenu décidément trop petit, le refuge fut transporté à Châtillon-sous-Bagneux où il est encore aujourd'hui. Là s'éteignit, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Mlle Thérèse Chupin.

Elle fut à sa manière un saint Vincent de Paul toujours à l'affût dans Paris. Rien ne l'arrêta, ni le vice, ni la honte, ni même le crime. Elle chassait pour la gloire de Dieu, mais elle avait pris goût à son étrange chasse. Elle se contentait du rebut des passants, et, avec les restes des festins du monde, préparait la Pâque céleste, signe de la résurrection. Elle était parvenue à cette vertu indulgente qui ne réclame que la bonne volonté. « Si Dieu, disait-elle en parlant de ses pensionnaires, demande beaucoup à ceux qui ont beaucoup reçu, il ne saurait mesurer sa miséricorde à ces chères âmes qui ne l'ont, pour la plupart, offensé que par ignorance. » Le nombre de celles qu'elle a sauvées ainsi est incalculable. Sa bonté active, patiente, obstinée se refusait à désespérer. A la fin de sa vie, son abord était autoritaire et même bourru. Et cet abord, loin d'intimider ou d'éloigner les pauvres femmes qui venaient à elle poussées par le remords, le chagrin ou la misère, leur inspirait tout de suite confiance, les rassurait sur la validité de leurs résolutions. Par son accueil elle leur restituait le sens de la dignité humaine. Et peu à peu, par le travail, elle les relevait à leurs propres yeux, par l'affection elle ouvrait leurs cœurs, par la prière et le repentir elle calmait leurs tristesses et écartait d'elles le sentiment douloureux de leur irrémédiable déchéance. Cette sainte fille qui n'avait jamais connu le mal passa toute sa vie courageuse à ouvrir la porte des mauvais lieux pour y chercher ce qu'on n'y cherche pas d'habitude : des *âmes*...

1. Mémoires inédits.

III

QUELQUES-UNES

Pour mieux expliquer le bien accompli par Mlle Chupin, je prendrai quelques espèces.

« Étant donnée, dit-elle, la valeur de notre œuvre, il est aisé de comprendre que nous avons dû perdre beaucoup de nos enfants depuis sa fondation. La plupart nous arrivaient usées par les excès de toutes sortes ou ruinées par la misère et le chagrin : aussi mouraient-elles souvent à la fleur de l'âge [1]. »

Le refuge était aussi un hospice qui accueillait celles dont on ne voulait nulle part ailleurs. Là, elles trouvaient des soins maternels, et, pour mourir, la paix de la famille et celle de Dieu. Que le lecteur me permette de le conduire au cimetière de l'asile et de lui dénombrer, pour sa pitié et son enseignement, quelques-unes des humbles croix de bois qui y furent placées depuis 1854. Je changerai seulement quelques noms :

Héloïse, 26 ans. Une pauvre créature de la plus basse catégorie. Quand elle vint à l'asile elle souffrait depuis trois ans d'une terrible maladie, et tout son corps s'en allait en pourriture. On lui fermait la porte des hôpitaux. Dans cette loque humaine, M[lle] Chupin retrouva peu à peu une âme admirable ; cette pauvre femme, quand on lui témoignait de la pitié, répondait : « Ne me plaignez pas. Je suis trop heureuse de souffrir pour l'amour de Dieu que j'ai tant offensé. »

Caroline, 27 ans. Fille d'un personnage célèbre du second Empire. Repoussée par sa famille après un

1. Mémoires inédits.

écart de conduite, elle tombe de plus en plus bas. Dans la misère et le remords, elle va implorer le pardon de son père qui demeure inflexible. C'est alors qu'elle vient à Sainte-Anne où elle meurt dans les sentiments de la plus grande piété.

Ida, 28 ans. Venue au refuge après un chagrin d'amour, elle le quitte quand elle est consolée. Un nouvel amant la fait entrer au théâtre. A la suite d'un refroidissement pris à la sortie d'une représentation, elle tombe gravement malade et on la transporte à l'hôpital des Batignolles. De là elle écrit, elle griffonne plutôt une lettre suppliante à Mlle Chupin, pour lui demander de venir la chercher et de l'emmener à Sainte-Anne où elle veut mourir. Mlle Chupin vient aussitôt la prendre. « N'ayant rien à lui mettre, nous avions dû la vêtir, à notre visite à l'hospice, de la robe de soie qu'elle avait apportée sur elle. Quand nous arrivâmes à la maison, elle était si totalement anéantie que nous fûmes obligées de la coucher avec tous ses habits; mais le lendemain, quand elle put se rendre compte de ce qui se passait autour d'elle, Ida arracha le riche corsage qui la couvrait, et le jeta avec dégoût. Elle vécut encore deux mois dans son ancien nid [1]. »

Marguerite, 30 ans. De très bonne famille, mariée toute jeune, elle se laissa séduire par un ami de son mari. Ce dernier provoque la séparation de corps et obtient la garde de leur unique enfant. Désespérée de perdre son fils, la malheureuse cherche l'oubli dans les pires désordres. Elle échoue à Saint-Lazare, et, à la sortie, s'en vient au refuge Sainte-Anne où elle passe les dernières années de sa vie à déplorer sa conduite passée. Au moment de la mort, malgré les témoignages évidents de son repentir, et les instances de Mlle Chupin, elle ne put obtenir de son mari la faveur d'embras-

1, Mémoires inédits.

ser une dernière fois son enfant, et offrit à Dieu ce sacrifice suprême pour l'expiation de ses fautes.

Rose, morte de la poitrine à 17 ans. Elle était partie de la maison paternelle pour vivre à sa guise et « s'amuser ».

Félicité. Fille de riches négociants de Lyon : élevée au couvent des Ursulines. A quinze ans, elle se sauve avec l'ex-associé de son père que celui-ci venait de renvoyer pour abus de confiance et qui avait trouvé ce moyen de vengeance. Après deux ans de vie désordonnée à Paris, elle quitte son amant et l'enfant qu'elle en avait eu, pour entrer au théâtre de Rouen. Lors de l'incendie de ce théâtre, affolée, elle sauta du troisième étage, ne se tua pas, mais perdit la voix et contracta une maladie de la moelle épinière. C'est dans ces conditions qu'elle vint se réfugier à Châtillon, où, pendant douze ans qu'elle vécut encore, elle s'efforça de racheter son passé par son dévouement à soigner les enfants malades.

J'ai surtout cherché des exemples parmi ces jeunes femmes dont la mort pieuse et prématurée est plus spécialement émouvante. Celles qui, après leur passage au refuge, furent rendues à la vie régulière, nous donnent un autre enseignement, celui de la réhabilitation possible, de la force du repentir, de la dignité reconquise.

Georgette, du théâtre des Variétés. Pendant une tournée à l'étranger, elle lit, à Constantinople, un article sur l'œuvre de Sainte-Anne. Elle était alors en plein succès et ne songeait point à changer de vie. Cependant, elle note sur un carnet l'adresse du refuge qui se trouva bientôt intercalée entre diverses adresses de parfumerie et de toilette. Elle a raconté dans la suite qu'elle s'était dit à elle-même en riant : « Si jamais je veux me convertir, c'est là que j'irai. » Elle y alla, en effet, quelques années plus tard, le cœur brisé,

et n'en sortit que pour mener une vie exmplaire.

Jeanne. Mariée, elle trompe son mari, et, comme dans *la Tourmente* de Paul Margueritte, succombant au remords, elle lui écrit une lettre où elle se dénonce elle-même, embrasse ses enfants et sort de sa maison, décidée au suicide. Elle passe devant Notre-Dame des Victoires, s'y arrête, attire par son désespoir l'attention d'un prêtre qui lui conseille de se rendre à Châtillon. Elle s'y traîne en effet. Mlle Chupin la reçoit, la réconforte, et a le bonheur, quelques mois plus tard, de la réconcilier avec son mari.

Je m'excuse de donner ces courtes biographies avec une sécheresse de procès-verbal. Je pourrais les multiplier à l'infini. Il en est de plus lamentables, et qui jettent un jour étrange sur la turpitude humaine : fillettes vendues par leurs mères, femmes du monde déchues, et à quel degré ! institutrices vaincues par la misère, ouvrières vaincues par la vanité, etc., etc. Celles-là suffisent à montrer la nécessité d'une intervention religieuse et sociale, destinée à rendre ces pauvres dévoyées à la vie morale, à l'honnêteté, au travail. C'est l'honneur de Mlle Chupin de l'avoir compris. Et je me reprocherais de terminer cette notice sans y mettre pour les amateurs de vraie charité l'adresse du refuge Sainte-Anne qui continue son existence féconde mais précaire, en comptant sur les secours de la Providence : Châtillon-sous-Bagneux, près de Paris, 17, rue de Paris.

Au palais Pitti de Florence, dans la salle d'Apollon, le visiteur admire une *Madeleine* de Titien. Elle lève vers les cieux de grands yeux étonnés, et cherche en vain une extase qui la fuit. Sa beauté la retient définitivement à la terre, et cette beauté est une merveille. La splendide chevelure rousse, où courent

des clartés de soleil, qui s'abat sur son corps comme un large flot de lumière, laisse apercevoir ses bras forts, ses beaux seins arrondis et le ton délicat de sa chair dorée. Le regard s'arrête à considérer le magnifique épanouissement de ces formes parfaites, et quand il monte enfin jusqu'au visage, il comprend mal pourquoi ces yeux semblent suivre dans les airs un songe sacré.

Il est une autre *Madeleine* de Titien au palais Durazzo de Gênes. Elle n'a pas les couleurs éclatantes, ni ce reflet de vie, ni surtout cette lumineuse chevelure qui font la gloire de sa rivale de Florence. Pourtant elle lui ressemble ; visiblement elle s'inspire du même modèle. Et parce que son coloris est plus terne, on l'a attribuée à quelque disciple habile du maître vénitien. Elle aussi, elle a cette plénitude de formes qui convient à la beauté d'une ancienne prêtresse de l'amour. Mais on ne s'en aperçoit point tout d'abord, tant son visage est émouvant. Et ce visage est émouvant par la vertu des yeux où demeurent encore des larmes, par les traces de ces larmes sur les joues et sur le nez. Je n'ai vu sur aucune toile la flamme de pareil regard noyé sous les pleurs, ni surpris pareille expression, non pas de désespoir, mais de honte de soi-même et de douleur de ses fautes. Cette belle créature fut frappée en pleine force du mal divin. Et il est visible que sa beauté ne compte plus pour elle, ou plutôt qu'elle déplore cette beauté, source de ses péchés, et ne craint point de flétrir les traits et l'éclat de son visage dans sa souffrance et son nouveau goût d'immolation. Le peintre qui a exprimé dans un corps si parfait le mépris de la terre et le goût de Dieu, — qu'il ne soit qu'un disciple ou qu'il soit Titien lui-même, — a fixé sur la toile d'une façon passionnée notre désir immatériel qui, par delà les voluptés de la chair, aspire aux cieux, cette faim de l'absolu que la beauté dans ses

lignes arrêtées, dans ses contours précis, augmente au lieu d'assouvir.

Voilà bien la Madeleine pathétique que les paroles de Jésus ont arrachée à la honte. Ce miracle, Mlle Chupin n'a pas craint de consacrer sa vie à le renouveler. Elle a recueilli ses sœurs tombées, et leur a rendu des âmes. Comment ne pas être secoué d'émotion, en songeant que plus de cinq mille de ces malheureuses que le monde rejette après avoir abusé d'elles ont passé dans sa maison en quarante ans, y sont redevenues d'honnêtes femmes, et qu'il en est parmi elles dont l'humble repentir a égalé celui de Madeleine, comme cette prostituée rejetée de l'hôpital qui se réjouissait de souffrir pour expier ses fautes ?...

Septembre 1902.

TABLE

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

